


LIBERTÉ ET PATRIE
DON FAIT À LA
Bibliothèque Cantonale
en 1837,
par feu le général
Frédéric César de la
Harpe.
JB SIBER

HISTOIRE
DES
RÉVOLUTIONS
DE GENES,

DEPUIS SON ÉTABLISSEMENT jusqu'à la conclusion de la Paix de 1748.

Seconde Edition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.

TOME PREMIER.

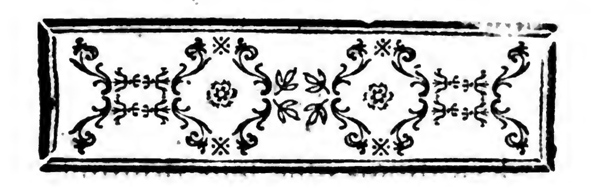


A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,

Chez { NYON, Fils, à l'Occasion.
BABUTY, Fils, à l'Etoile.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



PREFACE.

L'ETAT de Gênes, dans le plus haut point de sa puissance, contenoit toute la Ligurie, & s'étendoit le long de la Méditerranée, depuis le Var jusqu'au Magra. L'Isle de Corse fut une des premieres conquêtes des Génois. Ils s'emparerent aussi des Isles de Cypre, de Mételin, de Scio : ils furent maîtres de Caffa & de Péra : ils firent des conquêtes dans la Sardaigne & dans la Sicile : mais ils n'ont conservé de leurs anciennes possessions, que la Ligurie & la Corse ; encore n'ont-ils pas aujourd'hui dans la Ligurie tout ce qu'ils y ont autre-

fois possédé. Les Comtés de Nice & de Maro, les Principautés d'Oneille & de Monaco, ne reconnoissent plus leur domination.

Le détail scrupuleux de ces divers démembremens n'entre point dans mon plan. Je ne les dois marquer qu'autant qu'ils sont liés aux révolutions dont j'écris l'Histoire. Resserré dans les bornes de mon projet, je ne me suis attaché qu'aux évenemens qui intéressent le sort de l'Etat entier, ou de sa meilleure partie. Je me suis cependant quelquefois permis de rassembler en peu de mots les principaux faits qui se sont passés dans les intervalles qui séparent les grands évenemens. Par-là les diverses parties de mon Ouvrage ont formé un tout plus suivi, & qui peut-être pourroit tenir lieu d'une Histoire complette des

Génois, à ceux qui, contens d'appercevoir le fil de l'Hiſtoire d'une Nation, n'aiment à s'arrêter qu'aux plus conſidérables époques, & aux objets qui méritent une attention particuliere.

Ce ſont ces objets intéreſſans que je me ſuis propoſé de peindre, ſous le nom de *Révolutions*. Les faſtes des dix premiers ſiecles de Gênes me fourniſſent peu de matiere, non par la diſette des évenemens, mais par celle des détails. Ils nous repréſentent cette ville détruite par les Carthaginois, rétablie par les Romains, conquiſe par les Goths, paſſant enſuite ſucceſſivement aux Romains, aux Lombards, à Charlemagne, gouvernée tantôt par des Ducs, tantôt par des Comtes. Quel vaſte champ nous ouvriroient ces révolutions multipliées, ſi ceux des anciens Ecrivains qui

ſont parvenus juſqu'à nous ne s'étoient bornés à ne nous en conſerver que les dates !

Nous ſommes mieux inſtruits ſur les évenemens des ſiecles ſuivans, & ils ne ſont pas moins conſidérables. Libre par l'extinction des deſcendans de Charlemagne en Italie, Gênes ſe choiſit des Conſuls vers la fin du IXe ſiecle. Elle fut ſaccagée par les Sarraſins environ cinquante ans après. La Corſe conquiſe ſur ces peuples, dès l'an 806, fut le ſujet des premieres guerres des Génois contre les Piſans. Ces guerres, ſouvent renouvellées durant deux ſiecles entiers, ébranlerent les deux Etats. L'acharnement de Rome & de Carthage eut plus de ſuites, mais ne fut pas plus grand que celui de Gênes & de Piſe.

Dès le commencement de

ces guerres, on voit germer chez les Génois les semences de ces divisions intestines, sources long-temps intarissables de révolutions de toute espece. Les guerres contre les Vénitiens, commencées avant que celles de Pise fussent terminées, durerent long-temps après, & ne furent pas moins terribles. Venise y pensa succomber. Des occupations si sérieuses pouvoient à peine suspendre quelquefois les troubles domestiques qui renaissoient toujours. En vain les Génois changerent-ils la forme de leur gouvernement, & mirent-ils à la tête de leur République un Magistrat étranger sous le nom de Podestat, sur la fin du XIIe siecle. Vers le milieu du XIIIe. ils lui substituerent les Capitaines du peuple, choisis parmi leurs Concitoyens. Ils essayerent ensuite

de ſe faire gouverner par un Conſeil compoſé de douze perſonnes : mais cette forme de Gouvernement fut une de celles qui dura le moins ; & tous ces changemens ne rendant point les Génois plus heureux ni plus tranquilles, las d'une liberté qui leur peſoit, ils choiſirent l'Empereur Henri VII. pour leur Souverain, dans les premieres années du quatorzieme ſiecle.

Bientôt libres de nouveau par la mort de ce Prince, on les voit gouvernés ſucceſſivement, en moins de trente ans, par des Capitaines d'Etat, par un Podeſtat, par un Conſeil de vingt-quatre perſonnes, par des Capitaines du peuple : on les voit recourir à la domination étrangere, & ſe donner à Robert Roi de Naples, & au Pape Jean XXII. Mais peu après, ſe re-

pentant du joug qu'ils ont choisi, ils retournent aux Capitaines du peuple, se révoltent aussitôt contre-eux, & donnent naissance au Gouvernement des Doges.

Ce nouveau plan ne sert qu'à rendre les révolutions plus fréquentes. Les Doges élus, & dépossédés à tout instant, se chassent les uns les autres, & appellent tour à tour les Puissances étrangeres à la souveraineté de Gênes. Les Génois sont alternativement soumis à Jean Visconti, à Charles VI. Roi de France, au Marquis de Monferrat, à Jean-Marie Visconti. Les Doges remplissent les intervalles entre ces divers maîtres. Gênes recourt encore à la France sous Charles VII. Les Sforces la gouvernent à plusieurs reprises, & sont dépossédés par Louïs XII. qui

dans l'eſpace de huit ans ſoumet deux fois les Génois. Les révolutions s'accumulent : les factions ſe multiplient. Tout eſt dans le trouble & dans le déſordre : les Doges, l'Empire, la France, ſe diſputent Gênes, & la déchirent. L'armée Impériale prend cette ville d'aſſaut en 1522. elle ſe rend aux François qui l'aſſiegent en 1526. L'Hiſtorien preſque accablé par le nombre & la rapidité de ces changemens auroit beſoin d'un art infini pour éviter la confuſion des faits, l'uniformité des retours, & la peſanteur des détails. Je n'ai garde de me flatter, malgré tous mes ſoins, d'y avoir réuſſi.

La ſuite de l'Hiſtoire de Gênes offre déſormais une carriere plus agréable, & plus facile à parcourir. Un Génois touché des maux de ſa patrie lui rend

non ſeulement la liberté, mais lui procure un avantage plus précieux que la liberté même; un ſage gouvernement. L'illuſtre André Doria commence & acheve ce grand ouvrage en 1528. Et la forme de gouvernement qu'on établit alors eſt la même qui ſubſiſte encore aujourd'hui.

Les Génois jouïrent enfin d'un calme qu'ils connoiſſoient peu. Si quelques étincelles des anciennes diviſions ſe rallumerent parmi eux en 1574. elles furent étouffées preſque auſſitôt. Mais leur repos fut de temps en temps troublé, ou par des conjurations, ou par des guerres étrangeres. La conſpiration du célebre Comte de Fieſque en 1547. fut ſuivie l'année d'après des deux révoltes de l'Iſle de Corſe excitées par le fameux San-Piero d'Ornano. Les

commencemens du XVII[e] siecle sont marqués par la guerre qui s'éleva entre le Duc de Savoye & les Génois, à l'occasion du Marquisat de Zuccarello, & qui fut liée avec la conjuration de Vachéro. Celle de la Torré, environ quarante ans après, commença une nouvelle guerre entre Gênes & la Savoye. Il en coûta davantage aux Génois pour s'être brouillés avec la France. Leur ville entiere fut bouleversée par le bombardement de 1684.

Plus politiques, ou plus heureux, ils ne furent point enveloppés dans les longues & violentes guerres qui désolerent l'Europe durant le reste de ce siecle, & les premieres années du siecle suivant. Leur tranquillité ne fut altérée que par les troubles de la Corse qui commencerent à éclater en 1729.

A ces troubles, plusieurs fois assoupis, toujours réveillés, se joignirent des maux plus pressans. Gênes se trouva malgré elle entraînée dans une guerre, dont elle éprouva toutes les horreurs. Mais son courage, aidé de la protection d'Alliés puissans, écarta les ennemis de ses murs; & la paix, qui a enfin rendu le calme à l'Europe, a terminé vrai-semblablement pour long-temps la crainte & les malheurs des Génois.

Tels sont les principaux évenemens de l'Histoire que j'écris. Tel est le riche fond sur lequel j'ai travaillé. J'ai lû avec soin tous les ouvrages où j'ai cru trouver des secours. J'ai eu pour principaux guides, Justiniano, Folietta, Bonfadio, Bisarro, qui m'ont conduit jusques dans le XVIe siecle. J'ai consulté divers écrits sur la conjuration

du Comte de Fieſque ; mais je m'en ſuis ſur-tout rapporté à ce qu'en a dit Bonfadio , témoin oculaire , & qui , en qualité de Sénateur , eut part à toutes les délibérations du Sénat ſur cette affaire. J'ai moins fait uſage , au ſujet des anciens troubles de Corſe , de l'Hiſtoire de Filippini , que de celle que Mérello a publiée des révolutions que San-Piéro d'Ornano excita dans cette Iſle. Cette partie de l'Hiſtoire de Corſe eſt traitée par Mérello avec beaucoup d'étendue : mais j'ai crû devoir ſupprimer quantité de détails peu importans en eux-mêmes , & que l'éloignement des temps rend moins intéreſſans encore.

Aux Hiſtoriens de Gênes , j'ai joint les Ecrivains d'Hiſtoires générales * ou les Hiſto-

* Sigonius , Guichardin , Capriata , de Thou, &c.

riens particuliers ** des Etats avec lesquels les Génois ont eu des différends. J'ai tâché de concilier leurs récits lorsqu'il a été possible de le faire. Et lorsqu'ils ont été absolument opposés, je me suis déterminé en faveur de celui dont le sentiment m'a paru le mieux fondé. Je ne me suis épargné aucunes de ces discussions; mais j'ai cru ne pas devoir en faire partager la fatigue à mes Lecteurs.

Quantité de morceaux particuliers, publiés en différens temps, & plusienrs Mémoires manuscrits, m'ont fourni les évenemens du dernier siecle & du siecle présent. J'avois espéré trouver bien des lumieres & des secours dans deux ouvrages en notre langue : l'un est l'*Histoi-*

* Les principaux Historiens de Pise, de Venise, de Savoye, d'Espagne, de France, &c.

re de la République de Gênes * par le Chevalier de Mailly, & l'autre les *Révolutions de Corse*; * * mais leur lecture m'a détrompé.

Le premier porte tous les caracteres de la précipitation avec lequel il fut composé. Diffus plein de négligences, de redites, de méprises, de contradictions, il étoit peu digne des éloges qu'il reçut quand il parut, & qui furent sans doute plutôt donnés à la naissance distinguée & au mérite personnel de l'Auteur *** qu'à son Livre. Qu'on ne croie point qu'une critique si sévere soit le langage de la rivalité. Le plan du Chevalier de Mailly est diffé-

* Paris *1697*. 3 vol. in-12. Et depuis réimprimé en 1742.

** La Haye 1738. petit in-12.

*** V. le IXe Journ. des Sav. de *1697*.

rent

rent du mien : il a écrit l'Hiſtoire de Gênes ; je n'en écris que les Révolutions. Il ne s'étend pas jusqu'à la fin du dernier ſiecle ; j'embraſſe juſqu'aux évenemens préſens. Son Livre pourroit être excellent ſans faire tort à mon ouvrage.

Quels que ſoient les défauts de l'Hiſtoire du Chevalier de Mailly, il faut convenir qu'elle eſt bien ſupérieure à celle des Révolutions de Corſe, abrégé informe de l'Hiſtoire de Corſe de Filippini, auquel on a couſu des lambeaux de Gazettes, & dont le ſtyle même n'eſt pas ſupportable. Mais on doit faire plus de cas du petit Livre * intitulé *Deſcription de la Corſe, & Relation de la derniere guerre*, qui fut publiée à Paris en 1743. C'eſt dommage qu'il ne contienne pas plus de faits,

* Brochure in-12. de 166 pages.

Les trois ouvrages dont je viens de parler ſont à peu près tout ce que nous avons dans notre langue ſur l'Hiſtoire de l'Etat de Gênes ; & le mien aura du moins l'avantage de ne pouvoir en bien des choſes être ſuppléé juſqu'ici par aucun autre.

J'ai indiqué en général les ſources principales où j'ai puiſé. J'en pourrois donner en détail une longue liſte. Mais ſans ce faſtueux étalage, quelquefois ſuſpect au public, je me contenterai d'aſſurer que j'ai raſſemblé le plus de matériaux qu'il m'a été poſſible, & que j'ai tâché d'avoir, ſur les derniers évenemens, des Mémoires exacts.

Plus jaloux de la vérité, que du frivole honneur de débiter ſur les affaires récentes des anecdotes toujours haſardées, je n'annonce ni ſecrets d'Etat

devinés, ni ressorts de politique découverts. Ces mysteres, cachés par ceux à qui les Princes les révelent, impénétrables aux autres, sont un trésor sacré pour nous, auquel il ne sera permis qu'à nos descendans de toucher. Les conjectures mêmes sont indiscrettes; & l'Auteur contemporain doit se borner aux faits publics. Ces faits sont l'objet naturel de l'Histoire, le bien commun dont tout Ecrivain a droit de disposer. Le mérite de l'Historien est de les ranger dans un bel ordre, d'en former des tableaux vrais & intéressans, de les mettre en œuvre de la façon la plus convenable. C'est à quoi je me suis appliqué.

Après avoir rassemblé les faits, & les avoir vérifiés autant que je l'ai pû, j'ai cherché à leur donner cet enchaîment

ſi eſſentiel à l'Hiſtoire, & qui la diſtingue des Annales ; à les préſenter ſous le jour le plus propre à former des images agréables & diſtinctes ; à procurer à ma narration cet ordre, cette netteté qui éclairent ; & cette liaiſon, cette rapidité, qui attachent. Tel eſt le plan que je me ſuis propoſé en écrivant. Je ſens combien je ſuis éloigné de l'avoir rempli. Je m'eſtimerai heureux, ſi l'on s'apperçoit au moins de mes efforts.

L'accueil favorable que le Public a fait à la premiere édition de mon Ouvrage m'a encouragé à le revoir avec ſoin. Je me ſuis apperçu que j'avois touché trop légerement pluſieurs évenemens importans par eux-mêmes, & intéreſſans ſurtout pour notre Nation qui y a eu une grande part. De ce

nombre, sonr l'administration de Boucicaut Gouverneur de Gênes au nom du Roi de France, les guerres suscitées aux Génois par le Pape Jules II, la fameuse révolution excitée par André Doria, lorsque, par ressentiment contre les François, il rendit la liberté à Gênes sa Patrie. J'ai travaillé ces morceaux avec tout le soin qu'ils me paroissent mériter. Je ne ferai point ici l'énumération des autres parties de mon Ouvrage que j'ai crû devoir remanier. Les additions que ce nouveau travail a fournies remplissent près de cent cinquante pages.

Celles qui concernent la Corse, & en particulier les troubles excités dans cette Isle par le Baron de Neuhoff, ont été puisées en partie dans une source qui m'étoit encore fermée, lorsque je publiai la premiere

édition de mon Livre. Cette ſource nouvelle eſt l'*Hiſtoire de Corſe* publiée à Nancy en 1749. in-8°. Quoique cet Ouvrage ne puiſſe porter qu'improprement le nom d'Hiſtoire, il contient cependant d'excellens Mémoires ſur la Géographie de la Corſe, ſur l'état actuel de cette Iſle, ſur les mœurs, les uſages, & le caractère de ces habitans, & ſur quelques événemens qui s'y ſont paſſés en 1740. J'en ai profité, & j'ai d'autant plus déféré à l'autorité de ces Mémoires, qu'ils m'ont paru écrits par une perſonne fort inſtruite.

J'ai fait encore plus d'uſage de Mémoires importans ſur les dernieres opérations de la guerre de Gênes, qui ont eté communiqués à mon Libraire. C'eſt par leur ſecours que j'ai retouché le Supplément qui termina mon Hiſtoire. La perſonne à qui je les dois, & dont je ne ſuis point connu,

voudra bien recevoir ici le témoignage public de ma reconnoissance. Les Lecteurs s'appercevront aisément que ces Mémoires partent de très-bonne main. Je regrette de n'avoir pû en rassembler un plus grand nombre de cette espece. Ils m'auroient mis en état de faire entrer ce supplément dans le corps de l'Histoire même, comme j'en avois formé le dessein en publiant cette nouvelle Edition.

J'avois espéré trouver pour cela des ressources dans le *Journal* * *de la guerre d'Italie* rédigé par M. l'Abbé Mécatti; mais après l'avoir parcouru, j'ai vû avec chagrin que cet Auteur exact & instruit a réservé l'histoire de la derniere révolution de Gênes pour un Ouvrage particulier, qui n'a point encore paru, & son Livre ne m'a fourni que très-peu de secours.

* *Diario della Guerra d'Italia, &c. dall' Abbati Hiuseppe Maria Mecatti Academico Fiorentino. In Napoli.* 1748. 2. *Vol. in*-8°.

REMARQUES DE M. BELLIN,

INGENIEUR ORDINAIRE de la Marine, ſur les petites Cartes Géographiques de l'Etat de Gênes & de l'Iſle de Corſe, qu'il a dreſſées pour l'intelligence de l'Hiſtoire des Révolutions de Gênes, publiées en 1749.

DAns un Ouvrage de la nature de celui-ci, on ne peut pas ſe paſſer de Cartes Géographiques : elles ſoulagent le Lecteur, fixent les idées ſur la ſituation reſpective des lieux dont il eſt parlé, & répandent un jour agréable juſques ſur les faits. C'eſt une vérité qui n'a pas beſoin d'être démontrée. D'ailleurs le goût général, plus marqué que jamais, pour les connoiſſances Géographiques, ſemble forcer les Auteurs & les Libraires à orner de Cartes tous les Ouvrages qui paroiſſent en être ſuſceptibles. Mais ces morceaux de Géographie qu'on répand aujourd'hui partout, & dont toutes ſortes de perſonnes ſe mêlent indifféremment, quelques-unes ſans étude, ſans goût, & j'oſe dire ſans aucune des connoiſſances qu'une ſcience auſſi étendue & auſſi difficile exige ; ces morceaux, dis-je, méritent-ils d'être préſentés au Public ? Copiſtes les uns des

autres,

autres, ils ne font que multiplier les fautes, ſans les connoître ; bien éloignés de chercher dans une étude réfléchie les moyens de les diminuer, ou de les corriger.

Ce que j'avance ici doit être regardé comme ces propoſitions générales dont la vérité eſt connue de tout le monde ; mais qui n'attaquent perſonne en particulier. Je ſais combien il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de faire de bonnes Cartes. J'ai trouvé ſouvent que celles qu'on regardoit comme les meilleures étoient remplies de fautes : je les ai fait connoître au Public dans pluſieurs occaſions, mais avec ménagement ; & lorſque j'ai été aſſez heureux pour les corriger, j'ai rendu compte des moyens dont je m'étois ſervi, & des obſervations dont j'avois fait uſage. Je puis aſſurer que l'amour de l'étude, & le deſir de contribuer au progrès & à la perfection d'une ſcience ſi belle & ſi utile, ont ſeuls excité ma critique. Ainſi, loin de penſer que les Auteurs dont j'ai quelquefois attaqué les Cartes m'en ſachent mauvais gré, je me flate au contraire qu'ils me rendroient le même ſervice, & qu'ils m'avertiroient avec plaiſir des erreurs dans leſquelles je puis tomber à chaque inſtant, & de celles qui me ſont échapées, malgré tous mes ſoins & ma bonne volonté.

Sans pouſſer plus loin ces réflexions, qui pourroient m'entraîner dans une Diſſertation critique ſur les Ouvrages de Géographie, dont ce n'eſt point ici la place, je vais rendre compte de mon travail ſur ces deux petites Cartes.

Il eſt naturel de penſer que l'Iſle de Corſe devroit nous être connue ; que ſituée près de nos côtes, fréquentée par nos Navigateurs, poſſédée par des Peuples voiſins & amis, & avec leſquels nous avons les plus grandes relations, les Cartes que nous en avions étoient fideles, & qu'on pouvoit s'en tenir à ce qu'on avoit publié ſur cette Iſle ; & ſur-tout à la Carte levée par ordre de la République, qu'on a gravée à Paris en 1738. Cependant nous ne craignons point d'avancer qu'elles ſont toutes très-fautives ; & cette derniere ne l'eſt pas moins.

Si l'on avoit des Obſervations aſtronomiques en aſſez grand nombre pour nous donner la correſpondance des parties de la terre avec le ciel, & que nous les euſſions de proche en proche, il ne ſeroit pas difficile d'avoir de bonnes Cartes. C'eſt un des moyens les plus certains pour connoître la diſtance des lieux, & leurs ſituations reſpectives.

Dans l'Iſle de Corſe il y a pluſieurs de ces Obſervations dont j'ai fait uſage.

M. de Chazelles, Ingénieur ordinaire de la Marine, & de l'Académie Royale des Sciences, a obſervé la hauteur du Pole à Calvi, à Ajaccio, à Porto-Vecchio & à Bonifacio. Il a trouvé 42 degrés 31 minutes de latitude ſeptentrionale à Calvi, & 41 degrés 24 minutes à Bonifacio. La premiere eſt ſituée dans la partie ſeptentrionale de cette Iſle, la ſeconde ſur ſa pointe la plus méridionale : ainſi la différence en latitude de ces deux Villes eſt d'un degré 7 minutes. Or, dans la ſuppoſition de la terre ſphérique, le degré

du Méridien répond à 20 grandes lieues de France de 2853 toiſes chacune ; & comme ces deux Villes ſont ſituées à quelques minutes près ſous le même Méridien , leur diſtance eſt conſtatée de 22 lieues $\frac{1}{3}$, à peu de choſe près : ce qui eſt bien différent de la Carte que nous avons citée , qui met 30 de ces lieues de Calvi à Bonifacio , & fait par conſéquent l'Iſle de Corſe beaucoup trop longue.

Nous avons auſſi à Calvi une Obſervation aſtronomique , qui détermine ſa longitude de ſix degrés 30 minutes à l'Orient du Méridien de Paris.

On a vû ci-devant la latitude de la Ville de Bonifacio. Celle de Porto-Vecchio étant de 41 degrés 39 minutes , leur différence en latitude eſt de 15 minutes, qui valent cinq lieues. On ne trouve ſur la Carte de la République que 3 lieues : c'eſt une erreur en ſens contraire de celle qu'on vient de voir. De-là ſuit un changement conſidérable dans la configuration des côtes.

A l'égard du contour des Golphes & des ances qui ſont en grand nombre , & du giſſement des principaux Caps , que j'ai rendus ſi différemment de tout ce qui a paru , j'en dois les connoiſſances à divers morceaux manuſcrits qui ſont dans le dépôt des Plans de la Marine. Les Pilotes des vaiſſeaux du Roi les plus habiles ont fréquenté dans ces derniers temps toutes les côtes de cette Iſle : ils ont mouillé dans tous les Ports & ances : ils en ont levé des Plans très-exacts ; & quelques-uns avec toute la préciſion Géométrique qu'on peut eſpérer. Voilà des matériaux

excellens, qu'il eſt facile de mettre en œuvre. Ce ſont eux qui m'ont fait connoître que la grande Carte de l'Iſle de Corſe étoit fauſſe preſque par-tout; qu'elle donnoit, par exemple, cinq lieues d'enfoncement au Golphe de Sagone, lorſqu'il n'a pas plus de deux lieues & demie; qu'elle faiſoit l'ouverture du Golphe d'Ajaccio de 3 lieues de large, depuis l'Iſle de Sangonaire juſqu'au Cap Mulo, lorſqu'il n'y a que deux lieues; marquant le giſſement de ces deux points Nord-quart de Nord-Eſt & Sud-quart de Sud-Oueſt; au lieu qu'il eſt Nord-quart de Nord-Oueſt, & Sud-quart de Sud-Eſt; ce qui fait deux airs de vent de différence, ou 22 degrés ſur ce giſſement. Ce ſont ces mêmes Plans qui m'ont fait connoître que de Calvi au Cap Corſe il n'y avoit au plus que 12 lieues, lorſque cette Carte y met 18 lieues. Enfin, ſans entrer dans un plus grand détail, il réſulte une choſe aſſez ſinguliere; c'eſt qu'on nous a juſqu'ici fait voir l'Iſle de Corſe extrêmement plus grande qu'elle n'eſt; puiſque calculant la ſuperficie de ſon terrein ſuivant la Carte de la République, on la trouve de plus de 470 lieues quarrées; au lieu que ſuivant ma Carte elle n'a pas 250 lieues de ſuperficie: ce qu'on auroit peine à croire, ſi cette vérité n'étoit pas démontrée auſſi clairement. Je n'ai pas trouvé, à beaucoup près, les mêmes ſecours pour l'intérieur de l'Iſle: ainſi je ne dirai rien ſur l'exactitude des poſitions du dedans. Je ſuis même perſuadé qu'on y découvrira par la ſuite des erreurs conſidérables, dont il ne m'a pas été poſſible de me garantir, quoique

j'en aie corrigé plusieurs ; ce qu'on peut voir en comparant ma Carte avec les autres.

La petitesse du point dans lequel j'ai été forcé de me renfermer ne m'a pas permis d'entrer dans un plus grand détail. Je me suis contenté d'y marquer le nom des Pieves, sans y joindre tous les villages qui les composent ; mais j'ai tâché d'y placer les principaux lieux dont il est parlé dans l'Histoire ; laissant au Lecteur intelligent à suppléer à ce qui n'a pas pû y entrer. C'est le sort de ces sortes d'Ouvrages de Géographie, qui n'ont qu'une étendue fort bornée.

La Carte de l'Etat de Gênes est encore plus resserrée que celle de la Corse : cependant je la crois suffisante pour l'usage auquel elle est destinée, qui est de fixer les idées des Lecteurs sur l'étendue des Etats de cette République, & de faire voir la possession des principaux lieux dont il est parlé dans cette Histoire. Mais, quoique ce morceau soit peu considérable, le même esprit de critique & de discussion Géographique ne m'a point abandonné. Les Observations astronomiques que j'ai pû rassembler m'ont servi de base. La latitude & la longitude de la Ville de Gênes ont été déterminées sur les Observations de Messieurs de Salvago & de Grimaldi. M. de Chazelles nous a donné la hauteur du Pole de Nice, de Savone, du Cap Mello, & de Portovénéré. Les Manuscrits du Dépôt des Plans de la Marine, & les Journaux des Navigateurs m'ont donné le contour & le détail des Côtes : l'intérieur a été tiré des Cartes que j'ai cru les plus exactes. Je ne crois pas qu'il soit de quelque uti-

lité d'entrer dans une diſcuſſion plus longue ſur la maniere dont j'ai dreſſé cette petite Carte, ni de citer tous les morceaux dont j'ai fait uſage. Ce qu'on vient de voir me paroît ſuffire pour me juſtifier ſur les changemens que j'ai cru devoir faire, & dont il n'eſt pas difficile de s'appercevoir, en comparant ma Carte avec celles qui l'ont précédée. J'ajoûterai un mot ſur le Plan de la Ville de Gênes & de ſes environs, que j'ai cru indiſpenſable pour l'intelligence de quelques faits. D'ailleurs cette Ville a été un théatre qui a attiré les yeux de toute l'Europe : le Plan par conſéquent n'en peut que faire plaiſir ; mais cela ſuppoſe un Plan exact. J'ai tout lieu de croire que celui que je donne à cette qualité. On peut le comparer avec tous les Plans & Cartes qui ont paru juſqu'à ce jour : on verra bien qu'on ne les a pas copiés. A ma façon de penſer, j'aimerois beaucoup mieux n'en pas joindre à cette Hiſtoire, que d'avoir recours à ce moyen.



SOMMAIRES

Du Tome premier.

LIVRE PREMIER.

Commencemens de Gênes. Elle embrasse le Christianisme vers l'an de J. C. 78. reste sous la domination des Romains jusqu'à l'invasion des Goths. Ses Ducs au VIe siecle. Elle passe des Goths aux Romains, & des Romains aux Lombards en 638. Charlemagne s'en empare en 774. Ses Comtes. Conquête de l'Isle de Corse par les Génois.

Après l'extinction de la domination des descendans de Charlemagne en Italie, les Génois se nomment des Consuls vers l'an 888. Premiere guerre contre les Pisans en 1070. terminee en 1120. Deuxieme guerre entre ces deux Etats en 1123. terminée en 1133. Guerre contre les Sarrazins d'Espagne en 1146.

Traité de Gênes en 1158. avec Frédéric Barberousse, Empereur, qui

vouloit faire revivre ſur Génes les droits de Charlemagne. Commencement des brouilleries inteſtines parmi les Génois. Troiſieme guerre contre les Piſans en 1162. Les Génois font Bariſſone Roi de Sardaigne. Ses avantures. Querelles domeſtiques à Gênes. Paix avec les Piſans en 1175. Nouvelles diſſenſions domeſtiques. Election d'un Podeſtat étranger pour gouverner Gênes en 1190.

On retourne aux Conſuls en 1191, puis aux Podeſtats en 1194. Quatrieme guerre contre Piſe. Trève en 1209. Alternatives de Podeſtats & de Conſuls. Paix avec Piſe en 1217. Premiere guerre contre Veniſe en 1210. Paix en 1218. Révoltes des Vaſſaux en divers temps. Guerre contre les Alexandrins en 1224. terminée en 1230.

Troubles excités à Gênes par Frederic II. en 1238; apaiſés en 1240; renouvellés l'année ſuivante. Flote Génoiſe battue par celle de l'Empereur & des Piſans ſes alliés; ce qui forme la cinquieme guerre contre Piſe. Noms des Guelfes & des Gibelins connus à Gênes vers l'an 1244. Mort de Frederic II. en 1251.

Guillaume Boccanegra élu Capitaine du Peuple en 1258. *Paix avec ler Pisans. Podestats rétablis en* 1262. *Deuxieme guerre coutre Venise. Hubert Spinola Capitaine du Peuple en* 1265. *Il se démet. Paix avec Venise en* 1270. *Le même Spinola & Hubert Doria élus Capitaines du peuple en* 1270. *Sixieme guerre contre les Pisans en* 1277, *terminée en* 1288. *Troubles domestiques en divers temps. Septieme guerre contre Pise en* 1290. *Démission des Capitaines du peuple en* 1291. *On élit en leur place un Capitaine étranger. Guerre contre les Catalans. Troisieme guerre contre les Vénitiens en* 1293. *Conrard Doria & Conrard Spinola Capitaines du peuple en* 1296. *Paix avec Pise & Venise en* 1299.

Les Capitaines du peuple se démettent de leur pouvoir. On leur substitue un Capitaine étranger. Troubles en divers temps. Obizo Spinola, & Barnabé Doria Capitaines du peuple en 1309. *Doria deposé en* 1309. *Spinola gouverne seul. Il est chassé en* 1310. *Conseil des douze, élu gour gouverner. Guerre civile, terminée par un accord.*

L'Empereur Henri VII. élu Souverain de Gênes, en 1311. Il meurt l'année suivante. Troubles. Gênes est gouvernée par un Conseil de vingt-quatre personnes, puis par un Podestat. Enfin, Charles Fiesque & Gaspard Grimaldi sont nommés Capitaines du peuple en 1317. Guerres Civiles. Les Génois reconnoissent pour Souverains, en 1319. Robert Roi de Naples, & le Pape Jean XXII. Suites des guerres civiles. Paix en 1331. Nouveaux troubles en 1335. Gênes se soustrait à la domination Napolitaine, & élit pour Capitaines du peuple Galeotto Spinola, & Raphaël Doria. Paix en 1336. avec les Catalans, contre lesquels on avoit guerre depuis quelques années.

LIVRE SECOND.

Simon Boccanegra créé Doge perpétuel en 1339. & le gouvernement transmis des Nobles au peuple. Conspiration contre lui. Mouvemens du Marquis de Final, réprimés en 1341. Nouvelles entreprises des mé-

contens. Démiſſion de Boccanegra en 1344. *On lui ſubſtitue Jean de Morta. Nouveaux troubles. Accord avec les mécontens. Mort du Doge en* 1350. *Jean de Valenti lui ſuccede. Quatrieme guerre contre Veniſe. Evenemens de cette guerre. Troubles domeſtiques. Démiſſion du Doge en* 1353. *Jean Viſconti, Seigneur de Milan, Souverain de Gênes.*

Paix avec les Vénitiens en 1355. *Conſpiration contre les Viſconti, en* 1356. *Boccanegra Doge pour la ſeconde fois. Conjurations contre lui. Il eſt empoiſonné en* 1363. *Gabriel Adorne élu en ſa place. Nouveaux projets des mécontens aidés des Viſconti, en* 1365, *& durant les années ſuivantes. Soulevement contre Adorne en* 1370. *Il eſt chaſſé, & on lui ſubſtitue Dominique Frégoſe. Nouveaux mouvemens des mécontens en* 1371. *Expédition des Génois en Chypre en* 1373. *Guerre contre Veniſe. Nouveaux troubles à Gênes en* 1378. *Antoine Adorne élu Doge, Nicolas Guarco ſubſtitué le même jour.*

Suite de la guerre contre Veniſe. Troubles domeſtiques en 1381. *Paix*

avec les Vénitiens en 1382. Dissensions domestiques, & désordres qu'elles causent. Guarco chassé en 1383. Frédéric Pagana élu Doge. On lui substitue Léonard Montaldo, qui meurt en 1384, & a pour successeur Antoine Adorne, Doge pour la seconde fois. Diverses expéditions. Conspirations contre le Doge. Il abdique en 1390. Jacques Frégose lui succede, & est dépossédé en 1391. par Adorne, élu Doge pour la troisieme fois.

Nouvelles conjurations contre Adorne. Antoine Montaldo se fait élire en sa place en 1392. Montaldo succombe à son tour; Frégose & Promontorio se font successivement proclamer Doges; mais ne sont point reconnus. On élit en 1393. François Justiniano, qui abdique peu après. Sa place est donnée à Antoine Montaldo, Doge pour la seconde fois, qui abdique aussi en 1394. Il a pour successeurs dans la même année Nicolas Zoaglio, Antoine Guarco, & enfin Antoine Adorne, Doge pour la quatrieme fois. On conspire encore contre lui: il se démet, & engage les Génois à reconnoître pour leur Souverain Char-

les VI. Roi France, en 1396.

Troubles ſous les Gouverneurs François, apaiſés par Boucicaut en 1401. Guerre des Génois en Chypre en 1403. Conſpirations contre Boucicaut. On ſe révolte pendant ſon abſence, & Gênes reconnoît pour Souverain le Marquis de Monferrat en 1409. On ſe révolte contre lui en 1413. & Georges Adorne eſt elû Doge. Il eſt forcé d'abdiquer en 1415. Barnabé Guarco, qui lui ſuccede, eſt contraint de ſe ſauver, & Thomas Frégoſe prend ſa place. Il abdique en 1421, & les Génois ſe donnent à Philippe-Marie Viſconti, Duc de Milan.

Tentatives des mécontens contre le Duc. Sixieme guerre des Génois contre Veniſe en 1431. Terminée en 1435. Guerre contre Alfonſe V. Roi d'Arragon. Soulevement contre le Duc de Milan en 1436. Iſnard Guarco élu Doge, puis dépoſſédé por Thomas Frégoſe, Doge pour la ſeconde fois. Nouveaux troubles à Gênes. Le Doge eſt fait priſonnier par les mécontens en 1442. & on élit, pour gouverner, un Conſeil de huit perſonnes. Ce Conſeil eſt abrogé en 1443. & Ra-

phael Adorne est élu Doge. Il abdique en 1447. Barnabé Adorne lui succede. Jean Frégose le dépossede au bout d'un mois, & meurt l'année suivante. Louïs Frégose, qui lui succede en 1448. est dépossédé à son tour, & remplacé en 1450. par Pierre Frégose, qui, prêt d'être accablé par les Adornes soutenus par le Roi d'Arragon, persuade aux Génois de se donner au Roi de France Charles VII. en 1458.

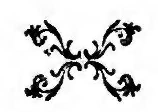
LIVRE TROISIEME.

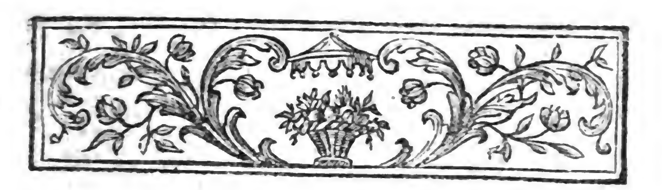
JEan d'Anjou, Gouverneur de Gênes pour le Roi, y est assiegé par les mécontens, aidés du Roi d'Arragon. Ils échouent. Jean d'Anjou part pour tenter la conquête du Royaume de Naples qu'il réclamoit. Nouveaux mouvemens à Gênes. Révolte contre les François. Prosper Adorne est élu Doge en 1461. Il est chassé, & on lui substitue rapidement Spinetta Frégose, Louïs Frégose, Paul Frégose. Ce dernier se démet en 1462. On rappelle Louïs Frégose, qui est encore dépossédé par Paul Frégose en 1463.

Après la mort de Charles VII. Louïs XI. cede au Duc de Milan, François Sforce, ses droits sur l'Etat de Gênes. Sforce s'en empare, & est reconnu pour Souverain par les Génois en 1464. Son fils Galéas Sforce lui succede. Les Génois se révoltent contre lui, & nomment pour les gouverner, en 1477, huit personnes sous le nom de Capitaines de la liberté; mais ils sont contraints de rentrer sous la domination de Sforce. Ils la secouent en 1479. & Baptiste Frégose est élu Doge. Il est dépossédé en 1483, par Paul Frégose, Doge pour la troisieme fois.

Mécontentemens contre le Doge. Les Génois se remettent sous la Souveraineté des Ducs de Milan en 1488. Guerre du Roi de France Charles VIII. en Italie, en 1493. Il est ligué avec le Duc de Milan. Gênes est le premier théatre de cette guerre. Ludovic Sforce succede à Jean Galéas en 1494. Il se brouille avec le Roi de France, qui est contraint de se retirer. Le Roi tâche de surprendre Gênes. Ses troupes sont battues en 1495. Traité de Charles avec Ludovic, par lequel la Souveraineté de Gênes reste à ce dernier.

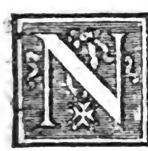
Louïs XII. successeur de Charles VIII. & heritier par sa mere des droits des Visconti, s'empare du Milanez & de la Souveraineté de Génes en 1499. Divisions à Gênes entre le peuple & les Nobles. Divers troubles en conséquence. Le menu peuple se souleve, & la sedition dégénere en revolte contre la France. Paul de Novi est élu Doge en 1506. Le Roi passe les Alpes avec une armée en 1507. Les mutins veulent résister ; mais ils gardent mal les défilés. Action entre les Génois & les François. Les Génois sont battus, & Gênes se rend à discrétion. Le Roi y fait son entrée. Maniere dont il en use avec les Génois, qu'il traite avec bien plus de douceur qu'ils n'avoient sujet d'en attendre. Il repasse en France. Paul de Novi est décapite.





HISTOIRE DES REVOLUTIONS DE GÊNES.

LIVRE PREMIER.

OUS n'avons ſur l'origine de Gênes, que des fables qui ne méritent pas d'être rapportées. Il paroît que cette Ville, dès le temps des guerres de Rome contre Carthage, étoit déja conſidérable par la beauté de ſon Port & l'étendüe de ſon commerce. Magon, Général Carthaginois, la prit ſur les Romains deux cents cinq ans avant Jeſus-Chriſt, & la ſaccagea. Les Romains la reprirent

Commencemens de Gênes.

peu après ; & l'attention particuliere qu'ils eurent de la faire promptement réparer, prouve assez qu'ils la regardoient comme une Place importante.

Le plus ancien monument où il soit mention de Gênes, est environ de ce même temps. C'est une table de bronze sur laquelle est gravée une Sentence rendue vers l'an 187. avant l'Ere Chrétienne, par deux députés du Sénat de Rome au sujet des bornes du territoire des Génois & de leurs voisins. Ce monument fut déterré en 1507. dans la vallée de Polsevera ; & le Sénat de Gênes l'ayant acheté, le fit placer dans l'Eglise de S. Laurent, où on l'enchassa dans une muraille.

Gênes fut une des premieres Villes de l'Italie qui embrassa le Christianisme, S. Nazaire commença, dit-on, à l'y prêcher vers l'an de grace 78. & il eut des succès merveilleux. L'Eglise de Gênes eut de bonne heure des Evêques ; & parmi ceux qui occuperent ce Siege, on en compte plusieurs au nombre des Saints.

Les Génois resterent sous la domination de Rome jusqu'à l'invasion des Goths, qui se les soumirent. Du temps

Ses Ducs.

de Totila, vers le milieu du ſixieme ſiecle, Gênes étoit gouvernée par des Ducs ; mais on ne ſait quelle fut la durée de cette ſorte de gouvernement. Les Goths ayant été chaſſés d'Italie, Gênes retourna ſous la puiſſance des Romains, à qui les Lombards ne la laiſſerent pas long-temps. Ces nouveaux hôtes, ſous le regne de leur Roi Rotaris, s'en rendirent les maîtres, & la ruinerent de fond en comble, vers l'an 638.

Cette Ville ſe rétablit bientôt, & paſſa aux mains de Charlemagne, qui en 774. éteignit l'empire des Lombards. Elle fit partie du royaume d'Italie que Charles mit ſur la tête de Pepin ſon fils aîné; & elle reçut de ce Prince des Gouverneurs ſous le titre de Comtes. Ses Comtes l'un d'eux, nommé Adémar, & peut-être le premier, eut ordre de Pepin d'armer contre les Sarrazins, qui, depuis qu'ils étoient maîtres de l'Eſpagne, inſultoient ſouvent l'Italie, & s'étoient emparés de l'Iſle de Corſe. Adémar ſe mit en mer avec une flotte nombreuſe & bien équipée. Il eut le malheur de périr dans cette expédition ; mais les Sarrazins furent forcés d'abandonner la Corſe, que les Génois conſerverent à titre de conquête.

Conquête de Corſe.

Vers l'AN. 888.

Durant l'eſpace d'environ un ſiecle, Gênes continua d'être gouvernée par des Comtes : mais, la domination des deſcendans de Charlemagne ayant ceſſé en Italie, les troubles qui s'éleverent à cette occaſion donnerent lieu aux Génois de ſe faire un gouvernement plus libre que celui ſous lequel ils avoient vécu juſqu'alors.

Gênes gouvernée par des Conſuls.

Ils s'érigerent en République indépendante, & ſe choiſirent des Conſuls. Ils ne limiterent d'abord ni le nombre de ces nouveaux Magiſtrats, ni la durée de leur adminiſtration. On éliſoit quelquefois juſqu'à huit Conſuls. Souvent on en nommoit moins ; & chaque élection fixoit arbitrairement le terme de leur pouvoir. Telle fut la conſtitution du premier gouvernement que Gênes libre adopta, & qui dura près de trois Siecles ſans ſouffrir preſque d'autres changemens que ceux qu'on crut indiſpenſables pour lui donner peu à peu une forme plus réguliere.

Les Génois depuis leur liberté avoient conſervé les droits qu'ils avoient acquis ſur la Corſe du temps de leurs Comtes. Les Sarrazins ne s'étoient pas laiſſé enlever cette Iſle ſans coup férir.

Ils y étoient revenus à plusieurs reprises, & y avoient fait bien des ravages. Ils porterent plus loin la vengeance, & assaillirent Gênes même, dans le temps où l'on s'y attendoit le moins. AN. 881.

AN. 936. Saccagée par les Sarrazins.

Ils avoient épié l'instant où toutes les forces de cette Place étoient en mer pour une expédition dont nous ne savons ni le motif ni le succès. Ils aborderent sans résistance au pied des murs de Gênes demeurée presque sans défenseurs. Ils la forcerent aisément, la pillerent, y mirent le feu, massacrerent une partie des habitans, enchaînerent les autres; & après avoir chargé leurs vaisseaux de prisonniers & de butin, reprirent la route de leurs ports.

A peine étoient-ils partis, que la flotte Génoise arriva. Le spectacle étoit affreux pour des Citoyens qui s'attendoient à retrouver, au retour d'une expédition dangereuse, leurs maisons & leurs familles. Ils ne rencontroient que des ruines encore fumantes, des monceaux de cadavres & de débris. Ils n'avoient pas même la funeste consolation de demêler parmi les morts les plus touchans objets de leur tendresse. Leurs femmes, leurs jeunes enfans, emmenés en escla-

AN. 936. vage, étoient réservés à des outrages plus cruels que les fers. Ils apprirent quels étoient les auteurs de tant de maux, par le petit nombre de ceux qui avoient eu le bonheur d'y échapper. Ils se mirent aussitôt à la poursuite de ces cruels ravisseurs, & les joignirent près des côtes de Sardaigne.

Ils les attaquerent en furieux. Les Sarrazins, surpris à leur tour, résisterent à peine. Aucun de leurs vaisseaux ne se sauva ; & ils se virent au pouvoir de ces mêmes ennemis qu'ils croyoient avoir exterminés. Dans le premier transport de la vengeance les Génois passerent au fil de l'épée les destructeurs de leur Patrie, sans en épargner aucun ; & ils ramenerent en triomphe les tristes restes des habitans de Gênes qu'ils venoient de délivrer.

AN. 958.

Elle se rétablit, & obtient un titre de son indépendance.

Leur Ville fut bientôt rebâtie & repeuplée. Devenus aussi puissans que jamais, ils songerent à affermir la liberté qu'ils s'étoient procurée il y avoit à peine soixante & dix ans, & chercherent à obtenir quelque titre de leur indépendance. Ils députerent pour cela en 958. vers Bérenger II. qui depuis huit ans étoit Roi d'Italie conjointement

avec Adalbert son fils aîné ; & ils en obtinrent un acte qu'ils conservent dans leurs archives, par lequel ils furent confirmés dans leurs droits, possessions, & privileges. AN. 911.

Ils n'avoient pas oublié leurs ressentimens contre les Sarrazins ; & quand ils n'en auroient pas eu d'aussi justes, ils n'en auroient été gueres moins disposés à faire la guerre à cette nation, qu'on se persuadoit dès lors devoir détruire par piété. Les Génois accepterent donc volontiers la proposition que les Pisans leur firent de se liguer avec eux pour enlever aux Sarrazins l'Isle de Sardaigne. Cette ligue forme une époque remarquable dans l'Histoire de Gênes, parcequ'elle fut la source fatale des guerres que se firent durant tant d'années les Génois & les Pisans; & je dois par conséquent m'y arrêter.

Elle se ligue avec les Pisans contre les Sarrazins.

Pise, l'une des plus anciennes & des plus importantes Villes de la Toscane, voisine de Gênes, & pour lors sa rivale en fait de commerce, étoit devenue République indépendante comme elle. A la sollicitation des Papes, elle avoit attaqué les Sarrazins d'abord en Sardaigne, puis en Calabre. Mais, tandis que

AN. 958. les troupes de Pise s'occupoient à prendre Reggio, les Sarrazins surprenoient Pise même. Ils la traiterent comme ils avoient traité Gênes quelques années auparavant. Les Pisans à leur retour trouverent leur Ville désolée. Après l'avoir un peu rétablie, ils songerent à la vanger. Ils attaquerent de nouveau les Sarrazins en Sardaigne; & voyant qu'ils ne pouvoient réussir seuls à les en chasser, ils proposerent aux Génois de les aider dans cette entreprise. Ceux-ci y consentirent volontiers, & la ligue fut conclue.

AN. 1015. & suiv. Il fut convenu entre les deux peuples, si nous en croyons les Historiens de Pise, que les Génois se contenteroient du butin qu'ils pourroient faire dans cette guerre, & que la Sardaigne entiere resteroit aux Pisans. Les Historiens Génois prétendent au contraire, que par le traité de ligue il fut stipulé que cette Isle seroit partagée également entre les deux peuples qui s'unissoient pour en faire la conquête. Sans doute que cette condition n'étoit pas bien clairement exprimée, puisqu'elle fit naître de longues contestations, & fut la matiere d'un arbitrage, comme on le verra dans la suite.

Dès que la ligue fut formée, les Génois & les Pisans agirent de concert avec tant de vigueur & de succès, qu'ils chasserent les Sarrazins de la Sardaigne. Autant qu'il est possible d'apercevoir la vérité dans le récit de ces évenemens reculés, que les Historiens anciens ne nous ont transmis qu'avec beaucoup de désordre, il paroît que les Génois s'établirent dans l'Isle à mesure qu'ils la soumirent; soit qu'ils en eussent le droit, soit qu'ils se l'arrogeassent. Les Pisans, fort mécontens de ce procédé, saisirent dans la suite l'occasion de donner à leurs alliés des marques de ressentiment. Une flotte sortie du port de Pise, pour passer en Sardaigne où la guerre n'étoit pas encore finie, fut jettée par les vents sur les côtes de Corse, & ayant trouvé sans défense la partie de cette Isle où elle aborda, elle en prit possession.

AN. 1015. & suiv.

Elle se brouille avec les Pisans.

C'étoit insulter vivement les Génois, qui se prétendoient souverains de la Corse depuis qu'ils en avoient chassé les Sarrazins. Douze galeres Génoises, qui alloient commercer dans le Levant, insulterent la ville de Pise par représailles. L'usage des Puissances maritimes de ce siecle étoit d'armer leurs flottes pour

AN. 1070.

Premiere guerre contre Pise.

AN. 1070. le commerce en même temps que pour la guerre. La tentative de la flotte Génoise ne réussit pas ; & la meilleure partie fut coulée à fond. Les deux peuples semblerent vouloir s'en tenir à ces premieres hostilités : mais nous verrons leurs haines éclater bientôt avec d'autant plus de violence qu'elles furent quelque temps retenues.

Les Génois ont part aux Croisades.

Le zele des Croisades occupoit alors tous les esprits, & suspendoit toutes les querelles. Gênes, qui commençoit à tenir un rang honorable parmi les Etats de de l'Europe, eut grande part à ces pieuses expéditions, si légerement entreprises, si glorieusement commencées, si mal habilement conduites, & qui n'aboutirent qu'à épuiser d'argent & de sang presque toutes les Puissances Chrétiennes. Les Génois s'y distinguerent de toutes façons. Leurs matelots, leurs ouvriers & leurs Ingénieurs, ne contribuerent pas moins que leurs soldats aux succès des Croisés.

AN. 1100. & suiv.

Ils rendirent de si grands services, que Baudouin I. Roi de Jerusalem, leur accorda par reconnoissance la propriété d'un tiers de quelques-unes des Villes conquises, & un quartier dans quelques

autres. On conserve avec soin à Gênes un Acte aussi honorable ; & les principaux Historiens de cette République n'ont pas manqué d'en faire mention, quoiqu'avec quelques différences. Selon les uns, il est daté du 23. Mai 1105. Selon les autres du 22 Avril de la même année. Les Génois obtinrent des concessions à peu près semblables de Boëmond Prince d'Antioche. AN. 1100. & suiv.

Par-là ces guerres si ruineuses pour la plûpart des Etats Chrétiens, qui n'avoient ni commerce ni marine, & qui n'envisageoient que la délivrance des lieux Saints, devinrent avantageuses aux Génois ; parcequ'elles leur procurerent des établissemens favorables pour le riche trafic qu'ils faisoient au Levant. Les Croisades leur donnerent lieu de former successivement grand nombre de ces établissemens. Quoique depuis plusieurs siecles il ne leur en reste rien, il subsiste divers monumens de leur ancienne puissance dans l'Orient. Tels sont les murs qui ferment encore aujourd'hui Galata, & que les Génois construisirent. On voit sur ces murs mêmes, & sur les tours dont ils sont flanqués, les armoiries de plusieurs Seigneurs de cette nation.

AN. 1100. & suiv.

Mon dessein n'est point d'entrer dans le détail de ces expéditions. J'observerai seulement que les Génois fournirent, durant le cours de la premiere Croisade, jusqu'à sept flottes en moins de treize ans ; & que quelques-unes de ces flottes étoient de soixante & dix galeres. On peut juger de-là qu'elles étoient alors les forces maritimes de Gênes.

Agrandissement de l'Etat de Gênes.

Cette République si puissante sur la mer, qui faisoit redouter ses armes dans l'Asie, & qui y faisoit des conquêtes, sembloit négliger de s'agrandir dans son propre pays, où elle étoit resserrée dans des bornes fort étroites. Ce ne fut qu'en 1113 qu'elle s'empara de la contrée de Lavagna, & s'assura du golfe important qui porte aujourd'hui le nom de la Spécie, en bâtissant, sur la côte Occidentale de ce golfe, le fort de Portovenere. Le territoire des Génois joignoit par-là celui de Pise, qui s'étendoit jusques sur la côte opposée du même golfe.

Seconde guerre contre Pise.

On a vû les sources des différends de Pise & de Gênes. Les mécontentemens occasionnés par l'établissement des Génois en Sardaigne avoient fait naître les prétentions des Pisans sur l'Isle de Corse. Les hostilités avoient été suspendues

AN. 1120, & suiv.

par les guerres saintes, qui n'avoient pas moins occupé les Pisans que les Génois. Dès que ces distractions eurent cessé, les querelles de ces deux Peuples se réveillerent.

Je ne détaillerai point l'Histoire de ces guerres, qui ne m'offrent aucuns évenemens dont la singularité puisse intéresser. Je me contenterai d'en marquer le succès. Les Génois devinrent supérieurs, au point qu'ils allerent délivrer leur prisonniers jusques dans les prisons de Pise ; & leurs ennemis, obligés de demander la paix, ne l'obtinrent qu'en renonçant à toutes leurs prétentions sur la Corse.

Cette paix donna le loisir aux Génois de songer à s'agrandir. La plûpart des Villes voisines s'étoient servies, comme eux, de la faveur des troubles de l'Italie, pour se rendre indépendantes ; & chacune d'elles avoit son gouvernement particulier. Cette multitude de petits Etats ne pouvoit long-temps subsister, & donnoit à des voisins ambitieux une grande facilité pour s'étendre. Gênes en profita. Elle conquit en 1121. Fiaccone, & quelques autres pays adjacens, tandis que le Marquis de Gavi lui ven-

AN. 1120. & ſuiv.

doit Voltaggio pour quatre cents livres.

Cependant ceux de Piſe ne pouvoient reſter long-temps tranquilles, & ils reprirent les armes. Leur renonciation à leurs prétentions ſur la Corſe étoit une renonciation forcée, & qui n'avoit point eu d'effet. Ils n'en conſervoient pas moins les établiſſemens qu'ils avoient formés dans la partie méridionale de cette Iſle ; & ils continuoient de ſoutenir que tous les Evêques de Corſe devoient être ſacrés dans leur Ville & par leur Evêque. Cette queſtion, agitée dès le commencement de leurs guerres contre Gênes, avoit déjà été portée devant pluſieurs Papes. Urbain II. & Gélaſe II. l'avoient jugée à l'avantage de Piſe. Calixte II. voulut en 1123. l'examiner de rechef, & dans un Concile. Il crut accorder les deux partis en décidant que les Evêques de Corſe ſeroient ſacrés à Rome. Les Génois y ſouſcrivirent; mais les Piſans crierent fort haut contre cette déciſion. Les eſprits s'échaufferent de nouveau, & l'on arma de part & d'autre.

Troiſieme guerre contre Piſe.

La guerre dura pluſieurs années. Les Génois la firent avec tant de ſupériorité, que Piſe aſſiégée en 1129. & réduite à

l'extrêmité, fut contrainte d'accepter la paix à des conditions humiliantes. Si nous en croyons quelques Ecrivains, * les Pisans se soumirent à réduire leurs maisons à un seul étage. Mais ce fait, peu vraisemblable en soi, est contredit par les Historiens de Pise ; & l'on n'en trouve point de traces dans les anciens Historiens Génois. AN. 1120.

Des traités dictés par la force & la nécessité ne sont point des traités durables. Les Pisans rompirent bientôt celui qu'ils venoient de conclure. Ils firent des courses sur les navires de Gênes, & insulterent les possessions de leurs ennemis dans la Corse Les Génois de leur côté s'opposerent partout avec succès aux entreprises des Pisans, & s'établirent en Sardaigne plus solidement qu'ils n'avoient encore fait. Il n'est pas aisé de démêler s'ils s'étoient maintenus dans cette Isle depuis le temps qu'ils avoient aidé aux Pisans à la conquérir, ou s'ils y étoient revenus par représailles. Quoi qu'il en soit, la contrée qu'on nommoit alors Arboréa, & qu'on appelle aujourd'hui Oristagni,

* *Volaterran, Alberti, Tarcagnota.*

AN. 1130. se soumit volontairement aux Génois vers l'an 1130.

Enfin le Pape Innocent II. parvint à accommoder ces ennemis si cruellement acharnés. Il donna le titre d'Archevêques aux Evêques de Gênes * & AN. 1133. de Pise, & ordonna que des Evêques de Corse, quelques-uns seroient suffragans de l'Archevêque de Pise, & les autres de celui de Gênes. La paix fut signée en 1133. par la médiation de ce Pape, & il paroît qu'elle n'empêcha pas les deux peuples de conserver ni leurs établissemens dans la Corse & dans la Sardaigne, ni même leurs prétentions respectives sur ces Isles.

Changemens dans le Gouvernement de Gênes.

Avant ce temps, il étoit arrivé quelques légers changemens dans le gouvernement de Gênes. En 1122. il avoit été réglé que les Consulats ne dureroient qu'une année: ce qui fut observé depuis. On avoit créé dans le même temps un Secrétaire, des Greffiers, & quelques autres Officiers de la République. En 1130. il fut décidé que les Consuls, qui jusqu'alors avoient rempli à la fois les fonctions de Gouver-

* L'Evêque de Gênes avoit été jusqu'alors suffragant de l'Archevêque de Milan.

neurs

neurs & de Juges, ne s'occuperoient plus que des affaires d'Etat; & l'on nomma, pour rendre la justice, quatorze Magistrats; deux pour chacun des sept quartiers de la Ville. Cet ordre éprouva encore dans la suite quelques changemens, trop peu importans pour que je croie devoir m'y arrêter.

AN. 1122. & suiv.

Les changemens étoient inévitables dans un Etat qui de jour en jour prenoit de nouveaux accroissemens. En 1128. les Génois s'étoient rendus maîtres de Montalte. Deux ans après, ils avoient fait élever un fort à S. Remo; & les Comtes de Vintimille, avec quelques pays voisins, avoient reconnu leur domination. Les Comtes de Lavagna voulurent remuer; mais on s'assura de leurs pays par un château qu'on y fit construire en 1132. & l'année suivante on fit raser leurs forteresses.

AN. 1128. & suiv. Accroissemens de l'Etat.

AN. 1130.

Dès l'an 1102. les Génois avoient commencé à faire battre monnoie. Mais ils crurent dans la suite devoir se faire autoriser dans la jouïssance de ce droit. Il leur fut confirmé par l'Empereur Conrad II. en 1139. Ils voulurent aussi en 1144. se faire confirmer par le Pape Luce II. les droits & possessions

Les Génois battent monnoie.

Confirmation du Pape Luce II.

AN. 1130. & suiv.

dont ils jouïssoient eu Syrie ; & le même Pape leur fit outre cela remise d'une livre d'or qu'ils lui payoient, comme feudataires du S. Siege, pour l'Isle de Corse, sur laquelle les Papes avoient des prétentions, en vertu des donations de Charlemagne & des Empereurs qui lui avoient succédé. Luce fit plus, il donna aux Génois la moitié de l'Isle de Corse : donation singuliere, qui n'empêcha pas les Génois de se prétendre souverains de l'Isle entiere, comme ils avoient fait jusqu'alors.

Guerre contre les Sarrazins d'Espagne.

Je ne m'arrêterai point à quelques expéditions peu importantes, ni à quelques acquisitions que firent les Génois vers le temps dont je parle ; mais je ne puis me dispenser de dire un mot des guerres qu'ils firent aux Sarrazins d'Espagne, & dans lesquelles ils montrerent combien leurs forces étoient redoutables. La mer méditerranée, exposée aux courses continuelles des Sarrasins, n'étoit plus une mer libre. Les Génois y perdoient plus que les autres, parcequ'ils y faisoient un plus gros commerce ; & ces pirates leur étoient d'autant plus incommodes, qu'ils étoient maîtres de quelques Isles, &

entr'autres de l'Isle de Minorque. Les Génois armerent donc une flotte puissante en 1146. & débarquant d'abord à Minorque, ils pillerent & ravagerent toute l'Isle: mais ils ne s'y établirent point. De-là ils voguerent vers Almérie, ville considérable du Royaume de Grenade, qu'ils ne prirent pas; mais ils firent de grands dégâts dans les environs. AN. 1146. & suiv.

L'année suivante ils y retournerent avec une flotte plus formidable encore. Elle étoit composée de 63 galeres, & de 163 bâtimens de charge & de transport. Leurs troupes ayant débarqué furent jointes par celles d'Alphonse, Roi de Castille, & du Comte de Barcelone, qui avoient fait solliciter les Génois par le Pape Eugene III. à former cette entreprise. Les Sarrazins, qui s'étoient attendus à être attaqués, se défendirent avec beaucoup de valeur. Le siege fut long, quoique poussé avec vivacité: mais la Ville fut enfin emportée d'assaut. Le butin qu'y firent les Génois fut considérable. Quelques-uns disent qu'ils en rapporterent un grand bassin d'une seule émeraude, qu'ils gardent encore dans leur trésor; mais les Prise d'Almérie.

AN. 1148. Historiens de Gênes soutiennent qu'il se trouva dans le butin qu'ils rapporterent de leur expédition de la Terre Sainte, après la prise de Césarée en 1101. Selon ces mêmes Historiens, ce bassin passoit pour être celui qui avoit servi à Jesus-Christ lorsqu'il célébra la Pâque, ou tout au moins pour celui dans lequel on avoit mis la tête de S. Jean-Baptiste : fables bien dignes de l'ignorante & crédule superstition des Croisés.

Quoi qu'il en soit, cette émeraude est sans contredit la plus grande qui soit aujourd'hui connue dans le monde. L'espece de plat qu'elle forme a plus de quinze pouces de diametre, & six de profondeur. Il est uni, & sans aucuns ornemens. M. de la Motraye a fait graver la figure de ce morceau précieux, au Tome premier de ses voyages. *

Prise de Tortose.

Après la prise d'Almérie, les Génois tournerent leurs armes contre Tortose, que les Sarrazins occupoient aussi. Aidés d'abord par les troupes du Comte de Barcelone, ils se virent ensuite forcés de continuer seuls le siege de cette place ; les troupes du Comte l'ayant

* *Voyez p. 55.*

abandonné, parcequ'elles n'étoient point payées. Mais Tortose n'en fut pas moins obligée de se rendre. Les Génois eurent non-seulement leur part au butin, mais encore le tiers de la Ville en propriété : ils la vendirent depuis aux Comtes de Barcelone, après en avoir joui quelque temps. AN. 1148.

Gênes ne forma point d'entreprises considérables pendant les années qui suivirent ; mais elle mit l'ordre dans ses finances ; elle répara ses flottes, augmenta le nombre de ses vaisseaux, conclut des traités d'amitié & de commerce avec Emanuel, Empereur de Constantinople, & Guillaume, Roi de Sicile ; obtint du Pape Anastase IV. des lettres pour engager les Princes Chrétiens établis en Syrie à la laisser jouïr des concessions qu'elle y avoit ; mit à la raison le Marquis de Caretto, qui s'étoit emparé du château de Noli : enfin elle prit des mesures pour agrandir son enceinte, & faire construire de nouveaux murs de pierre de taille, qui ne furent finis qu'en 1160. Ils avoient 5520 pieds de tour, quoiqu'ils n'enfermassent qu'une partie de la Ville. La mer défendoit suffisamment l'autre cô- AN. 1149. 1157.

AN. 1149. 1157.

té, qui n'avoit gueres moins d'étendue que les murailles.

Inquiétudes de Gênes sur les prétentions de Frédéric.

Durant cet intervalle, les Génois eurent à partager, avec toutes les Villes libres de l'Italie, les craintes que leur donna l'Empereur Frédéric-Barberousse, qui vouloit faire revivre les droits, depuis long-temps négligés, que Charlemagne avoit sur elles. Frédéric passa en Italie, dans ce dessein, en 1154. Quelques Villes, qui voulurent lui résister, furent séverement châtiées. Tortone souffrit un siege : Frédéric la prit, & la rasa. Les autres Villes intimidées se hâterent de faire leurs soumissions. Les Génois envoyerent aussi leurs Députés, qui furent bien reçus; mais l'Empereur ne régla rien par rapport à eux, & retourna en Allemagne.

AN. 1155.

Il revint en Italie trois ans après, & continua d'exiger des soumissions & des tributs. On sollicitoit secretement Gênes de se conformer aux volontés de Frédéric; mais elle crut devoir commencer par se mettre en état de lui résister. On travailloit aux nouveaux murs; & dans les circonstances où l'on se trouvoit, il étoit important de les achever promptement. On s'y occupa sans relâ-

che, le jour & la nuit. Tous les habitans y furent employés. L'âge, le sexe, le rang, rien n'en exempta. Enfin en huit jours on fit le travail d'une année entiere. Il restoit pourtant encore un coin de la Ville ouverte on le ferma avec des poutres & des planches; puis l'on fit entrer dans la Place un corps de bonnes troupes, & on la pourvût de munitions de toute espece. AN. 1155.

Après ces préparatifs, que les approches de Frédéric faisoient hâter, on songea à traiter avec lui, & on députa pour cet effet huit des premiers Citoyens de Gênes. Admis à l'audience, ils représenterent qu'il n'étoit pas équitable d'exiger de Gênes des tributs, comme des autres Villes de l'Italie; que celles-ci possédoient des pays fertiles qui leur produisoient de gros revenus, dont il étoit juste qu'elles fissent part à l'Empereur; mais que les Génois habitoient une côte étroite & stérile, qui ne leur produisoit pas même le nécessaire, & que par cette raison ils n'avoient jamais rien payé à l'Empire; qu'ils ne subsistoient qu'à la faveur de leur commerce, & que ce seroit éteindre leur industrie que de la taxer; que AN. 1158.

AN. 1518. les droits qu'ils payoient, dans tous les lieux où ils trafiquoient, étoient déjà un tribut assez fort; que l'Empereur tiroit d'eux des services bien plus considérables que les sommes qu'ils pourroient payer; qu'ils faisoient une guerre continuelle aux pirates; que si toute la Méditerranée étoit maintenant une mer sur laquelle on n'avoit plus rien à craindre des Corsaires, c'étoit uniquement à leurs flottes qu'on en étoit redevable; & que pour dix mille marcs d'argent par an l'Empereur ne procureroit pas à l'Italie un avantage semblable.

Traité de Gênes avec Frédéric.

Le discours des Députés de Gênes fit impression sur Frédéric. On convint donc aisément de part & d'autre des articles d'un traité, par lequel Frédéric recevoit les Génois sous sa gracieuse protection: il promettoit qu'il ne les troubleroit jamais dans leurs droits & possessions; qu'il ne recevroit des plaintes contr'eux que lorsqu'il s'agiroit de la sûreté des chemins; qu'ils seroient exempts de tribut, & de fournir des troupes; qu'ils payeroient seulement à l'Empereur les droits royaux qu'ils croiroient eux-mêmes lui être dûs; qu'ils lui préteroient serment de fidélité; qu'ils

lui

lui donneroient pour cette fois, par forme de présent, mille marcs d'argent; & qu'ils n'ajoûteroient pas de fortifications à leur Ville. Ainsi fut terminée cette importante négociation, dont le succès avoit inquiété Gênes durant plusieurs années, & qui, sans lui accorder une parfaite indépendance, lui en laissoit cependant les principaux avantages.

AN. 1158.

Les années suivantes furent employées à réprimer la mauvaise volonté de quelques Vassaux, à fortifier quelques places, à calmer quelques brouilleries intestines, qui commençoient à faire naître des troubles, à négocier divers traités de commerce & de bonne intelligence, avec l'Empereur de Constantinople, les Sarrazins, & les Maures. Mais le plus important traité que les Génois conclurent pour lors, fut celui de 1162. avec l'Empereur Frédéric. Ils s'engageoient d'aider ce Prince de leurs flottes, dans la guerre qu'il se proposoit de faire au Roi de Sicile; & Frédéric non-seulement les maintenoit dans toutes leurs possessions, mais leur donnoit en fief toute la rive depuis Monaco jusqu'à Porto-Venere, avec le droit de prendre sur toute cette côte

AN. 1158. & suiv.

Autres traités.

AN. 1162.

An. 1162.

des matelots, des bois, & généralement tout ce qui leur seroit nécessaire pour le service de leurs vaisseaux ; n'entendant cependant préjudicier en rien aux droits particuliers des Seigneurs dont les territoires se trouvoient compris dans cette donation, à laquelle il ajoûtoit la Ville de Syracuse en Sicile, sur laquelle il disoit avoir de justes prétentions, qu'il leur cédoit.

Quatrieme guerre contre Pise.

Dans cette même année il survint de nouvelles brouilleries entre les Génois & les Pisans. Ces derniers y donnerent lieu, ayant insulté les Marchands Génois à Constantinople, & pillé leurs magasins. La guerre commença : mais l'Empereur Frédéric voulant en arrêter les suites, les deux peuples lui envoyerent leurs Députés, comme il étoit sur le point de son départ pour l'Allemagne : il leur fit signer une trêve jusqu'à son retour. Il revint en effet en 1164. & on renoua les négociations : mais elles n'aboutirent qu'à aigrir de plus en plus les esprits ; & on reprit les hostilités avec plus d'animosité qu'auparavant.

J'ai dit ci-dessus que la contrée d'Oristagni en Sardaigne s'étoit volontairement soumise aux Génois vers l'an 1130. Barissone, Seigneur de cette

contrée, forma le dessein de profiter de la guerre qui se réveilloit entre Gênes & Pise, pour chasser les Pisans de l'Isle entiere, & s'en faire Roi. Il s'ouvrit là-dessus aux Génois, qui prévoyant que le nouveau Roi seroit forcé d'acheter leur protection au prix qu'ils voudroient, & cherchant d'ailleurs à nuire à leurs ennemis, s'intéresserent pour lui auprès de Frédéric. AN. 1164.

Barissone Roi de Sardaigne.

Barissone offrit à ce Prince de tenir de lui en fief son nouveau Royaume, de lui payer tous les ans une somme dont on conviendroit, & de lui donner comptant 4000. marcs d'argent. Les Pisans eurent beau se plaindre, & représenter que la Sardaigne leur appartenoit; que l'Empereur n'étoit pas le maître de disposer du bien d'autrui: on n'eut point d'égard à leurs clameurs. Les propositions de Barissone furent acceptées; & les Génois l'ayant été prendre sur leurs galeres, malgré les menaces des Pisans, le conduisirent à Pavie, où Frédéric le fit couronner Roi de Sardaigne.

Il ne s'agissoit plus que de payer à l'Empereur la somme qui lui avoit été promise: mais Barissone n'avoit point d'argent. Les Génois lui en prêterent.

AN. 1164. Il vint à Gênes, où il emprunta encore de grosses sommes de divers particuliers, & il s'en servit pour armer une flotte de sept galeres & de trois gros vaisseaux; il partit ensuite pour son Isle, après avoir rendu mille actions de graces aux Génois, leur avoir promis les plus grandes marques de reconnoissance, & leur avoir laissé des actes en bonne forme, par lesquels il s'obligeoit de payer ce qu'il devoit, tant aux particuliers qu'à la République, avant que de mettre pied à terre en Sardaigne. Mais il manquoit au nouveau Roi le plus nécessaire de tous ses titres; le consentement des peuples qu'on lui donnoit pour sujets. Les Sardinois, qu'on n'avoit point consultés, & qui n'approuvoient pas le changement de gouvernement qu'on vouloit introduire chez eux, avoient fermé toutes les bourses. Barissonne n'en put rien tirer; & les Génois qui l'accompagnoient, & qui ne l'avoient pas laissé débarquer, le ramenerent à Gênes, où il fut forcé de rester, en attendant qu'il trouvât le moyen de remplir ses engagemens.

AN. 1165. 1169. La guerre entre Pise & Gênes se faisoit toujours avec acharnement. Ces

deux peuples ne se ménageoient point, & se faisoient tout le mal qu'ils pouvoient. Puissans l'un & l'autre sur mer, ils ravagerent réciproquement diverses parties de leurs Etats, & y commirent tous les désordres qui sont les suites inévitables d'une guerre envenimée. Frédéric voulut plusieurs fois les concilier, sans y pouvoir réussir. Leurs prétentions respectives sur l'Isle de Sardaigne étoient devenues le principal objet de leurs différends. L'Empereur les fit examiner à plusieurs reprises, sans rien décider définitivement. Les uns & les autres faisoient remonter leurs droits à la conquête qu'ils avoient faite en commun de cette Isle cent cinquante ans auparavant, & les Génois s'appuyoient sur diverses circonstances de cette conquête, aussi-bien que sur des redevances qu'ils soutenoient leur avoir toujours été payées, soit par les Sardinois, soit par les Napolitains qui commerçoient en Sardaigne. La possession des Pisans par rapport à cette Isle paroissoit plus complette encore. Les Commissaires nommés par Frédéric, pour tâcher d'accorder sur cela les Pisans & les Génois, travaillerent en vain, & ne purent rétablir la paix parmi eux. AN. 1165. 1169.

AN. 1165. 1169.

Troubles domestiques.

Gênes en avoit cependant grand besoin. Les troubles domestiques y croissoient à un point qu'on ne savoit plus quel remede y apporter. La Ville étoit divisée en partis, qui, en plusieurs rencontres, en étoient venus aux mains. Deux des principales familles, celles des Avocati & des Castelli, causoient tous les troubles par leur ambition & leurs jalousies. Leurs inimitiés remontoient fort loin; & comme ces familles étoient puissantes & accréditées, chacune avoit un grand nombre de partisans. Ces haines avoient éclaté pour la premiere fois en 1165. Orlando Avocati, & Fulcone de Castello s'étoient disputé l'honneur du pas; & secondés chacun par ceux de leur parti, ils s'étoient battus avec tant de fureur qu'il y avoit eu plusieurs Citoyens de tués. Ces voies de fait s'étoient souvent renouvellées depuis. Non-seulement le peuple de la Ville, mais les habitans de la campagne, avoient pris part à ces querelles, & sous ce prétexte commettoient impunément les plus grands désordres. Les Consuls avoient été obligés de se donner une garde de 300 hommes, pour

AN 1169.

faire respecter leur autorité; & malgré

AN. 1169.

la sévérité des châtimens, ce n'étoit tous les jours que vols, qu'assassinats, que brigandages. Dans des conjonctures aussi fâcheuses, on crut devoir couper le mal à sa racine, & l'on proposa dans le Conseil, de faire venir les Chefs de ces fatales divisions, & de leur faire vuider leurs différends dans un duel public, où du moins il n'y auroit que leur sang versé.

Les Historiens de Gênes prétendent que cet avis fut rejetté à la pluralité des voix, comme contraire à l'humanité; mais qu'on résolut cependant de faire semblant de l'adopter. Quoi qu'il en soit, on fit publier que l'intention des Consuls étoit qu'on mît fin aux dissentions cruelles qui déchiroient la République depuis plus de six ans; & que les Chefs de ces querelles se rendissent au jour & au lieu qu'on indiqua, pour les terminer dans un combat singulier. Ces chefs étoient au nombre de six, trois de chaque côté. A peine cet ordre fut-il publié, que les femmes & les enfans de ceux qui devoient se battre vinrent se jetter aux pieds des Magistrats, pour les supplier de ne pas mettre aux mains leurs peres & leurs maris: mais les

AN. 1169. Confuls furent inflexibles, & le jour marqué étant venu, les champions se préſenterent.

Le lieu du combat étoit une ſalle du palais de l'Archevêque. Les Conſuls y avoient convoqué le Conſeil, & n'avoient rien négligé de tout ce qui pouvoit inſpirer le reſpect, & donner à cette aſſemblée un air de grandeur & de majeſté. Au milieu des Magiſtrats, rangés à droit & à gauche, étoit l'Archevêque lui-même, non moins vénérable par ſon rang & par ſon âge, que par ſa ſageſſe & ſa ſainteté. A l'entrée de la ſalle on voyoit le Clergé en habits de cérémonie, avec les croix & les bannieres, & dans le milieu on avoit placé les reliques de S. Jean-Baptiſte. Les ſix champions ayant été introduits, au lieu de leur donner le ſignal du combat, l'Archevêque leur adreſſa la parole. Il leur repréſenta les funeſtes effets de leurs diſcordes, & les maux qu'ils avoient cauſés. Il leur peignit les douceurs & les avantages de la paix & de la concorde; ce qu'ils ſe devoient à eux-mêmes, à leurs familles, à leur patrie, à leur religion. Son diſcours fut ſi pathétique & ſi touchant, qu'ils s'at-

tendrirent. Le Prélat, s'appercevant qu'ils pleuroient: « Allons, dit-il, » mes enfans, étouffez vos inimitiés; » vivez désormais comme Chrétiens & » comme freres. Embrassez-vous sous » les yeux de cette respectable assemblée, à la face de ces saintes reliques, devant moi qui suis votre Archevêque, votre pere, & qui vous » aime comme ses fils. »

AN. 1169.

Il n'en fallut pas davantage. Ces cruels ennemis, qui étoient venus dans le dessein de s'entr'égorger, se jetterent au col les uns des autres, fondant en larmes; s'embrasserent cordialement, & se réconcilierent de si bonne foi, que depuis ce temps on n'entendit plus parler entr'eux ni de querelles, ni d'inimitiés. Ainsi Gênes recouvra sa tranquillité, & apaisa des troubles qui auroient pû la perdre, si elle n'avoit eu l'adresse d'en dérober la connoissance aux Pisans, avec lesquels la guerre continuoit toujours.

AN. 1170, 1175.

Les incursions & les ravages furent fréquens tant que dura cette guerre, qui dégénéroit en brigandages & en pirateries. Elle fut enfin terminée, pour le bonheur des deux peuples, par les

AN. 1171. Paix avec Pise.

ſoins de Frédéric. Ce Prince décida que la Sardaigne ſeroit partagée par moitié entre les Piſans & les Génois, & que des quatre contrées de cette Iſle, celles de Cagliari & d'Oriſtagni appartiendroient à ces derniers. Quelques années avant cette déciſion les Génois avoient reconduit dans cette Iſle Bariſſone, qui s'étoit acquitté ſans doute des ſommes qu'ils lui avoient prêtées, & pour la ſûreté deſquelles ils l'avoient retenu près de huit ans.

AN. 1186. & ſuiv. Nouveaux troubles dans Gênes.

Ces temps d'agitation & de troubles furent ſuivis d'un calme heureux qui dura pluſieurs années, ſans être interrompu par aucun mouvement de conſéquence. Mais de nouvelles diſcordes inteſtines arracherent Gênes à cet état tranquille, & elle ſe vit encore une fois déchirée par les querelles que firent naître des Citoyens entreprenans & inquiets. La famille des Avocati, qui avoit eu tant de part aux premiers troubles, n'en eut point à ceux-ci : il n'en fut pas de même des Caſtelli, qui par leur orgueil & leur ambition ſe firent bientôt des ennemis, avec leſquels ils ne tarderent pas d'en venir aux dernieres extrémités. Les déſor-

dres & les meurtres recommencerent. Un des Consuls fut assassiné : en vain le Pape chargea son Légat d'apaiser ces dissentions. Elles ne furent qu'assoupies, & se réveillerent l'année suivante.

AN. 1188. & suiv.

Gênes avoit vû croître avec sa grandeur l'ambition de ses Citoyens. Ses Magistratures, dont l'éclat avoit augmenté à proportion de sa puissance, étoient devenues l'objet des desirs, des jalousies & des brigues. De-là les factions & les partis, les inimitiés & les querelles, les violences & les désordres de toute espece. Les plus zélés pour le bien de l'Etat crurent que le seul remede à ces maux étoit de n'appeller au Gouvernement que des étrangers, à l'imitation de plusieurs villes de l'Italie. Les Génois, déterminés à suivre cet exemple, nommerent pour les gouverner, à la place de leurs Consuls, sous le nom de Podestat, Manizoldo Tetocio, Citoyen de Bresce, dont on n'estimoit pas moins les vertus que les talens. Son pouvoir ne devoit durer qu'un an, après lequel il devoit rendre compte de son administration.

AN. 1190.

Les Génois élisent, pour les gouverner, un Podestat annuel.

Les esprits étoient trop échauffés, pour que la nouvelle forme qu'on don-

AN. 1190. noit au Gouvernement les apaisât tout d'un coup. Fulcone de Castello, l'un des plus emportés, & qui avoit été chef des premieres dissentions, poussa l'audace jusqu'à massacrer un des Consuls qui n'étoient pas encore sortis de charge. Le Podestat commença à cette occasion l'exercice de la sienne. Il assembla le peuple, & lui parla avec force sur l'attentat qu'on venoit de commettre : le lendemain il fit raser en sa présence la maison du coupable, qui ne se déroba que par la fuite, lui & ses complices, à une punition rigoureuse.

AN. 1191. & suiv. Henri VI. qui venoit de succéder à l'Empereur Frédéric son pere, fit dans ce temps solliciter les Génois de l'aider à conquérir la Sicile, qu'il réclamoit au nom de Constance sa femme. Les Génois s'y engagerent à des conditions fort avantageuses pour eux. Quelques autres traités, conclus par le Podestat, firent honneur à sa politique. Mais, quelque profit que Gênes eût retiré de cette nouvelle administration, elle ne la continua pas ; & l'année pendant laquelle devoit durer le pouvoir du Podestat étant expirée, on élut des Consuls, comme auparavant.

Ils retournent à leurs Consuls.

La République redevint bientôt plus agitée que jamais. Tout l'Etat de Gênes étoit en armes, & les différents partis en venoient souvent aux mains. Le désordre augmenta encore l'année suivante ; & les Consuls non-seulement se trouverent hors d'état d'y mettre ordre, mais se voyant sans autorité, ils furent contraints de renoncer au Gouvernement, & de se tenir renfermés chez eux. Ce n'étoit plus de simples dissentions, c'étoit une guerre civile. Chaque faction avoit ses forteresses. Il se livroit des combats en regle, & l'on faisoit des sieges en forme. Les Consuls qu'on nomma en 1194. ne furent pas plus respectés. Ils prirent le parti d'abdiquer, & de faire nommer en leur place un Podestat aux mêmes conditions qu'on avoit fait précédemment. Le choix tomba sur Uberti Olivano, Citoyen de Pavie, d'un mérite reconnu. Les discordes & les querelles tomberent presque sur le champ, sur-tout quand les mutins n'eurent plus de forts ni de lieux de retraite, dont le Podestat eut soin tout d'abord de se saisir. Après qu'on eut mis ainsi quelque ordre aux affaires du dedans, on s'occupa de celles du dehors.

AN. 1193. 1194.

Ils créent de nouveau un Podestat.

AN. 1194.

Ils aident l'Empereur à conquérir la Sicile.

Malgré la ſituation peu tranquille des Génois, ils n'avoient pas laiſſé, dans les années précédentes, de joindre leurs troupes à celles qu'on envoyoit d'Europe aux Princes Chrétiens de l'Aſie, & d'armer quelques galeres pour la ſûreté de leur commerce. Mais il s'agiſſoit d'une expédition plus importante: l'Empereur les preſſoit d'exécuter l'engagement qu'ils avoient contracté, de l'aider à ſe rendre maître de la Sicile. Il étoit venu lui-même à Gênes, pour ſolliciter plus efficacement ce ſecours, & ne leur épargnoit pas les belles promeſſes. Ils armerent donc une flotte formidable, qui fut commandée par le Podeſtat en perſonne. Les Piſans y joignirent quelques galeres; & la flotte combinée, après s'être emparée ſans coup férir de quelques places, tourna vers Meſſine. Là les troupes de Piſe, ayant pris querelle avec celles de Gênes, en vinrent aux mains avec tant de fureur, qu'il y eut beaucoup de gens tués de part & d'autre. Les Piſans perdirent pluſieurs galeres, les Génois eurent des magaſins pillés. Enfin ces brouilleries furent terminées par l'entremiſe d'un des Généraux de l'Empe-

reur: mais les Génois furent peu ménagés dans cet accord, & leur Podestat en conçut tant de chagrin qu'il en mourut.

AN. 1194. & suiv.

On choisit, pour lui succéder, Ottone de Caretto, qui suivit avec tant de vigueur la guerre de Sicile, que cette Isle fut bientôt soumise toute entiere à l'Empereur. Après de si importans services, les Génois attendoient de ce Prince des récompenses proportionnées, & il les leur avoit promises; mais, loin de leur tenir parole, il leur ôta jusqu'aux concessions qui leur avoient été faites sur la Sicile dans les temps précédens; & leurs Historiens ne parlent qu'avec les expressions les plus ameres de l'ingratitude avec laquelle ils furent traités dans cette occasion.

Ingratitude de l'Empereur.

AN. 1195. & suiv.

Jacques Mainero, élu Podestat l'année suivante, voyant quelque lueur d'espérance d'obtenir justice de l'Empereur Henri, l'alla trouver à Pavie, accompagné de l'Archevêque de Gênes, & de plusieurs des principaux Citoyens; mais il eut beau rappeller les promesses, & représenter les traités, il revint sans avoir rien obtenu. Le Podestat qui lui succéda, Drudo Marcel-

AN. 1195. & suiv.

lino, gouverna avec tant d'applaudissement qu'il fut continué encore un an dans sa charge. Grand Politique, bon Capitaine, naturellement éloquent, doux & affable; mais ferme quand il le falloit jusqu'à la sévérité, il ne fut pas moins redoutable aux mauvais Citoyens qu'aux ennemis de l'Etat. Il fit respecter ses armes au-dehors, & son autorité au-dedans. Je n'entrerai point dans le détail des évenemens particuliers qui se passerent sous son gouvernement, & sous celui de quelques-uns de ses successeurs. Ce sont tantôt des Citoyens mutins qu'on réprime, tantôt des Vassaux peu dociles qu'on châtie. Je crois ne devoir qu'indiquer le retour uniforme & fréquent de ces faits, que l'éloignement des temps a rendus peu intéressans pour nous.

Cinquieme guerre contre Pise.

Je ne m'étendrai point non plus sur la guerre qui recommença contre les Pisans. Les plus légers prétextes suffisoient pour occasionner des ruptures entre Gênes & Pise, parceque le fondement des querelles de ces deux Républiques subsistoit toujours: je veux dire leurs prétentions respectives sur la Corse & sur la Sardaigne; prétentions que

que les traités suspendoient, mais que les deux Peuples nourrissoient intérieurement, & renouvelloient à la moindre brouillerie. Ils exercerent l'un contre l'autre des pirateries qui leur causerent réciproquement beaucoup de mal, sans leur procurer aucun avantage. Cette guerre ne fournit point d'évenemens assez importans pour leur donner place dans cette Histoire.

AN. 1195. & suiv.

Cependant les Génois changeoient à tout instant la face de leur Gouvernement. La premiere année du treisieme siecle vit Gênes retourner à ses Consuls; mais ce ne fut pas pour longtemps; & dès l'année suivante on élut comme auparavant un Podestat, qui fut conservé trois ans dans sa place. Les mêmes mouvemens, tant au-dedans qu'au-dehors, continuoient d'occuper les Génois, qui malgré cela ne laissoient pas de s'étendre. Ainsi en 1202. ils acquirent, pour la somme de quatre cents mille livres, Gavi & son territoire. Mais leur principale puissance venoit de leur commerce, qui croissoit encore tous les jours, par l'application singuliere qu'ils y donnoient.

AN. 1201. 1209.

Gênes revient aux Consuls.

Elle élit de nouveau un Podestat.

Leurs flottes respectées parcouroient

AN. 1201 1209.

le Levant avec des profits considérables. Ils y avoient, en divers lieux, des magasins, des établissemens ; & les services qu'ils rendoient, leur attiroient à chaque instant des concessions nouvelles, & des avantages de toute espece. Leur guerre avec les Pisans, qui étoient aussi fort puissans sur mer, nuisoit nécessairement à leurs entreprises de commerce : elle fut enfin suspendue par une trêve en 1209.

Trève avec les Pisans.

Variations dans le Gouvernement

Les années précédentes avoient vû quelques variations dans la forme du Gouvernement de Gênes : changemens souvent occasionnés par les intrigues des plus puissans Citoyens, dont l'ambition ne pouvoit souffrir l'Etat tranquille. Fulcone de Castello, un des principaux d'entr'eux, & dont j'ai parlé plusieurs fois, eut le crédit de se faire élire Podestat, en 1205. malgré son titre de Citoyen, qui l'excluoit. Cet exemple fut unique. Le Podestat qui lui succéda fut choisi, selon l'usage, parmi les étrangers ; mais l'année suivante on revint aux Consuls, pour les quitter quelques années après, puis les reprendre ; alternative dont nous croyons peu important de marquer désormais scrupuleusement les époques.

AN. 1210. 1224.

7000. Pélerins passent à Gênes.

L'an 1212. fournit aux Annalistes de Gênes un évenement singulier. Les Croisades avoient tourné tous les esprits du côté des lieux saints, devenus l'objet principal de la dévotion des peuples Chrétiens, de leurs expéditions guerrieres & de leurs pélerinages. Il s'étoit depuis peu répandu un bruit que la mer de Gênes devoit se retirer, comme avoit fait autrefois la mer rouge, & laisser un libre passage par lequel on pourroit se rendre à pied à Jérusalem. Sans approfondir un bruit si peu vraisemblable, la superstition le recueillit avidement & l'accrédita. Aussitôt, près de sept mille Pélerins de toute condition, de tout sexe, de tout âge, se mirent en route, & arriverent à Gênes. Aussi surpris qu'embarrassés de l'arrivée d'un si grand nombre d'hôtes, les Génois firent en sorte de les renvoyer promptement; & après les avoir gardés six ou sept jours, ils les engagerent à s'en retourner. Gênes ne laissoit pas de s'intéresser aux Croisades, & ses troupes ne contribuerent pas peu en 1219. à la prise de Damiette.

Les trêves se renouvelloient & se rompoient souvent entre Pise & Gênes.

An. 1210. 1224.

Une paix plus solide fut conclue entre ces deux Etats par la médiation du Pape Honoré III. en 1217. Quelques brouilleries avec les peuples de Marseille occuperent peu les Génois. Ils furent plus inquiets de celles qui s'éleverent entr'eux & les Vénitiens, nation puissante, & en état de leur disputer l'empire de la mer. Les premieres semences de discorde remontent environ à l'an 1206. L'Empire d'Orient se démembroit alors, & les isles de l'Archipel & des mers voisines sembloient abandonnées à ceux qui voudroient s'en emparer les premiers. Chacun s'empressoit de partager la proie, & les Vénitiens étoient les plus actifs & les plus heureux. Henri surnommé le Pescheur, Comte de Malée, forma le dessein de leur enlever l'isle de Candie dont ils étoient déjà en possession. Le Comte de Malée étoit allié des Génois, & leur avoit même rendu des services signalés dans la guerre qu'ils avoient contre les Pisans. La reconnoissance porta les Génois à l'aider dans son entreprise sur Candie; & par leur secours elle réussit.

Premiere guerre contre Venise.

Les Vénitiens, piqués vivement, traitérent les Génois en ennemis. Ayant

rencontré Léon Vétrano, un des meilleurs Officiers de Gênes, avec neuf vaisseaux qu'il commandoit, ils le forcerent de se jetter dans l'Isle de Corfou, où ils le firent prisonnier, & le pendirent. Ils contraignirent ensuite le Comte de Malée d'évacuer l'Isle de Candie, & s'y fortifierent. Depuis ce temps, les hostilités entre les Génois & les Vénitiens furent fréquentes; mais sans que les suites en devinssent considérables. Elles furent suspendues en 1212. par une trêve de trois ans; & si elles recommencerent quand cette trêve fut expirée, elles cesserent peu après par une paix, ou plûtôt par une trêve nouvelle qui devoit durer dix ans, & qui fut signée en 1218. Le temps dont je parle ne fut pas tout-à-fait exempt de dissentions domestiques, & de révoltes de Vassaux. Il n'y en avoit gueres de plus inquiets que ceux de Vintimille, souvent soulevés, jamais parfaitement soumis. Leur derniere rébellion dura long-temps, & ne laissa pas de coûter quelque peine aux Génois. Vintimille soutint un long siege, & ne se rendit qu'à la derniere extrémité, en 1222. On prit des précautions pour tenir dé-

AN. 1210. 1224.

formais en bride un peuple si remuant & si dangereux.

Agrandissemens de l'Etat.

Au milieu de ces distractions, Gênes ne perdoit point de vûe le soin de s'agrandir de plus en plus. Plusieurs Villes & plusieurs contrées se donnerent volontairement à elle: elle en acquit d'autres à prix d'argent. Le château de Crovara lui coûta 1800. livres, outre 1500. liv. qu'elle paya aux Comtes de Malespine, qui lui céderent pour cette somme les prétentions qu'ils y avoient. Nice se soumit librement aux Génois. Ils donnerent 30000 liv. pour le château de Paretto: divers Seigneurs leur firent des donations de plusieurs terres. On renouvella & on augmenta les concessions qu'on leur avoit faites en Syrie. Mais ils n'obtinrent rien de l'Empereur Frédéric II. & les Ambassadeurs qui lui furent députés en 1221, ne purent le déterminer à confirmer ni à reconnoître les droits que Gênes prétendoit sur la Sicile.

Dans les divers établissemens que les Génois formoient au loin, ils avoient soin d'obtenir qu'ils y vivroient selon leurs loix, & qu'ils y seroient gouvernés par des Magistrats de leur nation.

Dans leur propre Ville ils avoient une politique toute différente. Ils ne se contenterent pas de choisir leur Podestat chez les étrangers ; ils y allerent chercher des Juges. En 1216, les Citoyens de Gênes furent exclus de l'administration de la Justice. Ils la confierent à cinq Jurisconsultes que leurs voisins leur fournirent. Les brigues & les factions qui regnoient dans Gênes obligeoient à ces précautions. Les Citoyens, exclus des Magistratures, ne formoient plus de complots & de partis pour y parvenir : des Juges étrangers, sans liaisons & sans intérêts, exerçoient la justice avec plus d'impartialité. Cet usage subsista long-temps, & sa durée prouve sa sagesse.

AN. 1210. 1224.

Juges choisis chez les étrangers.

Gênes commençoit à causer à ses voisins des jalousies & des inquiétudes. Capriata étoit du nombre des nouvelles acquisitions qu'elle avoit faites. Les Alexandrins y avoient des prétentions, & pour les faire valoir ils se liguerent avec Milan & Tortone. Leurs Troupes combinées tenterent d'abord de s'emparer de Paretto; mais elles furent repoussées, & les Génois ne tarderent pas à se mettre en campagne. La guerre se

AN. 1224. 1240.

Guerre contre les Alexandrins.

AN. 1240. 3224. faisoit avec vigueur, & les évenemens paroissoient être favorables aux Génois, lorsqu'une division de conséquence les força de se contenter de se tenir de ce côté sur la défensive.

AN. 1226. Révolte d'Albenga & de Savone.

Albenga & Savone, qui depuis longtemps reconnoissoient la domination de Gênes, profiterent des embarras où cette République se trouvoit, pour se soustraire à son pouvoir; & ces deux Villes se donnerent au Comte de Savoye. Dès que les Génois le surent, ils marcherent en force pour les soumettre & les punir. Elles voulurent quelque temps se défendre; mais elles furent obligées de se rendre à discrétion. On détruisit les fortifications de Savone; & les Génois s'assurerent de l'une & l'autre de ces Places par de bons Châteaux, où ils laisserent de fortes Garnisons.

AN. 1227.

Cette guerre étant terminée, on songea à finir celle qu'avoient suscitée les Alexandrins; & ceux de Milan furent chargés d'examiner les prétentions d'Alexandrie sur Capriata. Quoique ces Arbitres fussent les propres Alliés des Alexandrins, ils ne purent s'empêcher de juger que Capriata devoit rester aux Génois,

Génois. En conſéquence de cette déci- AN. 1228.
ſion, les Députés de Milan conduiſirent à Capriata le Podeſtat de Gênes, pour qu'il en prît ſolemnellement poſſeſſion. Mais, dans le temps qu'ils y entroient, les troupes d'Alexandrie parurent tout-à-coup, dans le deſſein de les ſurprendre. Le Podeſtat eut bien de la peine à s'échapper. Il ſe ſauva à Gavi; & l'allarme en un inſtant étant devenue générale, il y fut ſuivi par tous les habitans de Capriata, qui s'y réfugierent avec ce qu'ils purent emporter de leurs effets. Cependant les Alexandrins mettoient le feu par-tout, & n'épargnoient pas même les Egliſes. Leur rage alla au point de déterrer les corps morts, & de les pendre aux créneaux des murailles.

Capriata n'étoit plus un lieu où l'on pût habiter. Les Alexandrins furent obligés d'y conſtruire des cabanes & des
barraques pour y reſter, & ils s'y forti- AN. 1230.
fierent. La guerre recommença donc de nouveau: mais elle fut de peu de durée, & les deux Partis s'en rapporterent une ſeconde fois à des arbitres. Leur jugement fut encore favorable aux Génois, & on leur remit Capriata, dont

AN. 1230.

on les laissa enfin tranquillement jouir. Mais l'année précédente ils avoient perdu Nice, dont le Comte de Provence s'étoit emparé, & à laquelle ils n'avoient pû envoyer ni d'assez prompts, ni d'assez puissans secours. Il est vrai qu'un an auparavant ils avoient acquis plusieurs territoires considérables, du nombre desquels étoit celui de Diano, de Taggia, & de Dolce-aqua.

AN. 1234.

Les Génois secourent les Maures contre les Croisés.

Quoique le principal commerce des Génois se fit en Orient, ils ne laissoient pas d'en faire un considérable dans la partie Occidentale d'Afrique, sur-tout avec les Maures de Ceuta. Ceux-ci furent attaqués en 1234. par une armée de Chrétiens croisés. Il importoit trop au commerce des Génois de soutenir les Maures, pour ne pas prendre leur parti; & tandis qu'ils se croisoient pour porter la guerre aux Mahométans d'Asie, ils crurent, avec plus de raison peut-être, devoir secourir, contre d'autres Croisés, les Mahométans d'Afrique. Les Maures firent un traité avec Gênes, par lequel ils s'obligerent de tenir compte de toutes les dépenses qu'on feroit pour armer en leur faveur. On leur envoya en conséquence des secours si puissans,

que les Croisés furent contraints d'abandonner leur entreprise, & de s'en retourner chez eux. Mais les Génois furent mal récompensés; & quand il s'agit de les dédommager des frais de leurs armemens, les Maures ne voulurent plus tenir au traité. Les contestations à ce sujet étant devenues fort vives, les Génois furent maltraités, & les magazins considérables qu'ils avoient à Ceuta furent brûlés avec la plus grande partie des marchandises qu'ils contenoient. L'outrage fut d'autant plus vivement ressenti par la République Génoise, qu'il étoit l'ouvrage de l'ingratitude. Elle ne différa sa vengence qu'autant qu'il fallut de temps pour la préparer. Une Flotte formidable fut envoyée l'année suivante devant Ceuta, qu'elle battit long-temps avec toutes les machines de guerre en usage alors. Les Maures prirent le parti de l'apaiser, & cette affaire finit à la satisfaction des Génois.

AN. 1234.

AN. 1235.

Gênes n'étoit presque jamais tranquille. Toujours des révoltes au-dehors, & des troubles au-dedans. En 1233. les vallées d'Arocia & d'Oneille se souleverent; & ce ne fut pas sans

AN. 1238. peine qu'on les soumit. En 1238. Savone, Albenga, Vintimile, Villes toujours prêtes à prendre les armes, se mutinerent de nouveau. On les réduisit à l'obéissance dans la même année ; mais elles n'y resterent pas long-temps. Diverses occasions firent naître en diverses années des dissentions domestiques. Pour éviter les suites funestes de l'ambition des Citoyens, on les avoit exclus des premieres Magistratures ; mais celles ausquelles il leur étoit permis d'aspirer étoient toujours entr'eux des objets de divisions & de jalousies. Certaines familles, plus puissantes que les autres, sembloient avoir trouvé le moyen, par leurs cabales, de s'en mettre en possession, & de se les réserver à elles seules. Ce fut le motif d'une émeute qui éclata en 1227. & qu'on eut de la peine à apaiser. L'élection d'un Podestat, qui n'avoit pas été unanime, donna lieu à quelques brouilleries en 1237. Mais il y en eut de plus considérables deux ans après, & qui furent excitées par l'Empereur Frédéric II. Ce Prince avoit exigé en 1238. que les Génois lui rendissent hommage. Ils étoient convenus de prêter serment de fidélité ; mais pour

Troubles domestiques.

AN. 1239. & 1240.

l'hommage, ils avoient prétendu ne le point devoir. L'Empereur, piqué de ce refus, avoit cherché à susciter de toutes parts des affaires aux Génois. Il avoit poussé à la révolte Savone, Albenga, & toute la Côte Occidentale de l'Etat de Gênes; il avoit au même temps fomenté une conspiration, dans laquelle les principaux Citoyens étoient entrés. Leur but étoit de se rendre maîtres de l'Etat, & de le soumettre ensuite à Frédéric. Heureusement on découvrit assez tôt leurs projets pour les dissiper, & l'on vint à bout, avec le même bonheur, de la plûpart des Vassaux révoltés: l'on forma une ligue contre les desseins de l'Empereur avec Milan & Plaisance; & l'on fut tranquille du côté des Vénitiens, avec lesquels on venoit depuis un an ou deux de renouveller une paix pour neuf ans, par l'entremise du Pape Grégoire IX. AN. 1238. & 1240.

Les démêlés de ce Pape avec l'Empereur donnerent à ce Prince de nouveaux sujets de mécontentement contre les Génois; & c'est ici où l'histoire de Gênes commence à devenir plus intéressante qu'elle n'a été. Ses armes, jusqu'à présent, n'ont été occupées qu'à

AN. 1239. 1240. contenir ses Vassaux, protéger son commerce, & défendre ses limites contre des voisins plus foibles qu'elle. Ses guerres n'étoient que des expéditions passageres. Ses dissentions domestiques, concentrées dans un petit nombre de familles, étoient aisément apaisées par les Chefs de l'Etat. Gênes va désormais paroître sur un plus vaste théatre. De plus grands intérêts, de plus grands ressorts vont la mouvoir. Ses guerres étrangeres ne seront pas moins importantes par leurs motifs & par leur durée, que par la puissance des ennemis qu'il faudra combattre. Ses divisions ne seront plus de simples querelles intestines: ce sont dorénavant des guerres civiles, qui vont embraser l'Etat entier. Des évenemens si considérables méritent d'être développés avec un peu plus d'étendue que ceux dont on a parlé jusqu'ici.

AN. 1241. Le Pape Grégoire IX. avoit convoqué un Concile à Rome, dans le dessein d'y faire déposer Frédéric; mais ce Prince avoit fermé aux Prélats tous les chemins de l'Italie. Grégoire s'adressa aux Génois, & obtint d'eux qu'ils transporteroient les Prélats, sur leurs Galeres, de Nice à Rome. L'Empereur, de

ſon côté, ne négligea rien pour s'y oppoſer. Il fit ſolliciter les Génois de refuſer ce que le Pontife leur demandoit; mais n'ayant pû réuſſir, il engagea les Piſans à lui fournir une Flotte capable d'arrêter celle de Gênes. Il fit au même temps entrer des Troupes ſur les Terres des Génois, par différens côtés, afin que cette diverſion les obligeât à déſarmer leur Flotte qui avoit déja conduit de Nice à Gênes les Prélats de France & d'Angleterre, qui devoient y être joints par ceux de différentes Villes de la Lombardie.

AN. 1241.

Sixieme Guerre contre Piſe & l'Empereur.

Mais ce qui inquiétoit bien plus les Génois, étoit l'adreſſe que Frédéric avoit eue de ſe faire un parti dans Gênes même. Il avoit écrit des lettres à Frédéric Grillo, & à Jean Streggiaporco deux des premiers Citoyens, & les leur avoit fait parvenir enveloppées dans un pain de cire. Il leur marquoit que ſon deſſein étoit de s'oppoſer de toutes ſes forces au paſſage des Prélats; que c'étoit pour cela qu'il avoit donné ordre à ſes Généraux d'entrer ſur les terres de la République; qu'il ne vouloit point de mal aux Génois, qu'il les aimoit & ſe les vouloit attacher; mais

AN. 1241. qu'il vouloit châtier séverement ceux qui se déclaroient en faveur de ses ennemis. Ces lettres, faites pour être communiquées, ne purent demeurer longtemps secrettes. Les effets qu'elles produisirent sur les deux partis furent les mêmes. Ceux qui tenoient le parti du Pape, & ceux qui tenoient celui de l'Empereur, furent également saisis de craintes & de défiances. Ces derniers sur-tout songeoient à se rassembler dans quelques maisons, à s'y munir de provisions & d'armes, & à se mettre en état de résister aux Magistrats.

En effet, dans ce temps-là même, un Florentin qui cherchoit à faire des Partisans à l'Empereur, & qui répandoit secretement de l'argent dans Gênes, ayant été arrêté, Rosso della Volta eut l'audace de l'arracher des mains de ceux qui le menoient en prison; & les Juges ayant cité le Citoyen Génois pour rendre compte de sa conduite, il dédaigna de comparoître, & plusieurs autres, cités comme lui, en firent autant. Le Podestat assembla aussitôt le Peuple, & lui représenta les malheurs qu'annonçoient à la République ces commencemens de révolte, & la nécef-

ſité d'en prévenir les ſuites, en puniſſant ſéverement les coupables. Son diſcours fit l'impreſſion qu'il deſiroit, & le Peuple ſe mit à crier qu'on fît mourir les Rebelles. Le Podeſtat ne perdit point de temps, & s'étant tranſporté lui-même aux maiſons de Jean Streggiaporco & de Thomas Spinola, il les fit raſer ſur le champ. Spinola voulut faire réſiſtance; mais il reçut un coup à la tête, dont il mourut peu de jours après. An. 1245

Ce trait d'autorité intimida les autres Citoyens du même parti, qui ſe cacherent. Enfin le lendemain pluſieurs obtinrent un ſauf-conduit, & vinrent faire leurs ſoumiſſions au Magiſtrat. Quelques-uns furent punis. Jean Streggiaporco, obſtiné dans ſa révolte, eut tous ſes biens pillés, & fut déclaré rebelle. Il y en eut de condamnés à l'exil; & quelques autres crurent devoir s'exiler volontairement eux-mêmes. Gênes ſe trouvant par ces précautions dans un état plus tranquille, on fit ſortir la Flotte, dont ces incidens avoient retardé quelques jours le départ. Elle étoit forte de ſoixante voiles, & portoit trois Légats du Pape, les Ambaſſadeurs de divers Etats, & grand nombre de Pré-

AN. 1241. lats que le Pape avoit mandés pour le Concile. Mais ils n'allerent pas jusqu'à Rome.

L'Empereur avoit vingt-sept Galeres qui se joignirent à une Flotte formidable, armée par les Pisans dans le dessein de disputer le passage à la Flotte Génoise. Dès qu'on en fut informé à Gênes, on mit promptement en mer huit Galeres, pour renforcer, en cas de besoin, leur premiere Flotte, qui étoit déja arrivée à Porto-Venere. Mais l'Amiral qui la commandoit, quoique bien instruit des forces & des desseins des ennemis, ne crut pas devoir attendre les secours qu'on lui préparoit. Il n'étoit gueres inférieur par le nombre des vaisseaux; mais embarrassés de bagages de toute espece, remplis de Prêtres, de Valets, de Passagers de toute sorte, ils n'étoient rien moins que disposés au combat. Ceux des ennemis au contraire étoient uniquement armés en guerre, & chargés d'excellentes Troupes. Les Légats & les Prélats, tremblans à la vûe d'un danger aussi évident & aussi peu fait pour eux, employerent les plus instantes prieres pour engager l'Amiral Génois à tâcher du moins d'éviter la

Flotte ennemie, en dirigeant ſa route au-deſſous de l'Iſle de Corſe : mais l'Amiral croyoit ſon honneur intéreſſé à braver le péril ; & quoi qu'on lui pût dire, ils s'obſtina à vouloir ſuivre les Côtes de Toſcane. Etant parvenu à la hauteur du Port de Piſe, il découvrit la Flotte combinée des Piſans & de l'Empereur ; & ſans balancer ſe mit ſur le champ en bataille. Quels que fuſſent ſes efforts, il avoit trop de déſavantage pour que la valeur pût les réparer. Pluſieurs de ſes vaiſſeaux furent coulés à fond, & tout le reſte fut pris, excepté cinq Galeres qui ſe ſauverent. Les Prélats conduits à l'Empereur furent mis en priſon, où la plûpart moururent de miſere & de chagrin. Le Pape lui-même reçut une affliction ſi cruelle de cet évenement, qu'il n'y ſurvécut pas long-temps. La déſolation des Génois fut extrême ; & leurs ennemis profiterent des premiers inſtans de leur conſternation, pour les accabler en même temps de toutes parts.

AN. 1241.

La Flotte Génoiſe eſt battue.

En effet, tandis que les Généraux de l'Empereur faiſoient des progrès du côté de Voltaggio, Savone ſe révoltoit, les Génois bannis s'y réfugioient ; & au

An. 1241. milieu de tant de nouvelles fâcheuſes, la Flotte ennemie parut à la vûe de Gênes, & s'approcha du Port à la diſtance d'un demi-mille. Les ennemis, qui ſe flattoient d'avoir un parti dans Gênes, croyoient ſans doute que l'approche de leur Armée navale pourroit exciter quelques mouvemens qui leur ſeroient favorables; mais ne voyant aucun lieu de rien entreprendre, ils firent voile vers Noli, que ceux de Savone, de Final & d'Albenga leur avoient promis d'attaquer à leur arrivée. La brave réſiſtance des habitans de Noli fit échouer ce projet; & les Génois vinrent bientôt à leur ſecours.

La perte immenſe qu'ils avoient faite les avoit effrayés; mais ne les avoit point abattus. Réſolus, à quelque prix que ce fût, de rétablir ſur le champ leurs forces maritimes, tous devinrent Ouvriers ou Matelots. On travailla ſans relâche à conſtruire des Galeres, & à les armer. On ne diſcontinua ni jour ni nuit, & l'on vint à bout d'en équiper cinquante & une, qui ſe mirent à la ſuite de la Flotte Impériale, le lendemain même du jour que celle-ci étoit partie de devant Gênes, & la joignirent

à Noli: mais les Galeres ennemies, ayant découvert de loin celles des Génois, couperent promptement leurs cables, & s'éloignerent vers la pleine mer, avec tant de vîtesse, que la Flotte Génoise, désespérant de les joindre, prit le parti de rentrer dans le Port. Les deux Flottes reparurent encore; mais elles ne firent rien de considérable. Les Généraux de l'Empereur & ses Alliés ne furent pas plus heureux sur terre que sur mer, & ils furent par-tout ou battus, ou forcés de se retirer. AN. 1142.

La guerre contre les Génois se ralentissoit insensiblement; & les mesures vigoureuses qu'ils continuoient de prendre empêchoient leurs ennemis de réussir dans aucun projet de conséquence. L'Empereur avoit toujours le long des Côtes de l'Etat de Gênes une Flotte redoutable; & les Génois firent tout ce qu'ils purent pour la joindre & pour la combattre: mais ils ne purent jamais contraindre l'Amiral ennemi d'en venir aux mains. Cet Amiral * étoit Genois de Nation; & l'Empereur l'avoit attaché à son service au commencement de

* Il s'appelloit Ansaldo di Mare, & étoit d'une des principales familles de Gênes, le même qui avoit battu la Flotte Génoise l'année précédente.

AN. 1242. cette guerre. Pendant tout le cours de l'année 1242. il éluda la poursuite obstinée de la Flotte Génoise, commandée par le Podestat ; lui fit prendre plusieurs fois le change, allarma toute la Côte, malgré le grand nombre de Galeres destinées à la protéger, & rendit inutile l'armement formidable qui avoit coûté à Gênes des frais immenses. Au reste, ce fut à cela seul que se réduisit l'avantage de l'Amiral de Frédéric. Ce Prince lui avoit sans doute défendu d'en venir à aucune action décisive, persuadé que les Génois ne pourroient longtemps soutenir une guerre, qui d'un côté ruinoit leur commerce, & de l'autre les forçoit à des dépenses prodigieuses. Cette politique étoit sage ; & ce ne pouvoit être que cette raison qui avoit obligé l'Amiral de l'Empereur, aussi brave que grand homme de mer, à fuir devant des ennemis égaux en nombre, ou peu supérieurs.

AN. 1243. Si l'Empereur avoit des raisons de tirer la guerre en longueur, les Génois au contraire en avoient de la terminer au plus vîte. Ils ne négligeoient rien pour y parvenir. La réduction de Savone leur paroissant un des principaux

& des plus importans objets, ils s'y attacherent. Cette Ville étoit le refuge de leurs bannis; leurs ennemis en avoient fait une Place d'armes; & de là sortoient à tout instant ou des Corsaires qui donnoient la chasse à leurs vaisseaux, ou des partis qui ravageoient leurs terres. Le siege de Savone fut donc résolu, & le Podestat en personne se présenta devant la Place, à la tête d'une grosse armée.

AN. 1243.

Siege de Savone.

Savone fut bientôt réduite à l'extrémité; & le défaut de vivres s'y faisant sentir, elle fit presser les Généraux de l'Empereur & ses Alliés de se hâter de la secourir. Ils s'avancerent aussitôt jusqu'à Aqui, dans la persuasion que les Génois leveroient le siege au seul bruit de leur marche. Mais voyant que le Podestat, loin de renoncer à son entreprise, avoit fait venir de nouveaux renforts, & pressoit la Ville de plus près, les Impériaux jugerent à propos de se retirer, après avoir jetté dans Savone, à la faveur de la nuit, deux cents hommes d'armes avec quelques autres Troupes, & beaucoup de munitions de bouche.

Ce secours ranima les Assiégés, &

AN. 1243. les Aſſiégeans n'en devinrent que plus opiniâtres. Ils groſſirent encore leur Armée ; & ceux de Savone ayant tenté de faire une ſortie furent ſi vivement repouſſés, qu'ils n'oſerent plus paroître hors de leurs murailles. Les Aſſiégés commençoient de nouveau à manquer de tout. Ils députerent vers l'Empereur, qui étoit à Piſe, lui firent repréſenter leurs malheurs, les ſervices qu'ils lui avoient rendus ; de quelle importance il étoit pour lui de ne pas les laiſſer tomber entre les mains de leurs ennemis, & de quelle néceſſité il étoit, pour les ſauver, de les ſecourir ſans délai. Frédéric, réſolu de ne les point abandonner, donna ordre ſur le champ à ſes Troupes de terre de marcher vers eux, tandis que ſa Flotte, compoſée de cent-trente Galeres, les ſecoureroit par mer. Le Podeſtat crut devoir ne pas attendre des forces ſi ſupérieures, & après avoir tenté un aſſaut général, qui ne lui réuſſit pas, il leva le ſiege, & ramena ſon Armée à Gênes.

On eſt forcé de le lever.

Il y trouva le Peuple fort mécontent du mauvais ſuccès de cette campagne. On murmuroit hautement contre les Nobles. C'étoit eux, diſoit-on, qui cher-

cherchoient à prolonger la guerre, où ils trouvoient leur avantage de bien de façons. Ils ne s'étoient portés que malgré eux au siege de Savone. Ils auroient pû, s'ils avoient voulu, l'emporter d'emblée; mais ils cherchoient à sauver les bannis qui s'y étoient réfugiés, & qui tous étoient ou leurs Alliés, ou leurs parens. De là cette lenteur avec laquelle le siege avoit été poussé, & cette promptitude à le lever avant que d'avoir été attaqués, avant même que d'avoir vû l'ennemi. La hardiesse de ces discours fit craindre au Podestat qu'ils ne dégénérassent en mutinerie. Il assembla le Peuple, lui fit sentir le peu de fondement de ses murmures, & le calma.

AN. 1243.

Innocent IV. délivré par les Génois.

Après la mort de Grégoire IX. Célestin IV. avoit été élu Pape, & son Pontificat n'avoit duré que dix-huit jours. Le Siege avoit depuis été vacant durant plus de vingt mois, & l'on venoit enfin d'y placer Innocent IX. Ce nouveau Pontife étoit Génois de Nation, & de la famille des Fiesques. N'étant que Cardinal, il avoit été fort ami de l'Empereur Frédéric; devenu Pape, il fut bientôt son ennemi. Il s'agit d'abord d'un accord entre ce Prince & Inno-

AN. 1243. cent. Civita Caſtellana fut choiſie pour le lieu des Conférences, & le Pape s'y rendit; mais s'appercevant que l'Empereur ne cherchoit qu'à le ſurprendre; & qu'il ne lui étoit déja plus libre de s'en retourner, il s'adreſſa aux Génois ſes Compatriotes, toujours amis du S. Siege, & les pria de le venir prendre ſur leurs Galeres. L'affaire fut conduite ſi ſecretement, que Frédéric n'en eut pas le moindre ſoupçon. Une Eſcadre Génoiſe partit pour la Provence; mais à la hauteur d'Albenga, elle tourna tout-à-coup vers l'Iſle de Corſe, puis ſe hâta d'aborder à Civita Vecchia. Le Pape y arriva la nuit, ſuivi de ſix Cardinaux; & l'Eſcadre ayant mis ſur le champ à la voile, le tranſporta d'abord à Porto-Venere, puis à Gênes, d'où il ſe rendit par terre à Lyon. Il y aſſembla un Concile, où l'Empereur fut excommunié, & ſes Sujets dégagés du ferment de fidélité.

Frédéric ne put que ſavoir très-mauvais gré aux Génois du ſervice qu'ils avoient rendu au Pape: mais il avoit trop d'embarras, pour leur en pouvoir pour lors marquer ſon reſſentiment. Il ne ſe vengea que ſur quelques ſoldats

du nombre de ceux que Gênes avoit envoyés au ſecours des Milanois, contre qui l'Empereur étoit en guerre. Pluſieurs de ces Génois ayant été faits priſonniers par les troupes Impériales, Frédéric leur fit à tous couper la main droite, & crever un œil : action cruelle & injuſte, qui peignoit plûtôt la fureur impuiſſante de Frédéric, qu'elle ne faiſoit redouter ſa vengeance. Les Génois, moins preſſés par leurs ennemis, firent eux-mêmes peu d'entrepriſes. Ils ſe bornerent à quelques courſes ſur les navires de Piſe, & à quelques dégâts ſur le territoire de Savone. Cependant en 1247. vingt Galeres ſe préſenterent devant Gênes, & lancerent contre la Ville beaucoup de dards & de pierres. Enſuite ayant été averties, par les intelligences qu'elles avoient, que la Flotte Génoiſe alloit ſortir, elles ſe réfugierent dans le Port de Savone, où le Podeſtat les ſuivit, avec les Galeres qu'il avoit fait promptement équiper ; mais n'ayant pû les attirer au combat, il prit le parti de s'en retourner.

AN. 1244. & ſuiv.

Ce fut vers ce temps qu'on commença à Gênes à donner les noms de

An. 1244. & suiv. Guelfes & de Gibelins aux partisans du Pape & à ceux de l'Empereur. On ne peut rien dire de certain sur l'origine de ces deux noms, usités bien auparavant en Allemagne. Jusqu'alors les Génois avoient distingué les deux partis par les noms de *Rampini* & de *Mascarati*. Ces factions cruelles qui depuis déja tant d'années partageoient l'Italie la désolerent encore long-temps: les haines qui s'éleverent entre elles causerent bien des troubles, & firent verser bien du sang. On en trouvera de fréquens exemples dans cette Histoire, où les Guelfes & les Gibelins vont dorénavant occuper souvent la scene.

Guelfes & Gibelins.

An. 1251. Tout cependant tendoit à une pacification prochaine. On parloit de rappeller les bannis; & la famille des Fiesques, fort puissante & fort considérée, sollicitoit vivement pour eux. Dans ces circonstances on apprit à Gênes la mort de Frédéric. Cette nouvelle répandit une joie générale dans toute la Ville, & une grande consternation parmi les révoltés, qui virent bien qu'ils devoient penser à faire leur paix. Ceux de Savone, d'Albenga, & les autres se hâterent de se soumettre; & peu après, le

Mort de l'Empereur.

Pape qui retournoit en Italie paſſa par Gênes, où il termina l'affaire des bannis, obtint leur pardon, & les rendit à leur patrie. Il ne reſtoit plus aux Génois, pour être parfaitement tranquilles, qu'à terminer leur guerre contre les Piſans.

AN. 1251.

Les Florentins furent choiſis pour être arbitres, & ils ordonnerent que ceux de Piſe reſtitueroient quelques terres dont ils s'étoient emparés ſur l'Etat de Gênes : mais les Piſans ne voulurent pas s'en tenir à la déciſion des Florentins ; & la guerre recommença avec d'autant plus d'avantage pour les Génois, qu'ils furent ſecondés puiſſamment par ceux de Florence & de Lucques.

AN. 1254. & ſuiv.

Ce fut durant le cours de cette guerre que le Gouvernement de Gênes changea de forme. Le Peuple étoit depuis long-temps jaloux du pouvoir de la Nobleſſe. Il ſe plaignoit de n'avoir aucune part aux affaires ; que tous les poſtes diſtingués étoient réſervés aux Nobles ; qu'eux ſeuls étoient élevés aux honneurs, chargés du commandement des troupes, des négociations & des Ambaſſades. Ces plaintes déja répé-

AN. 1257.

Troubles qui font changer la forme du Gouvernement.

AN. 1257. tées plusieurs fois, toujours apaisées, éclaterent enfin en 1257. & mirent tout l'Etat dans une fermentation prodigieuse. On étoit mécontent du Podestat qui venoit de sortir de charge; on lui reprochoit son avarice; & comme il se disposoit à partir avec sa famille pour retourner à Milan, sa Patrie, le Peuple s'assembla en criant qu'il falloit le faire mourir, & le poursuivit en lui jettant des pierres. Il ne put se dérober à la fureur de cette populace, qu'en se jettant dans la maison du Podestat qui venoit de lui succéder, & il s'y enferma.

L'émeute redoubla, loin de s'apaiser. On crioit de toutes parts: *aux armes, vive le Peuple, qu'on élise un Capitaine du Peuple.* On entra dans l'Eglise de San-Siro, & l'on y proclama sur le champ Capitaine du Peuple, Guillaume Boccanegra. Cette proclamation fut suivie de mille cris de joie & d'applaudissement. On prit aussitôt Boccanagra, on le plaça sur un siege élevé, & on lui prêta serment d'obéissance. Tout le jour s'étant passé dans ces mouvemens, on se rassembla le lendemain dans l'Eglise Cathédrale; on y choisit trente-deux

Guillaume Boccanegra élu Capitaine du Peuple.

personnes du Corps du Peuple, pour servir de Conseillers au nouveau Chef, à qui l'on força le Podestat de prêter le même serment d'obéissance que les autres avoient fait la veille. Quelques jours après, on mit la derniere main au nouveau Gouvernement qu'on établissoit; & dans un grand conseil, auquel on n'appella point le *Capitaine du Peuple*, il fut décidé que son pouvoir dureroit dix ans; on fixa mille livres par an pour sa dépense, & on lui donna un Juge, deux Greffiers, douze Sergens & cinquante soldats pour sa garde. Le Podestat, qui ne s'étoit pas attendu à avoir un Supérieur, demanda la permission de s'en retourner; & l'on créa un autre Podestat en sa place, chargé de reconnoître l'autorité du *Capitaine du Peuple*: subordination à laquelle les Podestats qui suivirent furent durant quelque temps obligés de se soumettre.

AN. 1257.

Le Peuple usa avec modération de la part qu'il alloit avoir désormais aux affaires; & les deux Chefs des Escadres qui furent armées contre les Pisans furent choisis tous deux dans le Corps de la Noblesse. La guerre de Pise, qui continuoit toujours, inquiétoit peu les

AN. 1257. Génois. Les Pisans avoient été si maltraités par les Florentins, contre qui ils avoient eu depuis peu une guerre fort vive, qu'ils étoient moins redoutables que jamais. Il n'en étoit pas de même de Venise, dont les forces & les richesses augmentoient de jour en jour. Les Génois regarderent donc comme une affaire de la derniere importance les sujets de brouillerie qui s'éleverent entr'eux & les Vénitiens; brouilleries dont les suites furent aussi considérables que les motifs en furent légers, si nous en croyons les Historiens de Gênes.

AN. 1258.

Brouilleries avec les Vénitiens.

Les Vénitiens & les Génois faisoient un grand commerce sur les Côtes de Syrie, sur-tout à Acre, lieu qui leur étoit plus commode que tout autre, soit par sa situation, soit par la grandeur de son Port. Ces deux Peuples avoient en propre chacun un tiers de cette Ville, où ils vivoient selon les Loix de leur Pays. Deux de ces habitans, tous deux de la lie du peuple, l'un Génois, l'autre Vénitien, ayant eu dispute, le Vénitien battit le Génois. Les habitans des deux Nations ayant pris parti, la querelle devint bientôt générale. Il y eut beaucoup de dommages

AN. 1258.

mages faits de part & d'autre, & des plaintes furent portées à Gênes & à Venise. L'affaire fut sur le point d'être apaisée, & l'on convint que l'on payeroit le dommage selon l'estimation qui en seroit faite. Les Génois, qui avoient beaucoup plus de désordres à réparer que les Vénitiens, ne se hâterent pas d'exécuter ce dont on étoit convenu. Et les Vénitiens piqués résolurent de se faire justice eux-mêmes. En effet, ils surprirent tous les navires Génois qui étoient dans le Port d'Acre, & y mirent le feu. Les Pisans, qui commerçoient aussi sur la même Côte, se joignirent aux Vénitiens; & les Génois ayant voulu user de représailles, Acre devint le théatre de mille combats sanglans qui se renouvelloient tous les jours. Gênes & Venise voulant soutenir leurs gens, on arma de part & d'autre des Flottes formidables. Elles se rencontrerent; & celle de Gênes fut battue & totalement détruite à la vûe du Port d'Acre. Les Génois virent bien qu'après cette perte il falloit quitter la partie. Ils sortirent d'Acre; & les Vénitiens ruinerent leurs maisons, leurs magazins & leurs Forts.

Deuxieme guerre contre Venise.

AN. 1258.

Les Papes ne perdoient point de vûe leurs projets de Croiſades. Alexandre IV. qui avoit ſuccédé à Innocent IV. ayant appris ce qui s'étoit paſſé en Syrie entre les Vénitiens & les Génois, & ſentant combien de pareils évenemens étoient contraires aux progrès des Chrétiens en Aſie, voulut en arrêter les ſuites. Veniſe, Gênes & Piſe envoyerent des Députés au Pontife, qui leur fit conclurre un Traité de paix. Mais les eſprits étoient toujours aigris; & la guerre, ſuſpendue plûtôt que terminée, n'attendoit, pour renaître avec plus de fureur, que le plus léger prétexte.

Paix avec Veniſe & Piſe.

Cependant le nouveau Gouvernement donnoit déja lieu à des murmures. Boccanegra n'avoit pas été long-temps ſans abuſer de ſon pouvoir. Il ne conſultoit ſur rien le Conſeil qu'on lui avoit donné. Il diſpoſoit à ſon gré des ambaſſades, des commandemens, des honneurs. Il ſe mettoit au deſſus des loix, & s'érigeoit en Souverain abſolu. Ces procédés irriterent les Nobles, qui n'avoient reconnu que malgré eux ce nouveau Maître, & ils formerent une conſpiration contre lui: mais elle fut trop tôt découverte. Une partie des conju-

Mécontentemens contre Boccanegra.

AN. 1259.

rés se sauva, & leurs maisons furent rasées. Les autres furent arrêtés, & forcés de donner des garants de leur soumission: ainsi cet éclat n'aboutit qu'à faire sentir à Boccanegra la fermeté de sa puissance, à rehausser son orgueil, & à étendre ses vûes. Il se fit augmenter les sommes qu'on lui avoit accordées chaque année, & il se fit meubler magnifiquement, aux dépens du Public, un Palais superbe, où il alla demeurer. Mais une nouvelle conspiration, mieux conduite que la premiere, le força trois ans après de se démettre volontairement, & l'on rendit aux Podestats l'autorité qu'ils avoient avant la création de la charge de *Capitaine du Peuple*, qui fut supprimée.

AN. 1259.

AN. 1262.

Charge de Capitaine du Peuple supprimée.

La guerre des Génois contre Venise avoit déja recommencé. Ils s'étoient ligués dès l'année précédente avec Michel Paléologue, Empereur de Constantinople, qui avoit traité avec eux, & en avoit obtenu une Flotte pour opposer à celle des Vénitiens ses ennemis. Les conditions du traité étoient avantageuses à Gênes, à qui l'on cédoit Smyrne, & même l'Isle de Chio, si l'on en croit quelques Historiens. On avoit

Troisieme guerre contre Venise.

AN. 1263. donc envoyé dès 1261. seize navires & dix Galeres au secours de ce Prince; & deux ans après on avoit encore fait partir vingt-cinq Galeres avec quelques autres bâtimens. Cette derniere Flotte, ayant joint treize autres Galeres dans sa route, alla attaquer vingt Galeres Vénitiennes qui faisoient voile vers Constantinople. Les Génois avoient l'avantage du nombre; mais ils n'en profiterent point. Il y avoit de la division dans leur Flotte, & il n'y eut que quatorze Galeres qui combattirent. Elles furent battues, & il y en eut quatre de prises. Toutes les Flottes Génoises rassemblées se rendirent ensuite à Constantinople: mais n'ayant pû convenir avec l'Empereur de quelques conditions du traité de ligue, elles s'en retournerent à Gênes. Elles y furent fort mal reçues. Tous les Commandans furent cités pour rendre compte de leur conduite, & ceux qui furent trouvés coupables furent condamnés à des amendes. Le Podestat qui avoit gouverné en 1263. ne fut pas lui-même à l'abri des recherches d'un Gouvernement attentif à punir les fautes. Il fut condamné à une amende, aussi-bien que quelques-uns de ses Officiers.

La Flotte Génoise est battue.

AN. 1264.

Les Génois redoublerent leurs efforts contre les Vénitiens. Ils avoient préparé une grosse Flotte, & avoient nommé Simon Grillo pour la commander. Cet Amiral joignoit à tout le mérite d'un grand homme toutes les qualités aimables. Affable, généreux, magnifique, il étoit adoré du Peuple, & il ne marchoit jamais qu'accompagné d'une suite nombreuse, qui lui formoit une espece de cour. Il n'en fallut pas davantage pour allarmer une République jalouse de sa liberté. Les soupçons augmenterent au point que toute la Ville s'émut, & que la Noblesse prit les armes. Mais Grillo étoit véritablement bon Citoyen. Dès qu'il vit l'orage se former, il renvoya cette suite qui causoit tant d'inquiétude; & seul, avec toute la modestie du plus simple particulier, il entra chez le Podestat, lui renouvella ses assurances de soumission & de fidélité, & se comporta avec tant de sagesse & de prudence, qu'il dissipa non-seulement le tumulte prêt à naître, mais éteignit entierement les soupçons & les jalousies. Il partit quelque temps après avec la Flotte qu'il commandoit, & ayant rencontré un gros convoi de vaisseaux Vé- AN. 1264.

AN. 1264. nitiens richement chargés, il s'en empara après un rude combat. Ensuite, ayant appris que la Flotte Vénitienne alloit sortir de ses Ports, il ne jugea pas à propos de l'attendre, & revint à Gênes avec le riche butin qu'il avoit fait, sans vouloir courir les risques d'une bataille dont la perte auroit causé plus de dommage à la République, que le gain n'auroit pû lui procurer d'avantage.

Les divisions intestines duroient toujours. Les factions des Guelfes & des Gibelins subsistoient, & formoient des partis toujours prêts à servir l'ambition de ceux qui vouloient se mettre à leur tête. Les Spinola & les Doria s'étoient faits Chefs des Gibelins; les Grimaldi & les Fiesques s'étoient déclarés Chefs des Guelfes. Ces deux factions cherchoient à s'entre-détruire; & leurs Chefs profitoient de ces haines particulieres, pour s'élever aux dépens les uns des autres, & se rendre maîtres du Gouvernement. Hubert Spinola, voyant que les Guelfes étoient le parti dominant, persuada aux Gibelins qu'ils ne pouvoient prendre le dessus, qu'en faisant tomber entre ses mains toute l'autorité, & abolissant le Gouvernement

AN. 1265.

Divisions intestines.

présent, par lequel les Guelfes étoient soutenus. Les partisans de Spinola se rassemblerent de toutes parts. Leur nombre fut grossi par quantité de scélérats, de gens sans aveu, ou perdus de dettes, d'hommes sans biens & sans nom, qui n'espéroient trouver de l'impunité ou des ressources que dans le bouleversement de l'Etat. AN. 1265.

Spinola crut qu'il étoit temps d'éclater, & la nuit du 2 d'Octobre de l'an 1265. il sortit de sa maison accompagné de son frere & de quelques amis, & suivi de ces misérables & de ces bandits qu'il s'étoit attachés par ses libéralités & ses promesses. Il marcha droit au Palais du Podestat, s'en empara à force ouverte, & se saisit de la personne du Podestat même, & de toute sa famille, qu'il fit garder avec grand soin. Cependant ses partisans couroient les rues, criant à haute voix : *Hubert Spinola Seigneur & Capitaine de Gênes.* Le jour étant venu, Spinola fit convoquer le Peuple, qui s'assembla dans la Place de S. Laurent, & s'achemina pour s'y rendre. Quelques Citoyens des plus considérables voulurent l'arrêter à son passage : mais ils furent renversés, leurs

Hubert Spinola élu Capitaine du Peuple.

AN. 1265. maisons forcées; & le tumulte alla si loin, qu'il coûta la vie à une des plus belles personnes de la Ville, la fille de Fulcone Guercio, qui fui atteinte d'un coup de flêche à la gorge.

Parvenu dans le lieu où le Peuple étoit assemblé, Spinola fit un long discours, pour justifier la hardiesse de sa démarche, & lui donner les plus beaux prétextes: mais il n'en imposa point; & tout ce qu'il y avoit de bons Citoyens se réunit pour s'opposer à ses desseins. Il s'apperçut bientôt qu'il n'avoit pas assez de forces pour surmonter les obstacles qu'il avoit à vaincre, & qui étoient bien plus grands que ceux qu'il avoit prévûs. Il changea donc tout-à-coup de systême: il dit que son entreprise n'avoit eu pour but que le bien public; mais que, puisqu'il voyoit qu'elle

Il abdique n'étoit pas du goût du Peuple, le même amour du bien public l'y faisoit renoncer de bon cœur: qu'il demandoit seulement qu'on oubliât ce qui s'étoit passé, & qu'on prît des arrangemens pour qu'il ne lui en arrivât rien de fâcheux.

Il n'y auroit pas eu de sûreté pour lui à rétablir les choses sur le même pied où elles étoient avant l'éclat qu'il

avoit fait. On décida donc que le Podestat, qui devoit encore rester quatre mois en charge, * en sortiroit dès l'heure même, & que durant ces quatre mois la République seroit gouvernée par Guy Spinola & Nicolas Doria. On fut content de leur administration: ils se démirent de leur pouvoir sans difficulté, dès que le terme en fut expiré; & l'on élut un Podestat comme à l'ordinaire, sans aucunes contestations. Telle fut l'issue de la premiere tentative d'Hubert Spinola, qui s'en tira trop heureusement, pour être dégoûté d'en faire une seconde, qu'il eut soin de mieux préparer. AN. 1265. AN. 1266.

La guerre contre les Vénitiens se faisoit toujours sur mer. Les Génois furent malheureux pendant la campagne de 1266. soit par l'inhabilité, soit par la trahison des Commandans de leur Flotte, qui fut prise toute entiere. On fit le procès aux Officiers, & ils furent séverement punis, par l'exil, par de grosses amendes, par des confiscations de biens. Une nouvelle Flotte sortie du port de Gênes fit quelques ravages dans l'Isle de Candie, & les Vé-

* On élisoit les Podestats le 2. de Février.

AN. 1267. &c. nitiens perdirent plusieurs de leurs vaisseaux marchands. Ces deux Peuples affoiblissoient ainsi, par des pertes réciproques, leurs forces maritimes, si nécessaires aux expéditions que les princes Chrétiens, sur-tout le Pape & le Roi de France * méditoient contre les Sarrazins. On tâcha donc de porter les Génois à un accommodement : mais ils étoient trop piqués des pertes qu'ils avoient essuyées, pour ne pas vouloir prendre leur revanche. On continua de part & d'autre à faire des armemens dont les succès tantôt favorables, & tantôt malheureux, n'aboutirent à rien de considérable.

AN. 1270. Malgré les occupations des Génois, ils ne laisserent pas de fournir au Roi de France Louis IX. un secours considérable de vaisseaux & d'hommes, pour son entreprise contre les Sarrazins d'Afrique. On sait quel fut le triste succès de cette expédition. Le saint Roi mourut devant Tunis, & Philippe III. son fils & son Successeur, en ramenant la Flotte, eut le malheur de la voir presque toute détruite par une furieuse tempête, à la rade de Trapani. Les Génois

* Louis IX.

y perdirent la meilleure partie de leurs vaiſſeaux ; & cette perte contribua peut-être à les faire conſentir à une paix pour cinq ans avec les Vénitiens. Elle fut concluе par l'entremiſe du Roi de France & du Pape. AN. 1270. Paix avec les Vénitiens.

Cette paix vint fort à propos pour les Génois, chez qui les troubles domeſtiques renaiſſoient avec plus de vivacité que jamais. Hubert Spinola n'avoit pas renoncé à ſes projets ; & s'il avoit ſemblé s'en détacher, ce n'étoit que pour avoir le temps de prendre toutes les meſures propres à en aſſurer la réuſſite. Il s'étoit attaché perſonnellement la puiſſante famille de Doria, & avoit mis de moitié dans ſon entrepriſe Hubert Doria, homme conſidéré par les ſervices eſſentiels qu'il avoit rendus juſqu'alors à ſa Patrie. Après être convenus tous deux du plan qu'ils ſuivroient, ils profiterent, pour l'exécuter, des déſordres affreux qui déſoloient la République. Les factions des Nobles & du Peuple, des Guelfes & des Gibelins, la déchiroient cruellement. Ce n'étoit par-tout que vols, qu'aſſaſſinats : on n'écoutoit ni les Magiſtrats, ni les Loix : il n'y avoit plus Troubles domeſtiques.

AN. 1270. de sûreté, ni ſur les grands chemins, ni dans le ſein même de la Ville; & ces maux avoient gagné toutes les parties de l'Etat. On prenoit les armes, on ſe livroit des combats; & le maintien de la liberté étoit le prétexte qu'alléguoient les deux Partis.

Ce fut auſſi celui dont ſe ſervirent Spinola & Doria. Après avoir raſſemblé leurs amis & leurs partiſans, & s'être aſſurés du Peuple, en faiſant répandre qu'ils vouloient établir un Gouvernement populaire, ils prirent les armes le 28. d'Octobre de l'an 1270. & s'emparerent d'abord du Palais du Podeſtat. Mais le Podeſtat leur échappa: il ſe réfugia dans la maiſon des Fieſques, & toute la faction des Guelfes ſe raſſembla ſur le champ auprès de lui. Des deux côtés on prétendoit défendre la cauſe de la liberté. Les Guelfes ſoutenoient le Podeſtat & les Magiſtrats; les Gibelins ſoutenoient le Peuple opprimé par les Nobles, & lui vouloient reſtituer un pouvoir dont on le dépouilloit. Mais Spinola & Doria, Chefs de cette faction, ſongeoient uniquement à s'aſſujettir & les Magiſtrats & le Peuple, & à ſe rendre ſeuls maîtres de toute

l'autorité. Ils réussirent : ce ne fut pas sans qu'il en coûtât du sang. On se battit avec acharnement, & ils demeurerent vainqueurs. Aussitôt ils se firent nommer *Capitaines de la liberté Génoise*. Le pouvoir absolu qu'on leur accorda ne fut borné par aucune Loi ; & Guelfes & Gibelins, tous furent obligés de leur venir jurer obéissance.

AN. 1270. Hubert Spinola & Hubert Doria élus Capitaines du Peuple.

Il falloit cependant ménager le Peuple, & l'entretenir dans l'idée où il étoit qu'on avoit agi pour ses intérêts. On songea donc à couvrir par quelque ombre de Gouvernement populaire le despotisme réel qu'on venoit d'établir. On choisit parmi le Peuple un homme à qui l'on donna le nom *d'Abbé du Peuple*. On lui prodigua les honneurs & les distinctions. Palais, Officiers, Domestiques, préséances, on lui accorda tout, hormis du pouvoir. Après avoir ainsi leurré le Peuple, les deux *Capitaines* penserent à affermir leur puissance. Ils commencerent par exiler, sous divers prétextes, les Citoyens qu'ils redoutoient le plus ; ils tâcherent de s'en attacher d'autres par des alliances ; ils crurent devoir conserver la forme de l'ancien Gouvernement, & fi-

On crée un Abbé du Peuple.

AN. 1271. rent nommer un Podeſtat ; mais ils ne lui laiſſerent que de frivoles honneurs & de vains titres. Ce Podeſtat s'ennuya bientôt d'une pareille Magiſtrature, & l'ayant quittée au bout de ſix mois, pour aller prendre le Gouvernement de Bologne, auquel il étoit appellé, on fut plus de deux ans ſans lui nommer un ſucceſſeur.

Spinola & Doria, tranquilles poſſeſſeurs de toute l'autorité, rétablirent bientôt le bon ordre dans l'Etat; & l'on commençoit à reſpirer, lorſque les troubles ſe réveillerent de nouveau. Les Fieſques, les Grimaldi, & toute la faction des Guelfes ne voyoient qu'avec le plus grand chagrin la ſupériorité des Gibelins. Le Cardinal de Fieſque s'aboucha à Rome avec ceux qu'on avoit exilés de Gênes, & leur propoſa de traiter avec Charles d'Anjou, Roi de Sicile, & de lui livrer l'Etat, plûtôt que de le laiſſer aux mains de leurs ennemis. Il leur repréſenta que ce n'étoit point trahir la République, que de la livrer à Charles; que c'étoit au contraire la tirer de l'eſclavage, que de lui donner pour maître un Prince illuſtre & reſpectable, au lieu des cruels tyrans

Nouveaux troubles.

qu'elle avoit ; & qu'après tout, c'étoit le ſeul moyen qui leur reſtoit de rentrer dans leur Patrie, dont ils avoient été ſi injuſtement chaſſés. La propoſition fut acceptée, & le traité avec le Roi de Sicile fut bientôt conclu.

AN. 1272. Traité des mécontens Génois avec le Roi de Sicile.

En conſéquence ce Prince fit arrêter tous les Génois qui ſe trouverent en Sicile, & ſaiſir tous leurs effets. Les Génois ne voulurent pas uſer de repréſailles, & donnerent un temps aux Siciliens pour ſe retirer. Cependant les Grimaldi & les Fieſques, ayant raſſemblé ceux de leur parti, ſe mirent en campagne, & s'emparerent de quelques poſtes : mais on les leur enleva preſque auſſitôt, & ils furent repouſſés avec perte. L'année ſuivante la guerre devint plus vive. Pluſieurs Peuples d'Italie, par ordre du Roi de Sicile, attaquerent de toutes parts l'Etat de Gênes, dans lequel les troupes de ce Prince pénétrerent, favoriſées par Nicolas de Fieſque, qui leur remit pluſieurs poſtes dont il étoit maître : mais elles en furent bientôt chaſſées, & les Génois eurent par-tout un égal ſuccès. Ils ne furent gueres moins heureux dans les autres campagnes, pendant leſquel-

AN. 1273. & ſuiv.

AN. 1276. les on arma de part & d'autre quelques Flottes. Enfin cette guerre fut terminée par la médiation du Pape Innocent V. La paix fut faite avec le Roi de Sicile, & l'union rétablie entre les Citoyens. Les exilés furent rappellés, & rentrerent dans leurs biens; & l'on se réconcilia avec les Grimaldi & les Fiesques.

Innocent V. ne survécut gueres à cette pacification : le Cardinal de Fiesque lui succéda sous le nom d'Adrien V. Il avoit été le moteur de la guerre qu'on venoit de terminer; il ne la réveilla point. Il avoit engagé son prédécesseur à excommunier Gênes; & le premier soin de son Pontificat fut de lever l'interdit qu'il avoit lui-même sollicité. Je n'ai point parlé de cette excommunication, non plus que de quelques autres semblables, qui allarmoient peu les Génois, & n'eurent aucunes suites remarquables.

AN. 1277. Les Génois & les Pisans étoient trop voisins & trop jaloux les uns des autres, pour pouvoir demeurer long-temps en bonne intelligence. Leurs querelles souvent suspendues, ou par la lassitude des deux partis, ou par les embarras qui

qui leur furvenoient d'ailleurs, se renouvelloient au moindre prétexte. Elles recommencerent en 1277. à propos de quelques différends qui s'éleverent à Constantinople entre les Marchands de Gênes & de Pise; & les vaisseaux des deux Nations firent quelques courses les uns sur les autres. Mais les discordes qui renaissoient dans le sein de la République étoient d'une toute autre importance. Les Fiesques & les Grimaldi remuerent de nouveau, & plusieurs d'entr'eux furent bannis. Ils se liguerent avec quelques Vassaux de l'Etat de Gênes, & ayant rassemblé deux cents hommes d'Infanterie, & trois cents chevaux, ils s'emparerent de Chiavari, où ils commirent les plus grands désordres. Ils ne tarderent pas à être repoussés, & ils n'oserent plus paroître. L'Etat cependant augmentoit tous les jours son domaine, & depuis plusieurs années il avoit acquis à deniers comptans, ou par des donations, un assez grand nombre de terres des Seigneurs particuliers qui les possédoient.

AN. 1277.

AN. 1278.

La guerre de Pise contre Gênes s'échauffoit insensiblement. La Sardaigne

Septieme guerre contre Pise.

AN. 1282. & la Corse en furent le principal théâtre, comme elles en étoient l'objet le plus réel. En 1282. les Pisans attirerent dans leur parti le Seigneur ou Juge de Ginerca, l'un des plus puissans de l'Isle de Corse, qui fit le dégât sur les terres de Bonifacio. Les Génois n'en furent pas plûtôt informés, qu'ils firent passer en Corse quelques Troupes, qui défirent le Juge de Ginerca. Il se sauva à Alloia, & de là il passa à Pise, & y prêta serment de fidélité aux Pisans, malgré les réclamations des Génois.

Dans le même temps Gênes avoit mis en mer une Flotte nombreuse: mais celle des ennemis étant supérieure, la Flotte Génoise fut obligée de rentrer dans le Port, sans avoir rien fait. Ceux qui la montoient n'étoient point à la solde de l'Etat: sitôt qu'ils furent à terre, ils voulurent se retirer chez eux pour faire la vendange, dont la saison s'approchoit. D'un autre côté, les Troupes transportées en Corse n'avoient été engagées que pour un temps: leur engagement étoit expiré, & elles revinrent. Les Pisans, maîtres de la mer, profiterent de ces heureuses circonstances pour faire une descente à Porto-Ve-

nere, qu'ils pillerent, & pour faire repasser le Juge de Ginerca dans l'Isle de Corse, où il reprit bientôt tout ce qu'on lui avoit enlevé. AN. 1282.

Les Historiens nous assurent qu'au commencement de cette guerre les deux Peuples étoient convenus d'entretenir réciproquement les uns chez les autres un certain nombre d'espions: convention bien extraordinaire, & dont il me paroît difficile de pénétrer le motif. Au reste, cet usage ne dura que quelques mois; & les Pisans en ayant remarqué l'abus furent les premiers à chasser de chez eux ces espions publics.

On se preparoit à continuer la guerre avec plus d'ardeur que jamais. Les Génois y donnoient tous leurs soins. Ils créerent exprès pour la conduire un Conseil de quinze personnes. On fit d'utiles reglemens, on ordonna des armemens formidables, & l'on projetta une entreprise sur la Sardaigne, divisée, comme je l'ai dit, entre les Pisans & les Génois. Vingt & une Galeres Génoises y aborderent, & y firent de grands ravages, tandis que celles des Pisans en faisoient autant en Corse. Quelque temps après, cinquante-qua- AN. 1283

An. 1283. tre Galeres de Pise vinrent en Sardaigne, où elles prirent un Fort dont les Génois étoient maîtres, tandis que les Galeres de Gênes, courant librement les mers, s'emparoient de quantité de navires Pisans richement chargés. Une Escadre Génoise entra, avec le pavillon de Pise, dans le Port de Pise même, & & y enleva un vaisseau. J'ennuyerois mes Lecteurs, si j'entrois ici dans le détail toujours uniforme d'armemens de Galeres, de courses, de prises de navires, de ravages de terres : évenemens multipliés de part & d'autre, & peu dignes des Flottes formidables dont chacun des deux partis couvroit la mer. Mais le plus foible évitant de rencontrer le plus fort, ces nombreuses Flottes, équipées à si grands frais, rentroient presque toujours dans les Ports, sans avoir fait autre chose que d'insulter quelques Côtes, ou prendre quelques bâtimens marchands : systême qui rendoit la guerre prodigieusement coûteuse, sans la rendre décisive.

An. 1284. Les Pisans s'en ennuyerent, & résolurent de pousser les choses avec plus de vigueur : ils avoient mis à la tête de leur Gouvernement Albert Morosini, Vénitien fort estimé pas ses qualités po-

litiques & militaires. Morosini, voulant répondre aux espérances que l'on avoit conçues de ses talens, fit armer promptement une Flotte de soixante-douze Galeres, sur laquelle il s'embarqua avec tout ce qu'il y avoit de jeune Noblesse dans Pise; & ayant mis à la voile, il vint droit à Gênes, dont il masqua le Port. Il y resta durant quelques jours, qui se passerent en défis & en bravades; & bornant là son expédition, il s'en retourna. Les Génois n'avoient eu garde d'accepter les défis qu'il leur avoit faits. Ils n'avoient pour lors qu'une Flotte de trente-huit voiles qu'ils avoient envoyée sur les Côtes de Sardaigne, & qu'ils se hâterent de rappeller. Elle rentra dans le Port de Gênes, sitôt que Morosini en fut éloigné. Les Génois armerent une autre Flotte de cinquante-huit Galeres en moins d'un jour, si nous en croyons les Historiens de Gênes, qui nous donnent par là une haute idée du bel ordre qui regnoit dans la marine Génoise. Hubert Doria prit le commandement de ces forces réunies, avec lesquelles il alla chercher à son tour l'ennemi, pour le faire repentir de ses insultes. Doria battit quelque temps la

An. 1284.

AN. 1284. mer, ſans en avoir de nouvelles : enfin il apprit en Corſe que la Flotte ennemie étoit retournée à Piſe : il l'y joignit le 6. d'Août 1284.

Dès que les Piſans l'apperçurent, ils ſe diſpoſerent au combat. Ceux qui avoient débarqué ſe hâterent de remonter ſur leurs Galeres : l'Archevêque, à la tête du Clergé, vint ſur le Pont donner ſa bénédiction à la Flotte. On dit que la croix qu'il tenoit à ſa main droite, pendant cette cérémonie, tomba dans la mer ; ce qui fut regardé par pluſieurs comme un mauvais préſage. D'autres, plus impies que ſuperſtitieux, s'écrierent fort haut : *Qu'importe que la Croix ſoit pour les Génois, pourvû que le vent ſoit pour nous.* Enfin toute l'Armée navale des Piſans ſe mit en bataille hors du Port, & celle des Génois en fit autant.

Combat naval entre les Génois & les Piſans.

Doria rangea ſa Flotte ſur deux lignes. Il ſe mit au centre de la premiere, forte de cinquante-huit Galeres. La ſeconde ligne, compoſée du reſte de l'Armée, fut placée derriere l'Iſle de Meloria, hors de la vûe de l'ennemi. Lorſque Doria vit les Piſans aſſez avancés pour qu'il ne leur fût plus poſſible

de reculer, il fit un signal à sa seconde ligne qui parut sur le champ. Les ennemis surpris s'arrêterent un moment, & parurent balancer sur le parti qu'ils prendroient; mais voyant qu'il n'étoit plus temps de délibérer, ils attaquerent. Après avoir épuisé les flêches & & les dards, on s'aborda. Les deux Flottes se heurterent avec une impétuosité prodigieuse, & le combat s'engagea de toutes parts avec fureur. Le spectacle en étoit affreux. La mer étoit rouge de sang, couverte d'armes, de cadavres & de débris. Presque toutes les forces des deux partis étoient rassemblées; & l'on se disputoit avec la derniere opiniâtreté une victoire qui devoit décider de la supériorité des deux Etats. Les plus grands efforts se faisoient sur les deux Capitaines, au secours desquelles l'élite des deux Armées étoit accourue. Enfin, l'avantage demeura aux Génois, & il fut complet. On ne dit point précisément quelle fut leur perte; mais elle ne put être que considérable, quoique leurs Historiens fassent entendre qu'elle fut médiocre. Ils coulerent à fond sept Galeres ennemies, en prirent vingt-huit, tuerent

AN. 1284.

La victoire demeure aux Génois.

AN. 1284. cinq mille hommes, & firent presque le double de prisonniers. De ce nombre fut Morosini lui-même, & presque toute la Noblesse de Pise ; ce qui fit dire que si dorénavant l'on vouloit voir Pise, il falloit aller à Gênes. Doria, content d'avoir détruit les forces maritimes des Pisans, rentra dans Gênes avec sa Flotte. Il fut reçu avec les plus grandes acclamations, & non-seulement l'on fit à Dieu de solemnelles actions de graces, mais l'on ordonna qu'on les renouvelleroit tous les ans le 6. d'Août, jour de cette mémorable victoire.

AN. 1285. & suiv. Hors d'état de se relever de leur défaite, les Pisans penserent sérieusement à la paix. Leurs prisonniers la négocierent ; & pendant environ trois ans que cette négociation dura, la guerre se continua foiblement. Les deux partis avoient besoin de la paix, & la souhaitoient. Elle fut signée le 15. d'Avril 1288. Ceux qui gouvernoient Pise firent d'inutiles efforts pour la rompre. Les Pisans s'engagerent à payer neuf mill l. pour dédommagement des ravages qu'ils avoient faits en Corse, où les Génois reprirent tout ce dont le Juge

Paix avec Pise.

de

de Ginerca s'étoit emparé. Outre cela les Pisans s'engagerent de payer à la République de Gênes cinquante mille livres dans un temps fixé. Cependant les délais de payement étoient expirés, & les Pisans devoient encore vingt-cinq mille livres, outre la restitution de Cagliari en Sardaigne. Ils demanderent qu'on leur accordât encore un an, pour exécuter ces conditions, & ils offroient pour garants des ôtages, diverses Places, même les tours qui commandoient leur Port. On ne profita pas de ces offres, & l'année suivante les Pisans différant toujours de restituer Cagliari, on résolut de recommencer la guerre. On fit une ligue avec ceux de Luques, & l'on arma quarante Galeres, avec lesquelles on vint droit à Pise : on détruisit une belle & forte tour qui protégeoit le Port de cette Ville : on alla ensuite à Livourne, où tout fut pillé & renversé, excepté l'Eglise : on revint devant le Port de Pise, dont on acheva de ruiner les défenses : on brisa une grosse chaîne de fer, qui servoit à fermer ce Port, & l'on en rapporta en triomphe les morceaux à Gênes. On continua encore d'accabler les Pisans

AN. 1289.

AN. 1290, & suiv.

AN. 1293.

durant les deux années qui ſuivirent. Mais des ſoins plus intéreſſans ſuſpendirent ces hoſtilités. Ce fut la guerre que les Génois furent obligés de ſoutenir contre les Vénitiens, & qui occupa toutes leurs forces. Avant que d'entrer dans le détail des motifs & des ſuites de cette guerre, il faut dire quelque choſe des évenemens importans qui ſe paſſerent à Gênes dans les années précédentes, & dont je n'ai point parlé, pour ne point interrompre le récit de la guerre de Piſe.

Nouveaux troubles domeſtiques.

L'ambition, la violence & la révolte avoient élevé Doria & Spinola au Gouvernement de Gênes; mais ils adminiſtroient avec douceur & avec juſtice le pouvoir qu'ils avoient uſurpé. Doria accablé de fatigues, & raſſaſié d'honneurs, avoit renoncé volontairement à ſa charge en 1286. On lui ſubſtitua Conrad ſon fils. Quoique les Hiſtoriens diſent que lorſque Spinola & Doria ſe firent *Capitaines du Peuple*, leur autorité ne fut bornée par aucune condition; il paroît cependant que cette autorité ne leur étoit pas confiée pour toute leur vie, & qu'on la leur confirmoit de temps en temps. En 1288. le Peuple

ayant de nouveau prolongé pour cinq ans la durée de leur administration, ils ne voulurent l'accepter que pour trois ans seulement. Malgré ces exemples de modération, le parti des Guelses ne pouvoit souffrir que ceux du parti opposé fussent à la tête des affaires. Les Grimaldi & les Fiesques cabalerent sourdement, & après avoir rassemblé leurs partisans en assez grand nombre, ils prirent les armes, s'emparerent de la Tour & de l'Eglise de S. Laurent, & dans le même temps tâcherent de se rendre maîtres de la maison où logeoit *l'Abbé du Peuple*, & du Palais des *Capitaines*, qui par hazard y avoient assemblé le Conseil.

AN. 1288.

AN. 1289.

L'*Abbé* se défendit bravement avec ses gens, & sa résistance donna le temps au peuple d'accourir, & de repousser les conjurés. Ils ne furent pas plus heureux au Palais des *Capitaines*, où ils eurent même quelques-uns des leurs tués. Ils étoient maîtres du Palais de l'Archevêque, où leurs Chefs s'étoient logés. Ils en furent chassés bientôt, & tous furent obligés de se réfugier dans l'Eglise de S. Laurent. Mais le Peuple en fureur mit le feu aux portes; & au-

AN. 1289. cun d'eux n'eût échapé à la mort, si les *Capitaines* eux-mêmes n'eussent eu pitié du sort de tant de gens considérables; car presque tous les conjurés étoient des premieres familles de l'Etat. On apaisa donc le Peuple, on les reconduisit chacun dans leurs maisons, & l'on se contenta seulement le lendemain d'en exiler quatre d'entr'eux, qui ne tarderent pas à être rappellés.

AN. 1290. Tant de modération & de douceur ne touchoit point les Génois. Jaloux de leur liberté, ils ne pouvoient voir sans inquiétude le Gouvernement demeurer si long-temps dans les mêmes mains. C'étoit une source continuelle de troubles & de conspirations. Les amis des *Capitaines* les porterent enfin à sacrifier leur pouvoir à la tranquillité de leur Patrie, & à se démettre de leurs charges volontairement. Ils eurent la générosité d'y consentir, & ils annoncerent qu'ils quitteroient le Gouvernement le jour de la Fête de S. Simon & S. Jude de l'année suivante. Ce jour étant venu, ils exécuterent leur promesse, & abdiquerent solemnellement. Leurs deux peres, Simon Spinola, & Hubert Doria, furent nommés pour ré-

gler la nouvelle constitution de l'Etat. Ils ne changerent rien aux établissemens précédens : ils déciderent seulement qu'à la place des deux *Capitaines* qui venoient d'abdiquer, on créeroit dorénavant chaque année un *Capitaine* qui seroit toujours choisi parmi les étrangers, & que tous ses Officiers & Conseillers seroient tirés par moitié du Corps de la Noblesse & du Peuple. On continua de créer un Podestat étranger, comme à l'ordinaire, & subordonné au *Capitaine*.

AN. 1291.

Les Capitaines du Peuple abdiquent, & on crée un Capitaine étranger.

Tels furent les nouveaux changemens qui se firent dans le Gouvernement de Gênes. Dans ce même temps on apprit la perte de tout ce que les Chrétiens possédoient en Syrie ; évenement intéressant pour les Génois, qui y avoient de grands établissemens. Leur commerce commença aussi à être troublé par les Catalans, contre lesquels ils furent en guerre durant plusieurs années de suite. Les Catalans avoient depuis long-temps commencé à donner des sujets de mécontentement aux Génois, & en diverses occasions avoient secouru leurs ennemis. Au reste, la guerre que les Génois eurent contr'eux,

Guerre contre les Catalans.

AN. 1291. bornée aux courſes réciproques de leurs navires, nous fournira peu de matiere. Celle qu'ils ſoutinrent contre les Vénitiens fut d'une toute autre conſéquence, & demande quelques détails.

AN. 1293. Il y avoit plus de douze ans que les Vénitiens avoient donné aux Génois divers ſujets de ſe plaindre : malgré la trêve qui ſubſiſtoit, les vaiſſeaux de Veniſe avoient à diverſes repriſes inſulté ceux de Gênes. Les Génois s'étoient contentés de faire leurs repréſentations au ſujet de ces hoſtilités, & avoient toujours évité d'en venir à une guerre ouverte. Les griefs n'étoient pas moins réels ; & Gênes victorieuſe de Piſe étoit plus en état que jamais de les rappeller, & de demander des ſatisfactions. D'un autre côté, les Vénitiens étoient jaloux de la puiſſance Génoiſe. Ils en avoient juſqu'alors peu pris d'ombrage ; & les Génois continuellement aſſaillis par leurs voiſins, ou affoiblis par leurs diviſions inteſtines, leur avoient paru des rivaux peu redoutables. Mais depuis que les Piſans n'étoient plus capables d'occuper les forces de Gênes, & que cet Etat avoit pris une conſiſtance ſolide, Veniſe,

réellement allarmée de sa puissance, crut devoir en arrêter les accroissemens. Les Génois de leur côté n'étoient pas moins inquiets des progrès du pouvoir & du commerce de Venise. Ils étoient plus forts que jamais ils n'avoient été. Pendant les sept ans que leur derniere guerre contre Pise avoit duré, il étoit sorti de leurs Ports six cents vingt-sept navires, ou galeres. On peut juger par là de leur marine. Celle de Venise n'étoit pas moins formidable. La jalousie réveillant d'anciennes querelles entre deux Peuples si puissans, la guerre qu'ils s'alloient faire ne pouvoit être de peu de conséquence. Les prétextes en furent légers. Quatre galéasses Vénitiennes armées en guerre attaquerent sept galeres marchandes qui appartenoient à des Négocians Génois. Ces dernieres se défendirent avec tant de bonheur, qu'elles s'emparerent des quatre galéasses; mais ensuite elles les relâcherent, après leur avoir fait de grands reproches de cet acte d'hostilité qui enfreignoit une trêve qui devoit durer encore plus de deux ans.

AN. 1293.

Quatrieme guerre contre Venise.

La République de Gênes se plaignit solemnellement par des Députés. Des

An. 1294. Commissaires nommés par les deux Peuples s'aboucherent à Crémone ; & les griefs de part & d'autre se multiplierent dans cette entrevûe. Les Génois firent déclarer à Venise que c'étoit malgré eux que la trêve se rompoit. L'année suivante vingt galeres Génoises, envoyées dans le Levant pour des affaires de commerce, apprirent que la Flotte Vénitienne avoit commis des hostilités nouvelles, & envoyerent demander qu'elle restituât les prises qu'elle avoit faites contre la foi des traités. Les Députés Génois furent renvoyés avec une réponse insultante ; & la Flotte des Vénitiens s'avança sur les galeres de Gênes. Celles-ci, voyant qu'elles alloient être attaquées, résolurent de suppléer à l'inégalité de leur nombre & de leur force par un coup hardi & presque désespéré. Elles tomberent impétueusement sur la Flotte ennemie, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à être prévenue, & la surprenant en désordre, enleverent vingt-cinq navires, & dissiperent le reste. Une victoire si glorieuse fut consacrée à Gênes par des actions de graces, dont le renouvellement fut ordonné tous les ans. On ne songea

Victoire des Génois.

plus des deux côtés à la trêve, & l'on se prépara à la guerre la plus sérieuse. Les Génois, qui en sentoient toute l'importance, prirent à tâche de bannir toutes dissentions domestiques; & la crainte d'un ennemi étranger réunissant tous les esprits, la concorde fut rétablie entre les deux fameuses factions des Gibelins & des Guelfes, par les soins de l'Archevêque de Gênes, en 1295. AN. 1295.

Le Pape Boniface VIII. tenta en vain de réconcilier les deux Peuples. Les Vénitiens piqués de leur défaite, & les Génois enhardis par leur victoire, se défierent réciproquement. Ils convinrent de mesurer leurs forces navales, & la mer qui baigne les Côtes de la Sicile fut choisie pour le théatre du combat. La Flotte Génoise s'y rendit au temps marqué. Elle étoit composée de cent-soixante galeres, & montée de quarante-cinq mille hommes, tous Génois. Elle attendit l'ennemi durant dix-huit jours, & ne le voyant point paroître, l'hiver d'ailleurs commençant à s'approcher, elle rentra dans le Port.

Les querelles intestines, que la crainte d'une guerre étrangere avoit suspendues, ne purent être long-temps sans AN. 1296.

AN. 1296. ſe ranimer. Elles éclaterent de nouveau, & avec plus de fureur que jamais, au commencement de l'année 1296. Les Grimaldi & les Fieſques, à la tête du parti Guelfe, attaquerent les Doria & les Spinola. On en vint aux mains. Il y eut pluſieurs des principaux Citoyens tués, il y eut des maiſons brûlées. Enfin le parti des Gibelins eut l'avantage. Les Guelfes furent chaſſés: Spinola & Doria, profitant de ces circonſtances pour repréſenter que la démiſſion qu'on avoit exigée d'eux n'avoit pû produire la tranquillité qu'on eſpéroit, obtinrent le rétabliſſement de leurs charges. On créa donc *Capitaines du Peuple*, avec une ſouveraine autorité, Conrard Doria, qui l'avoit été précédemment, & Conrard Spinola, fils d'Hubert Spinola qui avoit auſſi rempli cette dignité. Il n'y eut plus ni *Capitaine* étranger, ni Podeſtat; & les nouveaux *Capitaines du Peuple* furent ſeuls Chefs de l'Etat. Leurs premiers ſoins ſe tournerent du côté de la guerre contre les Vénitiens, qui venoient d'équiper une groſſe Flotte. On fit ſortir de Gênes ſoixante-cinq galeres, qui, après avoir long-temps cherché inutilement l'enne-

Nouveaux troubles domeſtiques.

C. Doria & C. Spinola Capitaines du Peuple.

mi, rentrerent ſans avoir rien fait. La Flotte Vénitienne n'attendoit que leur retraite pour mettre à la voile. Elle aborda en divers lieux de la domination Génoiſe, & les ravagea. Mais la campagne ſuivante les Génois eurent leur revanche. AN. 1296.

AN. 1297.

Les Vénitiens avoient armé une Flotte de près de cent galeres, & les Génois en équiperent une d'à peu près autant. Elle fut commandée par Lamba Doria, qui avoit ſuccédé cette année à Conrard Doria daus la charge de *Capitaine du Peuple*, & qui n'étoit pas moins eſtimé par ſa valeur que par ſon expérience, & la grande connoiſſance qu'il avoit de la marine. Il entra dans le Golfe de Veniſe, & y trouva la Flotte Vénitienne, qui ne refuſa pas le défi. Les deux Amiraux mirent leurs armées en bataille. Le choc fut terrible, & la victoire long-temps diſputée; mais quinze galeres, que Doria avoit placées hors de la vûe de l'ennemi, arrivant tout à coup durant le combat, & tombant ſur le flanc de la Flotte Vénitienne, déciderent la journée en faveur des Génois. Du grand nombre de galeres que les Vénitiens avoient armées, il ne s'en-

Victoire de la Flotte Génoiſe.

AN. 1297. échappa que douze. Il y en eut ſoixante-ſix brûlées, & dix-huit conduites à Gênes, avec ſept mille priſonniers, parmi leſquels fut l'Amiral Vénitien, André Dandolo. Ce brave Général, au déſeſpoir de ſa défaite, ne put ſoutenir l'idée de ſervir à rehauſſer le triomphe de ſon vainqueur, & ſe caſſa la tête contre les bords de la galere ſur laquelle il étoit. Cette victoire mémorable, remportée le 8. de Septembre, fut, comme quelques autres dont j'ai parlé, conſacrée par des Fêtes qu'on renouvella tous les ans.

AN. 1298. Les forces des Vénitiens furent tellement diminuées par cette perte, qu'ils ne purent mettre en mer l'année ſuivante que vingt-cinq galeres, qu'ils envoyerent dans l'Archipel pour protéger les Iſles qu'ils y poſſédoient. Cette Flotte fut encore battue : leurs autres efforts ne furent pas plus heureux ; & las d'une guerre qui leur étoit ſi déſavantageuſe, ils traiterent de la paix.

AN. 1299. Elle fut ſignée en 1299. & les priſonniers furent rendus de part & d'autre. Cette paix laiſſoit aux Génois toutes leurs forces & toute leur attention pour tirer raiſon des Piſans, qui n'avoient pas

encote exécuté les conventions de la paix qu'ils avoient conclue. Ils allerent au-devant du péril qui les menaçoit. Ils firent une trêve pour vingt-sept ans, céderent aux Génois la Ville de Torri en Sardaigne, & leur payerent cent trente mille livres pour les frais de la guerre.

Depuis ce temps les Pisans abandonnerent absolument leurs prétentions sur la Corse & sur la Sardaigne. Les Génois y gagnerent peu. Aux prétentions des Pisans succéderent celles des Papes, qui les céderent aux Rois d'Aragon. Les Génois ne purent rien sauver en Sardaigne ; mais ils se maintinrent si bien dans la Corse, qu'ils en demeurerent enfin les seuls Souverains. Je ne fais que tracer le fil de ces évenemens. Les troubles intérieurs de l'Etat de Gênes doivent m'occuper davantage.

Les Spinola & les Doria, en se mettant à la tête du Gouvernement, avoient moins cherché à satisfaire leur ambition particuliere, qu'a assurer la supériorité à leur famille. Croyant donc l'avoir suffisamment établie, & voulant conserver les bonnes graces du Peuple,

AN. 1299. toujours inquiet sur sa liberté, ils se démirent de leurs charges ; & l'on reprit l'usage de choisir parmi les étrangers un *Capitaine du Peuple* & un Podestat. Mais les troubles ne tarderent pas à renaître. Les Grimaldi firent entrer pendant la nuit dans Gênes cinq galeres chargées de gens de leur parti, qui se répandirent sur le champ dans la Ville, & y commirent divers désordres. On prit les armes, & on les repoussa avec perte. Les différends des Guelfes & des Gibelins étoient ranimés depuis plusieurs années par les Aragonois & Charles d'Anjou II. du nom, qui se disputoient le Royaume de Sicile. Le Roi de France, qui soutenoit Charles, avoit député vers les Génois en 1292. pour les engager à prendre ce même parti ; mais les Gibelins, qui s'y opposoient, avoient eu le crédit de faire échoüer la négociation vivement appuyée par les Guelfes. Depuis ce temps le parti Gibelin, absolument dominant, avoit accordé aux Aragonnois divers secours en vaisseaux & en argent : le Pape Boniface VIII. qui tenoit aussi le parti de Charles, excommunia Gênes & la mit en interdit ; mais il l'en releva l'année suivante.

Démission des Capitaines du Peuple.

AN. 1300.

AN. 1301.

AN. 1306.

Les choses furent assez tranquilles à Gênes durant plusieurs ans de suite : mais en 1306. les dissentions se renouvellerent avec plus de fureur qu'auparavant. La puissance des Spinola devenoit si grande qu'elle commençoit à faire ombrage, non plus aux Guelfes seulement, mais aux Gibelins eux-mêmes. Les Doria jusqu'alors unis étroitement aux Spinola, qui avoient partagé avec eux les honneurs & le pouvoir, en devinrent jaloux au point qu'ils se liguerent contr'eux avec la faction opposée, excepté le seul Barnabé Doria, qui demeura attaché à des anciens amis. Tous les autres s'étant joints aux Grimaldi, aux Fiesques & à la plûpart des Nobles, commencerent à murmurer hautement, & à se plaindre de ce que toutes les Loix & les Ordonnances qu'on avoit faites depuis quelque-temps avoient moins pour but le bien public, que l'élévation des Spinola, & l'accroissement du pouvoir du Peuple aux dépens de la Noblesse. On en vint aux armes le jour de la Fête des Rois. L'on se battit jusqu'à la nuit : mais enfin les Spinola secondés du Peuple demeurerent vainqueurs ; leurs ennemis

Troubles domestiques.

AN. 1306. furent forcés de sortir de la Ville. Le lendemain Obiso Spinola fut fait *Capitaine du Peuple* avec un pouvoir illimité : on lui donna pour associé Barnabé Doria, & l'on laissa subsister les vains noms de *Podestat & d'Abbé du Peuple*, fantômes imaginés pour flater la Populace, qui prenoit pour une réalité cette ombre de liberté & de pouvoir qu'on affectoit de lui donner.

Ob. Spinola Capitaine du Peuple avec Barn. Doria.

AN. 1307. Les Guelfes, quoique chassés de la Ville, n'étoient pas soumis. Ils rassemblerent des troupes, & s'emparerent de Taggia & d'Oneille : mais on vint à bout de les apaiser : on leur pardonna leur révolte ; & au mois de Décembre 1307. ils rentrerent dans Gênes, où ils prêterent serment aux *Capitaines* & aux Magistrats, dont ils reconnurent l'autorité. Cette soumission forcée ne pouvoit durer long-temps. L'élévation de Spinola n'étoit pas un spectacle auquel les yeux de ses ennemis se pussent accoutumer : leur jalousie étoit encore augmentée par l'éclat de la nouvelle alliance qu'il venoit de contracter en mariant sa fille à Théodore Paléologue, Marquis de Montferrat, & fils d'Andronic Empereur d'Orient. Cette même jalousie

jalousie se glissa jusques dans la propre famille de Spinola ; & plusieurs de ses parens se liguerent avec les Guelfes pour le perdre. Ils tâcherent d'abord de séparer de lui Barnabé Doria, auquel ils firent proposer de marier sa fille au Marquis de Saluces, qui avoit quelques démêlés avec le Marquis de Montferrat. AN. 1307.

Ce mariage s'étant exécuté sans que Doria en eût prévenu Spinola, ce dernier en fut vivement piqué : mais il dissimula son ressentiment. L'année suivante, ayant remarqué que le jour de Noël les Doria, les Grimaldi & les Fiesques avoient affecté de paroître avec des habits de mêmes couleurs, il crut voir dans cette affectation les traces de quelque conspiration nouvelle ; & voulant prévenir ses ennemis, il fit prendre les armes au Peuple, & les chassa de la Ville. Il voulut aussi se défaire de son Collegue ; mais craignant les suites de cette entreprise, il ne parut pas s'y prêter ouvertement. Un jour qu'ils étoient au Conseil occupés à délibérer sur les affaires publiques, l'oncle de Spinola entra armé, se saisit de Doria, & le retint prisonnier dans le Palais de l'*Abbé du Peuple*. Spinola

AN. 1308.

AN. 1309.

AN. 1309. désavoua d'abord son oncle : mais le lendemain le Peuple s'étant assemblé, Doria fut déposé solemnellement, & Spinola déclaré seul Gouverneur absolu de Gênes pour toute sa vie.

Ob. Spinola seul Capitaine du Peuple.

Cependant les Guelfes, chassés de la Ville, s'étoient emparés de Port-Maurice, d'Andora & d'Albenga; & l'on avoit fait marcher contr'eux des troupes, mais sans effet. D'un autre côté, Doria avoit trouvé l'occasion de s'échapper de sa prison, tandis que ses gardes mangeoient : il étoit demeuré caché durant trois jours chez quelques parens de Spinola liés avec les Guelfes, & qui lui avoient ensuite facilité les moyens de se sauver à Sassello. Il y fut joint par quantité d'habitans de la faction des Guelfes; & les ennemis de Spinola réunis se préparerent à faire contre lui les plus grands efforts : ils s'avancerent donc en force vers Gênes le 10. de

AN. 1310. Juin de l'an 1310. Spinola sortit à la tête de cinq cents chevaux & de dix mille hommes de pied, accompagné du Podestat. Il rencontra ses ennemis à quatre milles de la Ville; & l'on en vint sur le champ aux mains. La bataille fut longue & sangiante : mais la victoire

demeura enfin aux Guelfes ; & Spinola s'enfuit du côté de Gavi. Les vainqueurs entrerent dans Gênes, brûlerent les maisons de Spinola & de ses principaux adhérants, les condamnerent à l'exil, confisquerent leurs biens ; puis, sans convoquer le Peuple, & de leur propre autorité, ils créerent un Conseil composé de dix personnes pour gouverner l'Etat jusqu'au premier de Juillet suivant. Ce terme étant expiré, le Gouvernement fut confié à douze personnes, dont six furent tirés du Peuple, & les six autres du corps des Nobles. Ce nouvel arrangement fut bien reçu ; & l'Etat auroit pû espérer quelque repos, si Spinola ne lui eût suscité de nouvelles affaires.

AN. 1310.

Gouvernement des douze.

Une défaite n'étoit pas capable d'épuiser ses ressources. Il rassembla ses Partisans, & fortifié par les secours qu'il obtint du Marquis de Montferrat son Gendre, il vint camper à S. Pierre d'Arena avec six cents chevaux & huit mille hommes d'infanterie. Il y resta quatre jours, espérant qu'il se feroit quelque mouvement dans Gênes en sa faveur : mais voyant que tout demeuroit tranquille, que les vivres commençoient à

AN. 1310. lui manquer, que les grosses pluies incommodoient beaucoup ses troupes, il prit le parti de se retirer. Il se vengea peu après du peu de succès de son expédition sur Montalto & sur Voltagio, qu'il détruisit, tandis que les Guelfes brûloient Buzala qui s'étoit déclaré pour lui. D'un autre côté quelques-uns de sa faction, qui s'étoient emparés de Monaco, couroient toute la côte de Gênes avec une galere qu'ils avoient armée, & pilloient les Marchands. Mais cette galere ne tarda pas à être prise; & l'on y fit trente deux prisonniers qui furent pendus. Ainsi la guerre civile commençoit à devenir cruelle, & à faire ressentir aux Génois tous les malheurs qu'elle traîne à sa suite.

Las d'en éprouver les effets funestes, les deux partis parlerent d'accommodement; & il fut conclu en peu de temps. Les partisans de Spinola furent rendus à leur Patrie & à leurs biens, & l'Etat leur paya quarante mille livres pour les dédommager du pillage & de la destruction de leurs maisons. Spinola seul fut condamné à un exil de deux ans, & le calme parut rétabli : mais les animosités & les haines subsistoient tou-

jours; & si le parti le plus foible consentoit à la paix, c'étoit pour avoir le temps de prendre des forces nouvelles; toujours prêt à recommencer la guerre, & ne manquant jamais de prétextes, dès qu'il croyoit la pouvoir faire avec succès. AN. 1310.

Sur ces entrefaites, l'Empereur Henri VII. passa par Gênes, en allant à Rome pour s'y faire couronner. Il fut reçu avec les plus grands honneurs par les Génois : il entra dans leur Ville accompagné de Spinola, qu'il ne pouvoit manquer de protéger, comme le Chef de la faction Gibeline. Henri étoit un Prince juste, porté à la douceur & à la pacification : il réconcilia autant qu'il put les deux partis; & les Génois, charmés des vertus de ce Monarque, crurent ne pouvoir mieux faire que de le reconnoître pour leur Souverain. Ils se soumirent donc à lui pour vingt ans, & le Peuple assemblé lui jura l'obéissance. C'étoit en effet le meilleur choix que les Génois pussent faire; & le Maître qu'ils se donnoient, assez puissant pour les protéger contre les ennemis du dehors, & pour les garantir des troubles du dedans, valoit mieux qu'une AN. 1311

L'Empereur Henri VII. Souverain de Gênes pour vingt ans.

AN. 1311.

indépendance rarement réelle, ſouvent attaquée, toujours achetée au prix du ſang de ceux qui ſe ſacrifioient pour la défendre. Mais l'heureux ſort que Gênes venoit de ſe faire dura bien peu : l'Empereur mourut dès l'année ſuivante; & les Génois reprirent, avec leur liberté, leurs diviſions, leurs querelles & leurs malheurs.

AN. 1312. Mort de l'Empereur.

Troubles domeſtiques.

A peine l'Empereur fut-il mort, que les Gibelins ſe ſaiſirent du Gouvernement : ils chaſſerent les Guelfes hors de la Ville, & établirent pour la régir vingt-quatre hommes de leur parti, dont moitié fut choiſi parmi les Nobles, & l'autre moitié parmi le Peuple. Les Spinola & les Doria, Chefs des Gibelins, diviſés depuis long-temps, s'étoient réconciliés : mais bientôt ils ſe déſunirent de nouveau, au point qu'on prit les armes de part & d'autre, & qu'on ſe battit avec acharnement dans les murs de Gênes, durant vingt-quatre jours. On ſe calma enfin par l'entremiſe de quelques citoyens pacifiques : mais les Spinola recommencerent à inſulter les Doria. Chacun s'étoit fortifié dans ſon quartier : on y avoit élevé des retranchemens munis de troupes, &

AN. 1313. Gouvernement des 24.

AN. 1314.

bordés de machines de guerre. Tel étoit le déplorable état de Gênes, théatre fatal sur lequel s'exerçoient les haines envenimées de ses Habitans, uniquement occupés à la destruction de leur Patrie, & à la leur propre. AN. 1314.

Suite des troubles.

Les Spinola avoient mis dans leur parti contre les Doria les principaux de la faction des Guelfes, les Grimaldi, les Fiesques & quelques autres. Mais ils en furent tout-à-coup abandonnés; & plusieurs même de la faction Gibeline se déclarerent pour les Doria: il fallut donc que les Spinola sortissent de la Ville à leur tour; & les Partisans des Doria demeurerent les maîtres. Ils envoyerent à la poursuite des Spinola Dominique Doria: mais il fut tué, & ses troupes battues près de Serra-Valle. AN. 1315. Les Doria & les Grimaldi rassemblerent de nouvelles troupes au nombre de plus de seize mille hommes: elles furent repoussées jusqu'à trois fois avec une perte considérable par les Spinola, qui s'étoient emparés des montagnes: mais accablés par le nombre, ils furent obligés de fuir. Plus heureux l'année suivante, ayant ramassé une grosse armée; ils descendirent dans la Vallée de Polse-

vera, & détruisirent Ponte-Décimo.
An. 1316. Enfin les deux partis, las de tant de ravages, semblerent se résoudre à demeurer tranquilles: mais de nouveaux troubles replongerent les Génois dans les calamités dont ils étoient depuis si long-temps les victimes.

An. 1317. Le Conseil des vingt-quatre, établi par les Guelfes en 1214. n'étoit qu'un autorité passagere: le Chef de l'Etat étoit depuis plusieurs années, le Podestat; & le pouvoir étoit d'ailleurs assez également partagé entre les Guelfes & les Gibelins. Plusieurs des Spinola étoient cependant toujours exilés: ils demanderent à être reçus dans la Ville, promettant de vivre en paix & en bonne intelligence avec leurs Concitoyens. Ils étoient Chefs du parti Gibelin. Les Doria qui, quoique de la même faction, étoient leurs ennemis personnels, furent d'avis qu'on refusât de les recevoir: mais les Grimaldi & les Fiesques, qui étoient de la faction des Guelfes, furent d'une opinion contraire. Ils n'étoient pas fâchés d'entretenir des divisions dans le parti des Gibelins; & voyant que la famille des Doria continuoit à ne pas vouloir souffrir que l'on fît rentrer dans Gênes

Gênes les Spinola, ils les y introduisirent secrettement. Les Doria, se voyant trahis, crurent devoir sortir de la Ville; & ils furent suivis par un grand nombre de Citoyens qu'ils s'étoient attachés. Les Grimaldi & les Fiesques profiterent de cette favorable circonstance pour s'emparer de toute l'autorité; & l'on créa *Capitaines du Peuple* Charles de Fiesque & Gaspard Grimaldi, le 10. de Décembre de l'an 1317.

AN. 1317.

C. de Fiesque & Gasp. Grimaldi Capitaines du Peuple.

Continuation des troubles.

Tout le pouvoir étant ainsi tombé entre les mains des Guelfes, les Spinola ne se crurent pas en sûreté dans Gênes, & en sortirent le même jour avec tous leurs Partisans. Les Spinola & les Doria, réunis contre les Guelfes, se liguerent avec les Marquis de Ceva & de Carretto: les Comtes de Ventimiglia & de Linguiglia, & les Habitans d'Albenga & de Savone se déclarerent pour eux. Cette derniere Ville devint leur Place d'armes, & ils en augmenterent les fortifications: ensuite ils s'attacherent à s'assurer des secours étrangers, & firent entrer dans leur ligue Matthieu Visconti qui gouvernoit pour lors l'état de Milan, & le fameux Can della Scala qui étoit Maî-

AN 1218. tre de Véronne : enfin ayant rassemblé une armée nombreuse, ils vinrent camper dans les Vallées de Polsevera & de Bisagno, & mirent le siege devant Gênes le 25. de Mars 1218.

Siege de Gênes.

Les Guelfes s'y étoient attendus, & s'étoient munis de tout ce qui étoit nécessaire pour une vigoureuse défense. Il y avoit entr'autres ouvrages une tour qui incommodoit beaucoup les assiégeans. Ils s'attacherent d'abord à s'en rendre maîtres, & commençerent par lui couper toute communication avec la Ville : mais les assiégés imaginerent de jetter sur le haut de cette tour une grosse corde, dont l'autre extrémité fut attachée au mât d'un gros Navire : le long de cette corde on faisoit couler une boîte de bois, dans laquelle étoit renfermé un homme qui portoit tous les jours des armes & des vivres à ceux qui gardoient cette tour, & qui n'étoient qu'au nombre de sept. Les assiégeants prirent donc le parti de miner la tour : ils en vinrent à bout, quoiqu'elle fut bâtie sur le roc. Ils la soutinrent sur des pieces de bois, selon l'usage de ce temps ; puis ils firent sommer ceux qui la défendoient de se rendre sur le champ,

les menaçant, s'ils différoient, de mettre le feu aux étais sur lesquels la tour étoit suspendue, & de la faire crouler. Les assiégés crurent ne pas devoir pousser plus loin une défense inutile, & livrerent la tour à condition qu'ils auroient la liberté de rentrer dans Gênes. Mais ils y furent mal reçus : sans vouloir écouter leur justification, le Peuple demanda qu'ils fussent punis comme des lâches. Ces malheureux furent mis sur les machines de guerre, & leurs corps furent lancés en guise de pierres, partie dans la Mer, & partie dans le camp des assiégeans : traitement peu mérité ; mais qui marque bien la fureur & l'acharnement de ceux qui l'ordonnerent. AN. 1218.

Les assiégeans, n'ayant plus rien qui les empêchât de s'approcher des murs, s'emparerent de quelques dehors ; & les assiégés commençoient à craindre de ne pouvoir résister avec leurs seules forces : ils députerent donc de tous côtés pour demander du secours. Robert, Roi de Naples, leur envoya douze cents hommes d'armes, & leur promit d'en mener bientôt lui-même davantage. Ce renfort obligea les assiégeans de se rassembler, & de rappeller les trou-

An. 1318. pes qui formoient le siege du côté de Bisagno. Peu après, Robert arriva en personne avec vingt-cinq galeres. Il avoit avec lui la Reine sa femme & ses fils. Il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie & de reconnoissance, & on proposa de reconnoître pour Chef de l'Etat un Prince dont on recevoit de si grands services. Le Peuple s'assembla, & les *Capitaines* s'étant solemnellement démis de leur pouvoir, on prêta serment d'obéissance pour dix ans au Pape Jean XXII. & au Roi Robert. Cette souveraineté du Pape n'étoit qu'une chimere : celle de Robert étoit réelle. Cet évenement donna beaucoup de considération à la faction des Guelfes, & détermina Sienne, Florence & Bologne à envoyer à Gênes un secours de douze cents hommes d'armes.

Démission des Capitaines du Peuple.

Robert, Roi de Naples, élu Souverain de Gênes pour 10. ans.

Les Guelfes, animés par de si puissans renforts, tenterent de chasser les assiégeans d'un poste important qu'ils occupoient. Ils sortirent au nombre de quatre mille hommes de pied & de six cents Cavaliers : mais ils furent repoussés. Plusieurs autres sorties ne leur réussirent pas mieux. Les ennemis avan-

çoient pied à pied ; & Robert vit bien qu'il falloit en venir à une action générale, puisqu'il étoit en état de la tenter. Il résolut donc d'attaquer l'ennemi dans tous ses postes, & avec toutes ses forces. Le 4 de Février de l'an 1219. les ordres furent donnés à quatorze mille hommes & à huit cents chevaux de commencer l'attaque du côté de Sesto, tandis que Robert avec le reste des troupes en feroit une autre aux postes des Monts S. Bernard & Peralto. Les assiégeans, après avoir repoussé plusieurs fois l'ennemi, plierent à la fin : tous leurs postes furent forcés : ils se virent contraints de lever le siege, qui les avoit occupés plus de dix mois, & se retirerent à Gavi. Les Guelfes userent de leur victoire avec emportement. Ils brûlerent ou renverserent les maisons qui appartenoient aux Gibelins : ils firent des processions en actions de graces, & s'abandonnerent aux fêtes & aux réjouïssances. Ces ennemis, dont ils triomphoient avec tant de joie, étoient cependant leurs compatriotes ; mais ils les en haïssoient davantage.

AN. 1218.

AN. 1219.

Levée du Siege.

Robert, persuadé que Gênes n'avoit désormais plus rien à craindre, en par-

An. 1319. & suiv.

tit avec la meilleure partie de ses troupes : mais les Gibelins ne tarderent pas à paroître avec une armée plus formidable que jamais. Les Spinola & les Doria, réunis seulement par leurs malheurs & par la crainte d'un ennemi commun, avoient conservé au fond de leur cœur des mécontentemens & des défiances qui avoient nui à leurs affaires pendant la derniere campagne. Ils se réconcilierent enfin sincerement, & concerterent leur projet avec le plus parfait accord. Ils avoient mis dans leurs intérêts presque toute la côte occidentale, une partie de la côte orientale, & tout le territoire que Gênes possédoit au Nord, au-delà des Monts. Ils en tirerent de puissants secours d'hommes & de galeres, & le 27 de Juillet ils recommencerent à assiéger Gênes par mer & par terre. Les Guelfes se préparerent à faire une défense aussi vigoureuse que la derniere. Ils avoient réparé les fortifications ruinées par le dernier siege, & en avoient ajoûté de nouvelles : ils avoient élevé quelques Forts sur les montagnes qui commandoient la Ville, & avoient placé au-devant de leur Port, pour en défendre l'entrée,

Nouveau siege de Gênes.

trente-deux galeres, qui liées ensemble, & affermies par le moyen de poutres & de chaînes de fer, formoient une espece de rempart. Je n'entrerai point dans le détail de toutes les opérations de ce siege, qui dura plusieurs années. Il y eut quantité d'assauts & de sorties, d'ouvrages pris & repris. Les assiégeans forcerent plusieurs fois l'entrée du Port, dans le fond duquel ils brûlerent des Vaisseaux, & enleverent une galere. Les assiégés furieux coururent mettre le feu aux maisons que les Doria avoient dans Gênes; & la Ville risquoit d'être réduite en cendres par ses propres défenseurs, si les Magistrats n'eussent arrêté leur rage.

AN. 1219. & suiv.

Le 15 de Juin 1320. les Guelfes firent un gros détachement, qui s'embarqua sur soixante galeres, avec ordre de descendre à Sesto, & d'y attaquer le quartier que les assiégeans avoient en cet endroit: * mais ce détachement, n'ayant pû parvenir à cette descente contre laquelle les Gibelins s'étoient précautionnés, fit voile vers Savone, dans le dessein de surprendre cette

* Je suis Justiniani, dont le récit me paroît plus vrai-semblable que celui de Folietta, qui est différent.

AN. 1319. & suiv.

Place, ou de faire du moins une diversion avantageuse aux assiégés : mais il ne fit que ravager le pays ; & ne pensant plus à Savone, qu'il n'étoit pas en état de forcer, il tira vers Albenga, où il commit les plus grands désordres. Après cette expédition il rentra à Gênes sans opposition. La Flote avec laquelle les Gibelins assiégeoient ce Port n'étoit que de vingt-huit galeres, & n'avoit garde de se montrer devant celle des assiégés, qui, par les secours que Robert leur avoit envoyés, étoit devenue bien supérieure.

Les assiégeans songerent à augmenter la leur. Ils firent venir vingt galeres qu'ils avoient à Savone, & les joignirent à quarante que leur envoya Frédéric, Roi de Sicile, ennemi de Robert. Les assiégés firent aussitôt sortir soixante-huit vaisseaux, dont une partie étoit de ceux de Robert. On s'attendoit à une bataille sanglante entre ces deux Flottes : elles ne tarderent pas à se rencontrer ; mais elles n'oserent s'attaquer ni l'une ni l'autre, & continuerent leur route. Celle des Gibelins alla s'emparer d'un Fort que les Guelfes avoient à Voltri : celle des Guelfes entra à Na-

ples, où les matelots de Robert refuſerent de ſe rembarquer, ſous prétexte qu'ils n'étoient pas payés. Les vaiſſeaux Génois furent donc obligés de s'en retourner ſeuls, & ſe réfugierent dans Porto-Venere, n'oſant tenir la mer, de peur de tomber dans la Flotte des ennemis. AN. 1319. & ſuiv.

Cependant Caſtruccio-Caſtracani, puiſſant protecteur des Gibelins en Italie, étoit entré ſur les terres de Gênes. Son approche allarma les aſſiégés, qui ne douterent pas qu'il ne vînt bientôt ſous leurs murs : mais, loin de ſe décourager, ils ſe hâterent de faire des nouveaux retranchemens. Leurs allarmes de ce côté furent bientôt diſſipées par la retraite de Caſtruccio, qui étoit appellé ailleurs par d'importantes affaires. Les aſſiégeans ne ſe rebutoient point : ils livrerent un aſſaut général, le dernier jour de Septembre, aux retranchemens élevés depuis peu, & qui n'étoient pas encore perfectionnés ; mais cette tentative ne leur réuſſit pas plus que celles qu'ils avoient faites juſqu'alors. Ils prirent le parti de miner les murailles. Les aſſiégés contreminerent ; & ayant rencontré les mineurs

An. 1319. & suiv. des assiégeans, on se battit long-temps sous terre. Malgré cela on vint à bout de faire tomber plusieurs toises du mur: mais, tandis que les assiégeans s'occupoient à rendre la brêche praticable en cassant le pan de muraille qui s'étoit renversé sans se briser, les assiégés eurent le temps de construire un mur nouveau.

An. 1321. Il y avoit environ un an & demi que le siege duroit, & l'on n'étoit gueres plus avancé que le premier jour. Les Gibelins résolurent d'occuper ailleurs une partie de leurs forces, & détacherent quelques troupes de terre & quelques galeres, pour s'emparer de Noli qu'ils prirent: mais il ne purent se rendre maître d'Andora, qui fut secouru à temps. L'Evêque d'Albenga y périt: ce Prélat, zélé partisan des Gibelins, avoit marché à la tête de quelques troupes qu'il avoit rassemblées, pour attaquer le secours que ceux de Gênes envoyoient à Andora; mais tandis qu'il combattoit comme le plus déterminé soldat, son cheval ayant été blessé le renversa, & il fut tué.

Le siege de Gênes ne discontinua pas; & les assiégés, ayant reçu des ren-

AN. 1222.

forts du Roi de Naples, redoubloient leurs sorties. Toute l'année 1222. fut employée à des attaques & à des combats continuels, presque toujours désavantageux aux assiégeans. Enfin les derniers furent vivement attaqués le 17. de Février 1223. avant le jour. Ils repousserent l'ennemi jusqu'à deux fois : mais la Ville fournissant toujours des troupes fraîches, les Gibelins lâcherent le pied, & furent obligés de prendre la fuite. Ils se retirerent à Voltri, & furent poursuivis jusqu'à Sesto. Les Guelfes, après avoir fait beaucoup de prisonniers & de butin, célébrerent leur victoire par des actions de graces publiques : mais ils traiterent bien les prisonniers, en renvoyerent beaucoup sans rançon, & permirent que les autres se rachetassent pour peu de chose. Telle fut la fin de ce second siege, bien plus long & plus meurtrier que le premier. Les deux partis n'étoient point rebutés d'une si funeste guerre ; & le Pape Jean XXII. fit d'inutiles efforts pour les réconcilier. Les haines sembloient cependant devenir moins cruelles : on se contentoit de piller les navires les uns des autres : la vie des prisonniers étoit respectée,

AN. 1223.

Les assiégeans sont battus & forcés de lever le siege encore une fois.

AN. 1324. & ſuiv.

& même leur liberté, qu'on commençoit à leur rendre ſans les obliger à l'acheter.

Adminiſtration du Roi Robert prolongée.

Gênes s'étoit ſoumiſe à Robert, Roi de Naples, ſeulement pour dix ans; & la plus grande partie de ce temps étoit expirée. Il vint à Gênes avec ſa femme & ſon fils, le Duc de Calabre; & l'on délibéra ſur la prolongation de ſon adminiſtration. Le menu Peuple vouloit qu'on la continuât à lui & à ſes deſcendans à perpétuité: d'autres vouloient qu'on la lui laiſſât ſeulement pendant ſa vie; & d'autres encore vouloient en borner la durée à un temps fixé & limité. Il y eut beaucoup de débats à cette occaſion: enfin le dernier parti l'emporta; & Gênes prorogea pour ſix ans le pouvoir de Robert, qui, après avoir fait quelques reglemens pour maintenir le bon ordre dans la Ville, s'en retourna à Naples.

La guerre civile continua encore durant près de ſept ans; mais avec bien moins de vivacité. Il n'y eut aucune entrepriſe conſidérable dans cet intervalle; & les deux partis ſe contenterent de s'enlever quelques châteaux, & de ſe prendre quelques navires. Les eſprits

AN. 1331.

n'en étoient pas moins éloignés de la conciliation. Mais la crainte d'un ennemi étranger, dont la puissance étoit redoutable, les força de se réunir au moins pour un temps, & de suspendre leurs querelles domestiques, pour défendre de concert tout l'Etat, contre lequel les Catalans s'étoient ligués avec les Vénitiens. La guerre que les Catalans faisoient depuis assez long-temps à Gênes avoit été jusqu'alors de bien peu de conséquence : elle s'étoit bornée de deux côtés à insulter réciproquement leurs Navires. Mais la ligue qui venoit de se conclure entre les Catalans & Venise annonçoit des projets plus importans, & menaçoit les Génois d'un péril proportionné à la puissance des deux Nations réunies contr'eux.

Les deux factions qui partageoient l'Etat de Gênes convinrent donc d'abord entr'elles d'une trêve d'un an : ensuite elles nommerent six Commissaires pour régler une paix plus durable. Comme ils ne pouvoient s'accorder sur aucuns articles, Robert, Roi de Naples, fut choisi pour arbitre ; & les deux partis lui envoyerent douze députés. Enfin il fut conclu qu'on se par-

Paix entre les mécontens & le Gouvernement.

AN. 1331. donneroit réciproquement les torts & les dommages; que les Citoyens sortis de Gênes seroient les maîtres d'y rentrer; que Gênes continueroit d'être gouvernée au nom du Roi de Naples par un *Vicaire* que ce Prince y enverroit, comme il avoit fait depuis que cette Ville l'avoit reconnu pour Souverain; & que les Dignités, les Magistratures & les Charges publiques seroient partagées également entre les Gibelins & les Guelfes. La nouvelle de cette paix fut reçue avec de grandes acclamations de joie. Il n'y eut que quelques-uns des Gibelins qui étoient à Savone, qui crierent fort haut contre ce Traité, dans lequel ils prétendoient qu'on devoit comprendre Frédéric, Roi de Sicile, qui leur avoit fourni de puissans secours contre les Guelfes: mais le Peuple s'étant soulevé contr'eux, ils furent forcés de se taire; & la paix fut publiée à Savone, comme à Gênes à la fin de l'année 1331.

On suit la guerre contre les Catalans.

Dès le mois d'Août de cette même année les Catalans avoient couru toute la côte occidentale de Gênes avec une grosse Flotte, pillant & ravageant tous les lieux où ils abordoient. Ils étoient

venus devant Gênes même, défiant avec bravade les Génois au combat. Delà ils avoient paſſé à Chiavari, où ils avoient commis divers déſordres. Les Génois, occupés encore de leurs diviſions, n'avoient pas été en état de repouſſer ces inſultes : ils ſongerent l'année ſuivante à s'en venger. Ils armerent quarante-ſix galeres qui ſaccagerent toute la côte de Catalogne, & prirent quelques galeres ennemies. L'année 1333. ſe paſſa toute en courſes réciproques. Il y eût de part & d'autre quelques navires pris : entrepriſes peu importantes par elles-mêmes; mais qui coûterent la vie à grand nombre de braves gens qui y périrent. Les actions qui ſe paſſerent l'année ſuivante ne furent pas plus conſidérables. Les Vénitiens ne remuerent point; & le Roi d'Aragon, à qui la Catalogne étoit depuis long-temps ſoumiſe, paroiſſant prendre peu de part à la petite guerre que faiſoient les marchands Catalans, les Génois virent bien que de pareils ennemis étoient peu dangereux. Leurs allarmes ſe diſſiperent; & les factions, qu'une crainte commune avoit réunies, délivrées de leurs inquiétudes, réveillerent leurs querelles.

AN. 1332. & ſuiv.

AN. 1335.

AN. 1335.

Robert, Roi de Naples, ne les avoit vû finir qu'à regret. Elles lui servoient à établir l'autorité qu'il avoit acquise sur Gênes à leur occasion. Arbitre des différends des deux partis, & cherchant en apparence à les terminer, il avoit tâché secrettement de détourner les Guelfes de la paix qu'il leur proposoit lui-même. Si nous en croyons quelques Historiens, il étoit haï des Gibelins; & il pensoit qu'en les rétablissant dans leur Patrie, & leur y donnant quelque pouvoir, il risquoit d'affoiblir le sien. Les troubles domestiques des Génois diminuoient leurs forces, & rendoient son secours nécessaire au parti Guelfe, qui ne pouvoit se soutenir sans lui. Si ce fut là la politique de Robert, & si elle le porta à ranimer dans Gênes les anciennes dissentions, il ne réussit que trop: l'évenement prouva qu'il entendoit mal ses véritables intérêts.

Nouveaux troubles.

Le *Vicaire* qu'il envoya pour gouverner Gênes en son nom étoit l'homme du monde le plus propre à semer la discorde & à aigrir les esprits: d'un caractere dur & fier, inquiet, partial, il ne tarda gueres à révolter contre lui non-seulement les Gibelins, mais quel-

ques-

AN. 1335.

ques-uns des Guelfes mêmes. Les murmures éclaterent bientôt ; & le Gouverneur, croyant devoir prévenir ses ennemis avant qu'ils eussent pris de plus grandes mesures, fit prendre les armes à ceux de son parti le 4. de Février 1335. & se disposa à attaquer les Gibelins, qui s'armerent de leur côté. Aussitôt chacun se retrancha dans son quartier, les rues furent barricadées, on posa de part & d'autre des Corps-de-Garde ; & les Gibelins, qui se voyoient en plus petit nombre que les Guelfes, envoyerent en divers lieux solliciter du secours. Il leur en vint enfin après quatorze jours, & ils furent en état de chasser les Guelfes de quelques postes. Ces derniers, s'appercevant que les Gibelins étoient les plus forts, sortirent la plûpart de la Ville.

Les Gibelins s'en trouvant par-là les maîtres ne commirent aucunes violences : ils laisserent sortir librement le Gouverneur & ses Gardes, & ayant assemblé les Nobles & le Peuple, on élut *Capitaines* pour deux ans Raphaël Doria & Galeotto Spinola : on créa aussi comme auparavant un *Podestat* & un *Abbé du Peuple*. Tout l'Etat

R. Doria & H. Spinola Capitaines du Peuple.

AN. 1336. & suiv.

de Gênes se soumit à ce nouveau Gouvernement, à l'exemple de la Capitale; & il ne resta aux Guelfes, qui s'étoient retirés, que la Ville de Monaco. Ils en sortoient souvent avec quelques galeres, couroient les Mers le long de la côte de Gênes, troubloient le commerce, & saccageoient les Villages où ils descendoient. Vingt-deux de leurs galeres oserent masquer le Port de Gênes même en 1337. durant plusieurs jours: mais ces efforts étoient plus téméraires que redoutables.

Paix avec les Catalans.

Les *Capitaines* nouvellement élus donnerent leurs premiers soins à la guerre contre les Catalans qui duroit encore: ils armerent contre eux quelques galeres, & peu après convinrent d'une trêve qui fut suivie d'une paix. Ils penserent ensuite à affermir leur autorité, & à donner plus d'étendue à leur puissance: non-seulement ils se firent continuer dans leurs charges pour trois ans;

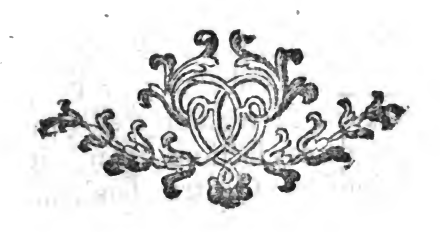
AN. 1337.

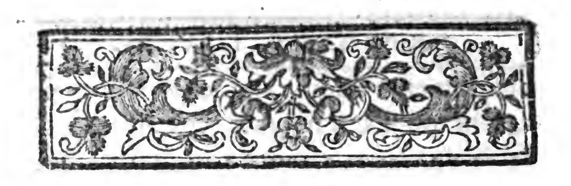
Accroissement de la puissance des *Capitaines du Peuple.*

mais ils se firent accorder un pouvoir absolu, firent supprimer les Magistrats que le Peuple créoit, & obtinrent la liberté de nommer à leur gré l'*Abbé* & un *Vicaire* pour administrer la justice aux particuliers. Leur pouvoir paroissoit

ſolidement établi: ils le tenoient des mains du Peuple. Les Guelfes, leurs ſeuls ennemis, étoient trop foibles pour le leur arracher. Ils étoient cependant à la veille de le perdre par une de ces révolutions ſingulieres que la prudence ne peut prévoir. Nous touchons à l'inſtant où le Gouvernement de Gênes va prendre une forme toute nouvelle. Ce changement, auſſi grand qu'il fut ſubit, ne fut point préparé par la Politique: ce fut l'ouvrage du hazard & du caprice. AN. 1337.

Fin du premier Livre.





HISTOIRE DES REVOLUTIONS DE GÊNES.

LIVRE SECOND.



GENES étoit divisée par les querelles de quatre factions principales ; les Guelfes & les Gibelins ; le Peuple & les Nobles. Il regnoit d'ailleurs dans chacune de ces factions des inimitiés & des jalousies. Quatre familles sembloient s'être élevées au-dessus de toutes les autres, & se disputoient entr'elles la supériorité. Les Fiesques & les Grimaldi, Chefs des Guelfes, n'étoient pas toujours sans désunion &

ſans brouilleries. Il en étoit de même des Spinola & des Doria, Chefs des Gibelins. Les uns & les autres, à la tête ou de la Nobleſſe, ou du Peuple, ſelon que leurs intérêts le demandoient, ſe paroient du ſpécieux prétexte de la défenſe de la liberté : mais le Peuple ſembloit plus particulierement ſe déclarer pour les Spinola, qui le flattoient davantage.

Depuis que Gênes étoit République, c'eſt-à-dire, depuis environ cinq ſiecles, les Nobles avoient eu toujours la réalité du pouvoir, quoique le Peuple n'eût jamais été exclus des affaires, & qu'il ſe fût ſouvent plaint du peu d'autorité qu'on lui laiſſoit. Ses murmures réitérés avoient produit enfin une révolte il y avoit quatre-vingts ans ; & le Peuple, maître du Gouvernement, s'étoit élû pour Chef Guillaume Boccanegra, comme je l'ai dit. Mais les Nobles n'avoient gueres tardé à reprendre le deſſus ; & les plus ambitieux ou les plus adroits d'entr'eux avoient sû mettre dans leurs intérêts le Peuple même, pour ſe rendre preſque Souverains abſolus de tout l'Etat. C'étoit à ce haut degré de puiſſance qu'étoient parvenus

Spinola & Doria, élûs *Capitaines du Peuple* en 1335. Ils avoient d'abord laissé subsister les titres de Podestat étranger, & d'*Abbé du Peuple*; dignités sans pouvoir, imaginées pour leurrer un Peuple jaloux. Mais bientôt ces vains fantômes avoient disparu; & les *Capitaines*, attentifs à affermir & à étendre leur puissance, avoient supprimé toutes les Magistratures, où s'étoient réservé le droit d'y nommer.

AN. 1338. Tandis qu'ils étoient tranquilles & respectés dans Gênes, il se formoit bien loin d'eux un orage, dont ils se trouverent tout-à-coup enveloppés. Les Génois avoient sur l'Océan une Flotte de quarante voiles, au service de Philippe VI. Roi de France, sous les ordres d'Antoine Doria. En 1339. les Matelots de cette Flotte, se plaignant d'être mal payés, se révolterent contre leur Commandant & leurs autres Officiers. Le Roi de France prit connoissance de cette affaire, & trouvant que les Matelots avoient tort, il fit mettre en prison Pierre Capuzzo, qui s'étoit mis à leur tête, & quinze autres des plus mutins. Les Matelots furent fort mécontens de ce traitement, & quelques-uns

AN. 1339.

AN. 1339.

Révolte des matelots de Doria, suivie de la révolte de Gênes.

d'eux, ayant quitté la Flotte, revinrent dans l'Etat de Gênes, répandant sur toute leur route que Capuzzo & ses Compagnons avoient été pendus, pour avoir osé demander justice au Roi de France contre les Nobles qui les commandoient. Ceux de Voltri, compatriotes de Capuzzo, s'émurent d'abord à cette fausse nouvelle. Ceux des vallées de Polsevera & de Bisagno en firent autant, le Peuple de Savone prit le même parti; & les mécontens, s'étant assemblés dans cette derniere Ville, y tinrent un conseil dans l'Eglise de saint Dominique.

Là on renouvella les anciennes plaintes contre la Noblesse. Non-seulement, disoit-on, le Peuple n'en peut obtenir de justice; mais elle lui fait un crime capital de la demander. On ajoûtoit que l'orgueil impérieux des Nobles n'étoit que l'effet de l'indolence & de la foiblesse du Peuple; qu'il n'y avoit qu'à prendre les armes, seule ressource pour se faire rendre justice par les Grands, & pour mettre la liberté à l'abri; que le Peuple étoit toujours le plus fort, quand il vouloit; & que c'étoit être dupe que d'attendre des autres des fa-

An. 1339. tisfactions qu'on pouvoit soi-même se procurer. Les esprits étant échauffés par ces discours, la populace se souleva ouvertement contre les Magistrats de Savone, & s'empara de la Ville. La sédition pénétra bientôt dans Gênes même. On commença à murmurer hautement contre les *Capitaines* Doria & Spinola. On leur reprochoit qu'ils tiroient à eux insensiblement toute l'autorité; qu'ils disposoient souverainement de toutes les Magistratures; qu'ils nommoient à leur gré jusqu'à l'*Abbé du Peuple*: & l'on concluoit qu'il falloit remédier à ces entreprises, & remettre les choses sur l'ancien pied.

Les *Capitaines*, qui tiroient du Peuple leur principal appui, n'eurent garde de se roidir contre lui; & ils crurent le calmer, en consentant qu'on élût un *Abbé du Peuple*, comme auparavant. Aussitôt les mécontens choisirent vingt d'entr'eux, qu'ils chargerent de cette élection. Les vingt Electeurs s'assemblerent le 23 de Septembre dans une des salles du Palais de l'*Abbé*. Les *Capitaines*, les Nobles, le Peuple, tout le monde étoit accouru, & attendoit avec impatience, autour du Palais, qu'on déclarât

déclarât le nom de celui qui seroit élû. AN. 1339.
Cependant les Electeurs ne pouvoient s'accorder ; & l'on commençoit à s'ennuyer fort de leur lenteur, lorsqu'un misérable artisan, mais hardi, & qui parloit aisément, monta sur un endroit élevé, d'où il pouvoit être vû & entendu de cette multitude, que le bruit de cette élection avoit rassemblée. » Citoyens, dit-il, voulez-vous écouter » l'avis d'un homme aussi peu considérable que moi ? Chacun tournant les yeux vers lui, il s'éleva sur le champ de grandes huées. Les uns vouloient le faire taire avec mépris; les autres, en le raillant, l'encourageoient à parler. Mais lui, sans se déconcerter, continua de la sorte: » De quelque façon que » vous receviez mon conseil, je ne puis » m'empêcher de vous dire ce que je » pense : pourquoi tant de longueurs & » de difficultés pour élire un *Abbé du* » *Peuple*? Choisissez Simon Boccane- » gra, que je vous présente. Alors il prit par la main Boccanegra, qui étoit auprès de lui, & le montra à l'assemblée.

L'impression que fit ce discours hazardé fut prodigieuse. Le nom de Boc-

An. 1339.

Simon Boccanegra élu *Abbé du Peuple*, puis Doge.

canegra fut un cri général ; toutes les voix s'éleverent à la fois, & demanderent que Boccanegra fût *Abbé du Peuple.* On le prit aussitôt, & on le fit asseoir malgré lui entre les deux *Capitaines.* Les Electeurs, étonnés du bruit qu'ils entendoient, sortirent de la salle, & voyant tout le monde réuni en faveur de Boccanegra, ils lui remirent l'épée, qui étoit la marque de la dignité qu'on lui conféroit. Boccanegra cependant faisoit autant de résistance qu'il lui étoit possible. Mais dans un pareil tumulte, il ne pouvoit se faire entendre. Enfin il vint à bout de faire comprendre par ses signes, qu'il vouloit parler ; & l'on fit silence.

Elevant alors la voix, & rendant l'épée à ceux qui la lui avoient donnée : » Citoyens, dit-il, je ne puis trop vous » remercier de la bonne volonté que » vous me témoignez : mais aucun de » mes ancêtres n'a été *Abbé du Peuple,* » & je ne serai pas le premier qui fera » entrer cette charge dans ma famille. » Revêtez-en quelqu'un à qui elle con- » vienne mieux qu'à moi. On comprit facilement ce que Boccanegra vouloit dire. Il étoit de la même famille que ce

Guillaume Boccanegra, pour lequel on avoit créé la dignité de *Capitaine du Peuple*, quatre-vingts ans auparavant; & il trouvoit celle d'*Abbé du Peuple* au-dessous de lui. On sembloit balancer sur le parti qu'on devoit prendre, lorsque quelqu'un s'écria : » que Boccanegra soit fait *Seigneur de Gênes.* » On applaudit, & on répéta de toutes parts, *Boccanegra Seigneur de Gênes.* An. 1339.

Les *Capitaines*, voyant le tour que prenoient les choses, commencerent à s'allarmer; & pour prévenir les suites qu'ils craignoient, ils s'empresserent auprès de Boccanegra, pour lui faire accepter la charge d'*Abbé du Peuple.* Boccanegra, qui cachoit son ambition sous les dehors d'une modération affectée, voyoit avec plaisir le jeu des ressorts secrets qu'il avoit vraisemblablement préparés. Dans la disposition où étoient les esprits, il sentoit qu'on lui accorderoit ce qu'il voudroit : mais il vouloit obtenir tout sans rien demander. Feignant donc de consentir à ce qu'on exigeoit de lui. » Je me rends, » dit-il, Citoyens, puisque vous le » voulez; & me voilà prêt d'accepter » la dignité d'*Abbé du Peuple*, ou de

AN. 1339. » *Seigneur*, ſelon votre choix. Ce diſcours adroit fit l'effet qu'il en avoit attendu. *Seigneur*, s'écria le Peuple, *Seigneur*, & non pas *Abbé*. Il n'y avoit plus qu'un pas à faire. Boccanegra pourſuivant ſon diſcours artificieux : » Vous voulez donc, dit-il, que je ſois » *Seigneur*? Sans doute que votre in» tention eſt que je partage le Gouver» nement avec les *Capitaines*. *Non, non*, reprit le Peuple: *gouvernez ſeul, & ſoyez notre Doge*. Toute la Ville retentit auſſitôt d'acclamations & d'applaudiſſemens. On n'entendoit de toutes parts que le nom de *Doge* & de Boccanegra. On le porta d'abord à l'Egliſe de San-Siro, puis chez lui, puis au Palais. Le Peuple prit les armes, & ſe répandit par toutes les rues. On crioit par-tout : *Vive le Doge, vive le Peuple*. Le déſordre augmentoit, ſans qu'on ſût pourquoi. Les *Capitaines* ſe renfermerent chez eux, & coururent même quelque danger en ſe retirant. On inſulta pluſieurs des Nobles, & l'on commença à piller leurs maiſons.

La populace croyoit pouvoir tout oſer impunément, ſous un Chef qui lui avoit obligation de ſon pouvoir, & qui

étoit du Corps du Peuple même : mais Boccanegra, ayant appris ce qui se passoit, courut à l'endroit où le tumulte étoit le plus grand, fit arrêter quelques uns des coupables, & leur fit sur le champ couper la tête. Ce châtiment, fait à propos, contint les autres, fit respecter l'autorité du nouveau Doge, & rétablit la tranquillité dans la Ville. Les *Capitaines* ne s'y crurent pourtant pas en sûreté, & en sortirent. Le lendemain le Peuple s'assembla dans une Place vis-à-vis l'Eglise de S. Laurent. Là on confirma solemnellement Boccanegra dans la dignité de Doge perpétuel : on lui forma un Conseil de Citoyens, tirés tous du Corps du Peuple ; on décida que les Guelfes seroient exclus du Gouvernement ; que les Nobles de cette faction seroient relégués à leurs maisons de campagne ; que quelques-uns des Spinola & des Doria sortiroient de la Ville, & que tous les autres Nobles de la faction Gibeline seroient les maîtres d'y rester. Ainsi le Gouvernement de Gênes fut transmis des Nobles au Peuple, & livré tout entier aux Gibelins ; & une révolution si considérable ne fut l'ouvrage que d'un jour.

AN. 1339. Un pouvoir si tumultuairement déféré avoit besoin d'être soutenu par beaucoup de prudence, de modération & de politique. Boccanegra sut ménager à propos & le Peuple & la Noblesse. Uniquement occupé de rétablir la tranquillité dans l'Etat, & l'union parmi les Citoyens, tour à tour indulgent & sévere; mais affectant toujours de négliger ses intérêts particuliers, & d'oublier ses querelles personnelles, il gagna bientôt les cœurs des petits & des grands. L'on s'applaudissoit d'avoir trouvé dans lui un véritable Protecteur de la liberté, opprimée depuis si long-temps par ces quatre puissantes familles, * dont l'autorité & l'ambition commençoient à blesser les yeux du reste des Nobles. Mais ces familles n'avoient garde de lui pardonner son élévation. Outrées de se voir dépouillées de leur pouvoir par un homme du Peuple, elles n'oublierent rien pour venir à bout de le perdre, & eurent recours aux voies les plus lâches. Un Assassin, envoyé pour tuer Boccanegra, fut découvert, & eut la tête tranchée. Un autre conspiration, dont le plan étoit plus étendu,

Conjuration contre le Doge.

AN. 1340.

* Spinola, Doria, Grimaldi & Fiesque.

n'eut pas un meilleur ſuccès; & il en coûta la tête aux deux principaux conjurés & à quelques autres. AN. 1340.

Sitôt que Boccanegra ſe vit ſuffiſamment affermi, il ſongea à s'aſſurer des principales Forteresſes, & fit raſer celles qui lui parurent plus dangereuſes qu'utiles. Les troubles dont les Génois étoient preſque toujours occupés les avoient empêchés ſouvent de ſe reſſentir des inſultes qu'ils eſſuyoient de la part des principaux Seigneurs leurs Vaſſaux, ou leurs voiſins. George de Carretto, Marquis de Final, ne croyant pas le nouveau Gouvernement aſſez redoutable encore pour devoir être craint, entra à main armée ſur le territoire d'Albenga, & y commit quelques déſordres. Le Doge, réſolu de faire un exemple qui intimidât les autres, dépêcha de ſi puiſſans ſecours, que le Marquis de Final fut forcé de ſe retirer avec précipitation, & d'envoyer faire des excuſes au Doge. Mais Boccanegra répondit fierement qu'il n'entendroit aucunes excuſes, ſi le Marquis de Final ne les venoit faire lui-même. Ce Seigneur fut donc obligé de ſe rendre à Gênes. Il fut conduit au Palais du

AN. 1341.

Mouvemens du Marquis de Final réprimés.

AN. 1341. Doge, suivi de toute la populace, qui crioit qu'il le falloit faire mourir. Le Doge le reçut avec un visage irrité, & ordonna sur le champ à huit de ses Gardes de s'assurer de sa personne. Quelques jours après, il le fit mettre dans une obscure prison. L'infortuné Marquis de Final, dans l'espoir de sortir de cette dure situation, remit au Doge & à l'Etat de Gênes, Final, Varigotti, Cervo, & tout ce qu'il possédoit. Mais son sort n'en fut gueres plus doux; & il ne sortit de prison que pour être renfermé dans une cage de bois que le Doge fit faire exprès.

Boccanegra, après ce coup d'éclat, eut bientôt achevé de pacifier la Ligurie, après l'avoir forcée de se soumettre toute entiere au nouveau Gouvernement; si l'on en excepte toutefois Monaco & Ventimille, où s'étoient retirés les mécontens des quatre familles Spinola, Doria, Fiesque & Grimaldi. Ces mécontens ne cessoient d'exciter des troubles, & de former des conjurations, que les soins du Doge eurent le bonheur de dissiper. En

AN. 1342. 1342. on apaisa quelques soulevemens suscités dans la vallée d'Oneille par

AN. 1342. & suiv.

Antoine Doria. L'année suivante, on étouffa une conspiration formée pour livrer Gênes au Seigneur de Milan. En 1344. les Grimaldi armerent à Monaco une galere, qui fit la course quelque temps le long des Côtes; mais qui fut enfin prise par les galeres de Gênes.

Nouvelles conspirations des mécontens.

AN. 1344.

Ils marchent contre Gênes.

Les mécontens formerent cette même année une entreprise plus considérable. Quoiqu'ils fussent de factions opposées, ils réunirent toutes leurs forces contre Boccanegra, qu'ils regardoient comme leur ennemi commun; & s'avancerent vers Gênes avec un assez gros corps de Cavalerie & d'Infanterie. Sitôt que le Doge en fut averti, il assembla les Chefs des quartiers de la Ville, & leur représenta que, dans la nécessité de se défendre contre les mécontens qui s'approchoient, il falloit ménager plus que jamais les Nobles qui étoient dans la Ville, & que le moyen le plus sûr de se les attacher étoit de leur donner quelque part au Gouvernement. Les Chefs de quartier, qui étoient tous tirés du Corps du Peuple, accepterent la proposition de Boccanegra. Les Nobles en furent inf-

AN. 1344. truits ; & il fut décidé de concert, que les honneurs & les emplois seroient désormais également partagés entre le Peuple & les Nobles ; & l'on tira sur le champ de chacun de ces deux Corps six personnes pour former le Conseil du Doge.

Cependant les mécontens étoient déja sous les murs de Gênes. Ils s'étoient emparés des Forts des environs, & s'étoient logés jusques dans les Fauxbourgs, tandis que leurs partisans soulevoient en leur faveur diverses parties de l'Etat. Gênes étoit dans une agitation & dans une confusion prodigieuse. On auroit bien voulu en être quitte pour recevoir les mécontens, & les restituer dans leurs biens. On leur fit proposer d'entrer dans la Ville à ces conditions, & d'y demeurer tranquilles. Mais ce n'étoit pas remplir leur dessein; & ils refuserent d'y mettre le pied, jusqu'à ce que le Duge eût congédié sept cents hommes qu'il avoit auprès de lui pour sa garde. Boccanegra sentit bien ce que l'on demandoit par là. Non-seulement il licentia sa Garde; mais ayant assemblé le Peuple, il se démit solemnellement du Gouvernement le

Le Doge se démet de sa dignité.

23. de Décembre 1344. proteſtant que jamais il ne ſeroit un obſtacle à la réconciliation de ſes Concitoyens ; qu'il leur ſacrifioit volontiers un pouvoir qu'il n'avoit accepté que pour leur propre bonheur ; que ſon procédé démentoit aſſez le reproche d'ambition & de tyrannie que ſes ennemis lui faiſoient, & qu'il ſouhaitoit qu'ils puſſent ſe laver du même reproche auſſi-bien que lui. Après ce diſcours, quittant le Palais qu'il habitoit, il alla loger dans la maiſon des Squarciafici, & peu de jours après il ſe retira à Piſe. Il avoit gouverné cinq ans ; & quoique toujours occupé des troubles domeſtiques, il avoit ſoutenu au-dehors avec éclat l'honneur des armes Génoiſes, ſoit contre les Turcs & les Tartares qui troubloient le commerce, ſoit contre les Maures d'Eſpagne qui étoient en guerre avec Alfonſe XI. Roi de Caſtille, au ſecours duquel Boccanegra avoit envoyé Gilles Boccanegra, ſon propre frere, avec vingt galeres. AN. 1344.

Après la démiſſion de Boccanegra, il ſembloit que rien ne devoit ſuſpendre le rétabliſſement de la concorde dans Gênes. Deux Députés du Corps des On traite avec les mécontens.

AN. 1344. Nobles sortirent de la Ville pour terminer tous les différends avec les mécontens, & les inviter à y entrer paisiblement : mais Galeotto Spinola, qui avoit été l'un des Capitaines du Peuple que Boccanegra avoit forcé de sortir, répondit qu'il n'entreroit dans Gênes que les armes à la main. Une pareille réponse fit ouvrir les yeux aux Députés, qui se retirerent sur le champ, & firent fermer les portes. Le projet des mécontens n'étoit plus un mystere. Ils ne vouloient pas seulement être reçus dans leur Patrie, ils y vouloient commander. Les Nobles comme le Peuple commençoient à regretter Boccanegra : mais le Peuple se plaignoit hautement d'être trahi par les Nobles, soupçonnés d'intelligence avec les mécontens, la plûpart leurs parens ou leurs alliés. Il se reprochoit sur-tout d'avoir eu l'imprudence de licentier la Garde : enfin il crut n'avoir d'autre parti à prendre, que de créer un nouveau Doge. Les Nobles proposerent quelques sujets, qui furent rejettés ; & les suffrages se réunirent sur Jean de Morta, bon Citoyen, d'un esprit doux & paisible, plein de sagesse, de modéra-

Jean de Morta est élu Doge.

tion, de prudence, ennemi des brigues & des factions, impartial pour le Peuple & les Nobles, ami sincere & désintéressé de sa Patrie. AN. 1344.

Il fut élu le jour de Noël, l'an 1344. Il justifia tout d'abord l'idée qu'on avoit de son caractere. Il déclara qu'il ne vouloit rien changer à la maniere dont il avoit vécu lorsqu'il n'étoit que simple particulier; qu'il n'avoit point besoin de pensions; qu'il renonçoit aux privileges; & qu'il ne prétendoit être ni à charge au Public par sa dépense, ni exempt de l'observation des Loix dans sa conduite. Un pareil Doge sembloit bien propre à amener les choses à une heureuse conciliation. On ne cessoit de la négocier; & cependant rien ne se terminoit. Le Peuple s'impatientoit de ces longueurs, & s'imaginoit toujours qu'on ne cherchoit qu'à l'amuser, & que les Nobles de la Ville étoient d'accord avec les mécontens. Dans ces circonstances on apprit * qu'à Savone le Peuple avoit chassé les Nobles. Il n'en fallut pas davantage pour décider le Peuple de Gênes à en faire autant. La populace se répandit dans toutes les AN. 1345.

* Le 11. de Janvier.

An. 1345. rues, criant, *Vive le Peuple & le nouveau Doge*. Quelques Nobles voulurent arrêter le cours de cette émeute; mais ils furent repoussés, & l'on mit le feu à leurs maisons. Les Conseillers du Doge, tirés du Peuple & de la Noblesse, voyant les choses désespérées, abdiquerent leurs charges; & ils furent sur le champ remplacés par quinze Conseillers Plébéïens. On donna ordre de visiter les maisons des Nobles, & d'en enlever toutes les armes. Enfin, dans l'emportement où étoit le Peuple, il sortit brusquement * sans chefs & sans ordre, & tomba sur les mécontens, qui s'étoient logés dans les Fauxbourgs. Ceux-ci se retirerent sur les hauteurs voisines, où ils firent tête; & bientôt chargeant le Peuple à leur tour, ils l'obligerent à se réfugier dans la Ville: mais ne se voyant pas en état de la forcer, ils se séparerent la nuit même, & se retirerent dans leurs lieux de retraite.

Soulevement contre les Nobles.

Quelque temps après, le Peuple, conjointement avec les Nobles dont il n'appréhendoit plus rien depuis le départ des mécontens, fit divers armemens contre ces derniers, ausquels il

* Le 14. du même mois.

enleva presque toutes les Places dont ils s'étoient rendus maîtres. Las de tant de funestes troubles, les deux partis convinrent enfin de reconnoître pour arbitre de leurs différends Luchino Visconti, Seigneur de Milan, qui vint à bout de les accorder. Les mécontens furent reçus dans Gênes, & on leur rendit leurs biens. Il n'y eut qu'un petit nombre d'entr'eux exclus de cette grace, à qui il fut défendu d'approcher de la Ville plus près que dix milles. Ce plan de pacification ayant été exécuté, tout l'Etat de Gênes se vit tranquille, & il ne resta au pouvoir du peu de mécontens qui étoient exilés que Roccabruna & Monaco, dont les Grimaldi étoient les maîtres depuis environ quinze ans.

AN. 1345.

Accord avec les mécontens qui sont reçus dans Gênes, hormis un petit nombre.

Ils s'étoient fortifiés à Monaco, dont ils avoient fait la principale retraite de ceux de leur parti, & y avoient rassemblé quantité de gens sans aveu, de bandits, de misérables perdus de dettes, ou chargés de crimes, dont ils se servoient pour faire des courses le long des Côtes, & piller indistinctement tous les navires qui tomboient entre leurs mains. En 1346. ils firent un armement for-

Sort de ces exilés.

AN. 1346.

AN. 1346. midable, qui n'alloit pas à moins de trente galeres, montées par dix mille hommes qu'ils avoient pris à leur solde. L'Etat de Gênes sentit de quelle importance il étoit de se mettre en état de résister à des forces si considérables; mais on manquoit des fonds nécessaires. On prit le parti de s'adresser aux plus riches Citoyens, qu'on engagea à faire les dépenses de la Flotte qu'on résolut d'armer; & on leur délégua les revenus de la République, jusqu'à la concurrance des sommes qu'ils seroient obligés de débourser. Ce fut là, disent les Historiens de Gênes, l'origine de la fameuse Maison de S. George.

Cet expédient réussit, & en moins d'un mois on équipa vingt-six galeres, dont les moindres portoient deux cents hommes. Les mécontens ne crurent pas devoir s'exposer à une si puissante Flotte. Ils tournerent vers la France, & se mirent au service de Philippe de Valois qui étoit en guerre avec le Roi d'Angleterre. Ils se trouverent à la bataille de Creci, où ils périrent presque tous; & Gênes, délivrée de la crainte qu'elle avoit eue de ce côté, employa ses galeres à protéger les établissemens qu'elle

qu'elle avoit dans le Levant, & à en former de nouveaux. AN. 1346.

L'Isle de Scio fut un des principaux objets de ce projet. Il y avoit peu d'endroits plus favorables au commerce des Génois, que cette Isle. Elle n'étoit pas moins à la bienséance des Vénitiens, qui pensoient à s'en rendre les maîtres : nouveau motif qui portoit les Génois à s'en emparer, pour ne la pas laisser tomber aux mains de ces puissans rivaux de leur commerce. Ils y avoient d'ailleurs de prétendus droits ; mais qui n'ont jamais été bien clairs, de l'aveu de leurs propres Historiens. Quoi qu'il en soit, ils s'en mirent en possession, & s'y établirent solidement, aussi-bien que dans quelques autres lieux voisins.

Entreprise des Génois sur l'Isle de Scio.

Gênes jouïssoit depuis plusieurs années de la plus heureuse tranquillité, sous le Gouvernement paisible du Doge Jean de Morta, lorsque la mort vint leur enlever un si bon maître. Il fut généralement regretté : les honneurs n'avoient en rien altéré ses vertus : il avoit gouverné sept ans l'un des plus riches Etats de l'Italie, & il mourut pauvre. L'élection de son successeur causa quelques troubles : l'ambition des

AN. 1350.

Mort du Doge Jean de Morta.

AN. 1350.

prétendans ne se borna pas à des intrigues secrettes : l'un des concurrens se montra sur la place suivi de deux mille hommes sous les armes. Il n'en fixa pas mieux les suffrages ; & l'on élut Jean de Valenti, * qui partagea les emplois entre les Nobles & les Plebéïens. Les Génois furent tranquilles au-dedans. Des objets trop importans les occuperent au-dehors : ils eurent à soutenir contre les Vénitiens une guerre qui pendant plusieurs années employa toute leur attention & toutes leurs forces.

Jean de Valenti nouveau Doge.

Le commerce de ces deux Peuples dans la Mer noire étoit une source continuelle de mésintelligences & de querelles. Les Vénitiens se plaignirent que les Génois leur avoient enlevé quelques vaisseaux ; & pour s'en venger prirent dix galeres Génoises qu'ils rencontrerent à l'Isle de Negrepont. Les Génois eurent leur revanche dans la même année. Telles furent les premieres expéditions de cette guerre, que les deux Nations se préparerent à pousser avec plus de vigueur les années suivantes.

Guerre contre Venise.

* Le 9. de Janvier.

En effet les Vénitiens mirent en Mer en 1352. une Flotte nombreuse, qui fut jointe par celle que leur fournirent le Roi d'Aragon & l'Empereur de Constantinople, Jean Cantacuzene, avec qui ils s'étoient ligués. L'Amiral Génois, inférieur en forces, quoiqu'il commandât soixante galeres bien équipées, jugea à propos d'attendre la Flotte combinée des ennemis dans le détroit de Constantinople, afin que dans un si petit espace on ne pût profiter contre lui de l'avantage du nombre. Il fut attaqué sur le soir; & le combat dura toute la nuit, sans que ni les ténebres, ni une pluie affreuse, ni une tempête même qui survint, fussent capables de suspendre l'acharnement des deux partis. Les Génois avoient le vent contr'eux, & perdirent tout d'abord treize de leurs galeres : mais la victoire se déclara à la fin en leur faveur. Ils prirent trente galeres Vénitiennes, & dix-huit Catalanes. Pour les Grecs, ils s'étoient retirés dans le Port de Constantinople dès le commencement de l'action. Les ennemis eurent de plus quelques vaisseaux coulés à fond, quatre mille hommes tués, & dix-huit cents fait prison-

AN. 1352.

Victoire des Génois.

AN. 1352. niers. Les Génois reprirent dix de leurs galeres, & ne perdirent que sept cents hommes : perte légere en comparaison de celle des vaincus ; mais considérable en elle-même, & qui empêcha qu'on ne fit à Gênes des réjouïssances publiques pour une victoire qui mettoit toute la Ville en deuil.

AN. 1353. L'année suivante les Génois, voulant profiter de leurs avantages, armerent encore une Flotte de soixante voiles : mais ils changerent d'Amiral ; & au lieu de Pagano Doria, qui avoit commandé la campagne précédente avec tant de prudence & de valeur, ils choisirent Antoine Grimaldi qui ne lui cédoit ni en courage ni en expérience ; mais dont la présomption perdit tout. Ayant rencontré près de Cagliari la Flotte réunie des Vénitiens & des Catalans, forte de quatre-vingts galeres, il ne balança pas à l'attaquer. Il fut battu, & sa Flotte fut presque entierement détruite : selon quelques Historiens, il perdit cinquante-une galeres. Une si terrible défaite jetta Gênes dans la plus grande consternation. D'aussi tristes circonstances sembloient devoir étouffer plus que jamais toutes discor-

Ils sont battus.

des inteſtines. Elles renaiſſoient cependant ; & les Génois, accablés au-dehors & déchirés au-dedans, ſembloient s'entendre avec leurs ennemis pour ſe perdre. AN. 1352.

Nous ſavons peu de détails ſur ces nouvelles brouilleries. Les factions des Guelfes & des Gibelins les exciterent ; & l'on ne trouva d'autres remedes pour les apaiſer que de remettre le Gouvernement entre les mains de Jean Viſconti, Archevêque & Seigneur de Milan. Le Doge ſe démit de ſa dignité ; & Viſconti envoya à Gênes Guillaume, Marquis Pallavicini, pour y gouverner en ſon nom. Par ce changement on réuſſit du moins à calmer les troubles intérieurs ; & les Génois ne penſerent plus qu'à la guerre contre les Vénitiens.

Nouveaux Troubles domeſtiques : démiſſion du Doge. Le Seigneur de Milan Souverain de Gênes.

Ils armerent une Flotte nouvelle, & la confierent à ce même Pagano Doria qui avoit battu les ennemis deux ans auparavant. Cet Amiral, après avoir fait quelques dégâts ſur les côtes de l'Etat de Veniſe, fit voile vers le Levant, & ayant rencontré la Flotte ennemie aux environs de la Morée, près de l'Iſle Sapienza, il l'attaqua avec tant de vigueur qu'il prit tous les vaiſſeaux qui la com- AN. 1354.

Victoire des Génois ſur les Vénitiens.

AN. 1354. posoient, & fit cinq mille quatre cents prisonniers, du nombre desquels fut l'Amiral Vénitien, Nicolas Pisani, l'un des grands Capitaines de son temps, & qui avoit commandé les Flottes de Venise pendant les campagnes précédentes.

Après cette glorieuse victoire, qui avoit coûté bien du sang aux Génois, Doria revint à Gênes. Toute la Ville sortit au-devant de lui ; & il entra en triomphe au milieu des applaudissemens qui retentissoient de toutes parts. On immortalisa le souvenir de cette heureuse journée par des fêtes qui devoient se renouveller chaque année à pareil jour ; * & pour récompenser Doria, l'Etat lui fit présent d'une somme pour acheter une maison. Ce grand homme, qui commandoit des Flottes & détruisoit les ennemis de sa Patrie, n'avoit pas dans cette Patrie même une maison pour se loger. La libéralité de l'Etat ne l'enrichit point : il mourut si pauvre qu'il ne laissa pas de quoi faire les frais de sa sépulture. Sa famille, l'une des plus considérables de Gênes, voulut s'en charger ; mais la République s'empressa d'en prendre soin elle-même. Elle

* Le 4. de Novembre.

lui fit faire un tombeau de marbre, & lui fit rendre les derniers devoirs avec tous les honneurs que méritoit un homme qui lui avoit rendu de si grands services, & qui aux talens qui font les Héros avoit joint toutes les vertus qui font les excellens Citoyens. AN. 1354.

Jean Visconti étoit mort: la souveraineté de Gênes passa à ses Neveux qui lui succéderent. Par leur médiation la paix fut enfin conclue entre Gênes & Venise. Elle fut fatale au pouvoir des Visconti sur les Génois. Ce Peuple toujours inconstant ne pouvoit long-temps s'accommoder d'un même maître. Les malheurs des temps l'avoient fait recourir aux Visconti, trop ambitieux pour ne lui pas bientôt donner de l'ombrage. Quelques demandes extraordinaires achéverent d'aigrir les esprits, qui débarrassés des guerres étrangeres sembloient chercher un aliment à leur inquiétude naturelle. Simon Boccanegra profita de ces circonstances, & hâta la révolution.

AN. 1355.

Paix avec Venise.

AN. 1356.

C'étoit ce même Boccanegra qui avoit douze ans auparavant abdiqué la charge de Doge avec de si grandes apparences de modération. Il s'étoit d'a-

AN. 1356. & suiv. bord retiré à Pise ; mais il étoit rentré dans Gênes depuis long-temps. Il étoit toujours adoré du Peuple, à qui ses malheurs mêmes l'avoient encore rendu plus cher. Sous les dehors de modération & de douceur qu'il affectoit ; il cachoit adroitement ses projets d'ambition & de vengeance. Il ne perdoit de vûe ni le desir de remonter au rang où il avoit été placé, ni sa haine contre ceux qui l'en avoient fait descendre : mais, pour réussir plus glorieusement, il lui falloit un beau prétexte. La liberté de sa Patrie lui en offroit un qu'il ne manqua pas de saisir.

Conspiration contre le Duc de Milan.

Se déclarer tout d'abord ouvertement contre le Duc de Milan & la Noblesse de Gênes, c'étoit se perdre presque à coup sûr. Dissimulant donc son véritable dessein, il se contenta d'animer la Populace contre les Nobles par divers discours que ses créatures répandoient sourdement : il fit insinuer qu'il étoit de l'intérêt du Peuple de soutenir l'autorité des Visconti, dont le joug seroit toujours moins insupportable que celui de la Noblesse, & qui ne manqueroient pas de favoriser ceux qu'ils verroient attachés à leur parti. Ces discours

cours semés à propos firent effet. Les Nobles & quelques-uns des principaux Plebéïens ayant pris les armes le 14. de Novembre 1356. pour chasser les Officiers qui commandoient dans Gênes au nom du Duc de Milan, trouverent à leur passage la Populace qui s'étoit armée de son côté. On se battit avec fureur, & il y eut bien du sang versé de part & d'autre. Pendant ce temps Boccanegra jouoit un rôle fort différent. Il avoit assemblé environ deux cents hommes dans l'Eglise San-Siro, voisine de sa maison : il leur dit en deux mots son projet ; & les exhortant à travailler avec lui, sans perdre de temps, au rétablissement de la liberté, il marcha au Palais du Gouverneur, & commanda qu'on lui en ouvrît les portes, menaçant d'y mettre le feu. Le Gouverneur balança quelque-temps ; mais voyant que la résistance seroit inutile, il fit ouvrir. Boccanegra se rendit maître du Palais ; & la nouvelle n'en fut pas plûtôt répandue, que le combat & le tumulte cesserent, & chacun se retira chez soi.

AN. 1356. & suiv.

Le lendemain le Peuple s'assembla ; & Boccanegra fut créé Doge pour la

Boccanegra Doge pour la seconde fois.

AN. 1356. feconde fois. Le premier acte qu'il fit de fon autorité fut de bannir les plus puiffans Citoyens, foit de la Nobleffe, foit du Peuple; de défarmer le refte des Nobles; de les exclure non-feulement des emplois publics, mais de tous les poftes qui auroient pû leur donner quelque pouvoir. Après ces précautions contre les ennemis domeftiques, il fe prépara à réfifter aux forces étrangeres. Il s'attendoit bien au reffentiment des Vifconti: il fit une ligue contre eux avec le Marquis de Montferrat. Enfin il prit de fi bonnes mefures, & montra tant de vigueur, qu'il rétablit la tranquillité dans tout l'Etat, & s'y maintint pendant fept ans que dura la nouvelle adminiftration.

AN. 1362. Conjuration contre lui.

Si l'Etat étoit tranquille, Boccanegra devoit l'être peu. Ses ennemis, pour être cachés, n'en étoient que plus à craindre. Quelques conjurations éclaterent en 1362. & les coupables furent punis. Il fuccomba enfin, & fut empoifonné dans un feftin. Il n'eut pas plûtôt avalé le poifon qu'il commença à en fentir l'effet, & il expira peu de temps après: habile, adroit politique, avec des intentions peu pures, & des

AN. 1363. Il eft empoifonné.

vûes trop intéressées, il procura un grand avantage à sa Patrie, puisqu'il la fit joüir, presque tout le temps qu'il la gouverna, d'un repos qu'elle ne goûtoit gueres depuis long-temps.

AN. 1363.

Les troubles ne pouvoient que renaître par sa mort. On prit les armes, on s'empara du Palais, & l'on arrêta ses trois freres. On s'assembla ensuite pour élire un nouveau Doge, & l'on prit de grandes précautions pour choisir des Electeurs impartiaux. Enfin Gabriel Adorne fut nommé pour succéder à Boccanegra. Il étoit Plébéïen & de la faction des Gibelins : mais sa douceur & sa sagesse promettoient une administration heureuse & paisible. Les Magistratures & les honneurs resterent encore au Peuple seul. Les Nobles exilés ne furent point rappellés, & presque toutes les choses demeurerent sur le même pied où elles étoient sous le Doge précédent.

Gabriel Adorne élu Doge.

AN. 1365.

Nouveaux projets des mécontens aidés des Visconti.

Cependant les mécontens des quatre principales familles qu'on avoit bannis, ou qui s'étoient retirés volontairement, voyant qu'ils n'avoient rien à espérer ni du Peuple, ni des Nobles qui étoient restés dans Gênes, se tour-

AN. 1365. nerent d'un autre côté pour reprendre le dessus. Ils se liguerent avec les Visconti & avec le Marquis de Final, qui firent entrer des troupes dans l'Etat de Gênes : mais elles furent repoussées. Ils crurent mieux réussir en excitant de nouvelles brouilleries parmi les Génois, & engagerent Leonard Montaldo, qui avoit été une des créatures de Boccanegra, à se soulever contre le nouveau Doge. Ainsi, tandis que les troupes de Visconti agissoient d'un côté, & s'emparoient de la Specie, Montaldo dans Gênes, à la tête de quelques Partisans, tâchoit de se rendre maître du Palais. Mais il étoit trop foible & trop peu accrédité. Il fut repoussé & forcé de sortir de la Ville. Les troupes Milanoises s'avançoient pourtant à grandes journées, & étoient déja à Chiavari; mais, apprenant que l'entreprise étoit manquée, elles s'en retournerent. Le Doge fit punir quelques-uns des coupables : les autres se réfugierent ou à Pise avec Montaldo, ou à l'armée des Visconti.

L'année suivante vit renaître de nouveaux efforts. Le Doge fut moins heureux : ses troupes furent battues par l'armée Milanoise, qui s'avança vers Gê-

AN. 1366.

nes d'un côté, tandis que Montaldo, ligué avec les mécontens, s'en approchoit de l'autre. Les ennemis, déja maîtres des Vallées de Bisagno & de Polsevera, forcerent enfin le Doge à parler d'accommodement : il fut conclu avec bien de la peine ; & les conditions furent que le Doge seroit conservé dans sa place ; qu'il payeroit par an quatre mille florins d'or aux Visconti, & leur fourniroit quatre cents Arbalétriers à pied qu'il entretiendroit à ses frais ; que les exilés auroient la liberté de rentrer dans leur Patrie ; & que Montaldo demeureroit banni pour deux ans seulement. Tels furent les principaux Articles du traité, auquel Montaldo ne fut pas sans doute appellé. Il prit le parti de se retirer à Asti.

An. 1366.

Accord avec les Visconti & les mécontens.

An. 1370.

La tranquillité qui suivit cette pacification ne dura pas plus de trois ans. On commençoit à se lasser du Gouvernement d'Adorne : on se plaignoit des impôts dont il surchargeoit l'État. Le Peuple murmuroit hautement, & refusoit de payer les taxes. Guillaume Ermirio & Dominique Fregose, Lieutenants du Doge, profiterent de ces dispositions. Ils se rendirent secrettement

Soulevement contre le Doge Adorne.

AN. 1370 dans une Eglise, où beaucoup de Peuple s'assembla ; ils déclamerent vivement contre l'avarice du Doge, & contre les impôts nouveaux : ils exhorterent ceux qui voudroient s'en affranchir à les suivre ; & la Populace, toujours avide de nouveautés, ne demandant pas mieux que de se porter où l'on voudroit, ils marcherent sur le champ vers le Palais. Le Doge, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette émeute, s'y enferma, & fit sonner la cloche dont on se servoit pour donner l'allarme : mais personne ne venant à son secours, & voyant que les mutins avoient mis le feu aux portes, il prit le parti de se sauver & s'échappa heureusement.

AN. 1371.

Dominique Fregose élu Doge.

Le Peuple maître du Palais élut Doge Dominique Fregose, * qui fut confirmé le lendemain d'une façon plus solemnelle. Son premier soin fut d'éloigner Adorne, qu'il exila à Voltagio : il enleva aux mécontens le Château de Roccatagliata une de leurs retraites.

Nouveaux mouvemens des mécontens.

Comme il étoit de la faction des Gibelins, les Guelfes gagnés par les mécontens conspirerent contre lui ; mais la conjuration étant découverte, les deux

* 13. Août.

principaux Chefs furent punis, & Jean de Fiefque, Evêque de Verceil, qui s'étoit approché pour les foutenir avec huit cents chevaux, fut obligé de s'en retourner. AN. 1371.

Durant les premieres années du Gouvernement de Frégofe, les Génois furent fort occupés d'une expédition en Chypre. Voici ce qui y donna lieu. Pierre de Lufignan, Roi de Chypre, avoit été tué en 1370. par fes propres freres, & Perrin fon fils lui avoit fuccédé. A la cérémonie de fon couronnement, il y eut de grands débats pour la préféance entre les Génois & les Vénitiens qui s'y trouverent. Le Roi décida en faveur des Vénitiens; & les Génois réfolurent de s'en venger. Le lendemain ils vinrent au Palais avec des armes cachées fous leurs habits. On s'en apperçut, on les faifit, & ils furent jettés par les fenêtres. Le Roi porta plus loin le reffentiment, & ordonna qu'on maffacrât tous les Génois qui fe trouveroient dans l'Ifle. Cette nouvelle fut bientôt portée à Gênes. On arma fur le champ fept galeres, qui furent fuivies d'une Flotte nombreufe. Quatorze mille hommes de pied & deux mille che-

Expédition des Génois en Chypre.

AN. 1373.

AN. 1373. vaux débarquerent dans le Royaume de Chypre, & y mirent tout à feu & à ſang. La Reine Mere, mécontente du Gouvernement, leur livra Famagouſte : & les Génois, maîtres de preſque toute l'Iſle, n'accorderent la paix qu'à condition qu'on leur payeroit un tribut annuel de quarante mille écus. Quelques Auteurs diſent que par ce Traité ils devoient rendre Famagouſte : mais ils la

AN. 1374. garderent ; & laiſſant ce miſérable Royaume dans la plus grande déſolation, emmenerent avec eux à Gênes, pour ôtages, le Sénéchal de Chypre, Jacques de Luſignan, l'un des oncles du Roi, deux enfans du Prince de Galilée, & pluſieurs des principaux Barons.

Sixieme guerre contre Veniſe.

Cette expédition fut ſuivie d'une guerre bien plus ſérieuſe que les Génois eurent à ſoutenir contre les Véniтiens, & qui réveilloit celle de Chypre. L'Iſle de Ténédos fut l'objet de cette guerre. Ces deux Peuples avoient des prétentions ſur cette Iſle, qui étoit trop à leur bienſéance pour ne pas chercher à les faire valoir à quelque prix que ce fût. Elle appartenoit à l'Empire Grec ; & ils ſe prévaloient des donations qu'ils prétendoient leur en avoir

été faites. Les Vénitiens s'en emparerent les premiers, & les Génois se disposerent à les en chasser. Chacun se fortifia par des ligues. Venise s'allia avec les Visconti & le Roi de Chypre; Gênes avec Louïs, Roi de Hongrie, le Patriarche d'Aquilée & François Carrera, Seigneur de Padoue. AN. 1376. AN. 1377.

La Flotte que les Génois armerent, pour se rendre maîtres de Ténédos, ne réussit point: les Vénitiens s'y maintinrent, & leurs galeres battirent les galeres Génoises. Pendant ce temps, les alliés des deux Peuples ravageoient réciproquement diverses parties des Etats de Gênes & de Venise; & le Roi de Chypre aidé des Vénitiens assiégeoit Famagouste; mais il fut obligé d'abandonner ce siege. On se prépara à faire la guerre avec encore plus de vigueur & de plus grandes forces la campagne suivante. On résolut d'anéantir toutes dissentions domestiques; & les exilés furent rappellés. Mais, pour conserver la tranquillité dans Gênes, il eût fallu étouffer l'ambition de ses Citoyens. De nouveaux troubles naissoient au milieu des précautions mêmes qu'on prenoit pour les éteindre. Antoine AN. 1378.

Nouveaux troubles dans Genes.

AN. 1378. Adorne & Nicolas Guarco cherchoient toutes les occasions de perdre le Doge, pour monter en sa place : ils répandoient par tout mille calomnies contre lui & son frere ; & ils vinrent à bout de faire oublier les importans services que l'Etat recevoit tous les jours de l'un & de l'autre. Le 17. de Juin le Peuple avoit pris les armes pour se défendre contre les Vénitiens, qui, disoit-on, étoient déja maîtres de Porto-Venere : mais c'étoit un faux bruit qui avoit servi de prétexte pour s'armer. Le Peuple conduit par Adorne & Guarco, tournant subitement vers le Palais, s'en empara. Le Doge & son frere furent jettés en prison, sans qu'on pût leur faire le moindre reproche. Adorne fut proclamé Doge : mais quelques heures après on lui substitua Guarco. Ainsi finit l'administration de Frégose, dont la douceur, la modération, la sagesse ne purent fixer l'inconstance d'un Peuple qui ne pouvoit ni se passer de maîtres, ni les souffrir.

Antoine Adorne élu Doge, Nicolas Guarco lui est substitué le même jour.

Selon la politique des nouveaux Doges, Guarco commença par bannir de Gênes toute la famille des Fregoses. Il ordonna ensuite que les Magistratures

AN. 1379.

& les emplois feroient dorénavant partagés entre le Peuple & les Nobles. Après ces premiers foins, donnés aux affaires du dedans, il mit toute fon attention à la guerre contre Venife. Une Flotte de vingt-deux galeres, commandée par Lucian Doria, rencontra près de Pola * la Flotte Vénitienne à peu près de la même force. Les Génois remporterent une victoire complette. Ils prirent quinze galeres, fur lefquelles ils firent près de deux mille cinq cents prifonniers. Mais Doria n'eut pas le plaifir de jouïr de fon triomphe : au milieu de l'action, ayant hauffé la vifiere de fon cafque, il reçut à la tête un coup de lance dont il expira fur l'heure. On déroba à fa Flotte la connoiffance de fa mort jufqu'après le combat. Sa perte toucha vivement fes Soldats & fes Matelots dont il étoit adoré. C'étoit un des meilleurs hommes de Mer, & des plus grands Capitaines de fon temps : digne par fes talens militaires de la confiance des troupes, il n'étoit pas moins digne de leur amour par fes bontés. On rapporte que ce grand homme commandant fur les Côtes d'Efclavonie une

Grande victoire fur les Vénitiens.

* Le 5. de Mai.

AN. 1379. Flotte qui manquoit de vivres, & d'argent pour s'en pourvoir, distribua aux Matelots & aux Soldats jusqu'à sa vaisselle d'argent, qui se montoit à une somme considérable; & un misérable rameur s'étant jetté à ses pieds à demi-mort de faim, il coupa la boucle de sa ceinture, la seule chose de prix qui lui restât, & la lui donna. L'Etat fut sensible à la perte de son Amiral, & témoigna sa reconnoissance par les bienfaits dont il combla ses héritiers.

Quelques ravages sur les Côtes de l'Etat de Venise furent les suites de la victoire qu'on venoit de remporter. La Flotte Génoise, renforcée jusqu'à soixante galeres, fut bientôt en état de former des projets plus considérables. Elle étoit commandée par Pierre Doria, qui possédoit les plus grandes qualités pour la guerre; mais qui y joignoit une hauteur, une roideur, une inflexibilité qui lui fit perdre tout le fruit des avantages les plus décisifs. A la tête d'une Flotte si supérieure, il vogua vers Venise, après s'être emparé de quelques Places qui se trouverent sur son chemin, le long de la Côte. Il s'arrêta à Chioggia, qui n'est éloignée de Ve-

nise que de vingt-cinq milles, & la força. Cette fâcheuse nouvelle jetta l'allarme & la consternation dans la Capitale. Malgré les soins qu'on avoit pris pour la mettre en état de défense, on ne pouvoit gueres se flater qu'elle résistât long-temps aux forces qui la menaçoient. Environnée d'ennemis devant lesquels ni ses troupes ni ses vaisseaux n'osoient paroître; à la veille de manquer de subsistance; dans l'impossibilité d'en faire venir ni par terre ni par mer, il ne lui restoit d'autre parti à prendre que de traiter de la paix, à quelques conditions que ce pût être.

AN. 1379. & suiv.

On assiege Venise.

AN. 1380.

Les Vénitiens se hâterent donc de députer vers Doria, pour négocier un accommodement. Les Députés firent souvenir l'Amiral Génois de l'inconstance de la Fortune, & ne dissimulant point leurs malheurs, l'exciterent à les terminer, en leur accordant la paix qu'ils demandoient, à des conditions supportables. Mais Doria, aveuglé par ses succès, leur prescrivit des Loix si dures, que les Députés eurent peine à les entendre jusqu'au bout. Pour toute grace, il accordoit la vie aux Vénitiens, & ne leur laissoit pas même leurs biens.

Les Vénitiens demandent la paix: on l'offre à des conditions trop dures.

AN. 1380. Une réponse si dure révolta tous les esprits. La frayeur se tourna en désespoir; & l'on ne parla plus que de se défendre jusques aux dernieres extrémités. Barnabé Visconti, Allié de Venise, tenta de faire une diversion. Il fit avancer quelques troupes vers Gênes : mais elles furent taillées en pieces.

Quelques efforts que le désespoir fît faire aux Vénitiens, ils ne pouvoient que périr; & la faim seule les auroit bientôt détruits, si les Génois, demeurant tranquilles dans leurs postes, se fussent contentés de les tenir étroitement bloqués : mais Doria, méprisant des ennemis qu'il ne croyoit plus capables de lui résister, & voulant finir promptement la guerre, fit partir de Chioggia trente galeres qui s'approcherent de Venise. Après quelques tentatives qui ne réussirent point, elles se retirerent à trois milles de cette Ville. Là elles furent attaquées par quantité de petites barques & de bâtimens légers, que les Vénitiens armerent en hâte, & qui causerent beaucoup de dommage aux galeres Génoises. Ces petits bâtimens voltigeoient sans cesse autour d'elles, & les attaquoient de tous côtés,

AN. 1380.

tandis que les galeres ne manœuvroient qu'avec beaucoup de difficulté, parce-qu'elles ne pouvoient sans risque sortir d'un canal où elles étoient; l'eau n'ayant pas ailleurs assez de profondeur pour elles. Elles étoient encore plus incommodées par l'artillerie dont chacune des barques Vénitiennes portoit quelques pieces. C'étoit la premiere fois qu'on voyoit de l'artillerie en Italie, dont l'effet ne pouvoit manquer de surprendre & d'embarrasser beaucoup les Génois.

Désavantages des Génois.

Les Vénitiens avoient trop bien fermé leur port, pour qu'on pût les forcer par mer. Les Génois tournerent leurs efforts du côté de la terre: mais ils n'y furent pas plus heureux. Mon dessein n'est pas d'entrer dans tous les détails de ce siege. Il me suffira de dire que les Génois, par une négligence qui venoit sans doute de trop de confiance, laisserent enfermer dans Chioggia les galeres & les Troupes qu'ils y avoient. Ils ne prirent pas non plus assez de précautions pour empêcher les Vénitiens de recevoir des convois par mer. Peu à peu l'ardeur des Génois se rallentit, & les affaires des Vénitiens se rétablirent. Ces derniers remportoient presque tou-

AN. 1380. jours quelques avantages ; & leur artillerie, dont les Génois manquoient absolument, leur étoit d'un grand secours. Doria fut emporté d'un coup de canon, & Gaspard Spinola fut nommé pour le remplacer. Enfin la partie de l'Armée

AN. 1381. Génoise assiégée dans Chioggia, manquant de vivres, désespérant d'être secourue, accablée des fatigues d'une longue défense, se rendit à discrétion. Les Vénitiens y prirent quatre mille hommes, dix-neuf galeres, & quantité d'autres bâtimens. Le reste de la Flotte des Génois prit sa revanche sur diverses Places de la Côte de Venise, s'emparant des unes, brûlant & ravageant les autres.

Les troubles domestiques font rappeller la Flotte Génoise.

Gênes se fatiguoit d'une guerre si opiniâtre & si longue. Des troubles domestiques allarmoient le Doge. Les Adornes, les Fregoses, & d'autres mécontens remuoient. On rappella Gaspard Spinola & sa Flotte. Elle arriva bientôt à Chiavari ; & les Troupes qu'elle portoit étant débarquées, marcherent contre les mécontens, qui firent d'abord quelque résistance : mais ils furent battus ; & l'on en prit plusieurs, dont quelques-uns furent punis. On n'avoit

n'avoit cependant pas perdu tout-à-fait de vûe la guerre de Venise; & l'année suivante on fit partir une nouvelle Flotte pour la mer Adriatique. Mais les deux partis étoient rebutés, & souhaitoient véritablement la paix. Amé VII. Duc de Savoye, en fut le Médiateur; & elle fut conclue au mois d'Août 1382. bien moins glorieusement & moins avantageusement pour les Génois, qu'elle ne l'eût été trois ans plûtôt. Il ne leur resta pas même l'Isle de Ténédos. Il fut arrêté que cette Isle n'appartiendroit en propre à aucun des deux Peuples; & les Génois n'obtinrent autre chose, sinon que les Vénitiens détruiroient le Fort qu'ils y avoient fait bâtir: condition que les Vénitiens eurent de la peine à remplir, & qui pensa même renouveller la guerre. Mais enfin le Fort fut détruit, & la bonne intelligence entre les deux Peuples fut solidement rétablie.

AN 1382.

Paix avec les Vénitiens.

Les Génois n'étoient pas faits pour la tranquillité; & la paix qu'ils venoient de conclurre ne leur servit qu'à se livrer davantage à leurs querelles domestiques. Rien n'avoit été plus doux, ni plus sage, que l'administration de leur

Dissentions domestiques.

AN. 1383.

An. 1383. Doge, Nicolas Guarco. On murmuroit cependant contre lui. Le Peuple se plaignoit de ce qu'il avoit appellé les Nobles aux emplois publics. Il lui reprochoit l'augmentation des impôts, suite inévitable des frais d'une longue guerre. On lui faisoit un crime de ce qu'il entretenoit une Garde pour sa sûreté. Un Doge, disoit-on, ne doit être gardé que par ses vertus & par l'amour de ceux qu'il gouverne. Les Gardes ne sont que pour les tyrans, ou pour ceux qui aspirent à le devenir. Tels étoient les discours qu'on tenoit de toutes parts, & qu'avoient soin de répandre avec affectation les ennemis personnels du Doge, & ceux qui songeoient à le déposséder.

De ce nombre étoient Leonard Montaldo, dont j'ai déja parlé, & Antoine Adorne, supplanté par Guarco, dans l'instant même de son élection. Ils animerent la populace au point qu'elle prit les armes, & courant tumultueusement dans les rues demanda avec menaces que l'on supprimât sur le champ les impôts. Les mutins étoient bien au nombre de deux mille. Ils s'assemblerent dans l'Eglise de saint Dominique, & Montaldo y accourut. Là on examina

ce qu'il convenoit de réformer dans l'Etat, & il fut convenu qu'on s'arrêteroit à demander que les Nobles fussent exclus du Gouvernement; que tout le Conseil du Doge fût tiré du Corps du Peuple, & que les nouveaux impôts fussent supprimés. Montaldo fut nommé, avec trois autres des principaux de l'Assemblée, pour informer le Doge de ce résultat. AN. 1383.

Troubles & désordres.

Les Députés furent suivis de toute la populace, qui remplit la Place vis-à-vis le Palais, & ne cessoit de crier que l'on abolît les impôts. Le Doge fit dire qu'il y consentoit, & même qu'on annullât les ordonnances qu'on avoit faites en sa faveur. Il fit jetter au même temps du haut d'un balcon ces ordonnances au Peuple, qui les déchira sur le champ. Lorsque la nuit fut venue, le Doge assembla cent des principaux Citoyens, pour délibérer avec eux sur ce qu'il avoit à faire. Il s'agissoit d'apaiser le Peuple; & l'on décida qu'on déclareroit les Nobles exclus des affaires publiques; que l'on mettroit bas les impôts, & que l'on rappelleroit les Fregoses & les autes exilés. Ces satisfactions ne calmerent pas les esprits. On

AN. 1383. nomma donc huit perſonnes du Peuple, dont Montaldo fut du nombre, pour convenir des choſes que l'on vouloit réformer, & pour rétablir la tranquillité. Ces nouveaux Commiſſaires commencerent par faire publier que l'on mît bas les armes : mais ils ne purent ſe faire obéir. Le tumulte augmentoit de plus en plus ; les rues étoient pleines de gens armés : on n'entendoit que des cris confus, au milieu deſquels on diſtinguoit le nom d'Antoine Adorne.

Un Receveur des revenus publics fut aſſommé ; & le déſordre auroit été plus loin, ſi quelques-uns des plus ſages Citoyens n'euſſent adouci les eſprits prêts à ſe porter à toute extrémité, ſans meſure, comme ſans motif. Il y avoit déja pluſieurs jours que le tumulte duroit. Enfin commençant un peu à ſe calmer, le Doge, qui n'avoit oſé paroître, reprit courage, & fit aſſembler le Peuple *. Il rejetta ſur les néceſſités de l'Etat les impôts dont on ſe plaignoit. Il déclara que ces impôts étoient ſupprimés, & qu'il avoit tâché de ſatisfaire également aux autres chefs de demandes qu'on avoit formés. » Que voulez-vous de

* 24. de Mars.

AN. 1383.

» plus, ajoûta-t'il, & qui vous retient » ſous les armes ? Vous ſuis-je devenu » odieux ? Etes-vous las que je ſois vo- » tre Doge ? Il n'eſt pas beſoin d'em- » ployer la force pour me faire quitter la » dignité que vous m'avez confiée. Di- » tes un mot, & vous me verrez vous » la remettre du même front que je l'ai » reçue.

Le Peuple, flatté de ce diſcours, s'écria que ce n'étoit point ſon abdication qu'on demandoit ; qu'on étoit content de ſon adminiſtration : & qu'on ſeroit pleinement ſatisfait, pourvû que les impôts ne fuſſent point rétablis. C'étoit là en effet le ſeul point qui touchoit particulierement le Peuple : mais ce n'étoit pas ce qui intéreſſoit le plus ceux qui le faiſoient agir. Sur ces entrefaites, Antoine Adorne, qui avoit bien contribué à exciter tous ces troubles, & qui avoit compté en tirer parti, débarqua de nuit à Gênes. Le Doge ſentit bien que s'il y reſtoit, les troubles ne tarderoient pas à renaître. Il lui donna ordre de ſe retirer ſur l'heure à Savone, juſqu'à ce que le repos fût tout-à-fait affermi. Il partit en effet ; mais dès le lendemain ſes partiſans commencerent

AN. 1383. à cabaler. Ils répandirent à ſon ſujet mille faux bruits : les uns diſoient qu'on l'avoit fait noyer en pleine mer ; d'autres, qu'on l'avoit fait mourir ſecretement dans le Palais, ou du moins qu'on l'y retenoit priſonnier. Ceux qui lui étoient attachés prirent les armes, & refuſerent de les quitter juſqu'à ce qu'ils fuſſent certains de ce qu'Adorne étoit devenu.

Montaldo, qui avoit ſes vûes, & qui ne pouvoit voir qu'avec une jalouſie ſecrette la faveur d'Adorne, certifia au Peuple qu'il étoit ſain & ſauf à Savone, d'où il ne tarderoit pas à revenir. Le Peuple, qui avoit beaucoup de confiance à Montaldo, ſe tranquilliſa ſur cette aſſurance ; & tout paroiſſoit tendre à la paix : mais le Doge n'avoit pas moins ſes inquiétudes. Le retour d'Adorne l'allarmoit toujours. Il étoit fixé au 16. d'Avril. La veille, Guarco crut devoir, pour ſa ſûreté, faire entrer dans la Ville quantité de gens des vallées voiſines, dont il étoit ſûr, & quatre cents hommes de Troupes réglées. Ces précautions le perdirent.

Le Peuple, mécontent de ce qu'on avoit introduit des Troupes dans la

Ville, prit les armes à l'arrivée d'Adorne, & s'assembla dans l'Eglise de San-Siro. Adorne s'y rendit sur le champ, accompagné de Montaldo, & de Pierre Fregose, qui étoit, aussi-bien qu'Adorne, rappellé de son exil. Ils se mirent à la tête de près de trois mille hommes, qu'ils y trouverent, & marcherent droit au Palais. Guarco s'y étoit mis en état de défense, le mieux qu'il lui avoit été possible, dans le peu de temps qu'il avoit eu; & il ne fut point surpris quand il se vit attaqué. Les mutins commencerent par essayer de briser les portes, ou d'y mettre le feu. Ils furent d'abord assez vigoureusement repoussés: mais leur nombre croissant toujours, le Doge sentit bien qu'il falloit céder. Il se sauva par une issue secrette dans l'Eglise de saint Laurent, & la nuit étant venue, il se jetta dans une barque, & se réfugia à Final. An. 1383.

Le Doge est obligé de se sauver.

Les mutins se rendirent maîtres du Palais. La Populace triomphoit. Tout retentissoit de cris de joie. On sonnoit toutes les cloches. Le Peuple couroit dans les rues, criant de tontes parts: *Un Doge, Un Doge*. Mais les Chefs de tout ce tumulte étoient bien éloi-

Suite des troubles.

An. 1383. gnés de s'accorder. Montaldo avoit assemblé les principaux Citoyens dans une des salles du Palais, pour procéder à choisir un Doge selon les regles d'une élection solemnelle. Adorne étoit monté dans l'appartement qui étoit au-dessus; & suivi de ses partisans, il avoit pris lui-même en leur présence les marques de la dignité de Doge. Montaldo cependant l'avoit fait avertir de venir assister à l'élection qu'on faisoit; & voyant qu'Adorne ne descendoit point, on élut Doge Frédéric Pagana.

Frédéric Pagana élu Doge: il se retire.

Adorne, à cette nouvelle, descendit avec précipitation, & menaça de tuer Pagana, s'il osoit se montrer. Pagana étoit d'un caractere doux & pacifique. Il ne crut pas devoir risquer ses jours pour une place qu'il n'envioit point; & il se retira. Montaldo sortit aussi, & Adorne resta maître du Palais. Mais il n'en étoit gueres plus avancé. Si Fregose sembloit d'accord avec lui, Montaldo ne se laissoit point gagner. En vain Adorne le fit solliciter, durant la nuit, de ne plus le traverser. Dès le lendemain Montaldo assembla le Peuple dans l'Eglise de San-Siro, & fit si bien qu'il se fit élire. Il n'eut garde de refuser

Continuation des troubles.

Leonard Montaldo élu Doge.

refuser cette dignité : mais il la reçut avec une modération affectée, déclarant ne l'accepter que pour six mois, & seulement pour avoir le temps de réformer l'Etat, & d'y rétablir le calme. Sitôt que l'élection fut faite, on en envoya donner avis à Adorne, lui enjoignant de céder la place à Montaldo. La populace de son parti l'engageoit à résister : mais il crut des amis plus sages, & résolut de céder aux temps. Montaldo prit tranquillement possession du Palais, & fut reconnu Doge avec les solemnités ordinaires. AN. 1383.

Il avoit de l'ambition, & beaucoup trop sans doute ; puisque, pour la satisfaire, il n'avoit pas craint d'exciter des troubles dans sa Patrie. Mais, à cela près, il avoit tous les talens nécessaires pour bien gouverner. Il débuta par un acte de clémence, qui fut d'autant plus admiré que les exemples en étoient rares à Gênes. Au lieu de bannir les Citoyens dont il pouvoit avoir quelque chose à redouter, il rappella l'ancien Doge Nicolas Guarco, & plusieurs autres exilés, dont il avoit même des sujets particuliers de se plaindre. Il ne se démit pas de sa dignité au bout de six

An. 1383. mois, comme il l'avoit déclaré en l'acceptant. Mais on lui vit continuer avec plaisir une administration où il se conduisoit avec tant de douceur & de sagesse. Les reglemens qu'il fit pour la réformation de l'Etat répondirent aux idées qu'on s'étoit formées de ses lumieres & de sa politique. Mais un Gouvernement si heureux dura trop peu. Montaldo mourut de maladie le 13. de Juin

An. 1384. Sa mort. 1384. On lui fit des obseques magnifiques. Il avoit été Notaire; & ses anciens Confreres tinrent le premier rang dans les cérémonies de ses funérailles.

Antoine Adorne élu Doge pour la seconde fois.

Il n'y eut point de tumulte pour lui choisir un successeur. Adorne fut enfin reconnu pour Doge, & demeura tranquille possesseur d'une place qu'il ambitionnoit depuis si long-temps. Il étoit d'un caractere assez différent de celui de Montaldo. Fier, févere, jaloux de se faire un nom fameux, & l'esprit rempli de grands projets & de hautes entreprises. Guarco ne se crut pas en sû-

An. 1385. reté sous un pareil Doge. Il sortit de la Ville, pour se réfugier ailleurs : mais le Marquis de Final, l'ayant fait arrêter, le mit entre les mains d'Adorne, qui le fit enfermer dans le Château de Lerici.

Urbain VI. assiégé dans Nocere par Charles III. Roi de Naples, s'adressa à Adorne, pour se tirer de cet embarras. Le Doge fit aussitôt partir dix galeres, qui amenerent Urbain à Gênes. Quelques années après, Adorne arma contre le Roi de Tunis, qui troubloit le commerce de la Méditerranée. Il fut aidé dans cette guerre par diverses Troupes, qui vinrent de France & d'Angleterre pour grossir son Armée. Après quelques évenemens on assiégea Carthage, qui soutint jusqu'à quatre assauts. On leva le siege, pour attaquer l'Armée ennemie dans son camp, & on la tailla en pieces : mais Carthage ne se rendit point ; & les assiégeans, qui commençoient à craindre de manquer de vivres, conclurent la paix aux conditions que le Roi de Tunis respecteroit dorénavant le commerce des vaisseaux Chrétiens ; qu'il délivreroit les esclaves, & qu'il payeroit une somme d'argent pour les frais de la guerre. AN. 1388. Diverses expeditions.

Ceux qui d'un rang obscur s'élevent aux premieres places ont souvent des défauts ou des vices ; mais ils ont nécessairement de grandes qualités. Le seul défaut que les Historiens reprochent AN. 1390. Caractere du Doge.

AN. 1390. à Adorne, eſt le défaut favori des grands hommes, l'ambition. Il réuniſſoit d'ailleurs preſque toutes les diverſes eſpeces de mérite. Moins adroit, moins doux, moins inſinuant que Montaldo; mais d'un génie plus actif, plus vaſte, plus élevé. Il étoit naturellement magnifique, & mettoit de la grandeur juſques dans les plus petites choſes. D'ailleurs ſans paſſions, vigilant, ſobre, dormant peu, toujours occupé, & donnant aux lettres le peu de loiſir que lui laiſſoient les affaires d'Etat. Reſpecté des Princes ſes voiſins, il fut ſouvent leur arbitre. Digne de gouverner, & capable de le bien faire, il mérita l'eſtime des Génois: mais il ne put fixer leur inconſtance.

Conſpiration contre lui.

Dès l'an 1387. il avoit découvert une conſpiration contre ſa perſonne; & les principaux complices avoient été punis. Trois ans après, il fut informé d'une conjuration nouvelle, dont Pierre Fregoſe fut le Chef. La plûpart des conjurés eurent le temps de ſe ſauver, & furent condamnés à l'exil: mais Fregoſe fut arrêté. Adorne, touché de ſe voir l'objet de ces complots, & de ſe trouver en bute à la haine de tant de

Citoyens, dont il croyoit n'avoir que de la reconnoissance à attendre; voyant tout à craindre de l'instabilité d'un Peuple injuste à l'égard de ses maîtres, & toujours prêt à en changer, balança long-temps sur ce qu'il avoit à faire. Sa fierté, sa sûreté peut-être vouloient la mort de Fregose: mais cette mort pouvoit irriter, au lieu d'inspirer la crainte, & redoubler les troubles, au lieu de les apaiser. Au milieu de cette incertitude, il prit un parti auquel on n'avoit garde de s'attendre. Cet homme ambitieux, qui avoit tout osé pour parvenir au premier rang, que ni les difficultés, ni les mauvais succès n'avoient rebuté, las des grandeurs dont il ne sentoit plus que le poids, résolut de les sacrifier à son repos. Il sortit de la Ville, sous prétexte d'aller passer quelques jours à sa maison de campagne *, & s'embarquant en cachette sur une galere qu'il avoit fait préparer, il se retira à Savone, abandonnant le Gouvernement, & sa Patrie même.

AN. 1390.

Il abandonne le Gouvernement.

Dès que la nouvelle de la retraite d'Adorne fut répandue, il y eut de grands mouvemens dans Gênes. On

* Le 3. d'Août.

AN. 1390. prit les armes, & l'on procéda à l'élection d'un nouveau Doge. Elle se fit assez tranquillement. La faction des Fregoses prévalut. Ce ne fut cependant point Pierre Fregose qui fut élu: on redoutoit son caractere haut & remuant. On lui préféra Jacques Fregose, fils de Dominique Fregose, qui avoit été Doge vingt ans auparavant. C'étoit un homme d'un esprit doux, tranquille, aimant le repos & les lettres, & peu propre à se maintenir dans une place qui n'attiroit que des jaloux & des ennemis. Adorne, ayant appris la nouvelle élection, crut qu'il ne couroit aucun risque en reparoissant dans Gênes, & demanda à y être reçu sur le pied d'un simple particulier. On tint

AN. 1391. là-dessus un grand Conseil. Il sembloit être de la politique du nouveau Doge de s'attacher les Adornes, pour les opposer à la faction des Guarco, qui avoient des prétentions, & qui pouvoient cabaler. Cependant Adorne fut refusé.

Adorne se souleve contre Fregose.

Ce refus le piqua sensiblement, & son ambition se réveilla. Il jura de remonter, à quelque prix que ce fût, au rang qu'il avoit quitté. Il faisoit trop

AN. 1391.

peu de cas de Fregose, pour le regarder comme un rival redoutable ; & ayant ramassé huit cents hommes, il s'avança jusqu'à saint Pierre d'Arena, où il s'arrêta quelques jours. Fregose cependant ne faisoit aucuns préparatifs pour se défendre. Soit indifférence, soit foiblesse, il refusa même les secours que le Marquis de Carretto lui envoyoit. Adorne eut tout le temps de se concerter avec les gens de son parti qu'il avoit dans la Ville ; & il y entra sans résistance. Le lendemain il marcha au Palais, & fit sommer Fregose de lui céder la place. Il fut aussitôt reconnu de nouveau pour Doge. Il n'eut garde de traiter mal un homme dont il avoit aussi peu à se plaindre que Fregose. Il le retint à dîner, puis le fit reconduire honorablement à son logis. Cependant il le fit mettre en prison quelque temps après, à l'occasion de quelques troubles qui s'éleverent ; & il fit couper la tête à deux des principaux mutins. De nouvelles cabales furent découvertes l'année suivante, & il en coûta la vie à un des coupables. Mais Adorne s'attira bientôt sur les bras de plus fâcheuses affaires.

Il est reconnu Doge pour la troisieme fois.

AN. 1392. Il avoit fait emprisonner Benoît de Viale, dont il croyoit avoir sujet d'être mécontent, & qui étoit frere de l'Evêque de Savone. Viale mourut de chagrin ; & son frere au désespoir chercha les moyens de le venger. Il alla trouver les Fiesques, & leur fit part de ses projets. Les Fiesques, & les autres Nobles mécontens, depuis quelque temps tranquilles, n'attendoient qu'une occasion favorable pour rentrer dans leur Patrie, & y reprendre la supériorité qu'on leur avoit arrachée. Ils reçurent l'Evêque de Savone à bras ouverts, & lui firent les plus belles promesses. Il rassembla aussitôt six cents hommes, avec lesquels il entra dans la Ville Elle étoit peuplée des ennemis d'Adorne. Baptiste Boccanegra, & Louïs Guarco, chacun avec leurs partisans, se joignirent à l'Evêque ; & tous ensemble se rendirent dans la Place de saint François. Adorne, revenu de la premiere surprise, fit marcher contre eux des Troupes qui, après un combat opiniâtre, les mirent en fuite, & firent prisonniers l'Evêque de Savone & Boccanegra. Le premier fut mis dans une étroite prison; l'autre fut banni.

Nouveaux troubles contre Adorne.

Pour Guarco, qui avoit aussi été pris, il eut le bonheur de s'échapper, quoique blessé à la jambe, & se sauva à Rhodes. AN. 1392.

Délivré de ces ennemis, Adorne tourna ses efforts contre les Nobles mécontens, & leur enleva plusieurs de leurs Places. Prévoyant de nouveaux troubles, il prit d'avance toutes les précautions possibles pour se soutenir. Il mit le Palais en état de défense, & prit à sa solde de nouvelles Troupes. En effet, les mécontens n'avoient point été rebutés par le mauvais succès de leur derniere entreprise, & en avoient concerté une autre avec les Montaldes. Ils avoient mis dans leur parti un grand nombre de Citoyens de la faction des Guelfes, & quelques-uns des plus riches habitans de Gênes. Antoine Montaldo, fils de Leonard Montaldo qui avoit été Doge, se chargea d'aller chercher le secours que les mécontens préparoient, tandis que le propre neveu du Doge regnant s'occupoit dans la Ville à soulever le Peuple. Enfin le 15. de Juin les conjurés se rassemblerent la nuit dans l'Eglise de San-Siro; & le lendemain, s'étant rendus maîtres de

AN. 1392. la porte S. André, ils firent publier par des crieurs publics un nouveau plan de Gouvernement.

Ils att.ndoient à toute heure le secours que leur devoit amener Montaldo, & qu'ils devoient introduire par la porte dont ils s'étoient emparés. Cependant ce secours n'arrivoit point ; & les conjurés, impatiens & inquiets, commençoient à se débander. Le Doge avoit à ses ordres des Troupes étrangeres, ausquelles les soulevés n'auroient pû résister avec leurs seules forces ; & Montaldo ne paroissant point, ils s'attendoient au premier instant à être accablés. Leurs Chefs prirent donc le parti de négocier leur pardon, & firent demander au Doge la permission de lui aller faire leurs excuses. Adorne y consentit : & l'on étoit occupé à dresser le sauf-conduit qu'ils demandoient, lorsque Montaldo arriva avec le secours.

Adorne contraint de se sauver. Antoine Montaldo est élu Doge.

Il entra dans la Ville, suivi des Troupes que lui avoient fourni les Nobles mécontens, & d'une multitude de Paysans ou de Citoyens qui s'étoient joints à lui sur la route, & qui ne cessoient de crier, *Vive Montaldo*. Ces cris apprirent au Doge le nouveau danger. Il lui

AN 1391.

parut ſi preſſant, qu'il ſe ſauva ſur le champ dans le Monaſtere de ſaint Dominique ; & la nuit ſuivante il ſortit de Gênes, accompagné de ſes principaux partiſans. Montaldo, ſans concurrent, devint facilement le maître. Il fut élû Doge, & ſon élection ſolemnellement confirmée. Le premier acte qu'il fit de ſon pouvoir fut de rendre aux Nobles, qui l'avoient ſi bien ſervi, les Châteaux & les Forts qu'on leur avoit ôtés. Cette action fut différemment interprétée. Les uns l'attribuerent à la reconnoiſſance des ſervices qu'il avoit reçus ; les autres à ſa politique, qui cherchoit à s'attacher de plus en plus ceux qui pouvoient le ſoutenir dans un poſte dont il s'étoit emparé par la force : preſque tous le blâmoient, d'accroître le pouvoir des Nobles aux dépens de celui de l'Etat, & de leur donner le moyen de renouveller, avec plus de ſuccès, ou du moins avec plus d'opiniâtreté, des prétentions qu'ils n'avoient pas oubliées.

AN. 1393.

Mouvemens contre lui.

Montaldo étoit un jeune-homme de vingt-trois ans, mais dont on concevoit les plus grandes eſpérances. Il étoit fils d'un pere dont la mémoire étoit chere & reſpectable aux Génois :

AN. 1393. il avoit un esprit vif, hardi; de l'ambition, des vûes : son caractere étoit cependant naturellement porté à la douceur & à la clémence. Un de ses proches parens, jaloux de son élévation, conspira contre lui: Montaldo en fut averti, & se contenta de le faire mettre en prison. Les Guelfes, comme on l'a vû, avoient aidé le nouveau Doge. Les Gibelins remuerent; mais ils furent bientôt forcés de se contenir. Ces mouvemens, peu considérables, furent suivis de troubles plus dangereux. Adorne s'étoit réfugié à Venise, plûtôt pour céder aux temps, que dans le dessein de renoncer à sa Patrie & aux honneurs. Jean Galeas Visconti, Duc de Milan, ne cessoit de l'exciter à se rétablir à Gênes, & lui promettoit de le soutenir; soit vraie amitié de la part du Prince Milanois, lié depuis long-temps avec Adorne; soit politique, qui lui faisoit espérer que Gênes, fatiguée de guerres civiles, le reconnoîtroit pour Souverain, comme elle avoit autrefois reconnu l'Archevêque de Milan son oncle. Adorne partit donc au commencement de Juin de l'an 1393. & s'avança jusqu'aux portes de Gênes. Mais Montal-

do sortit, & l'attaqua si brusquement, qu'il défit les Troupes qui le suivoient, & le força de se retirer sur les terres du Marquis de Carretto. Cependant les habitans des vallées voisines de Gênes, qui avoient pris les armes en faveur d'Adorne, ne laisserent pas de continuer à commettre quantité de désordres, qu'on eut beaucoup de peine à calmer.

An. 1393.

Mais les suites de l'entreprise d'Adorne n'étoient plus ce qui devoit inquiéter davantage le Doge. Gênes avoit toujours des factions prêtes à occuper la scene, dès qu'elle étoit libre. Chaque révolution étoit le germe d'une révolution nouvelle; & tant de Doges successivement chassés laissoient dans leurs familles des prétentions & des haines, qui multiplioient les partis presqu'à l'infini.

La douceur naturelle de Montaldo l'avoit empêché de suivre la politique de la plûpart des Doges ses prédécesseurs, qui avoient eu soin d'exiler tous ceux qu'ils avoient lieu de regarder comme leurs rivaux. Montaldo eut lieu de s'en repentir. Le 13. de Juillet toute la Ville prit les armes; & le jour

Autres troubles.

AN. 1393. ſuivant, Fregoſe aſſembla les partiſans dans l'Egliſe de San-Siro, tandis que Louïs Guarco & l'Evêque de Savone, qui ſans doute étoit ſorti de ſa priſon, à la tête d'un autre parti, allerent attaquer le Palais. Le Doge, aidé de ſes freres, fit la plus brave réſiſtance. Il ne ſe ménageoit point; & le combat devenoit long & ſanglant, lorſque Pierre Fregoſe arriva à ſon ſecours. Ayant appris ce qui ſe paſſoit, Fregoſe crut qu'il étoit de ſon intérêt de s'oppoſer à Guarco. Par là le Doge l'aidoit lui-même à ſe défaire d'un rival puiſſant; & ſi le Doge étoit obligé de céder, Fregoſe avoit toujours l'avantage de ſe trouver dans l'intérieur du Palais, & de s'y faire proclamer Doge avant Guarco même. Le ſecours de Fregoſe décida l'action; & au bout de trois heures la faction de Guarco fut miſe en fuite & diſſipée.

Montaldo n'enviſageoit plus d'ennemis; mais il en vit bientôt paroître auſquels il ne s'attendoit pas. Clément Promontorio, qui avoit auparavant ſuivi le Parti d'Adorne, vint attaquer le Palais, ſur le ſoir, à la tête de plus de mille hommes. Les Gens de Montaldo

& de Fregose, fatigués d'un combat qui avoit duré une grande partie du jour, n'étoient pas en état de soutenir une attaque nouvelle de gens frais & bien armés. Montaldo crut donc devoir quitter la partie; & ayant trouvé le moyen de sortir du Palais, il se retira tranquillement dans sa maison. Fregose, selon son projet, se hâta de se faire proclamer Doge par les siens: mais il n'étoit pas assez fort pour faire valoir cette proclamation; & il fut obligé bientôt de céder la place à Promontorio, qui se fit proclamer Doge à son tour. De pareilles élections ne pouvoient être du goût d'un Peuple toujours en armes pour le prétexte de sa liberté. On ne vit qu'avec chagrin l'élévation de Promontorio; & les ennemis d'Adorne, dont il étoit créature, s'assemblerent en grand nombre dans l'Eglise de Ste. Marie des Vignes. Ils y élurent douze Commissaires, qu'ils chargerent de régler la forme du Gouvernement, & de pacifier la Ville: & leur premier soin fut de chasser Promontorio du Palais.

AN. 1393.

Le Doge Montaldo se retire.

Fregose & Promontorio se font successivement proclamer Doges.

Gênes étoit dans une agitation étrange. On ouvroit mille avis différens. Les

AN. 1393.

uns vouloient rappeller Montaldo; les autres vouloient qu'on nommât un nouveau Doge. Quelques-uns proposoient de se soumettre aux Ducs de Milan; d'autres à quelque autre Puissance étrangere. Les douze Commissaires, voyant qu'on ne pouvoit s'accorder sur rien, nommerent Doge, par provision & pour un an seulement, François Justiniano, Citoyen tranquille, plein de douceur & de sagesse. Mais les troubles n'étoient pas prêts de finir.

François Justiniano créé Doge.

Nouveaux troubles.

Adorne, qui ne se rebutoit jamais, ayant obtenu de nouveaux secours du Duc de Milan, rentra sur les terres de Gênes, & s'avança jusqu'à Voltri. D'un autre côté, les Nobles mécontens prirent les armes, sous prétexte de défendre l'Etat; mais ils furent battus par la faction d'Adorne. Le désordre & la confusion que tous ces troubles jettoient dans Gênes furent encore augmentés par l'abdication volontaire de Justiniano, qui, se voyant hors d'état de remédier à de si grands maux, remit une dignité qu'il ne pouvoit soutenir, & se renferma chez lui. La désolation étoit montée à son comble. On s'attendoit à tout instant à voir Adorne aux

Justiniano abdique.

aux portes de la Ville. Le Peuple, sans Chef, couroit dans les rues, & s'assembloit sur les Places, sans prendre aucune résolution. Quelques-uns se cachoient; les autres transportoient leurs meilleurs effets dans les Monasteres ou dans les Eglises. Tout présentoit l'image du désespoir & de la consternation. AN. 1393.

Montaldo & Boccanegra, à la tête de quelques gens qu'ils avoient rassemblés, tenterent en vain de s'opposer à quelques Troupes qu'Adorne envoya pour s'emparer d'une porte. Adorne arriva lui-même * peu après, suivi d'environ sept mille hommes, dont cinq mille étoient des Troupes réglées. Au lieu de marcher droit au Palais, il fit tenir le reste du jour ses Troupes sous les armes sur les Places, & se retira, comme s'il n'eût eu rien à craindre, dans la maison qu'il avoit dans la Ville. Cette lenteur le perdit. Montaldo rassembla sur le soir environ cinq cents hommes, & tomba tout-à-coup sur les gens d'Adorne. Soit qu'ils crussent avoir affaire à des ennemis supérieurs, soit que, ne s'attendant pas à être attaqués, la surprise contribuât à leur dé-

* Le 2 d'Août.

AN. 1393. ſordre, ils furent rompus en un moment. Un grand nombre furent faits priſonniers, & le reſte s'enfuit avec Adorne hors de la Ville. Montaldo, après cette belle action, retourna tranquillement chez lui, où il paſſa le reſte de la nuit. Le lendemain, il alla au Palais, comme un ſimple particulier. Il n'entra pas même au Conſeil qui s'y aſſembla; mais il y fut de nouveau élû Doge, au grand contentement de tout le Peuple, qui ne pouvoit trop lui marquer ſa reconnoiſſance du ſervice important qu'il venoit de rendre à l'Etat. On aſſigna pour récompenſe, à lui & à ſes freres, des penſions ſur les fonds publics; & l'on conſacra par des fêtes ſolemnelles la mémoire de l'expulſion d'Adorne, & du triomphe de Montaldo.

Antoine Montaldo de nouveau reconnu Doge.

Chacun rendoit bien juſtice au mérite du Doge; mais il n'en avoit pas moins de rivaux; & les conſpirations recommencerent. Baptiſte Boccanegra fit une tentative qui lui réuſſit mal, & il fut forcé de ſortir de la Ville. Quelques partiſans d'Adorne remuerent, & ne furent pas plus heureux. Boccanegra revint à la charge, & fut

AN. 1394. Nouvelles conſpirations contre lui.

pris. On lui fit son procès, & il fut condamné à perdre la tête: l'échaffaut fut dressé vis-à-vis le Palais; & le Doge ayant paru à la fenêtre, dans l'instant qu'on alloit exécuter Boccanegra, il se laissa toucher par les excuses de ce malheureux, & par les prieres de ceux qui s'intéressoient à le sauver, & lui accorda sa grace. Après avoir signalé ainsi sa clémence, Montaldo, toujours en bute à des conspirations nouvelles, résolut de quitter une place où les Génois ne pouvoient souffrir personne; & sur la fin de Mai 1394, étant monté sur une galere, il se retira à Monaco. Il en avoit donné le Gouvernement à un de ses parens, & s'attendoit à être bien reçu. Mais un Doge fugitif parut au Gouverneur un hôte dangereux; & Montaldo, voyant qu'il y avoit peu de sûreté pour lui dans cette retraite, passa à Savone, puis à Gavi, dont le Gouverneur, qui lui étoit vraiment attaché, lui remit le Fort.

AN. 1394.

Il se retire.

Gênes avoit cru se rendre libre en chassant ces quatre puissantes familles nobles, les Spinola, les Doria, les Grimaldi, les Fiesques, dont les factions l'avoient si long-temps déchirée.

AN. 1394.

Mais quatre familles Plebeïennes avoient pris leur place ; & les Adornes, les Fregoses, les Guarco, les Montaldo, ne causoient pas des divisions moins cruelles. On ne choisit point parmi elles le successeur de Montaldo. Ce fut Nicolas Zoaglio, un des partisans de Pierre Fregose, & dont on estimoit la sagesse & la probité. Adorne crut qu'il étoit de sa politique de se metrre bien avec le nouveau Doge : il y réussit ; & Zoaglio trouva par là le moyen de s'attirer la haine de tous les ennemis d'Adorne. De nouvelles conspirations furent les suites de ces haines. Le Doge s'en tira heureusement ; & les principaux conjurés furent arrêtés & mis en prison. Le Peuple murmura beaucoup. Zoaglio crut l'apaiser, en relâchant les coupables : mais cet acte de clémence, ou plûtôt de foiblesse, au lieu de calmer les mutins, ne servit qu'à leur donner des Chefs ; & dès le même jour les Guarco, ligués avec les Fregoses, marcherent en force vers le Palais, & l'attaquerent. Zoaglio n'étoit pas homme à leur résister long-temps : il se retira sur le champ dans sa maison : & Antoine Guarco & Pierre Fregose,

Nicolas Zoaglio élu Doge.

Conjurations contre le Doge.

Il se retire.

maîtres du souverain pouvoir, n'eurent plus qu'à le disputer entr'eux. AN. 1394.

La décision ne fut point sanglante. Les deux concurrens convinrent de tirer au sort; & le sort fit Doge Guarco. Le lendemain on lui confirma cette dignité. Un Doge parvenu par de pareilles voies ne pouvoit gueres se flatter d'un pouvoir durable & sans contradiction. Zoaglio fut le premier à remuer, & ne réussit pas: mais de nouveaux orages se formoient de toutes parts, & venoient fondre sur Gênes. Luc de Fiesque y arrivoit avec six cents hommes, Antoine Montaldo avec quatre cents; & Antoine Adorne, presque dans le même temps, entroit dans le Port sur une galere. Tant de factions différentes annonçoient les plus affreux désordres. Les premiers efforts ne furent pas contre Guarco. Montaldo, apprenant l'arrivée d'Adorne, monta à bord de sa galere, avant qu'il en fût descendu; & profitant du mauvais état où la tempête l'avoit mise, s'en rendit le maître, & fit prisonnier Adorne: mais peu de jours après il s'accommoda avec lui, & le relâcha. Les principaux partis s'étant réunis contre le Do-

Antoine Guarco lui succede.

On conspire contre lui.

AN. 1394. ge, il ne lui resta de ressource que la fuite: il s'embarqua secrettement, & se réfugia à Savone. Le départ du Doge fut suivi de querelles entre les Gibelins, partisans d'Adorne, & les Guelfes partisans des Fiesques, qui réciproquement exercerent quantité de ravages: mais les Gibelins étoient bien supérieurs; & Adorne n'avoit de rival redoutable que Montaldo, qu'il trouva adroitement le moyen d'écarter.

Il se sauve à Savone.

Il lui représenta que leur ambition plongeoit leur Patrie dans les plus affreux malheurs; qu'il étoit temps de la laisser respirer, & qu'ils ne pouvoient mieux assurer sa tranquillité, qu'en renonçant tous deux à la dignité de Doge, & faisant nommer à cette place quelque citoyen paisible, qui ne fût engagé dans aucune faction. Montaldo se laissa séduire par les belles paroles d'Adorne. Il promit tout ce qu'il voulut; & tous deux assemblerent le Peuple, surpris de trouver entre ces anciens ennemis une si grande intelligence, & curieux de voir à quoi aboutiroit cette union si peu attendue. L'assemblée se tenoit dans l'Eglise de saint François. Adorne y fit un discours éloquent &

pathétique, dans lequel il rappelloit tous les maux que ſon ambition, & celle de ſes pareils, avoit cauſés à la République : il en demanda pardon, les larmes aux yeux ; il déclara qu'enfin le Ciel lui avoit inſpiré de meilleurs ſentimens ; que Montaldo les partageoit ; qu'ils renonçoient tous deux à des honneurs qui coûtoient ſi cher à l'Etat ; & qu'ils ne deſiroient l'un & l'autre, que de voir le Gouvernement entre les mains d'un homme de bien, qui, ſans attachement pour aucun parti, n'eût d'autre but dans ſon adminiſtration que le bonheur de ſa Patrie. AN. 1394.

Montaldo confirma le diſcours d'Adorne. Il parloit ſincerement : mais Adorne avoit ſes deſſeins ; & ne cherchant qu'à en impoſer à la multitude par un déſintéreſſement affecté, il faiſoit jouer des reſſorts ſecrets, auſquels Montaldo, qui ne s'en doutoit pas, n'avoit eu garde de rien oppoſer. Quatre-vingt-dix des principaux Citoyens ſe retirerent dans la Sacriſtie, pour délibérer ſur l'élection d'un Doge. Auſſitôt la populace commença à crier qu'il falloit élire Adorne ; & il fut effectivement élû à la pluralité de ſoixante douze

AN. 1394.

Antoine Adorne élu Doge pour la quatrieme fois.

voix contre dix-huit. C'étoit la quatrieme fois que cette dignité lui étoit conférée. Il fut conduit au Palais par la populace, enchantée des beaux ſentimens qu'il avoit étalés : mais les bons Citoyens, qui n'avoient pas tardé à ſentir ſa ruſe, gémiſſoient ſincerement du ſort de leur Patrie. Pour Montaldo, au déſeſpoir de ſe voir dupé, aigri plus que jamais contre Adorne, l'eſprit rempli de projets de vengeance, il ſortit de la Ville, & ſe retira à Gavi.

Trait de vertu remarquable d'un Citoyen Génois.

Interrompons pour un moment le récit de tant de funeſtes révolutions : les Lecteurs ne peuvent que me ſavoir gré, de détourner un inſtant leurs yeux du triſte tableau que je leur trace. Au milieu de tant de crimes & de déſordres, donnons au moins l'exemple d'une vertu ; & contribuons à conſerver la mémoire d'une action trop belle pour ne pas être tranſmiſe à la poſtérité. Les Hiſtoriens n'en ont pas fixé poſitivement la date : mais Juſtiniani dans ſes Annales Génoiſes, parlant de la famille des Vivaldo, ſous l'an 1395. rapporte en paſſant le trait admirable que je vais raconter. Luchino Vivaldo, l'un des plus conſidérables Citoyens de Gênes,

AN. 1394.

nes, étoit amoureux depuis plusieurs années d'une jeune personne extrêmement belle. Elle étoit mariée ; & quelques soins que lui eût rendus Vivaldo, quelques moyens qu'il eût mis en usage pour l'engager à répondre à sa passion, il n'avoit pû réussir à la séduire. La résistance n'avoit servi qu'à redoubler son amour, lorsque d'affreux malheurs lui mirent sa maîtresse entre les bras. Le mari de cette femme venoit d'être fait prisonnier ; & les services que ce mari rendoit à l'Etat étoient la seule ressource qui faisoit subsister sa famille. Gênes étoit alors dans une prodigieuse disette ; & la maîtresse de Vivaldo se vit en peu de temps réduite à mourir de faim, & à voir mourir sous ses yeux les petits enfans qu'elle avoit. Dans cette terrible extrémité, elle fut se jetter aux pieds de Vivaldo, lui représenta sa misere ; & se livrant à sa discrétion, lui demanda seulement de sauver la vie de ses enfans. Vivaldo étoit aussi généreux que sensible. Il la releva, la consola, lui promit tous les secours possibles ; mais lui protesta au même temps, qu'il étoit incapable d'abuser de son infortune. Il la renvoya chez elle ; & gardant tou-

An. 1394. tes sortes de ménagemens avec une femme que le malheur lui rendoit infiniment respectable, il ne voulut plus la voir, & chargea sa propre épouse de lui fournir ce dont elle pourroit avoir besoin. Action plus belle que celle de Scipion, que celle de Turenne, peut-être. La générosité que ces deux grands hommes firent éclater dans des occasions à peu près semblables, & qui leur a mérité tant d'éloges, ne leur coûta qu'un sacrifice bien léger : ils n'aimoient point.

An. 1395.

Suite des troubles de Gênes.

Mais reprenons la suite des fatales divisions dont Gênes étoit agitée. La feinte modération d'Adorne ne les calma pas. En vain tâcha-t-il de se concilier les divers partis, en admettant dans le Conseil & dans les charges les Nobles, comme les Plebeïens. En vain eut-il soin d'écarter tous les Citoyens qui lui étoient suspects, & dont il exila jusqu'à huit cents. En vain entretint-il à sa solde plus de quatre mille hommes de bonnes Troupes. Ces précautions redoublerent les haines, au lieu de les contenir. Guarco & Montaldo, ligués ensemble, & soutenus par Jean Galeas Visconti, Duc de Milan, revenoient

sans cesse à la charge, & ne cessoient de causer au Doge les plus vives inquiétudes. Repoussés souvent, mais jamais rebuttés, parceque le Duc de Milan ne les laissoit manquer ni d'argent ni de soldats, le Doge vit bien qu'il seroit enfin forcé de succomber. Il résolut d'empêcher du moins que le Duc de Milan ne profitât de sa politique. Piqué au vif contre ce Prince, qui avoit autrefois été son ami; sentant qu'insensiblement Gênes alloit tomber entre ses mains, il ne vit, pour parer ce coup, d'autre parti, que de se hâter de la donner à la France. Il fit part de ce projet au Peuple qu'il assembla. Il dévoila les vûes du Duc de Milan, exagéra sa tyrannie, fit valoir les avantages d'être sous la protection de la France, assez puissante pour soutenir les Génois contre leurs ennemis, quels qu'ils pussent être; trop à portée d'eux pour craindre qu'elle les traitât mal. Il fit sentir la nécessité de recourir à la protection d'un Trône étranger, pour éloigner les maux dont ils étoient depuis si long-temps accablés par l'ambition de leurs Concitoyens. Enfin il persuada; & il fut décidé qu'on députeroit vers le Roi de

AN. 1395.

AN. 1396.

AN. 1396.

Gênes se donne à Charles VI. Roi de France.

France (c'étoit àlors Charles VI.) pour lui proposer les conditions ausquelles les Génois offroient de se donner à lui.

Les offres furent acceptées par ce Prince, malgré les oppositions secretes de Jean Galeas; & les principales conditions furent, que les Génois reconnoîtroient le Roi de France pour leur Souverain, & lui prêteroient obéissance, sauf les droits de l'Empire, s'il en existoit: que le Roi enverroit à Gênes un Gouverneur François, pour régir l'Etat conformément aux Loix Génoises, & conjointement avec un Conseil que les Génois nommeroient, qui seroit composé également de Nobles, de Plebéïens, de Gibelins & de Guelfes; mais dont le Chef seroit nécessairement de la faction Gibeline: qu'en l'absence du Gouverneur, le Conseil pourroit décider comme si le Gouverneur étoit présent: que le Roi ne pourroit mettre aucune taxe sur l'Etat de Gênes, ni toucher aux anciens impôts, dont le revenu appartiendroit à la République: qu'en cas de schisme, * le Roi ne pourroit contraindre les Génois à reconnoî-

* Ce cas existoit pour lors.

tre un Pape plûtôt que l'autre : que tout ce qui concernoit le Gouvernement de l'Etat de Gênes seroit réglé dans le Conseil : qu'on remettroit au Roi dix Forteresses qui furent spécifiées dans le Traité : que le Roi s'obligeoit à faire, dans l'espace de quatre mois, tous ses efforts pour rétablir l'Etat de Gênes dans toutes ses possessions : que le Roi & les Génois auroient les mêmes amis & les mêmes ennemis, sauf les obligations contractées par les Traités précédents : enfin que le Roi ne pourroit disposer de la Souveraineté de Gênes, ni la céder à personne. AN. 1396.

Ces conditions furent signées le 25. d'Octobre 1396. par les Commissaires que le Roi de France envoya à Gênes, les Sires de Sassenage & de Vignacourt, Chevaliers, & Arnoul Boucher, Trésorier des guerres. Les Génois les firent signer de leur côté par deux Secrétaires; & le 27. de Novembre Adorne remit solemnellement aux Commissaires François les marques de sa dignité. Les Commissaires le nommerent aussitôt lui-même pour être Gouverneur de Gênes au nom du Roi, jusqu'à ce qu'on en eût envoyé un de France; & Adorne prêta

ſerment en cette qualité.

AN. 1397. Tant qu'Adorne paroiſſoit à la tête du Gouvernement, à quelque titre que ce fût, on ne pouvoit gueres s'attendre que la jalouſie de Montaldo & de Guarco ſes rivaux demeurât tranquille. Ils étoient ſans ceſſe excités par Jean Galeas, qui n'avoit pas encore renoncé à ſes projets ; mais leurs efforts furent repouſſés, & leurs gens, qui s'étoient avancés juſques dans la Vallée de Polſevera, furent battus par ceux d'Adorne, à qui ſe joignirent les Fieſques & les Spinola, ennemis d'Adorne tant qu'il fut Doge, mais réunis avec lui depuis qu'il ne gouvernoit plus en ſon nom. Enfin Valéran de Luxembourg, Comte de Ligny & de S. Pol, & Pierre Farnel, Evêque de Meaux, envoyés par Charles VI. arriverent à Gênes le 18. de Mars 1397. Adorne remit ſur le champ ſa charge à Valéran de Luxembourg, & lui cédant au même temps le Palais, demeure ordinaire des Doges, il ſe retira dans ſa maiſon. Il ſurvécut peu à cet évenement, & mourut de la peſte * l'année ſuivante. On a vû les preuves de ſes talens & les effets de

Mort d'Adorne.

* Le 5. de Juillet.

ſon ambition. Elû quatre fois Doge, autant de fois dépoſſédé, il ſut mieux l'art de s'élever que celui de ſe maintenir. Trop ambitieux pour ſe contenter du rang de ſujet, trop foible pour ſoutenir celui de maître, ſa vie fut une ſuite de brigues, de cabales, de révolutions. Sa Patrie perdit par ſa mort un grand homme; mais un dangereux Citoyen. AN. 1398.

Gênes commençoit à ſe trouver bien de la domination de la France. Preſque tout l'Etat étoit ſoumis & tranquille. Un pardon général avoit raſſuré les mécontens, qui eux-mêmes avoient oublié leurs vieilles haines. Tout ſembloit annoncer un bonheur durable: mais les factions des Guelfes & des Gibelins exciterent des troubles nouveaux. Les Gibelins ſe plaignirent que le Gouvernement favoriſoit par préférence le parti des Guelfes. Les murmures augmentant par degrés, on en vint aux dernieres extrémités: on prit les armes de part & d'autre. Tous les déſordres des guerres civiles inonderent de nouveau l'Etat. Les rues de Gênes furent barricadées durant preſque tout le mois de Juillet & le mois d'Août entier de

Troubles cauſés par les Guelfes & les Gibelins.

AN. 1398. l'année 1398. & cette malheureuse Ville, si souvent abreuvée du sang de ses Citoyens, fut pendant tout ce temps le théatre de mille combats. Montaldo & Guarco s'étoient mis à la tête des Gibelins soulevés : chacune des deux factions étoit retranchée dans son quartier; & on se livroit réciproquement de fréquentes attaques. Quantité de maisons furent brûlées, quantité de Citoyens périrent. La division s'étant mise entre Guarco & Montaldo, le premier passa du côté des Guelfes. On attaqua le Palais du Gouverneur ; & Montaldo alloit devenir le maître, & peut-être se faire encore une fois élire Doge, si Ceva Doria ne s'y fût opposé.

Doria étoit un des Chefs des Gibelins ; mais il n'en vouloit qu'aux Guelfes, & non pas au Gouvernement. Il arrêta donc Montaldo, & l'empêcha d'exécuter les projets qu'il avoit vraisemblablement formés pour son élévation personnelle. Piqué de ce contretemps, Montaldo se sépara de Doria, & se retira avec ses Partisans. Cependant Valéran de Luxembourg étoit absent : il étoit sorti de Gênes dès l'année précédente, pour fuir la peste qui la

ravageoit. L'Evêque de Meaux gouvernoit en ſon abſence. Lorſque Montaldo & Doria avoient forcé le Palais, Montaldo avoit voulu en chaſſer l'Evêque. Doria l'en avoit empêché ; & après la retraite de Montaldo, il étoit entré dans l'appartement du Prélat pour le prier de pardonner les déſordres que de vieilles querelles venoient de faire naître, & d'être perſuadé que les Génois n'en conſervoient au fond ni moins de reſpect ni moins de ſoumiſſion pour le Roi de France. AN. 1398.

L'Evêque de Meaux, étrangement allarmé des violences exercées juſques dans ſon propre Palais, fut peu raſſuré par un diſcours qui ne pouvoit gueres ſe concilier avec les excès auſquels on s'étoit livré. Il déclara qu'il n'avoit garde de compromettre plus long-temps l'honneur & l'autorité du Roi ſon maître ; que ce n'étoit pas ici une ſimple émeute populaire ; que tous les Citoyens prenoient parti ; que ceux que leur rang & leur naiſſance mettoient en droit & en état de s'oppoſer aux emportemens d'un Peuple aveugle, étoient eux-mêmes à la tête des factions ; que ſon Palais n'avoit point été reſpecté, &

AN. 1398. que peu s'en étoit fallu qu'on ne se fût porté à des extrémités contre sa propre personne ; qu'il étoit résolu de ne les pas attendre; qu'il abandonnoit les Génois à leurs fureurs ; & que, puisqu'ils causoient seuls leurs maux, ils ne méritoient ni pitié ni remede.

Doria fit en vain tous ses efforts pour engager l'Evêque à rester. Ce Prélat sortit du Palais sur le champ, & peu après s'embarqua pour Savonne, d'où il repassa en France. Son départ laissa Gênes en proie à toute la rage des partis qui la déchiroient. C'étoit ce qu'avoit prévu Doria, & ce qu'il avoit voulu éviter. La mort de Montaldo rallentit un peu le feu allumé par son ambition, ou par la jalousie de ses rivaux. Il fut emporté par la peste qui duroit toujours. On parla d'accommodement entre les factions opposées, & il fut conclu. Mais il ne dura pas plus de cinq ou six jours ; & les désordres recommencerent avec plus d'acharnement que jamais. Las enfin de tant de maux, les deux partis se concilierent de nouveau ; & le rétablissement de la tranquillité fut annoncé au Peuple le 5. de Septembre.

Mort de Montaldo.

Rétablissement de la tranquillité.

AN. 1399.

Un nouveau Gouverneur, * envoyé par la Cour de France, acheva de remettre le calme dans Gênes. Il eût lieu d'être satisfait & des respects qu'on lui témoigna, & de la joie qu'on fit éclater à son arrivée. Mais ces sentimens ne se soutinrent pas long-temps.

De nouveaux troubles s'éleverent en 1399. Les Plebeïens se plaignirent de la préférence qu'on donnoit en tout à la Noblesse. Les moindres mécontentemens chez les Génois portoient aux plus grandes extrémités. La Populace prit les armes. L'autorité du Gouverneur ne put se faire écouter. Les mutins forcerent le Palais & le pillerent. On les apaïsa d'abord par des complaisances; mais elles ne servirent qu'à enhardir les ennemis du Gouvernement François. Cosme de Castiglione & Raphaël Carpineto cabalerent pour faire chasser le Gouverneur. Leur projet fut découvert, & Castiglione fut mis en prison. Son complice se sauva; puis ayant rassemblé quelques partisans, il osa reparoître à leur tête, & tenter de délivrer Castiglione. Il s'approcha de Gênes durant la nuit, mit

Nouveaux Troubles.

AN. 1400.

* Nicolas Calvi.

AN. 1400. le feu à une des portes, & ses gens étant entrés se répandirent dans les rues en criant *Vive le Peuple.*

En un instant toute la Ville fut en armes. Castiglione fut tiré de prison. Le Gouverneur, homme de peu de vigueur, n'imagina point de ressources dans des circonstances qu'il n'avoit pas prévûes. Il s'enferma dans la Tour de S. André ; & sa foiblesse réveillant les anciennes factions, la confusion devint étrange. On ouvroit mille avis sans savoir auquel se déterminer. Les disputes furent longues & vives. Les partisans de la famille des Adornes se battirent contre ceux des familles de Montaldo & de Guarco. La Populace ne pouvoit souffrir le Gouverneur François; & il fut enfin résolu qu'on substitueroit en sa place Baptiste Boccanegra, sous le titre de Capitaine de la garde du Roi de France. On fit aussitôt partir des Députés pour faire des excuses à Charles de ce qui venoit de se passer, en lui représentant que les circonstances avoient forcé à ce parti ; & on lui demanda au même temps qu'il lui plût d'avouer & de confirmer le choix qu'on avoit fait de Boccanegra.

Baptiste Boccanegra élu par les Génois Gouverneur au nom du Roi de France.

AN. 1400.

La Cour de France improuve l'élection.

Le Roi n'eut garde d'approuver les Génois, ni de recevoir leurs excuses. Il ordonna au contraire au Gouverneur, qui avoit abandonné la partie, & étoit sorti de sa Tour pour se réfugier à Savone, de demander quelques secours au Duc de Milan & au Marquis de Final, pour se soutenir jusqu'à ce qu'on pût lui faire passer des troupes. Cependant l'élection de Boccanegra n'avoit pas rétabli la paix. Les Guarco le soutenoient; mais les Adornes, les Montaldo, les Fregoses s'étoient réunis contre lui. Il n'osa tenir tête à de si puissans ennemis, & ayant abandonné le Palais, il retourna dans son logis comme simple particulier. De nouvelles divisions se mirent entre les Chefs des partis, & augmenterent les brouilleries & les désordres. Un scrupuleux détail de ces évenemens, si fréquemment multipliés, ne feroit que fatiguer les Lecteurs. Roland Fregose voulut se faire Doge; mais les autres factions s'y opposerent. Enfin on députa vers le Duc de Milan, pour le prier d'apaiser la colere de Charles; & en attendant que le Roi envoyât un nouveau Gouverneur à Gênes, on nom-

Boccanegra se retire.

Suite des troubles.

AN. 1400. ma, * pour en tenir lieu, Baptiste Franchi Luzardo.

Les Génois demandent au Roi de France un nouveau Gouverneur.

Le Duc de Milan ne refusa pas ses bons offices, & il les employa avec succès. Les Génois demandoient qu'on leur envoyât un autre Gouverneur que celui qu'ils avoient contraint de se retirer. La Cour de France se rendit à leurs desirs. Elle sentit non-seulement le danger qu'il y auroit de les forcer d'obéir à un homme qu'ils n'aimoient pas & qu'ils estimoient peu ; mais la nécessité de confier le Gouvernement de cette Nation à quelqu'un, qui joignît aux talens un nom & une réputation capables d'en imposer.

Sous Valeran de Luxembourg, qui réunissoit ces qualités, Gênes avoit été soumise & tranquille. Mais la peste, qui ravageoit alors cette Ville, l'en avoit fait sortir avec précipitation ; & il y étoit resté si peu de temps, que quelques-uns de nos Historiens ont cru qu'il n'y étoit jamais venu. C'est à tort que d'autres ont avancé que les Génois avoient exigé son rappel, parcequ'il plaisoit trop à leurs femmes.

Ils avoient vû avec chagrin, qu'ils

* Le 26. de Mars.

n'avoit été remplacé que par des gens plus distingués par leur capacité dans les affaires que par leur naissance, leur rang, & l'éclat de leurs services militaires. Ce Peuple, fier de sa soumission même, parcequ'elle étoit volontaire, & qu'il comptoit qu'elle honoroit le Souverain qu'il s'étoit élû, vouloit des égards dans le choix des Ministres qu'on chargeoit de le gouverner.

AN. 1400.

Il fut donc décidé qu'on nommeroit, pour remplir cette charge, un homme dont le rang fût assez considérable pour forcer au respect une Nation qui respectoit rarement ses Chefs; dont la valeur fût assez redoutable pour contenir une populace accoutumée aux troubles & aux révolutions; dont la politique fût assez adroite pour dominer sur le Peuple le plus difficile à manier qu'il y eût alors en Italie.

On nomme à cette place le Maréchal de Boucicaut.

Plus cette place exigeoit de mérite, plus on en sentoit l'importance, & plus on la sollicitoit vivement. La France se trouvoit dans les malheureux instans du regne de Charles VI. La Cour y étoit remplie de factions, sous un Prince hors d'état de regner. Celle des Ducs de Bourgogne & de Berri prévaloit

AN. 1400. pour lors. Ils se disputerent le droit de nommer le Gouverneur de Gênes. Chacun travailloit pour ses créatures, & l'on fut long-temps sans s'accorder. Enfin on proposa le Maréchal de Boucicaut. Il n'étoit suspect à aucun des partis; le Duc de Bourbon l'appuya; les Génois eux-mêmes le demanderent: il fut nommé.

Son portrait. On ne pouvoit gueres choisir mieux. Jean le Maingre de Boucicaut étoit un des plus grands hommes de son siecle, qui n'en manquoit pas. Il n'étoit encore âgé que d'environ trente cinq ans, & il s'étoit déja fait la réputation la plus brillante. Sa figure ne démentoit point l'idée que sur le bruit de ses exploits on se formoit de sa personne. La Noblesse de son air, la richesse de sa taille, la fierté de ses regards, qualités que le Peuple se plaît à voir dans ses maîtres, prévenoient les yeux en sa faveur. Véritablement héros dans un temps où l'audace & l'intrépidité ne suffisoient pas pour l'être, son corps en avoit les forces, comme son cœur en avoit les sentimens. Selon l'usage qui regnoit alors parmi les braves, il avoit défié tous les Chevaliers de l'Europe, & avoit

avoit tenu champ contre eux avec un avantage continué durant trente jours. Ses hauts faits d'armes lui avoient mérité le bâton de Maréchal de France à vingt-six ans. Depuis, il avoit été Gouverneur d'une partie de la Guyenne dans des conjonctures délicates, & s'y étoit conduit avec autant de prudence & de sagesse que de vigueur & de fermeté. En dernier lieu il s'étoit signalé contre les Turcs ; & dans ces guerres, où presque toutes les Puissances Chrétiennes avoient pris part, les Génois avoient été témoins eux-mêmes de mille belles actions par lesquelles Boucicaut s'y étoit fait remarquer.

AN. 1400.

Monteclair & Renaud Olivier prennent les devants.

En attendant que sa nomination fût consommée, qu'il eût reçu ses instructions, & qu'il fût en état de paroître à Gênes avec tout l'appareil qu'exigeoit autant la politique que sa dignité ; Renaud Olivier eut ordre de s'y rendre, pour y commander sous le titre de Lieutenant de Roi ; & François de Montéclair prit les devants pour annoncer aux Génois les divers arrangemens qu'on venoit de régler.

Monteclair est mal reçu à Gênes.

Soit que la Populace, flattée déja de l'espoir d'être gouvernée par Boucicaut,

AN. 1400. ne pût se résoudre à obéir à d'autres ; soit plûtôt que peu d'accord avec le Sénat & les principaux citoyens, & séduite par les ennemis de la France, elle desirât de ne plus dépendre de cette Couronne ; Monteclair fut fort mal reçu. Le petit Peuple s'opposa à son passage, lorsqu'il voulut se rendre au Palais pour exécuter les ordres dont il étoit chargé ; & il fut contraint de retourner à son logis. Luzardo craignant qu'on ne le soupçonnât d'être complice de cette insulte, & qu'on ne l'en punît par la suite, ne voulut plus se mêler du Gouvernement. Le Peuple se calma cependant, & Monteclair eut la liberté de rendre compte au Sénat des volontés du Roi. En conséquence, & vû la démission de Luzardo, il fut décidé que l'Etat seroit régi par le Conseil ordinaire, en attendant que l'autorité fût remise entre les mains des Officiers que la France envoyoit.

Renaud Olivier, mieux reçu d'abord, est ensuite privé de toute autorité.

Malgré la soumission à laquelle les Génois paroissoient disposés, si Renaud Olivier fut un peu mieux reçu que Monteclair ne l'avoit été ; si son autorité fut reconnue d'abord ; on ne l'en laissa pas jouïr long-temps. La Populace secondée

An. 1401.

par les Paysans des environs de Gênes, que la faction opposée à la domination Françoise avoit appellés, se souleva, courut aux prisons dont elle brisa les portes, & s'étant répandue dans les rues en menaçant avec insolence les Officiers François, força Olivier de se jetter dans la Tour du Châtelet, pour se mettre en sûreté contre les premiers emportemens des mutins.

Le pouvoir est remis à Luzardo qui ne le peut garder.

Les principaux Citoyens désavouoient ces violences. Mais loin qu'ils fussent en état de les réprimer, ils ne purent s'en garantir eux-mêmes qu'en donnant pour collegues à Olivier, d'abord Luzardo, puis Recanelli; & enfin en consentant que le Gouvernement fût confié à Luzardo seul, à l'exclusion d'Olivier. Luzardo, moins circonspect qu'il n'avoit paru d'abord, accepta cette dangereuse commission. L'on verra dans la suite combien elle pensa lui coûter cher.

Son pouvoir ne fut ni paisible ni durable. Quelques traits de sévérité révolterent d'abord les esprits. Il voulut réparer sa faute par des procédés de douceur, qu'on regarda comme des marques de timidité & de foiblesse. Il fut bientôt contraint de renoncer à une autorité mé-

AN. 1401. prisée ; & après divers troubles dont j'omets le récit peu intéressant, le Gouvernement lui fut absolument ôté, pour être remis aux mains de deux Citoyens, Antoine Justiniano & Georges Adorne.

Triste situation des Génois.

Gênes ne pouvoit être dans une plus grande confusion. La voix des Magistrats n'étoit plus depuis long-temps écoutée. La Populace dominoit, & se croyoit tout permis. Une troupe de Paysans de la Vallée de Bisagno s'étoit emparée de deux clochers de la Ville, qui servoient de place d'armes aux mutins ; & ce ne fut qu'à force de prieres & d'argent qu'on leur persuada d'en sortir. Instrumens aveugles des factions qui les animoient, la plûpart se portoient par le seul esprit de licence à multiplier des troubles dont ils ignoroient les ressorts & les motifs. L'impunité, à laquelle les factieux étoient accoutumés, contribuoit à accroître leur audace & leur nombre. En vain Adorne & Justiniano publierent un Loi qui leur ôtoit pour l'avenir toute espérance de pardon. Il servoit peu de faire des loix, quand elles n'étoient plus respectées. Dans l'excès où les choses se trouvoient, les bons Ci-

toyens, indépendamment de l'attachement qu'ils devoient à la France, soupiroient après l'arrivée de Boucicaut, le regardant comme le seul qui pût rétablir l'ordre dans l'Etat. On apprit qu'il s'étoit rendu à Milan. Aussitôt les plus distingués s'empresserent de l'y aller joindre, soit pour l'assurer de leur zele & de leurs bonnes intentions, soit pour adoucir le juste courroux qu'il devoit avoir conçu contre les auteurs des affronts réitérés qu'avoient essuyé les Officiers de son Souverain. An. 1401.

Boucicaut reçut leurs respects & leurs excuses avec une froideur qui déceloit la défiance, & présageoit le ressentiment. Il partit pour Gênes accompagné d'un grand nombre de Gentilshommes François qui l'avoient suivi par attachement pour sa personne, & qui avec les troupes de sa garde formoient un corps de mille chevaux & d'autant d'infanterie. Tous les habitans sortirent pour le recevoir. Ce n'étoit déja plus ce Peuple indocile, audacieux, qui faisoit trembler ses Magistrats & ses Doges, qui ne vouloit pour maîtres que les esclaves de ses caprices, & qui couroit aux armes au seul mot de sou-

Arrivée de Boucicaut à Milan.

AN. 1401. miſſion. C'étoit un Peuple reſpectueux, timide, adulateur; dont le maintien peignoit l'inquiétude, exprimoit le repentir, garantiſſoit l'obéiſſance. Le nom de Boucicaut avoit produit en un inſtant cette prodigieuſe métamorphoſe.

Son entrée à Gênes.

Son entrée fut plus effrayante que magnifique. * Elle reſſembloit plûtôt à celle d'un Général dans une Place qu'il vient de forcer, qu'à celle d'un Gouverneur dans une Ville où il ſe vient inſtaller. Ces troupes nombreuſes qui l'eſcortoient, & dont l'air & l'appareil annonçoient autre choſe qu'une vaine pompe; cette Nobleſſe qui l'environnoit, & qui affectoit d'écarter avec indignation les Génois de ſon paſſage; la ſévérité de ſes regards qu'il étoit difficile de ſoutenir quand ils paroiſſoient animés par la colere, glaçoient tous les cœurs de crainte: & la joie qu'on s'empreſſe d'ordinaire de faire éclater dans de ſemblables cérémonies, n'eut point de part aux honneurs qu'on lui rendit.

Soumiſſion des Génois, & la crainte que leur inſpire Boucicaut.

Boucicaut remarqua avec plaiſir les allarmes qu'il cauſoit; & pour en rendre l'effet plus durable, il crut devoir

* 31 d'Octobre 1401.

AN. 1401.

les redoubler. Le lendemain de son arrivée, il fit publier deux Ordonnances. L'une défendoit aux Citoyens de Gênes de tenir aucune assemblée, en quelque lieu que ce fût; l'autre leur enjoignoit d'apporter au Palais toutes leurs armes offensives & défensives, ne leur permettant de garder chacun que le seul couteau dont ils se servoient à table. Un ordre si humiliant fut exécuté sans délai. Ensuite Boucicaut fit assembler les principaux Citoyens, & leur parla en ces termes.

» Le Roi mon maître m'a nommé » pour vous gouverner, parceque vous » l'avez desiré : je dois vous remercier » d'un choix qui m'honore. Porté par » reconnoissance & par inclination à ne » répandre sur vous que des bienfaits, » je me vois à regret obligé d'employer » des châtimens. Vivez désormais en » bons Citoyens, en fideles sujets ; & » je vivrai moi-même avec vous en Ci» toyen & en ami. Je dois défendre vos » biens, protéger votre commerce, vous » rendre à tous une exacte justice. Je » remplirai mes engagemens : ne vous » écartez pas des vôtres. N'oubliez jamais » la soumission que vous devez à la

An. 1401. » France ; & ne me forcez pas à mettre » en uſage pour vous punir l'autorité » qui m'eſt confiée pour vous rendre » heureux. »

Ce diſcours fut ſuivi du ſerment de fidélité qui fut prêté par les divers membres de cette aſſemblée entre les mains de Boucicaut. Mais il n'étoit pas réſolu de s'en tenir à de ſimples précautions contre les révoltes à venir. L'honneur de la France inſultée vouloit des victimes ; la politique exigeoit quelque châtiment d'éclat, néceſſaire pour contenir les Génois enhardis depuis trop long-temps par l'impunité. Il ne le différa que juſqu'au jour ſuivant. Il envoya ſaiſir Boccanegra & Luzardo, qui avoient été élus pour gouverner à la place des Officiers du Roi, & les fit amener au Palais.

Il condamne Boccanegra & Luzardo à perdre la tête.

Ces deux Génois, illuſtres par leur naiſſance & par leurs ſervices, même par ceux qu'ils avoient rendus à la France en diverſes occaſions, tenterent en vain toutes les voies poſſibles pour obtenir grace. Ils alléguoient pour leur défenſe qu'ils n'avoient aucune part aux excès où le Peuple s'étoit porté : que ce n'étoit que malgré eux qu'ils s'étoient

chargés

chargés du gouvernement de Gênes: qu'ils y avoient été forcés par la voix unanime de tous les ordres de l'Etat, & après que les Commandans François s'étoient retirés: qu'enfin ils ne l'avoient accepté que sauf le respect dû au Roi, & sans s'écarter de la soumission qu'ils lui avoient jurée. Ni ces raisons, ni leurs prieres, ni les sollicitations de tout ce qu'il y avoit de personnes considérables à Gênes, ne toucherent Boucicaut; & sans forme de procès il les condamna à perdre la tête. AN. 1401.

Ils étoient coupables dès qu'ils avoient eu la témérité d'exercer sans l'aveu du Roi une autorité qu'on ne pouvoit légitimement tenir que des mains de ce Monarque. D'ailleurs leur rang, leur mérite, l'attachement des Génois pour eux, n'étoient rien moins que des motifs de les épargner. La politique regardoit des Citoyens aussi puissans, comme des Chefs redoutables qui pouvoient à tout instant devenir des ennemis dangereux, qui l'étoient même déja devenus, & dont par conséquent il étoit important de se défaire. Enfin leur supplice étoit plus propre que tout autre à fournir le rigoureux exemple de sévé-

rité qu'on vouloit donner.

AN. 1401.

Appareil de leur supplice.

En précipitant le coup, on le rendoit plus sûr, & plus terrible au même temps. A peine avoient-ils été arrêtés, que Boucicaut avoit donné ordre de dresser leur échaffaud. Une garde nombreuse se rangea autour. Les soldats François sous les armes s'emparerent des principales places de la Ville. Sur le soir, Boccanegra & Luzardo furent conduits au lieu où ils devoient être décapités. Le Peuple accourut en foule pour être le triste témoin de la mort de ceux, dont ses faveurs causoient la perte. Il vit avec émotion ses Chefs les mains liées, entourés de gardes & de bourreaux. Mais les mesures de Boucicaut étoient si bien prises, qu'il n'avoit rien à craindre d'une populace désarmée, & dont les moindres mouvemens pouvoient être arrêtés sur le champ par les troupes qui garnissoient tous les quartiers.

Boccanegra est décapité.

Boccanegra & Luzardo ne laissoient pas d'espérer qu'il se feroit quelque soulevement en leur faveur. Ils refuserent de se soumettre à leur Arrêt. On maltraita Boccanegra pour l'obliger de présenter sa tête: ses efforts ne lui servi-

rent de rien, & il ſubit ſon ſupplice. AN. 1401.
Cependant ſa réſiſtance avoit fait naître quelque tumulte. La Populace murmuroit contre les bourreaux, les gardes crioient *Vive le Roi*, les eſprits des Génois ſembloient ſuſpendus entre la terreur & la pitié. Tandis que les ſoldats, diſtraits par les clameurs qu'ils entendent de toutes parts, ſont uniquement attentifs aux mouvemens dont le Peuple paroît agité, Luzardo ſaute de deſſus l'échaffaud, s'enfonce au milieu de la foule qui rempliſſoit la Place : on s'empreſſe de faciliter ſa fuite ; il ſe jette dans un Couvent où on lui délie les mains ; il trouve le moyen de ſortir de Gênes, & s'enferme dans une de ſes maiſons de campagne.

Luzardo ſe ſauve.

Il y reſta caché durant neuf jours. Au bout de ce temps il eut le bonheur de ſe retirer en pays de ſûreté. Nous le verrons reparoître à la tête des ennemis de la France, auxquels ſes malheurs & le deſir de s'en venger le lierent le reſte de ſa vie ; & il donnera bientôt à ſon tour des allarmes à Boucicaut.

Cependant ce Gouverneur, irrité de l'évaſion de Luzardo, s'en étoit pris à l'Officier Génois à qui la garde de ce

An. 1401. prisonnier avoit été confiée, & lui avoit fait couper la tête sur le champ. Ce trait ne fit peut-être pas moins d'impression que n'en auroit pû faire le supplice de Luzardo même. Les Génois, plus effrayés que jamais, virent, sans oser remuer, ces coups fermes & hardis, eux que le moindre acte d'autorité de leurs Magistrats avoit coutume de porter aux dernieres violences.

An. 1402. Précautions de Boucicaut.

Ce calme forcé n'endormit pas Boucicaut. Instruit par l'exemple de ses prédécesseurs, il sentoit qu'on ne pouvoit trop se mettre en garde contre les entreprises d'une nation aussi inconstante & aussi indocile que l'étoient alors les Génois. Il ne négligea donc aucun des moyens que la prudence pouvoit lui suggérer, pour obliger cette Nation à vivre tranquille & heureuse. Il fit désarmer les habitans des Vallées voisines de Gênes: il supprima quantité de Magistratures différentes qui fournissoient des Chefs aux mutins: il défendit sous de grosses peines de se donner les noms de Gibelins ou de Guelfes: il interdit les Confrairies, & toutes les associations de ce genre, qui sous le prétexte de la dévotion pouvoient donner lieu à

des factions & à des assemblées séditieuses : il rasa les petits Forts que chaque particulier puissant avoit élevés dans sa propre maison : il s'empara de divers Châteaux dont quelques Nobles s'étoient rendus maîtres en différentes parties de l'Etat, & qui assuroient un asyle à ceux qui vouloient brouiller : il fortifia le Châtelet qui commandoit toute la Ville, & construisit deux Tours sur le Port : enfin il punit avec la plus grande rigueur les moindres contraventions à ses ordonnances. AN. 1402.

Le joug étoit dur ; mais il étoit nécessaire. Plus d'indulgence auroit bientôt fait renaître les désordres ; & les Citoyens vraiment amis du bien public voyoient avec plaisir les soins que prenoit Boucicaut pour mettre les Génois hors d'état de troubler la paix qu'il leur procuroit. Les Nobles, depuis longtemps subordonnés aux Plébéïens, n'étoient pas fâchés de voir s'affermir un Gouvernement où l'on avoit des égards pour eux. La Populace auroit murmuré volontiers ; mais elle étoit retenue par la crainte. Ceux que les procédés de Boucicaut allarmoient le plus pour la liberté de leur patrie sembloient raf-

AN. 1402. surés par ses vertus. Le respect, l'admiration, l'estime, produisoient l'attachement, ou du moins le suppléoient.

Son caractere. Ces sentimens étoient dûs à Boucicaut. Les Historiens Génois sont d'accord avec les nôtres dans les éloges qu'ils ont consacrés à ce grand homme. Ferme par caractere, févere par politique, bienfaisant par goût, affable & plein de douceur dans le commerce ordinaire de la vie: obligé de se faire craindre, il étoit fait pour être aimé. Libéral & magnifique, l'éclat de sa dépense charmoit les yeux du Peuple dont ses largesses gagnoient les cœurs. Il joignoit à un discernement juste, & à une pénétration facile, une application infatigable. Il se distinguoit sur-tout par cette noble franchise dont les Chevaliers François de son siecle faisoient une profession particuliere : qualité qui annonce l'héroïsme & qui le rend touchant. Jamais il ne donna aux Génois la moindre de ces inquiétudes jalouses qu'on accuse notre Nation de leur avoir quelquefois causées. Cette modération n'étoit point dans lui prudence & ménagement; c'étoit vertu & Religion. Dans l'âge des passions, dans un rang où il

est aisé de les satisfaire, on ne vit en lui qu'une dévotion exemplaire, & une retenue admirée des Génois eux-mêmes. AN. 1402.

Son goût dominant étoit la gloire des armes. Peu de Généraux de son temps faisoient la guerre aussi-bien que lui. Sage & hardi dans les projets, vif dans l'exécution, intrépide dans le danger, fertile en précautions, fécond en ressources, il savoit préparer par sa prudence des succès à sa valeur, & suppléer par sa valeur à ce que n'avoit pû prévoir sa prudence. Il ne laissa oisifs de si merveilleux talens qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour pacifier les troubles domestiques des Génois. Il étoit venu non seulement pour les gouverner, mais pour les protéger & les défendre. Dès qu'il crut Gênes assez tranquille pour pouvoir s'en éloigner sans risque, il passa en personne dans l'Isle de Chypre pour délivrer Famagouste, que Janus de Lusignan Roi de Chypre avoit assiégée.

Son expédition en Chypre & en Syrie.

Cette place appartenoit légitimement aux Génois; & la propriété leur en avoit été confirmée par Jacques, pere de Janus, lorsque les Génois, qui le retenoient pour ôtage, le renvoyerent en

AN. 1403.

AN. 1403. 1381. prendre possession du Royaume de Chypre. Malgré cela, Janus avoit mis le siege devant Famagouste dès l'an 1402. Boucicaut n'osant alors quitter Gênes avoit fait passer en Chypre Antoine Grimaldi, qui avoit forcé Janus de lever le siege: mais ce Prince l'avoit recommencé en 1403. & Boucicaut s'embarqua lui-même sur une grosse Flotte, pour obliger Lusignan à renoncer absolument à son projet.

Il ne lui fut pas difficile de réussir. Non seulement il contraignit le Roi de Chypre de lever le siege, mais il le poursuivit, & le resserra de si près dans Nicosie, qu'il le réduisit à demander la paix. Elle fut signée, aux conditions que Lusignan payeroit tous les frais de la guerre. Après cette courte expédition, Boucicaut porta ses armes en Syrie, & prit Beryte qu'il saccagea. Il cherchoit à venger par là les Génois de quelques insultes que leurs Marchands avoient essuyées de la part des habitans de cette Place. Cette affaire eut des suites. Les Vénitiens, qui faisoient un gros commerce à Beryte, prétendirent que dans le pillage on n'avoit pas épargné les effets qui leur appartenoient; & leurs vaisseaux attaquerent ceux de

Boucicaut qui faisoit son retour. Les deux Flottes se séparerent, après un combat long-temps opiniâtré; & celle de Gênes fut la plus maltraitée.

AN. 1403.

Sa Flotte est attaquée & maltraitée par les Vénitiens.

Boucicaut revint à Gênes, bien déterminé à prendre sa revanche contre les Vénitiens. Mais il reçut de France des ordres exprès de s'en tenir-là. Il fut donc contraint de borner sa vengeance à des reproches fort vifs qu'il fit au Doge de Venise & au Commandant de la Flotte Vénitienne, dans une lettre qu'il leur écrivit. Il les accusoit d'en avoir imposé à la Cour de France, & leur donnoit un démenti formel sur ce qu'ils avoient avancé qu'il les avoit attaqués le premier, & qu'il avoit fui dans la bataille. Il offroit de soutenir ce qu'il disoit par un combat particulier d'homme à homme; consentant même de se battre lui vingt-cinquieme contre trente, soit sur mer soit sur terre, pourvû que ses gens fussent tous François ou Génois & que ceux qu'il auroit à combattre fussent tous Vénitiens. Sa lettre & son défi demeurerent sans réponse.

Défi de Boucicaut au Doge & à l'Amiral de Venise.

Quand il n'auroit pas eu des défenses expresses de sa Cour d'armer contre les Vénitiens, les occupations qu'il trouva

Luzardo à la tête d'un gros parti armé contre Boucicaut.

AN. 1403.

dans Gênes auroient suffi pour l'en empêcher. Les esprits des Génois étoient contenus, & n'étoient pas changés. Si les plus sages chérissoient le gouvernement de Boucicaut, c'étoit le plus petit nombre. Les autres respectoient sa personne, ou craignoient sa sévérité; mais tous haïssoient son joug. Son absence enhardit ceux qui n'auroient osé éclater sous ses yeux. Luzardo, qui après avoir dérobé sa tête au supplice, avoit trouvé une retraite sur les terres du Marquis de Varsi, avoit suscité de toutes parts des ennemis à Boucicaut. Il étoit venu à bout de former un parti assez considérable, dans lequel étoient entrés plusieurs Seigneurs Génois des familles Doria & Fregose: il se flattoit d'être soutenu par le Seigneur de Vérone, & le Marquis de Monferrat: il avoit armé le plus de monde qu'il avoit pû, & s'étoit rendu maître de Sassello dont il avoit fait sa Place d'armes. De-là il avoit pris le chemin d'Arenzano, comptant s'étendre dans les Vallées de Voltri qu'il savoit être disposées à remuer. Mais ses premieres tentatives ne furent pas heureuses.

Il est défait & pris: mais il en échappe.

Boucicaut fit promptement marcher

six mille hommes contre Luzardo, dont la petite armée fut aisément mise en déroute. Les débris eurent le temps de se jetter dans Sassello, où ils étoient en état de se défendre. Tandis qu'ils y tenoient ferme, Luzardo partit secretement pour se rendre à Vérone & dans le Monferrat, afin d'y solliciter les secours qu'il avoit espéré d'en tirer; mais il fut arrêté en chemin. On le crut perdu sans ressource. Ses partisans se hâterent de faire leur accommodement, & rendirent Sassello, qui fut rasé sur le champ. Cependant Luzardo échappa encore une fois à un danger qui paroissoit inévitable. Il trouva le secret de se sauver des mains de ceux qui l'avoient pris, & il gagna le Monferrat.

AN. 1403.

Des mutineries de moins d'éclat, mais presque continuelles, allarmerent Boucicaut durant les années suivantes. Le passage subit & forcé d'une extrême licence à une soumission extrême ne pouvoit gueres produire un état permanent. Les esprits, comme les corps, ont une sorte de ressort qui semble se défendre avec d'autant plus de violence qu'on les a fait plier avec plus d'effort. Les auteurs des plus grands troubles

AN. 1404. &c.

Murmures & mutineries.

AN. 1404. &c. avoient été jusqu'alors rarement punis parmi les Génois. Ceux qui s'emparoient à force ouverte du Gouvernement n'avoient garde d'exercer trop de rigueur contre ceux qui avant eux s'étoient servis des mêmes voies, & de donner un exemple dont ils pouvoient à leur tour devenir les victimes. Les temps étoient bien changés. Non seulement les révoltes, mais les moindres discours de mécontentement étoient un crime capital. Tant de circonspection sembloit aux Génois un joug insupportable. Les taxes & les impôts ne les rebutoient pas moins. Ils se soulevoient tous les jours contre ceux qui étoient chargés de les lever. Il y en eut d'assommés à la Specie, à Triora, à Sori. Il falloit toujours punir, toujours proscrire. Boucicaut fit mettre à prix la tête d'Antoine Guarco, accusé d'avoir conspiré contre le gouvernement François ; & en conséquence Guarco fut assassiné à Pavie. Un jeune Génois de bonne famille fut pendu sur le simple ordre du Gouverneur, & sans formalité juridique, comme coupable de Leze-Majesté. On murmura fort contre cette conduite qu'on traitoit de despotisme ; &

ces murmures firent naître de nouveaux traits de sévérité. Les choses en vinrent bientôt au point que l'indulgence étoit infiniment dangereuse, & que les châtimens, à tout instant renouvellés, aigrissoient & n'effrayoient plus. AN. 1404, &c.

Sous un Gouverneur moins habile que Boucicaut, la révolution eût été prochaine. Il sut cependant la reculer de plusieurs années; & tant qu'il resta dans Gênes, il y maintint son autorité.

Banque de S. Georges.

Je ne dirai rien des divers évenemens que les Annales Génoises rapportent au temps de son administration: ils me paroissent avoir une rélation trop éloignée au but principal de cet ouvrage. Je marquerai cependant que ce fut sous lui, en 1407. qu'on donna à la Banque de S. Georges cette forme & cette consistance qui l'ont rendue durant tant d'années une des plus solides ressources de la République.

Dispositions des Génois à l'égard de Boucicaut.

Boucicaut depuis plus de huit ans occupé à percer des intrigues, à déconcerter des cabales, à châtier des mutins, à calmer des mécontens, étoit venu à bout par ses talens, par ses vertus, par la crainte qu'il faisoit naître, par le respect qu'il inspiroit, de conserver à la

AN. 1404. &c. France la souveraineté de Gênes. Ce grand homme ne sentit pas assez que l'obéissance des Génois étoit en quelque sorte extorquée ; qu'ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour s'y soustraire ; & que, s'il sortoit une fois de leur Ville, il devoit appréhender de n'y plus rentrer.

De tous les liens qui lui avoient attaché cette Nation, il n'en subsistoit plus qu'un ; c'étoit la crainte, lien peu sûr, qui s'use pour ainsi dire de soi-même, & que brise son propre poids. Les hautes qualités de Boucicaut ne frappoient plus des yeux toujours fixés sur des supplices. On ne voyoit plus dans lui qu'un tyran environné de délateurs & de bourreaux, qui sacrifioit à ses soupçons les Citoyens les plus distingués, & qui épuisoit l'Etat par des impôts employés souvent à des négociations dont la France retiroit tout le fruit. Sa présence seule, & les troupes qu'il avoit sous ses ordres pouvoient contenir un Peuple qui se croyoit poussé à bout. Il lui étoit donc plus important que jamais de ne pas quitter Gênes, & sur-tout de ne pas dégarnir cette Ville des troupes qui la tenoient soumise. Mais où il ne

ſentit pas le danger, ou, par l'envie qu'il eut d'acquérir au Roi ſon maître un nouvel Etat en Italie, il crut devoir en hazarder un autre ; & ſon zele ne ſervit qu'à les lui faire perdre tous deux. AN. 1404. &c.

Affaires du Milanès auſquelles Boucicaut prend part.

Ce nouvel Etat, qu'il ſe flattoit d'acquérir à la France, étoit le Milanès. Jean-Galéas Viſconti Duc de Milan, mort en 1402. avoit partagé par ſon teſtament ſes Etats entre ſes enfans. Jean-Marie, qui étoit l'aîné, avoit ſuccédé au Duché de Milan. Philippe-Marie avoit eu Pavie, Novarre, Tortone, & pluſieurs autres places conſidérables. Un appanage, dont la Ville de Piſe faiſoit la principale portion, formoit le lot de Gabriel-Marie, fils légitimé de Jean-Galéas. Ces trois Princes étoient en bas âge ; & durant la foibleſſe de leur minorité, leurs Etats furent cruellement déchirés par l'ambition de leurs voiſins, & plus encore par les troubles que les factions des Guelfes & des Gibelins firent naître parmi leurs propres ſujets.

AN. 1407. &c.

De pareilles conjonctures donnerent jeu à toute la politique de Boucicaut. Il acheta quelques places pour les Génois, & fit conclure un marché, par lequel Gabriel-Marie vendit Piſe aux Floren-

AN. 1407. &c.

tins. Le détail de ces négociations me meneroit trop loin ; il me ſuffit d'en marquer les ſuites. Gabriel, ſans domaines, vint à Gênes, & s'y fixa. Peu de temps après, le Duc de Milan ſon frere l'appelle pour lui confier le Gouvernement de ſon Etat ; mais Gabriel ne put ſe ſoutenir dans une Cour auſſi orageuſe, & revint derechef à Gênes, fort brouillé avec le Duc de Milan.

AN. 1409.

Il conclut un traité pour acquerir le Milanès à la France.

Ce Duc, qui ſe trouvoit pour lors ſur les bras de puiſſans ennemis, à la tête deſquels étoient Facino Cane, & Théodore Paléologue Marquis de Monferrat, crut ne pouvoir prendre de meilleur parti que de ſe mettre ſous la protection de la France, & fit porter à ce ſujet des paroles à Boucicaut. Celui-ci ne demandoit pas mieux ; & le traité fut bientôt en état d'être conclu.

La négociation ne pouvoit être ſi ſecrete que les ennemis du Duc n'en euſſent connoiſſance. Ils tenterent tout pour la faire échouer. Gabriel fut ſoupçonné d'être un de leurs principaux agens ; & ce n'étoit pas ſans probabilité. Boucicaut en eut ſans doute des preuves convaincantes. Il le fit arrêter, & lui fit trancher la tête. Ce coup fit beaucoup

beaucoup de bruit: la qualité de coupable relevoit la rigueur du châtiment. Le crime n'étoit point publiquement avéré : & les ennemis de Boucicaut osoient dire que ce Gouverneur n'avoit fait mourir Gabriel qu'afin de se dispenser de lui payer quatre-vingts mille florins qu'il lui devoit pour les marchés qu'il avoit faits avec lui. Cette imputation dénuée de preuves, & même de vraisemblance, étoit démentie par le caractere de franchise & de générosité de Boucicaut. Elle ne laissoit pas néanmoins de faire impression sur des esprits prévenus contre lui ; & ce qui est plus surprenant, la plûpart des Historiens d'Italie l'ont adoptée.

AN. 1409.

Il part pour Milan avec ses principales forces.

Cependant le traité du Duc de Milan avec Boucicaut s'achevoit ; & celui-ci fut invité de se rendre à Milan, pour y recevoir le serment de fidélité du Duc. Boucicaut ne voulut partir que bien accompagné. Il savoit qu'il trouveroit des obstacles de la part des sujets du Duc même, & que toute la faction Gibeline tâcheroit de lui susciter les plus fortes oppositions. Il rassembla six mille hommes de pied & cinq mille chevaux, se pourvut d'autant d'argent qu'il en

AN. 1409. put ramasser, & entra dans le Milanès d'une façon à déconcerter ceux qui auroient voulu traverser ses desseins. Il s'empara de quelques places sur sa route, & prit possession de Milan, où il fut parfaitement bien reçu par le Duc qui l'y attendoit. Mais, tandis qu'il s'occupoit à y établir son autorité, on lui préparoît à Gênes les plus terribles affaires.

Flatté de l'acquisition du Milanès, il n'avoit rien négligé pour la faire réussir. Il s'étoit fait suivre non seulement de presque tout ce qu'il avoit de troupes Françoises, mais de tous les Génois sur l'affection desquels il pouvoit compter le plus. Par là il avoit laissé le champ libre à ses ennemis, qui par leurs discours & par leurs intrigues ranimerent les vieilles haines, & allumerent aisément un feu qui n'attendoit, pour ainsi dire, que le moindre souffle pour s'embraser.

Soulevement contre lui à Gênes durant son absence.

Ils représentoient au Peuple ses Magistratures supprimées, ses privileges abolis, sa fortune assujétie à des taxes arbitraires, sa vie à des Sentences despotiques : aux Nobles, le pouvoir transféré de leurs mains à une Puissance

étrangere, le joug aussi dur pour eux que pour les plus vils Citoyens, leurs têtes portées sur les échaffauds, ou indignement mises à prix. Ils tâchoient de persuader à ceux qui étoient capables de vûes & de raisonnemens politiques, que Boucicaut n'avoit pour but dans toute sa conduite que de réduire les Génois à l'esclavage; que la France cherchoit véritablement à dominer dans l'Italie; que c'étoit le motif de toutes les intrigues de Boucicaut, & en particulier de son dernier traité avec le Duc de Milan: traité qui devoit infailliblement les envelopper dans de fâcheuses guerres, dont l'issue ne pouvoit manquer de leur être funeste: victimes de l'ambition de la France, soit qu'ils succombassent avec elle, ou soit que cimentant de leur propre sang le pouvoir de cette Couronne en Italie, ils se forgeassent eux-mêmes des entrâves dont il ne leur seroit plus possible de se dégager. AN. 1409.

A ces réflexions, que les apparences ne détruisoient pas, & que la disposition des esprits faisoit aisément goûter, ils ajoûtoient: qu'il étoit encore temps de ruiner de si dangereux projets; que

AN. 1409. l'occaſion étoit plus favorable qu'elle ne pourroit jamais être ; qu'il ne reſtoit dans Gênes que peu de François ou de créatures de Boucicaut ; que ſi les Génois vouloient faire quelque choſe pour leur liberté, le brave Facino Cane, & le Marquis de Monferrat étoient diſpoſés à les appuyer ; qu'ils devoient profiter de ces conjonctures heureuſes, & qu'ils ne pouvoient mieux faire que de ſe mettre ſous la protection du Marquis, aſſez puiſſant pour les défendre, & trop peu pour les opprimer.

Projets de Facino Cane & du Marquis de Monferrat, concertés avec Luzardo.

Les Gibelins de Gênes, les Doria ; les Spinola, étoient tout-à-fait de cet avis ; & tandis qu'ils attiroient le reſte des Génois dans leur parti, Luzardo, toujours à la Cour de Monferrat, travailloit de concert avec eux, auprès du Marquis & de Facino Cane, qui tous deux ennemis du Duc de Milan l'étoient par conſéquent de Boucicaut, que ce Duc avoit choiſi pour protecteur. L'intrigue fut bientôt liée ; & comme il n'y avoit pas de temps à perdre, le plan fut dreſſé & exécuté ſur le champ.

Ils marchent à Gênes, où on égorge les François.

En conſéquence, le Marquis de Monferrat & Facino Cane marcherent vers Gênes, chacun à la tête d'un corps de

AN. 1409.

troupes, l'un du côté de Polfevera, & l'autre du côté de Bifagno. A leur approche les Génois fe foulevent & prennent les armes. Le Sire de Choleton, que Boucicaut avoit laiffé à Gênes pour y commander durant fon abfence, épouvanté d'un foulevement auffi fubit & auffi général, veut fe jetter dans un des Forts; mais tandis qu'il fe hâte de s'y rendre, il eft affommé par un habitant de la Vallée de Polfevera dont il avoit fait pendre le frere quelques jours auparavant. Sa mort fert de fignal au Peuple pour fe jetter fur ce qu'il étoit refté de François dans la Ville. Il court à leurs maifons, en brife les portes, pille leurs effets, & maffacre tous ceux de cette Nation qui tombent entre fes mains.

Allarmes que caufe l'arrivée de Facino Cane. Il fe retire.

Sur ces entrefaites, le Marquis de Monferrat & Facino Cane étoient arrivés fous les murs de Gênes: le premier campa à Bifagno, & l'autre à S. Pierre d'Arena. Gênes délivrée des François vit avec inquiétude tant de troupes à fes portes. On y redoutoit fur tout celles de Facino, accoutumées au brigandage. Le Peuple, toujours extrême, paffa fubitement de l'emportement à la

AN. 1409. frayeur ; & Facino, appellé pour secourir les Génois, leur causa autant d'épouvante, que s'il avoit dû vanger les François qu'ils venoient d'égorger. La plûpart des Citoyens faisoient déja embarquer leurs femmes, leurs filles, leurs plus précieux effets ; tandis que des Députés alloient de la part du Peuple remercier Facino de son secours désormais inutile, & le prier de retirer ses troupes. Il y consentit ; mais il en coûta aux Génois trente mille Génüines qu'ils lui payerent pour le dédommager des frais de son expédition.

Le Marquis de Monferrat Capitaine Général de Gênes.

L'accueil qu'on fit au Marquis de Monferrat fut bien différent. Les Génois, qui avoient résolu de le reconnoître pour leur Souverain, l'inviterent à venir prendre possession de leur Ville. Tous les Ordres de l'Etat sortirent au-devant de lui. On le reçut avec les démonstrations de la plus vive allégresse, & on le proclama Gouverneur & Capitaine Général, avec la même autorité qu'avoient eûe précédemment les Doges.

Jusqu'à ce moment les François avoient conservé dans Gênes les divers Forts que Boucicaut y avoit fait cons-

truire. Les Génois, contens de les y tenir enfermés, ne les y avoient point attaqués d'abord, soit qu'ils ne fussent pas en état de les y forcer, soit qu'ils eussent été distraits par des soins plus pressans. L'attaque de ces Forts fut résolue immédiatement après l'installation du Marquis de Monferrat. Ses troupes en formerent les sieges; & les François en trop petit nombre, & trop mal pourvûs pour pouvoir tenir long-temps, se rendirent au bout de quelques jours.

An. 1409. &c.

Boucicaut tente en vain de rentrer dans l'Etat Génois.

Boucicaut fut extrêmement surpris lorsqu'il apprit à Milan la funeste nouvelle de ce qui venoit de se passer à Gênes. Il partit avec tout ce qu'il avoit de troupes, & s'avança en toute diligence du côté de Novi. Il y rencontra Facino Cane, qui l'attaqua & le battit. Devenu trop foible après cette défaite pour oser s'engager plus avant sur les terres de la République, il se retira en Piémont. Il fit quelques mois après diverses tentatives pour pénétrer vers Gênes par la Piévé; mais ce fut toujours sans succès. Le Duc de Milan, qui n'avoit cherché qu'un appui dans Boucicaut, n'étoit pas en état de le secourir: la Cour de France, plus remplie de troubles que ja-

AN. 1409. &c. mais par les factions & les jalousies qui y regnoient, s'occupoit de tout autre soin que de celui de le mettre en état de se soutenir en Italie. Les François, encore maîtres de quelques places dans l'Etat Génois, furent obligés de les évacuer toutes les unes après les autres; & Boucicaut lui-même, après avoir épuisé toutes les ressources, sans troupes, sans argent, sans espoir d'en obtenir d'aucun côté, fut forcé de repasser en France, abandonnant & le Milanès & Gênes.

Il repasse en France.

On lui imputa en partie ce cruel revers, qu'on ne voulut pas le mettre en état de réparer. S'il fut coupable, ce fut d'avoir trop compté sur la soumission des Génois, de n'avoir pas éclairé d'assez près les démarches qui se faisoient à la Cour de Monferrat, d'avoir peut-être trop souvent répété les exemples de sévérité qui lui avoient d'abord si bien réussi, & d'avoir poussé trop loin, parmi des Républicains jaloux d'une image de liberté, l'extérieur de la souveraineté absolue. Mais, après tout, Boucicaut fut un si grand homme, qu'il y auroit de la témérité à le condamner sur l'évenement.

Les

Les Historiens n'ont point marqué le fruit que Luzardo tira d'une révolution à laquelle il avoit eu tant de part. Il eut au moins la satisfaction de chasser de sa Patrie celui qui l'en avoit proscrit, & qui lui avoit fait deux fois courir le plus grand danger. AN. 1409. &c.

AN. 1410. Nouveaux troubles sous le gouvernement du Marquis de Monferrat.

Le pouvoir du Marquis de Monferrat fut moins tranquille encore, & moins long que n'avoit été celui de Boucicaut. Comme les Gibelins avoient été les principaux instrumens de ce changement de Gouvernement, leur parti devint supérieur sous une domination qui étoit leur ouvrage. De là les jalousies des Guelfes, qui, contraints de sortir de Gênes, s'emparerent de quelques places, & menacerent l'Etat de nouveaux troubles.

Ces deux factions en vinrent cependant à un accommodement. Mais l'année suivante vît naître des dissentions nouvelles, excitées par les Fregoses. Elles n'eurent pas, heureusement, des suites considérables, non plus que quelques émeutes qu'il y eut en diverses parties de l'Etat. Je crois devoir glisser rapidement sur ces évenemens de peu de conséquence. Je ne dirai rien de l'armement que les Génois furent obli-

AN. 1410. &c. gés de faire dans ce même temps contre les Catalans qui avoient insulté leurs vaisseaux. Je passe à la nouvelle révolution, qui arracha au Marquis de Monferrat la Souveraineté de Gênes, qu'une révolution venoit de lui donner, il y avoit à peine trois ans.

AN. 1413. Il s'étoit élevé quelque émeute à Savone. George Adorne avoit été envoyé avec deux cents hommes, pour l'apaiser. Le Marquis, qui depuis quelque temps étoit dans le Monferrat, se rendit dans cette Ville pour y remettre l'ordre, & commença par s'assurer d'Adorne, qu'il soupçonnoit de cabaler contre lui. Le Lieutenant qu'il avoit laissé dans Gênes tentoit d'en faire autant de Thomas Fregose; mais il ne fut pas si heureux. Le 20. de Mars 1413. on envoya cent soldats, avec ordre d'amener Fregose au Palais. Il refusa d'y aller; & sur la fin du jour, ses partisans, ayant pris les armes, se répandirent dans les rues, en criant: *Vive le Peuple*. Le lendemain matin, Fregose parut bien accompagné. Le Lieutenant du Marquis de Monferrat, voyant toute la Ville en armes, & sentant qu'il n'étoit pas le plus fort, sor-

On conspire contre le Marquis de Monferrat.

tit du Palais, & abandonna la partie. Auſſitôt on nomma un Conſeil de huit perſonnes, pour régir l'Etat; on convint que les emplois ſeroient partagés entre le Peuple & les Nobles; & l'on donna ordre de raſer le principal Fort que Boucicaut avoit fait conſtruire dans la Ville.

AN. 1413. Révolte ouverte.

Dès que ces nouvelles furent parvenues au Marquis de Monferrat, il crut devoir relâcher Adorne. Peut-être penſoit-il oppoſer la faction de ce Génois à celle de Fregoſe: mais tout le contraire arriva. Adorne étoit riche, puiſſant, aimé de tout le monde, par ſa bonté, ſa douceur, & l'agrément de ſes manieres. Dès qu'il parut à Gênes, on penſa à le faire Doge; & il fut élu le 27. de Mars, avec la plus grande ſolemnité, ſans aucune oppoſition de la part de Fregoſe, qui avoit peut-être aidé à préparer cet évenement. Cependant le Marquis de Monferrat étoit toujours à Savone, dont il aſſiégeoit le Château. Il le força; & le Doge envoya ſon fils pour le reprendre. Mais enfin on parla d'accommodement; & le Marquis conſentit d'évacuer l'Etat de Gênes, à condition qu'on lui paye-

Georges Adorne élu Doge.

AN. 1413. roit vingt-quatre mille écus.

Les Génois, affranchis de la domination des étrangers, en furent moins tranquilles & moins heureux. En vain firent-ils des loix pour régler les élections de leurs Doges. Il en auroit fallu faire qui eussent pû étouffer l'ambition des plus puissans d'entr'eux Les haines des Guarco contre les Adornes n'étoient pas nouvelles. L'élévation du nouveau Doge les réveilla. Isnard Guarco, ayant ramassé quelques troupes, entra dans Gênes au mois de Juin 1414. pour en chasser Adorne: Guarco fut repoussé: mais dans le mois de Décembre une nouvelle conjuration éclata, & eut de plus grandes suites.

Conspirations contre le Doge.

AN. 1414.

Baptiste Montaldo, aidé des Spinola, & de quantité d'autres familles puissantes, commença le tumulte le 9. de Décembre à minuit. Il sortit à la tête d'un grand nombre de ses partisans, criant dans outes les rues: *Vive le Peuple & Montaldo*. Le Doge aussitôt rassembla ceux de son parti, auquel se joignit toute la faction des Fregoses. On se battit durant quelque temps avec acharnement, puis l'on se sépara sans avantage décidé: le jour vint, & éclai-

ra de nouveaux désordres. On se barricada de part & d'autre. Chacun avoit ses corps-de-gardes & ses Places d'armes ; on se livroit dans tous les quartiers, & à tous instans, de sanglans combats. Les plus sages se tenoient renfermés dans leurs maisons, & interposoient de temps en temps leurs bons offices pour adoucir les esprits, & les concilier : il y avoit déja plusieurs semaines que cette affreuse guerre duroit, lorsque l'on convint enfin que George Adorne abdiqueroit, & que Baptiste Montaldo & Thomas Fregose gouverneroient jusqu'à ce qu'on eût élu un autre Doge.

AN. 1414.

Il consent à abdiquer.

Adorne, naturellement doux, & ami de sa Patrie, consentoit avec plaisir à ce sacrifice : mais ses fils, plus ambitieux que lui, se donnerent tant de mouvemens, que l'on reprit les armes ; & les espérances de paix s'évanouïrent. Tous les désordres recommencerent avec plus de fureur que jamais. Une trêve de quelques jours ne servit qu'à donner le temps d'arriver aux secours que Montaldo attendoit du Monferrat, tandis que le Doge en recevoit de Lombardie. Dès qu'ils fu-

Ses fils l'en empêchent.

AN. 1415. rent arrivés, les combats se renouvellerent. Les Citoyens qui étoient neutres faisoient faire en vain des processions, pour que le Ciel daignât rendre le repos à Gênes. On se battoit à la vûe des processions mêmes ; on pilloit les maisons, & l'on y mettoit le feu. Enfin les choses s'accommoderent. Il fut réglé que dans un court délai Adorne se démettoit de sa dignité ; que Thomas Fregose & Jacques Justiniano gouverneroient jusqu'à ce qu'on eût eu le temps de régler l'Etat. Les hostilités cesserent donc le 9. de Mars 1415. les barricades furent levées, & la tranquillité fut rétablie.

Les conditions de l'accord furent exactement exécutées de part & d'autre. Adorne abdiqua solemnellement dès le 23. du même mois ; & le 29. Fregose & Justiniano firent élire un nouveau Doge. Ce fut Barnabé Guarco, dont la douceur & la sagesse firent concevoir les meilleures espérances : Mais son administration dura peu. Quelques soupçons qu'il conçut contre les Adornes & les Fregoses le porterent à prendre des précautions contr'eux pendant leur absence. Ils le furent ; & ti-

Il abdique enfin.

Barnabé Guarco élu Doge.

rant de là un prétexte favorable à leur ambition, ils se liguerent ensemble pour chasser Guarco. Ils se rendirent à Gênes, & le 29. de Juin firent prendre les armes à leurs partisans, qui étoient en grand nombre. Ils commencerent par s'assurer de plusieurs postes: puis le 3. de Juillet ils attaquerent le Palais. La Garde du Doge fit peu de résistance: le Doge lui-même prit le parti de se sauver. Cependant les gens de Fregose & d'Adorne, dispersés dans les rues, crioient qu'il falloit élire Fregose. Celui-ci, avec une feinte modestie, affectoit de vouloir refuser cet honneur, & faisoit semblant de vouloir s'échapper. Mais on l'arrêta malgré lui, & on le reporta au Palais: le lendemain il fut élu avec les cérémonies accoûtumées, & son élection fut suivie des plus grandes démonstrations de joie de la part du Peuple.

An. 1415.

On conspire contre lui, & il est forcé de se sauver.

Thomas Fregose élu Doge.

Aussi attentif à faire aimer son administration, qu'il avoit été peu scrupuleux à l'établir, il fit oublier, par les services qu'il rendit à l'Etat, les moyens par lesquels il étoit parvenu à le gouverner. Il reprit divers territoires dont quelques voisins s'étoient emparés à

An. 1416.

Sa bonne conduite.

AN. 1417. & 1418. l'occasion des troubles : les impôts furent diminués, les dettes publiques acquittées. Il en paya de ses propres deniers pour soixante mille écus, somme exorbitante dans ce siecle, & qui ne prouve pas moins l'extrême richesse, que la générosité de Fregose. Il avoit cependant des ennemis. Montaldo & Guarco étoient sortis de la Ville dès l'instant de son élection. Adorne, qui avoit concouru à son élévation, sembloit s'en être repenti; & s'étant joint à Montaldo & à Guarco, ennemis déclarés du Doge, ils formerent une ligue avec Philippe-Marie Visconti, pour lors Duc de Milan, avec le Marquis de Monferrat, & quelques autres, & s'avancerent vers Gênes à différentes reprises : mais Fregose se conduisit si bien, que leurs tentatives furent vaines, & n'aboutirent qu'à les rendre maîtres de quelques Places éloignées, comme Capriata & Taggiolo, sur lesquelles ils rabattirent leurs efforts.

Conspiration contre lui sans succès.

AN. 1420. Fregose ne fut pas moins heureux contre Alfonse V. Roi d'Arragon, qui forma en 1420. une entreprise sur l'Isle de Corse. Les Rois d'Arragon avoient

depuis long-temps des prétentions ſur cette Iſle. Alphonſe, mécontent des Génois qui favoriſoient ſes ennemis, trouva dans ces prétentions une occaſion de leur prouver ſon reſſentiment. Il aborda en Corſe avec une groſſe Flotte. Les Inſulaires, dont les Génois éprouvoient dès lors & depuis long-temps l'indocilité, faciliterent l'exécution des projets d'Alfonſe. Il prit d'abord Calvi, & vint enſuite mettre le ſiege devant Bonifacio. Le Doge s'empreſſa de ſecourir cette Place; & comme l'argent manquoit à Gênes, il emprunta à Luques une groſſe ſomme d'argent ſur ſa vaiſſelle & ſes pierreries, qu'il mit en gage. Il fit équiper promptement une bonne Flotte, & la fit partir ſous les ordres de l'un de ſes freres. La Flotte arriva à temps, & vint à bout de ravitailler Bonifacio, malgré tous les efforts d'Alfonſe, qui peu après leva le ſiege. Calvi ne tarda pas à chaſſer la Garniſon Arragonnoiſe, & à ſe remettre ſous l'obéiſſance des Génois.

AN. 1420.

Entrepiſe d'Alfonſe ſur la Corſe.

Alfonſe eſt repouſſé.

Mais le Duc de Milan fut un ennemi plus dangereux. Rempli du projet de ſe rendre Souverain de Gênes, il déclara la guerre au Doge, & arma par terre

AN. 1421.

Guerre contre le Duc de Milan.

AN. 1421. & par mer. Sa Flotte, ayant engagé le combat avec la Flotte Génoise, remporta une victoire complette. De huit galeres les Génois en perdirent cinq, & leur Amiral fut du nombre des prisonniers. Cette défaite parut à Gênes un coup affreux. L'Etat étoit épuisé d'hommes & d'argent. Les Génois, toujours avides de nouveautés, paroissoient peu éloignés de se donner à Philippe. Dans ces conjonctures, Fregose désespérant de se soutenir voulut du moins se faire honneur d'une modération forcée, & résolut de se démettre solemnellement d'une dignité qu'on étoit prêt de lui arracher: il affecta, en y renonçant, cette même modestie avec laquelle il l'avoit acceptée. Chacun applaudit au sacrifice qu'il faisoit en apparence au repos de sa Patrie. Il reçut diverses marques de la reconnoissance publique: on lui donna entr'autres présens la Ville de Sarzane & son territoire. Il s'y * retira; & l'on remit au Duc de Milan la Souveraineté de Gênes, aux mêmes conditions qu'elle avoit été donnée vingt-cinq ans auparavant au Roi de France.

Les Génois sont battus.

Fregose abdique.

Le Duc de Milan est reconnu Souverain de Gênes.

* Le 2. de Décembre.

Sitôt que le Duc de Milan se vit en possession de Gênes, il chercha tous les moyens de s'y maintenir. Il n'en imagina point de plus efficaces ; pour se mettre à l'abri de l'inconstance d'un Peuple aussi remuant que les Génois, que de l'occuper & de l'affoiblir au même temps, en l'engageant dans des guerres continuelles. Dès l'an 1422. le Duc fit armer à Gênes, en faveur de Jeanne II. Reine de Naples, une Flotte destinée à agir sur les Côtes de la Sardaigne. Une autre, plus considérable, partit l'année suivante pour le Royaume de Naples, où elle força Gaëtte de se rendre, avec quelques autres Places. Les Génois prirent Naples en 1424. & après quelques autres expéditions moins considérables, ils retournerent chez eux. Le détail des opérations de cette guerre n'est point de mon sujet.

AN. 1421.

AN. 1422. & suiv.

Diverses guerres où le Duc engage les Génois.

Il n'y avoit pas encore quatre ans que duroit la domination du Duc de Milan sur les Génois ; & déja son joug commençoit à leur sembler dur. Les Guelfes sur-tout le trouvoient insupportable, depuis qu'ils s'appercevoient que toutes les faveurs ne tomboient

AN. 1425.

Mécontentemens des Génois contre le Duc, & les entreprises de Thomas Fregose.

AN. 1425. que sur les Gibelins. Fregose crut trouver dans ces circonstances une occasion favorable pour rentrer dans le Gouvernement qu'il n'avoit abandonné qu'avec regret. Il se ligua avec les Florentins, & avec Alfonse, Roi d'Arragon & prétendant au Royaume de Naples, qui lui fournirent des vaisseaux. Ayant été joint par les Fiesques, & par quelques autres mécontens, il s'embarqua, & vint avec sa Flotte jusques sous Gênes, où il croyoit exciter quelques mouvemens dont il pourroit profiter : mais personne n'osa remuer. Il partit donc, & faisant voile le long de la Côte Orientale, il prit Portofino, Sestri, Moneglia : il battit les troupes que le Duc de Milan envoya pour le repousser ; mais ces avantages n'eurent pas de suites.

AN. 1426.

Précautions du Duc de Milan.

Le Duc de Milan sentoit mieux que jamais, par cette tentative, la nécessité de prendre les plus grandes précautions contre les Génois. Il fit venir à Milan plusieurs des principaux Citoyens qui lui étoient suspects. Il en bannit quelques-uns, en retint d'autres en prison. Il pratiqua un nouveau moyen pour diminuer les forces de cet Etat : ce fut

AN. 1426.

de le démembrer, & d'en céder plusieurs parties, sous divers prétextes, à différens particuliers. Il fit la paix avec Alfonse, & lui voulut même livrer deux des principales Places de l'Isle de Corse, Bonifacio & Calvi. Cependant Fregose, pour n'avoir pas entierement réussi d'abord, ne s'étoit pas rebuté. Quelques-uns de ses partisans eurent l'audace de se glisser dans Gênes, & de tenter d'y soulever le Peuple: mais ils furent découverts, & obligés de se sauver au plus vîte. Fregose, en personne, osa en 1427. s'approcher avec quelques troupes jusques sous les murs de Gênes, & en tenter l'escalade: mais il fut repoussé avec perte. Quelques autres entreprises qu'il hazarda ne lui réussirent pas mieux. Il n'étoit pas le seul Génois qui conspiroit contre le Duc. Barnabé Adorne tenta en 1428. de surprendre une des Forteresses de Gênes, au moyen des intelligences qu'un Prêtre de ses partisans avoit ménagées. Mais le projet fut découvert lorsqu'on étoit prêt de l'exécuter. Adorne se retira d'abord à Voltri, puis chez le Marquis de Monferrat; & les années suivantes on reprit presque toutes les Places dont les di-

AN. 1427. & suiv.

Nouvelles tentatives des Fregoses & des Adornes.

An. 1427. & suiv.

vers partis des mécontens s'étoient emparés. On vouloit punir séverement les habitans de la vallée de Polsevera, toujours prêts à favoriser les révoltes; mais on se contenta de leur ôter leurs cloches, qui leur servoient ordinairement de signaux pour prendre les armes.

An. 1431.

Septieme guerre des Génois contre Venise.

En 1431. le Duc de Milan engagea les Génois dans une guerre contre les Vénitiens. Ces deux Puissances maritimes mirent aussitôt leurs Flottes en mer. Elles se rencontrerent le 22. de Juin, & se battirent. Les Génois eurent un avantage complet. Ils prirent vingt-huit vaisseaux, & firent huit mille prisonniers. Les Vénitiens se hâterent de réparer cette perte. Ils armerent une nouvelle Flotte, sur laquelle s'embarquerent quelques mécontens des familles d'Adorne & de Fiesque. On en vint aux mains le 23. de Septembre; & les Génois furent battus à leur tour, après un combat long-temps disputé. De vingt & une galeres ils en perdirent huit, du nombre desquelles fut leur Capitane: le reste se sauva.

Le Marquis de Monferrat aide les mécontens. Son pays est ravagé.

Sur ces entrefaites, Barnabé Adorne, ayant obtenu quelques Troupes du Marquis de Monferrat auprès du-

quel il s'étoit retiré, s'avança jusqu'à Sesto ; mais il fut défait & pris. On exerça la plus grande rigueur contre ceux qui s'étoient déclarés pour lui. On en égorgea un grand nombre, quoiqu'ils eussent mis bas les armes ; & le reste fut vendu à l'encan, sans égard pour l'âge, le sexe, ni même les Ordres sacrés. Le Monferrat ne fut pas épargné, & l'on y porta par-tout le fer & le feu. AN. 1431.

Les Vénitiens attaquent l'Isle de Scio.

Dans ce même temps les Vénitiens formerent une entreprise sur l'Isle de Scio. Ils descendirent sans obstacle : mais ayant voulu attaquer la Ville, ils y trouverent une vigoureuse résistance. Raphaël Montaldo, qui y commandoit, fit une des plus belles défenses qu'on ait vûes. Gênes avoit un établissement à Pera. Les Génois qui s'y trouvoient, ayant appris le besoin que ceux de Scio avoient d'être secourus, résolurent de faire tous leurs efforts pour les aider. Soixante-dix d'entr'eux s'embarquerent sur deux petits bâtimens, & traversant hardiment la Flotte ennemie, eurent le bonheur d'entrer dans la Ville assiégée. Ce secours, quelque petit qu'il fût, rehaussa le courage des assiégés, & rebuta

AN. 1431. les aſſiégeans, au point qu'ils leverent le ſiege *, après l'avoir pouſſé durant deux mois avec toute la vivacité poſſible. On avoit armé à Gênes pour ſecourir Scio: mais, lorſque la Flotte arriva, les ennemis étoient déja partis. Il ne ſe paſſa rien de fort important durant l'année 1432. Les galeres Génoiſes coururent l'Archipel ſans avantages conſidérables. Les galeres Vénitiennes n'eurent pas plus de ſuccès, quoique ſecondées par Baptiſte Fregoſe, qui avec quelques gens qu'il avoit ramaſſés s'avança juſqu'à Seſtri, tandis qu'elles rangeoient la Côte juſqu'à la même hauteur. Enfin la paix ſe fit l'année ſuivante: mais les Génois ſe trouverent bientôt engagés dans de nouvelles expéditions.

Ils ſont repouſſés.

AN. 1432.

Paix avec les Vénitiens.

AN. 1433. & ſuiv.

Louis III. Roi de Naples étoit mort en 1434. & Jeanne II. morte elle-même en 1435. avoit appellé au Royaume de Naples, René, frere de Louis. Alfonſe y prétendoit toujours; & les circonſtances où ſe trouvoit René laiſſoient voir à Alfonſe plus de jour que jamais à s'en mettre en poſſeſſion. Une des principales Places étoit Gaëtte. Elle étoit peu portée pour Alfonſe; mais

Les Génois ſecourent Gaëtte contre Alfonſe.

* Janvier 1432.

peu

peu en état de lui résister par ses propres forces. Elle appella à son secours les Génois, leur offrant de se mettre en leur garde, jusqu'à ce que le sort des armes eût décidé qui des deux seroit son maître, ou d'Alfonse ou de René. Les Génois depuis quelque-temps avoient conclu divers traités d'amitié avec Alfonse ; mais ils y comptoient peu, persuadés que ce Prince ne les observeroit qu'autant qu'il auroit trop d'affaires sur les bras pour reprendre ses desseins sur la Corse. D'ailleurs l'idée du voisinage d'un Roi si puissant les inquiétoit. Ils accepterent donc les offres de ceux de Gaëtte, & leur envoyerent une bonne Garnison, commandée par François Spinola, un de leurs meilleurs Officiers. AN. 1433. & suiv.

Gaëtte fut d'abord assiégée par Alfonse, qui sentoit l'importance de se rendre maître de cette Ville : mais la résistance fut aussi vive que l'attaque. Les Génois passoient alors pour être fort habiles dans la défense des Places. Je ne détaillerai point les opérations multipliées de ce siege. On s'y comporta de part & d'autre avec tout l'art connu dans ces temps-là, & avec toute AN. 1435.

An. 1435. la bravoure possible: mais les vivres manquerent bientôt aux assiégés. Spinola n'eut d'autre ressource que de mettre dehors toutes les bouches inutiles. Une troupe de femmes & d'enfans, demi-morts de faim, fut forcée de sortir de la Ville. Alfonse eut la générosité de les recevoir dans son camp; & après leur avoir fait donner à manger, il leur permit de s'en aller où bon leur sembleroit. La politique eut part à ce trait d'humanité, bien propre à disposer les esprits en sa faveur. Malgré la précaution de Spinola, la disette augmentoit toujours, & la famine se fit enfin sentir. Après avoir mangé tous les chevaux, on se vit réduit aux racines, à l'herbe même, & à des mêts plus dégoûtans. Les habitans demandoient à se rendre. Spinola, qui savoit qu'on armoit à Gênes, les engagea à attendre le secours qu'on y préparoit. On entama cependant une capitulation: la négociation fut longue, & l'on ne conclut rien.

Sur ces entrefaites, Alfonse reçut un renfort, & se prépara à livrer à la Ville un assaut général. Cependant les Génois redoubloient leurs soins, pour faire promptement partir la Flotte qu'ils

équipoient en faveur de Gaëtte: mais les esprits n'étant pas d'accord au sujet de cette expédition, l'on n'avançoit que lentement; & Alfonse eut le temps de donner l'assaut, qui heureusement ne réussit pas. Après de longs & inutiles efforts, il fut contraint de faire sonner la retraite. Enfin le secours partit de Gênes au milieu d'un orage affreux. Blaise d'Assereto commandoit la Flotte. Cet honneur avoit été brigué par plusieurs des principaux Citoyens, qui avoient vû avec chagrin que le Duc de Milan eût préféré Assereto. Aussi avoient-ils fait tout leur possible pour traverser son armement. Les Magistrats avoient coûtume de faire l'honneur aux Commandans des Flottes d'assister à leur départ: mais ils firent dire à Assereto, que le mauvais temps les empêchoit de se conformer cette fois à cet usage. Assereto, véritablement grand homme, & fort au-dessus de la petite mortification qu'on vouloit lui donner, répondit qu'on gardât cet honneur pour son retour & son triomphe; que pour lui, le mauvais temps ne l'empêchoit point de partir. AN. 1435.

Alfonse de son côté, s'étant embar-

AN. 1435.

Combat naval entre les Génois & Alfonse. Ce dernier est battu & pris.

qué sur sa Flotte avec six mille hommes, s'avança au-devant des Génois; & on ne tarda pas à se rencontrer. Le Roi envoya d'abord demander à l'Amiral Génois quel étoit son dessein. L'Amiral répondit qu'il prétendoit secourir Gaëtte, qui s'étoit mise sous la protection de Gênes. Après cette déclaration, on se prépara au combat. Il s'engagea le 5. d'Août 1435. & dura dix heures avec le plus grand acharnement. Alfonse avoit l'avantage du nombre. La Flotte Génoise ne portoit en tout que deux mille quatre cents hommes, Matelots ou Soldats : mais c'étoient de bonnes troupes & de bons Mariniers. La victoire, après avoir balancé longtemps, se déclara enfin pour les Génois, & elle fut complette. De toute la Flotte d'Alfonse il ne se sauva qu'un seul vaisseau. Le Roi fut pris lui-même avec grand nombre de Seigneurs qui l'accompagnoient. L'Amiral Génois entra dans le Port de Gaëtte, tandis que les assiégés, enhardis par cet heureux succès, attaquoient les troupes qui étoient restées au siege, & les chassoient de leurs lignes.

Délivrance de Gaëtte.

Ainsi fut délivrée Gaëtte. On en ap-

prit la nouvelle avec les plus grandes démonstrations de joie : mais cette joie fut bientôt rallentie par la conduite qu'on vit tenir au Duc de Milan dans cette occasion. On comptoit que les prisonniers seroient conduits à Gênes, & l'on attendoit ce spectacle avec impatience, lorsqu'on apprit que le Duc avoit donné ordre qu'on les débarquât à Savone, & qu'on les menât tout de suite à Milan. Il sembloit par-là vouloir s'approprier tout l'honneur & tout le fruit d'une victoire que les Génois ne devoient qu'à eux seuls. Ce ne fut pas tout : non-seulement il fit la paix avec Alfonse ; mais il se ligua même avec lui contre son concurrent au Royaume de Naples, & il ordonna aux Génois d'équiper une Flotte pour reconduire ce Prince dans ses Etats. Vers ce même temps, les Députés de Gaëtte vinrent remercier les Génois des secours qu'ils avoient reçus, & leur demander un Gouverneur, déclarant vouloir toujours vivre sous leur protection. Le Duc de Milan fut irrité de cette démarche. Il écrivit à Gênes qu'on lui envoyât ces Députés les mains liées : il les traita fort mal, prétendant que

AN. 1435.

Nouveaux mécontentemens des Génois contre le Duc de Milan.

AN. 1435. c'étoit à lui qu'ils auroient dû s'adresser, & non aux Génois : il leur dit que, s'ils vouloient pourvoir à leur sûreté, ils embrasseroient au plûtôt le parti d'Alfonse, & tâcheroient, par le zele qu'ils feroient éclater pour lui, d'effacer le juste ressentiment que ce Prince conservoit contr'eux.

Si peu de ménagement révolta les Génois, & les fit penser sérieusement à se délivrer d'un maître si impérieux : mais la chose n'étoit pas aisée. Il avoit de bonnes garnisons dans les Châteaux de Novi, de Gavi, de Voltaggio, de Fiaccone. Il avoit fait construire des Forts à Ponte-Decimo, à Montebello, & Bolzanetto. Il étoit maître de Savone; & ce qui étoit le plus considérable, il avoit une garnison nombreuse dans le Château de Gênes même. Il ne paroissoit pas facile de se soulever contre un maître si bien affermi : mais le joug étoit devenu si dur, qu'on résolut de s'y soustraire à quelque prix que ce fût.

Le mécontentement étoit trop vif & trop général pour qu'on pût le cacher long-temps. Le Duc, qui en fut informé, en redouta les suites, & chercha les moyens de l'apaiser. Il écrivit

Le Duc veut apaiser les Génois.

à Gênes une lettre pleine de ſentimens d'affection. Il y marquoit qu'il ne perdoit jamais de vûe les intérêts des Génois, qui lui étoient infiniment chers ; qu'il ne vouloit traiter que de concert avec eux du rachat des priſonniers ; qu'ainſi ils lui envoyaſſent au plûtôt des Députés pour travailler à cette affaire. Les Génois ſe conformerent encore cette fois à ſes volontés, & envoyerent des Députés à Milan. Le Duc les traita avec bonté, leur renouvella les proteſtations de ſon attachement pour Gênes, leur dit que c'étoit à eux qu'on devoit la victoire remportée contre Alfonſe ; & qu'il étoit juſte qu'ils en recueilliſſent le fruit. Enfin, entrant dans la queſtion du rachat des priſonniers, il leur déclara, qu'après bien des efforts il étoit venu à bout d'engager Alfonſe à leur céder pour ſa rançon le Royaume de Sardaigne. AN. 1435.

Le piege étoit trop groſſier pour qu'on y fût pris. On penſoit bien que le Duc, ayant tâché juſqu'alors de diminuer les forces de Gênes, n'avoit pas cherché à les accroître par l'acquiſition d'une Iſle auſſi conſidérable. Mais la ruſe fut abſolument découverte, & le

AN. 1435.

Il fait passer des troupes dans Gênes.

but n'en demeura plus équivoque, lorsqu'on vit le Duc faire passer à Gênes jusqu'à deux mille soldats, sous prétexte d'y assembler ces Troupes pour aller prendre possession de la Sardaigne. Les Génois sentirent tout d'abord que ces précautions n'étoient prises que contre leur liberté. Le desir de la recouvrer en devint plus vif, & la nécessité de se hâter en parut plus pressante. Après avoir concerté les principales mesures, on engagea Thomas Fregose, qui étoit toujours à Sarzane, à seconder ce projet. François Spinola fut reconnu pour Chef de l'entreprise; & le jour marqué pour l'exécution fut celui où un nouveau Gouverneur, envoyé à Gênes par le Duc de Milan, devoit faire son entrée.

Soulevement des Génois.

En effet, sitôt que ce nouveau Gouverneur * eut mis le pied dans la Ville **, quelques-uns des conjurés s'emparerent de la porte, & crierent aux armes. Spinola, qui n'attendoit que ce signal, sortit sur le champ de sa maison, suivi d'une grosse troupe de parens, d'amis, de partisans, qui s'y

* Erasme Trivulce.
** Le 28. de Janvier. 1436.

étoient

AN. 1435.

étoient rassemblés. Tous se répandirent dans les rues, criant, *liberté*; & la Ville entiere fut en armes en un moment. Le nouveau Gouverneur auroit bien voulu rebrousser chemin; mais la porte étoit fermée. Il se jetta dans le Château. Le Gouverneur qui sortoit de charge, & qui avoit accompagné dans son entrée celui qui lui succédoit, fut massacré par quelques conjurés qui le rencontrerent. La Garde, épouvantée & sans Chef, crut la résistance inutile. Elle mit bas les armes; & une entreprise qui paroissoit si difficile, & dont le succès sembloit devoir coûter si cher, fut terminée en peu de momens, sans que dans un si grand bouleversement il en coûtât la vie à plus de trois hommes.

Ils chassent les gens du Duc de Milan.

C'étoit beaucoup pour les soulevés d'être les maîtres de Gênes; mais ce n'étoit pas assez. Le Duc restoit en possession des principales Forteresses de l'Etat, & même du Château de la Capitale. Ces Forts ne lui demeurerent pas long-temps. Savone suivit l'exemple de Gênes, & chassa de sa Citadelle les Gens du Duc de Milan. On reprit peu à peu sur lui, & sans beaucoup de peine, les autres Forts où il avoit gar-

AN. 1436. nison, & l'on en rasa quelques-uns. On pensa à régler la forme du Gouvernement, & en attendant qu'on y procédât, on mit à la tête des affaires huit des principaux Citoyens.

Cependant le nouveau Gouverneur, qui s'étoit jetté tout d'abord dans le Château de Gênes, où il y avoit une Garnison de deux mille hommes, étoit en état de s'y maintenir long-temps. Tandis que les Génois entreprenoient de l'y forcer, le Duc de Milan, au désespoir du revers qu'il veneit d'essuyer, se hâtoit d'envoyer du secours au Château. L'approche de ce secours redoubla les efforts des Génois. Ils résolurent de livrer un assaut général. Toute la Ville y accourut. Ceux à qui l'âge ou le sexe ne permettoit pas de porter les armes vouloient du moins être témoins de l'attaque. Mais les assiégés, craignant d'être forcés, parlerent de capituler. Il fut conclu que le Château se rendroit, s'il n'étoit secouru dans un temps marqué; & pour garantie, on mit les Génois en possession d'une Tour. On étoit tranquille de part & d'autre, lorsqu'on apprit que le Duc de Milan avoit fait arrêter tous les Génois qui

étoient dans ses Etats. Cette nouvelle irrita au point les habitans de Gênes, que sans attendre que le délai accordé à la Garnison du Château fût expiré, ils l'attaquerent avec fureur, & firent prisonniere toute la Garnison.

AN. 1436.

Vains efforts du Duc.

Il étoit temps. Le secours arriva presque aussitôt. Le Général des Troupes du Duc s'avança jusqu'à S. Pierre d'Arena, brûlant & ravageant tout. On envoya contre lui quelques gens, qui furent battus & dissipés. Ayant sû que le Château étoit pris, il tourna vers Voltri, d'où il s'avança jusqu'à Albenga, continuant toujours ses ravages; & mit enfin le siege devant cette derniere Place: mais il fut contraint de le lever.

Durant ce temps, Gênes avoit déja changé plusieurs fois de Maîtres. L'ambition de ses Citoyens avoit déja produit des troubles, & leur liberté avoit fait renaître leurs divisions. Les huit personnes chargées de régler la forme du Gouvernement ne se hâterent point d'y travailler, & jouïssoient, en attendant, de l'administration qui leur avoit été confiée. Le Peuple prit donc le parti de s'assembler, & d'élire un Doge. Le

AN. 1436.

Ifnard Guarco élu Doge.

choix tomba fur Ifnard Guarco. Il fut inftalé fans contradiction : mais fon pouvoir ne dura que fept jours. Thomas Fregofe, à la tête de fes partifans, attaqua le Palais, diffipa la Garde ; & ayant affemblé le Confeil, il demanda à être reconnu pour Doge légitime, & que l'élection de Guarco fût annullée.

Fregofe reconnu Doge en conféquence de fon ancienne élection.

Fregofe fe fondoit fur ce qu'il étoit en poffeffion de la dignité de Doge, lorfque la révolution qui avoit mis Gênes au pouvoir du Duc de Milan lui avoit arraché le Gouvernement. Il prétendoit qu'il n'avoit jamais renoncé à cette dignité, & qu'il devoit par conféquent y être rétabli & maintenu, dès qu'on avoit fecoué le joug du Duc. Ses raifons furent admifes, & Fregofe fut confirmé dans la charge de Doge.

AN. 1437.

Confpiration contre lui, formée par le Duc de Milan.

Le Duc de Milan, défefpérant de réuffir contre les Génois à force ouverte, fongeoit à y ménager des troubles qui puffent faciliter l'exécution de fes projets. Il chercha donc à oppofer à Thomas Fregofe quelque concurrent redoutable, & il jetta les yeux fur Baptifte Fregofe, le propre frere du Doge. C'étoit un homme d'une ambition démefurée, cherchant à la fatisfaire à tout

prix, & qui ne respectoit ni Patrie, ni famille, quand il s'agissoit de son élévation. Le Duc lui fit envisager qu'il lui seroit facile de chasser son frere du Palais, & de se faire élire Doge en sa place : il lui fit promettre des secours, & l'assura de sa protection. Il n'en falloit pas tant pour enhardir Baptiste Fregose à tout oser. Il épia le temps que le Doge étoit à l'Eglise, & ayant marché vers le Palais à la tête de quelques brouillons qu'il avoit ramassés, il s'en empara, & s'y fit proclamer Doge. Thomas Fregose accourut bien vîte, dissipa les mutins, & fit son frere prisonnier. On lui conseilloit de lui faire subir la peine que méritoit son attentat. Mais le Doge rejetta avec horreur cette proposition. » Que je m'affermisse dans ma dignité aux dépens de la » vie de mon frere ! Non, non, dit- » il, qu'il vive, & qu'il apprenne de » moi comme un frere doit en user. Si » son impunité me devient fatale, j'ai- » me mieux m'exposer à tout perdre, » que de tout conserver au prix d'un » sang que la nature me doit rendre si » cher.

An. 1437.

Il conserva contre ce frere si peu de

AN. 1437. ressentiment, qu'il le fit nommer pour commander quelques vaisseaux que les Génois fournirent à René. Ce Prince disputoit le Royaume de Naples à Alfonse : mais il manquoit trop souvent d'argent pour réüssir. Aussi, malgré quelques succès qu'il eut d'abord, malgré divers secours qu'il reçut des Génois durant plusieurs années, il fut enfin obligé de céder à son rival. Les Génois eux-mêmes furent forcés de faire en 1444. avec Alfonse une paix peu avantageuse, mais que leur situation leur rendit nécessaire.

Les Génois secourent René contre Alfonse.

AN. 1438. & suiv.

Paix avec Alfonse.

AN. 1440. & suiv.

Nouveaux troubles dans Gênes.

En effet leurs troubles domestiques duroient toujours. Les Nobles se plaignoient du peu d'égards que le Doge avoit pour eux. Aucun d'entr'eux n'avoit été nommé pour commander les diverses Escadres qu'on avoit armées en faveur de René. Jean Antoine de Fiesque, l'un des plus riches & des plus puissans, disoit hautement, qu'il étoit honteux de ne pas se ressentir de ces odieuses préférences ; & que, quand tous les autres les souffriroient patiemment, il sauroit bien lui seul trouver le moyen de se venger. Il sortit en effet de la Ville, & obtint quelques se-

cours du Duc de Milan, toujours prêt à favoriser les Génois mécontens. Fiesque, soutenu par le Duc, rassembla quelques Montagnards, fit des courses sur le territoire de Gênes, & arma même quelques petits bâtimens avec lesquels il exerça diverses pirateries contre les vaisseaux Génois.

An. 1440. & suiv.

Les murmures contre le Doge ne faisoient cependant qu'augmenter. On lui reprochoit qu'il s'élevoit trop au-dessus des autres Citoyens, & qu'il tranchoit du Souverain. A quoi sert-il, disoit-on, de se soustraire au pouvoir des étrangers, pour s'assujettir à celui d'un Plébéïen plus impérieux encore? Si le joug des Princes auxquels on s'étoit soumis n'étoit pas plus doux, du moins étoit-il plus honorable. Ces discours, semés par les émissaires de Fiesque & par ceux qui pensoient comme lui, aigrissoient peu-à-peu les esprits. Le Doge en fut informé; mais ne voyant point que ces murmures eussent de suites, il commença à les mépriser. Enfin on l'avertit que Fiesque avec quelques barques devoit attaquer la Ville du côté de la Mer, le 18. de Décembre 1442. pendant la nuit. On

An. 1442. & suiv.

Mécontentemens contre le Doge.

AN. 1442. & suiv.

plaça des troupes dans cet endroit : mais comme il faisoit extrêmement froid, & que d'ailleurs le vent étoit absolument contraire aux desseins des Fiesques, les Soldats quitterent leurs postes. Sur ces entrefaites, le vent changea tout-à-coup, & devint favorable à Fiesque, qui étant survenu, après un trajet de quelques heures, entra dans la Ville sans obstacle. Il fut bientôt maître du Palais. Le Doge ne savoit quel parti prendre ; & abandonné de tout le monde, il fut obligé de se rendre prisonnier.

Il est fait prisonnier par les mécontens.

On élit pour Gouverneur huit *Capitaines de la liberté Génoise*.

Après divers arrangemens, on convint de remettre le Gouvernement entre les mains de huit personnes, tirées moitié du corps du Peuple, moitié de celui de la Noblesse. On leur donna le nom *de Capitaines de la liberté Génoise*. Mais leur désunion fit abroger leur pouvoir; & le 18. de Janvier 1443. on nomma Doge Raphaël Adorne. Ce n'étoit pas l'intention de Fiesque, qui ne pouvant supporter un Doge tiré du corps du Peuple sortit derechef de la Ville. Pierre Fregose, fâché de voir l'administration ôtée à sa famille, sortit aussi ; & tous deux, traitant leur Patrie

Ils sont abrogés, & Raphaël Adorne est élu Doge en 1443.

en pays ennemi, commencerent à la désoler par leurs pirateries & leurs brigandages : triste sort de l'Etat de Gênes, presque toujours la victime des mécontentemens de ses Citoyens. AN. 1443.

Si l'on en excepte quelques désordres commis par les mécontens, & quelques hostilités d'Alfonse, peu religieux observateur de la paix, Gênes jouïssoit d'une tranquillité apparente. Raphaël Adorne étoit aimé de tout le monde par sa douceur, sa bonté, sa droiture. Mais ces mêmes qualités, qui le faisoient goûter des Génois, le faisoient haïr de sa propre famille, à qui il préféroit le bien public. Elle résolut de lui substituer, s'il étoit possible, Barnabé Adorne, jeune-homme ambitieux, avide d'honneurs, & cherchant, aux dépens même de l'Etat, l'élévation de ses parens & l'avantage de son parti. On crut ne pas devoir employer la force, si l'on pouvoit réussir par la douceur ; & il fut décidé qu'on s'efforceroit de persuader à Adorne qu'il devoit se démettre de sa dignité. Un pareil conseil, donné au Doge de la part de ses propres parens, ne lui parut pas suspect. Le bien public y servoit

AN. 1447.

Les Adornes engagent le Doge à abdiquer.

AN. 1447. de motif; & c'étoit pour lui un motif touchant. » A Dieu ne plaise, dit-il, » que je m'obstine à garder, pour le » malheur de ma Patrie, une place que » je n'ai acceptée que dans le dessein de » faire son bonheur. « Il joignit les effets aux paroles; & ayant abdiqué solemnellement le 4. de Janvier 1447. il fut reconduit à son logis par une troupe de Citoyens, qui, enchantés de sa modération, ne cessoient de faire l'éloge de ses vertus.

Barnabé Adorne élu Doge.

Le pouvoir fut remis à douze personnes: mais dès le jour même Barnabé Adorne se fit élire Doge. Il jouït peu de temps d'un pouvoir usurpé par la brigue & la fourberie. Les Fregoses, sortis de Gênes lors de l'élection de Raphaël Adorne, cherchoient les moyens d'en chasser à leur tour les Adornes leurs rivaux. Ils s'étoient adressés dans cette vûe au Roi de France, * & lui avoient offert de faire rentrer Gênes sous sa domination. Ce Prince, flatté de cet espoir, écoute leurs propositions.

Les Fregoses offrent au Roi de France de faire rentrer Gênes sous sa domination.

L'affaire se négocia à Marseille, où les Fregoses & leurs partisans s'étoient rendus sur cinq vaisseaux bien armés. L'Ar-

* *C'étoit pour lors Charles VII.*

chevêque de Rheims, Saint Vallier, Tannegui du Châtel, & Jacques Cœur, traiterent avec eux au nom du Roi ; & après avoir concerté les principaux arrangemens, tous ensemble s'avancerent jusqu'à Nice. AN. 1447.

Entreprise de Jean Fregose, qui chasse le Doge Adorne.

Pendant qu'ils y étoient, Jean Fregose, qui étoit demeuré sur les terres de Gênes, exécutoit seul un projet que l'audace fit réussir. Il entra de nuit dans le port de Gênes avec une seule galere montée par trois cents hommes ; descendit à terre avec quatre-vingt-cinq hommes seulement, & attaqua hardiment le Palais, quoiqu'il sût qu'il y avoit une grosse garde, & entr'autres six cents hommes qu'Alfonse avoit fournis à Adorne.

La résistance fut telle qu'il avoit dû l'attendre ; mais elle ne le rebuta pas. Plusieurs de ses gens étoient tués, le reste étoit blessé, & il ne quittoit point la partie. Enfin sa résolution & son opiniâtreté l'emporterent. Barnabé Adorne voyant que personne ne venoit à son secours, & jugeant par là que le Peuple ne tarderoit pas à se déclarer pour son ennemi, prit le parti de se sauver, & céda la place à Fregose.

AN. 1447.

Fregose après le succès refuse de se soumettre à la France, & est élu Doge.

Les partisans des François à Gênes s'attendoient que Fregose, de concert avec ceux de sa famille qui étoient à Nice, travailloit pour le Roi de France, & qu'il alloit engager les Génois à reconnoître ce Prince pour leur Souverain. Mais Fregose prétendit n'avoir travaillé que pour lui, & se fit nommer Doge avec la même autorité que celui qu'il avoit chassé. On apprit à Nice cette nouvelle avec une extrême surprise. Les Commissaires François s'embarquerent avec précipitation, & se rendirent devant le port de Gênes, d'où ils firent sommer le nouveau Doge d'exécuter la convention faite à Marseille. Il leur fit dire que Gênes étoit sa conquête, & qu'il avoit résolu de la garder; & comme ils n'étoient pas en état de rien entreprendre, ils furent contraints de s'en retourner avec cette réponse peu satisfaisante. La France étoit dans une position où elle n'auroit pû sans imprudence s'engager dans une guerre en Italie. Ainsi elle ne chercha point à troubler Fregose dans la jouïssance de sa dignité. Mais il en jouït bien peu de temps. Il mourut l'année suivante, au grand regret des Génois, qui étoient

fort contens de ſon adminiſtration. Louïs Fregoſe fut choiſi pour lui ſuccéder. Il ſuivit les vûes de ſon prédéceſſeur, qui avoit commencé à armer contre le Marquis de Final, dont on avoit de grands ſujets de ſe plaindre. Le Marquis fut puni ; & peu s'en fallut qu'on ne raſât toutes ſes Places.

AN. 1448. & ſuiv.

Louïs Fregoſe élu Doge après la mort de Jean.

On étoit cependant peu content de Louïs Fregoſe, en qui on ne trouvoit pas aſſez d'application aux affaires, ni aſſez d'habileté. L'on appella en ſa place un des plus grands hommes de Gênes ; le fameux Thomas Fregoſe, qui avoit été déja Doge à deux repriſes. Il ſe tenoit toujours à Sarzane ; & il ne dut qu'à la réputation de ſon mérite cette nouvelle élection. Mais las des affaires & des honneurs, il refuſa d'accepter une dignité qu'il avoit autrefois ardemment deſirée ; & s'excuſant ſur ſon grand âge, il conſeilla de jetter les yeux ſur ſon neveu Pierre Fregoſe, dont nous avons parlé plus haut. Sorti de Gênes lors de l'élection de Raphaël Adorne, il y étoit rentré depuis que la Famille des Fregoſes avoit repris le deſſus ; & il fut élu tout d'une voix.

AN. 1450. & ſuiv.

On dépoſſede Louïs Fregoſe.

Thomas Fregoſe refuſe ſa place.

Pierre Fregoſe élu Doge.

Malgré l'unanimité de ſon élection,

Conſpiration contre lui.

AN. 1450. ſon adminiſtration ne fut rien moins que tranquille. Bleſſé des diſcours ſéditieux qui commençoient à ſe répandre contre lui, il voulut de bonne heure faire un exemple capable d'apaiſer les murmures, & d'intimider les mutins. Il fit arrêter un des Sénateurs qui avoit parlé mal du Gouvernement, & le fit pendre. Cet acte de ſévérité, loin de faire l'effet qu'il en attendoit, déplut extrêmement à une Ville toujours inquiete des actes d'autorité qu'elle voyoit exercer à ſes maîtres. Cependant Raphaël & Barnabé Adorne, unis avec Jean-Antoine de Fieſque, & ſoutenus par Alfonſe Roi d'Arragon, avec qui les Génois étoient un peu brouillés, préparoient des affaires au Doge. Ils tenterent avec le ſecours d'Alfonſe de ſe rendre maîtres de Gênes, où ils avoient d'ailleurs des intelligences. Mais la vigilance de Fregoſe para le coup. Il chercha d'abord à connoître quels étoient les ennemis ſecrets qu'il avoit dans la Ville; & feignant d'en ſortir, il rentra le ſoir dans le Château ſans être apperçu. Sa ruſe lui réuſſit: les partiſans des Adornes, croyant le Doge hors des murs, attaquerent le Pa-

lais durant la nuit. Mais tandis que la Garde leur résistoit, le Doge étant sorti tout-à-coup du Château les chargea si brusquement par derriere, qu'il les mit en fuite, en tua beaucoup, & en prit quelques-uns qu'il fit mourir comme rébelles. Les Adornes ayant appris cette nouvelle, & voyant qu'ils n'avoient plus rien à attendre des partisans qu'ils avoient dans Gênes, se retirerent.

AN. 1455. & suiv.

Ils ne laisserent pas de continuer à causer de cruelles inquiétudes au Doge. Alfonse les secondoit toujours. Le commerce de Gênes souffroit de leurs pirateries, ses finances s'épuisoient : enfin, après huit ans d'un Gouvernement toujours agité, où son habileté l'avoit seule pû soutenir, voyant qu'Alfonse par haine particuliere contre lui s'opiniâtroit à vouloir rétablir les Adornes & les autres Génois exilés ; sans secours, sans argent, sans troupes ; prêt à succomber à ses ennemis, Fregose crut qu'il étoit temps de quitter sa place : mais il n'avoit garde de la leur céder : il aima mieux remettre le pouvoir aux mains d'une puissance étrangere que dans celles de ses rivaux. Il jetta les yeux sur la France, & persuada aux Génois de se

Il se voit forcé de succomber.

AN. 1456. & suiv.

AN. 1456. & suiv.

Il prend le parti de donner Gênes à la France.

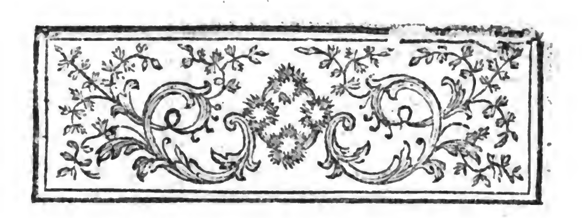
soumettre à Charles VII. (qui y regnoit encore) aux mêmes conditions qu'ils s'étoient soumis à Charles VI. On envoya des Ambassadeurs à ce Prince pour négocier cette affaire.

Ce qui s'étoit passé dix ans auparavant avoit fort indisposé Charles VII. contre les Génois. Trop occupé dans ses Etats pour faire éclater son ressentiment contre les Fregoses, mais n'ayant pas oublié ses motifs de mécontentement, il ne se détermina qu'avec peine à se fier à des gens qui l'avoient déja trompé. Enfin il consentit à accepter les offres qu'on lui faisoit avec instance, & nomma pour Gouverneur de Gênes Jean d'Anjou Duc de Calabre, qui partit sur le champ pour cette Ville, & y arriva le 11. Mai 1458. On lui prêta serment de fidélité au nom du Roi, & on lui remit les Châteaux & les principales Forteresses de l'Etat.

AN. 1458.

Fin du second Livre.

HISTOIRE



HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
DE GÊNES.

LIVRE TROISIEME.

AN. 1458.

HARLES VII. s'étoit déterminé à accepter la Souveraineté de Gênes, particulierement par complaisance pour le Duc de Calabre, qui l'en avoit extrêmement pressé. Ce Duc, fils de René d'Anjou, Roi de Sicile, espéroit qu'en obtenant le Gouvernement de Gênes au nom du Roi, il trouveroit dans les Génois de grandes ressources pour conquérir le Royaume de Naples, que la Maison d'Arragon avoit

An. 1458. usurpé sur la sienne. La politique de Jean d'Anjou étoit bonne. Mais il n'étoit ni de l'intérêt de Charles VII. ni de celui des Génois, qu'on nommât ce Prince pour Gouverneur de Gênes. Le Roi devoit choisir un Gouverneur qui n'eût d'autre but que de conserver l'Etat de Gênes à la Couronne de France. Les Génois, en se mettant sous la protection de cette Couronne, avoient cherché à bien vivre avec Alfonse, Roi d'Arragon, en se donnant un Maître qui n'eût rien à démêler avec lui; & Jean d'Anjou, qu'on envoyoit pour les gouverner, étoit le plus grand ennemi d'Alfonse.

Le Roi d'Arragon & les mécontens assiegent Gênes.

Ce fut donc pour le Roi d'Arragon un nouveau motif de pousser avec vigueur la guerre contre les Génois, que de savoir qu'ils avoient Jean d'Anjou à leur tête. A peine ce Prince fut-il dans Gênes, qu'il s'y vit assiégé par les troupes que les Adornes & les autres mécontens avoient rassemblées, tandis que la Flotte Arragonnoise, forte de plus de vingt vaisseaux & dix Galeres, masquoit le Port. Jean d'Anjou ne négligea rien de tout ce qui pouvoit contribuer à une défense vigoureuse. Pierre

Fregose, qui avoit toute sa confiance, & qui la méritoit par ses talens, partageoit avec lui les soins & les fatigues du siege. Mais, malgré la résistance des Génois, ils alloient être bientôt réduits à l'extrêmité, s'ils n'avoient été dégagés par l'évenement le plus favorable pour eux. Alfonse mourut : Ferdinand, son fils naturel & son successeur au Royaume de Naples, rappella sa Flotte ; & les mécontens furent forcés de se retirer. Gênes jouït peu du bonheur que ces heureuses circonstances sembloient lui promettre. Une peste affreuse la ravagea ; & lorsque ce fléau permit enfin aux Génois de respirer, ils se replongerent dans de nouveaux troubles. An. 1458. Mort d'Alfonse.

Barnabé & Raphaël Adorne étoient morts du chagrin de voir leurs projets déconcertés par la mort d'Alfonse ; & Pierre Fregose, délivré des inquiétudes que tant de puissans ennemis lui causoient, commençoit à se reprocher sa précipitation à appeller un Maître à son secours. La cession qu'il avoit faite de son pouvoir n'avoit pas été gratuite. On lui avoit promis une grosse somme d'argent, & on lui avoit laissé pour garantie Voltagio & Novi. Il avoit de- Nouveaux troubles parmi les Génois.

AN. 1458. plus prêté à Jean d'Anjou quelques sommes pour les besoins de l'Etat. Il se retira à Novi, & demanda qu'on lui fît remettre ce qui lui étoit dû : on lui fit répondre que l'épuisement où se trouvoient les Finances ne permettoit pas qu'on le satisfît. Il pressa, il se plaignit ; enfin il éclata en menaces. Il y avoit tout à craindte d'un homme tel que Fregose, entreprenant, ambitieux & fier. On crut devoir se précautionner contre son ressentiment ; & l'on ordonna à tous ses parens de sortir de Gênes. Ce trait eût seul été capable de porter aux dernieres extrémités un caractere tel que le sien. Il ne s'occupa plus que du soin de chercher des vengeurs ; & il s'adressa d'abord à François Sforce, pour lors Duc de Milan. Il lui représenta combien il étoit dangereux pour le Milanès d'avoir des voisins aussi puissans que les François : il exagéra les ressources qu'il avoit pour les chasser de Gênes, où il avoit un parti considérable, prêt à se déclarer quand il voudroit : il lui dit enfin qu'il ne lui demandoit que quelque argent, pour soudoyer seulement pendant un mois le troupes dont il avoit besoin. Sforce au

roit bien voulu renvoyer les François au-delà des monts : mais il craignoit de se brouiller avec eux. Il répondit donc aux pressantes sollicitations de Fregose, qu'il avoit des raisons de ne pas prendre les armes ouvertement contre la France ; mais qu'il lui conseilloit de s'adresser à Ferdinand, successeur d'Alfonse, auprès de qui il lui offroit sa médiation. AN. 1458.

Sforce engagea effectivement Ferdinand à se liguer avec Fregose. Il fit sentir au Roi de Naples, que Jean d'Anjou n'étoit venu à Gênes, & n'en avoit accepté le Gouvernement, que pour être plus en état de lui disputer la Couronne de Naples au nom de son pere René d'Anjou, qui vivoit encore, & qui s'étoit depuis long-temps retiré en Provence ; qu'il n'y avoit point de moyen plus sûr de faire échouer les projets de Jean d'Anjou, que de lui donner de l'occupation dans Gênes ; & qu'il n'y avoit point d'occasion plus favorable de lui susciter de sérieuses affaires, que de profiter du mécontentement de Frégose. Ferdinand fut sensible à des raisons d'Etat aussi pressantes : & ce même Fregose, l'ennemi

Sforce engage Ferdinand à se liguer contre les François avec Fregose.

AN. 1459. personnel, le plus cruel ennemi d'Alfonse, fut bientôt étroitement uni par l'intérêt au fils de ce Prince.

Aidé de l'argent de Ferdinand, Fregose rassembla quelques Troupes, & s'étant ligué avec Jean-Philippe de Fiesque s'avança jusques sous les murs de Gênes. Jean d'Anjou n'eut garde d'en sortir. Il se contenta de mettre la Ville à l'abri de surprise, & donna de si bons ordres que toutes les tentatives de Fregose furent inutiles. Dans une des attaques, Jean-Philippe de Fiesque fut tué d'un coup de coulevrine: & ceux de son parti s'étant peu après retirés chez eux, Fregose s'éloigna de Gênes, où il savoit d'ailleurs qu'il devoit arriver divers secours. Il s'empara de Sestri di Levante, de Chiavari, & de Portofino: mais il ne put garder ces Places, & fut contraint de se retirer à Novi. Jean d'Anjou reprit encore la Ville de Noli, dont le Marquis de Final s'étoit emparé; & se croyant désormais tranquille, il s'occupa sérieusement de son projet sur le Royaume de Naples.

Fregose échoue.

Jean d'Anjou fait partir sa Flotte pour la conquête de Naples.

Il avoit tellement gagné l'affection des Génois, qu'ils lui fournirent à leurs dépens une Flotte de dix galeres & de

trois gros vaisseaux. Ils lui donnerent soixante mille florins. Il en emprunta autant de divers particuliers, qui les lui offroient volontairement. Il attendoit de plus douze galeres, que René, pere de ce Prince faisoit armer à Marseille ; & on lui promettoit de puissans secours de France. Ferdinand, vivement inquiet de ces formidables préparatifs, se hâta d'envoyer de grosses sommes à Fregose, & le fit solliciter de recommencer au plûtôt ses tentatives contre les François. Fregose rassembla promptement le plus de troupes qu'il put, & vint camper à quatre milles de Gênes, dans la vallée de Polsevera. Jean d'Anjou suivit le même parti qu'il avoit pris quelques mois auparavant : il garnit de soldats les remparts & les divers postes, & se tint renfermé dans la Ville. L'Automne approchoit ; & les pluies, qui dans cette saison font déborder la riviere de Polsevera, ne pouvoient permettre à Fregose de camper encore longtemps dans cette plaine. Ses troupes n'étoient d'ailleurs engagées que pour un temps ; & ce temps étoit prêt de finir. Dans ces circonstances, il résolut de hazarder tout, plûtôt que de se re-

AN. 1459.

Nouvelle tentative de Fregose.

AN. 1459. titer ſans rien tenter. Ayant appris que la Flotte Génoiſe étoit partie pour aller chercher celle de Ferdinand dans le Port de Livourne, il crut devoir profiter de ce moment pour eſſayer de ſurprendre Gênes; & il réuſſit. Il fit approcher des murs quelques troupes, durant la nuit du 13. au 14. de Septembre, & les plaça derriere des buiſſons & des haies; puis, ayant reconnu que les Gardes étoient peu nombreuſes, & la plûpart endormies, il fit appliquer ſans bruit des échelles; & étant monté ſur les murailles avec quelques ſoldats déterminés, il égorgea les Gardes, s'empara d'une porte, & fit entrer le reſte de ſes gens. L'allarme fut bientôt répandue par-tout. Jean d'Anjou, au déſeſpoir d'avoir fait partir la Flotte, ne laiſſa pas de raſſembler promptement ce qu'il put de troupes ou de bourgeois, & marcha au-devant de Fregoſe.

Il ſurpred Gênes.

Gênes avoit une double enceinte de murailles. Fregoſe n'avoit franchi que la premiere, & s'étoit arrêté à Pietra Minuta. Jean d'Anjou s'avança en bon ordre juſques dans une vaſte Place qui eſt au-deſſous de ce poſte, & qui étoit protégée

protégée par le Château. Fregose attendoit que ses partisans remuassent. Jean d'Anjou craignoit quelque émeute ; & les deux partis se contentoient par cette raison de tirer les uns sur les autres, sans chercher à en venir aux mains. Toute la nuit se passa ainsi: mais le jour étant venu, les Génois commencerent à charger les troupes de Fregose. Ils furent plusieurs fois repoussés, & obligés de venir se réformer sous le Château. On conseilloit déja à Jean d'Anjou de s'y renfermer, & de faire rentrer ses gens dans la seconde enceinte. Mais ce brave Prince, d'un air tranquille & serein, répondit qu'il n'étoit pas encore temps, & que les ennemis n'en étoient pas où ils pensoient. Cependant Fregose s'impatientoit de ce que personne ne remuoit dans la Ville en sa faveur. Mais il fut bien plus déconcerté, lorsqu'il entendit crier de toutes parts : *Adorne, Adorne*, & qu'il vit entrer dans le Port une galere, sur laquelle Paul Adorne arrivoit. Jean d'Anjou s'étoit hâté de l'envoyer chercher dès le commencement de l'affaire, pour l'opposer à Fregose, son ennemi personnel.

An. 1459.

Paul Adorne, appellé par Jean d'Anjou, arrive à Gênes.

AN. 1459. Fregose, irrité à la vûe de ce nouvel ennemi, assez puissant pour lui disputer sa conquête, ne ménagea plus rien; & voulant prévenir le secours qu'Adorne pouvoit fournir aux François, il quitta son poste, & tâcha de s'emparer de la porte de saint Thomas. Mais il fut repoussé avec perte. Ayant apperçu une autre porte qui étoit ouverte & sans Garde, il ordonna à deux de ses parens de s'en assurer, & se hazarda d'entrer dans l'intérieur de la Ville, croyant qu'en s'y faisant voir il réveilleroit ses partisans. Mais les François s'emparerent bientôt de cette porte; & Fregose se trouva enfermé dans la Ville, lui quatrieme. Il étoit à cheval; & s'étant apperçu du danger où il s'étoit mis, il courut à toute bride vers la porte opposée au lieu où il avoit formé l'attaque, espérant la trouver ouverte. Elle étoit fermée. Il rebroussa chemin, sans savoir où il alloit, & poursuivi par Cossia qui l'avoit reconnu à ses armes. Cossia le joignit enfin, & lui déchargea deux coups de sa masse d'armes sur la tête. Presque dans le même temps on fit pleuvoir sur lui du haut des maisons une grêle de pierres. Il fut renversé de dessus son cheval; &

on le porta à demi-mort au Palais, où il expira peu après. Son corps fut percé de mille coups, & mis en pieces par le Peuple. AN. 1459. Fregose est repoussé & tué.

Ainsi mourut Pierre Fregose, l'un des plus illustres Citoyens & des plus dangereux ennemis que Gênes ait eus. Sa fierté, son ambition empoisonnerent ses vertus. Grand Capitaine, grand homme d'Etat; mais vindicatif à l'excès, & toujours tourmenté par la passion de dominer: digne d'admiration par ses rares talens, de blâme par le mauvais usage qu'il en fit, il causa long-temps le malheur de sa Patrie, & mérita le sien. C'étoit lui qui avoit rendu aux François la Souveraineté de Gênes, & il fut tué en voulant la leur arracher. Ses troupes se débanderent dès qu'elles apprirent sa mort. Son frere & Roland de Fiesque furent faits prisonniers, & eurent la tête tranchée. Son caractere.

Jean d'Anjou, après ce succès, crut que Gênes pouvoit se passer de sa présence; & laissant pour commander en sa place, Louis Vallier, Gentilhomme François, il partit pour la conquête de Naples. Cette expédition n'est point de notre sujet. Elle n'eut d'heureux Jean d'Anjou part pour l'expédition de Naples.

AN 1459.

que les commencemens ; & le Royaume de Naples resta enfin à Ferdinand. Cependant l'éloignement de Jean d'Anjou laissa aux factieux de Gênes l'occasion de former de nouvelles cabales & de nouveaux projets. L'année 1460. se passa cependant assez tranquillement ; mais celle qui suivit fut pleine d'agitation & de troubles. Les dépenses dans lesquelles l'Etat de Gênes s'étoit trouvé engagé avoient épuisé ses Finances, & l'on ne savoit par quelles voies y remédier. Les Nobles proposoient une augmentation d'impôts ; le Peuple demandoit qu'on supprimât plûtôt les exemptions dont jouïssoient les Nobles. Cette matiere intéressante fut le sujet de quantité d'assemblées où elle fut agitée avec chaleur. Le Peuple sur-tout crioit fort haut, que c'étoit lui seul qui portoit toutes les charges, tandis que la Noblesse jouïssoit seule des honneurs ; que, puisqu'on le privoit des emplois, on le déchargeât aussi des fardeaux ; que du moins on ne lui en fît pas porter de nouveaux. On présenta des Requêtes à Vallier : on en adressa au Roi. On ne se bornoit plus à supplier, on prenoit un ton menaçant : les assem-

AN. 1460. & suiv.

Nouveaux troubles à Gênes.

blées séditieuses se multiplioient. Dans l'une d'elles, * où l'on se répandoit comme à l'ordinaire en déclamations vagues contre l'avarice & l'ambition des Grands & des riches, un jeune homme de la lie du Peuple éleva la voix: » A quoi bon tant de paroles, dit-il: » c'est par les armes que telles difficul» tés doivent se décider. « Il sortit aussitôt, & courut par toute la Ville, criant *aux armes*.

AN. 1460, & suiv.

Le Peuple prend les armes.

On ne remua pas d'abord dans l'intérieur de la Ville; mais dans le Fauxbourg S. Etienne, qui est fort grand, beaucoup de gens s'armerent, & se saisirent de la porte S. André. Vallier négligea d'arrêter ce tumulte dans sa naissance. Il crut qu'il se dissiperoit de lui-même, ou du moins qu'il n'auroit pas de suites dangereuses; ceux qui prenoient les armes protestant qu'ils n'en vouloient point au Gouvernement, & qu'ils ne s'armoient que pour repousser les torts qu'on leur faisoit. Le nombre des mutins augmentoit cependant d'heure en heure; & la nuit étant venue, tous ceux qui n'avoient osé prendre les armes les premiers, & en plein jour,

* Le 9. de Mars 1461.

An. 1460. & suiv.

s'armerent comme les autres. Le lendemain Vallier vit bien qu'il ne s'agissoit plus de vouloir réprimer par la force un si grand nombre de gens armés; & il n'eut d'autre parti à prendre que de se jetter dans le Château. Durant tout ce temps les Citoyens raisonnables & pacifiques ne cessoient de faire leurs efforts pour apaiser cette multitude, offrant leur médiation pour lui faire obtenir ce qu'elle demandoit. On parloit déja d'accord, & l'on espéroit parvenir à une conciliation prochaine, lorsque Prosper Adorne parut avec Paul Fregose, Archevêque de Gênes & frere de Pierre Fregose dont je viens de raconter le triste sort.

Arrivée de Prosper Adorne & de Paul Fregose.

Leurs différends.

Ces deux Chefs de Factions puissantes furent bientôt suivis chacun de leurs partisans; & réveillant leurs vieilles haines, ils en vinrent aux mains en différens quartiers. La Noblesse & les François craignoient sur-tout que Paul Fregose n'eût l'avantage. Il avoit toute la fierté, toute l'ambition de son frere: son élévation à l'Archevêché de Gênes n'étoit pas capable de remplir la passion extrême qu'il avoit de dominer. Peu fait pour l'état Ecclésiastique, il

n'en obſervoit pas même les bienſéances. Nous le verrons ſouvent à la tête des factieux, porter des armes dont il ſe ſervoit mieux que du Bâton paſtoral. Dans la crainte de tomber ſous le joug d'un homme ſi impérieux, on chercha à fortifier le parti d'Adorne. AN. 1460. & ſuiv.

Les Spinola ſe chargerent d'engager ce dernier à ſe liguer avec les Nobles & le Gouverneur. Il y eut à ce ſujet pluſieurs négociations ſecrettes. Fregoſe en eut connoiſſance ; & ne ſe croyant plus en ſûreté dans la Ville, il en ſortit, & ſe retira ſur les hauteurs voiſines, en attendant qu'il vît le tour que prendroient les choſes le lendemain.

Dès qu'il fut jour, ſes emiſſaires ſe répandirent parmi le Peuple, ſemant par-tout qu'il falloit ſe défier des artifices des Nobles ; qu'ils ne cherchoient à ſe liguer avec Adorne pour chaſſer Fregoſe, qu'afin d'être en état de ſe défaire enſuite d'Adorne lui-même ; qu'il y avoit tout à craindre ſi les François redevenoient les maîtres, & que le peuple deſtitué de tout ſecours, livré à tout leur reſſentiment, devoit s'attendre aux plus mauvais traitemens. Ces diſcours ranimerent la Populace, AN. 1461.

AN. 1461.

Ils se réconcilient.

qui s'assembla, & nomma pour gouverner l'Etat huit Capitaines tirés du corps des Artisans. Cependant Fregose s'accordoit avec Adorne: il lui fit comprendre qu'il étoit de leur intérêt commun de demeurer unis, s'ils vouloient résister aux François & aux Nobles de Gênes: il lui offrit de faire ensorte que le souverain pouvoir fût alternatif dans leurs familles; & il consentit qu'Adorne en jouît le premier. Après cet accord, ces deux Chefs, qui s'étoient abouchés hors de la Ville, rentrerent ensemble. Dès qu'ils parurent, les huit Capitaines élûs par la Populace sentirent bien que leur autorité alloit s'évanouïr: ils ne chercherent pas à la conserver, & se retirerent. Les deux factions étoient réunies; & Prosper Adorne fut élu Doge * sans contradiction.

Prosper Adorne élû Doge.

Tous ces mouvemens n'avoient duré que trois jours, pendant lesquels les François étoient toujours restés renfermés dans le Château. Il s'agissoit de les y forcer; mais l'entreprise étoit difficile. Adorne n'avoit point de secours à attendre de Ferdinand, à qui

* Le 2 de Mars.

Jean d'Anjou procuroit assez d'affaires. On s'adressa au Duc de Milan, François Sforce, qui donna des troupes & de l'argent. On commença aussitôt à faire le siege du Château. On fit aussi une tentative sur Savone: mais comme cette Place étoit munie d'une bonne garnison, & que les Habitans étoient attachés aux François, on fut obligé de revenir sans avoir rien fait. Le siege du Château continuoit toujours: mais ceux qui le faisoient souffroient beaucoup plus que ceux qui le soutenoient. Les Assiégés en sûreté derriere de bonnes murailles tiroient sans relâche sur les assiégeans qui étoient à découvert, & sur la Ville dont ils écrasoient les maisons avec une formidable artillerie. Les débris des Palais qui s'écrouloient chaque jour, les morts & les mourans qu'on transportoit à toute heure, formoient pour les Génois un spectacle horrible; & le malheur d'autrui devenoit d'autant plus touchant, qu'on étoit à chaque instant menacé d'en essuyer un semblable.

AN. 1461.

Les François sont assiégés dans le Château.

Pour comble de maux la mésintelligence se mit de nouveau entre Adorne & Fregose. Sforce, pour en prévenir

AN. 1461.

les suites, appella Fregose à Milan ; & Adorne plus tranquille continua le siege avec plus de vivacité. On armoit cependant en France contre les Génois. Rêné d'Anjou arriva à Savone avec dix galeres & mille hommes de débarquement, tandis que six mille hommes, rassemblés dans le Dauphiné, arrivoient par terre dans cette même Place. Ces troupes y furent renforcées par les Génois qui tenoient le parti des François, & après deux jours de repos, elles se mirent en marche vers Gênes. L'embarras y étoit extrême. Il y avoit plus de quatre mois que le Château étoit assiégé, & il s'en falloit bien qu'il fût prêt de se rendre. Le puissant secours qui approchoit inquiétoit extrêmement les assiégeans. Dans ces circonstances le Duc de Milan crut devoir renvoyer Fregose à l'armée, en lui recommandant l'union & la bonne intelligence avec Adorne. Fregose, quoiqu'Archevêque, avoit de grands talens pour la guerre : il étoit brave, actif, plein de ressources, & propre à bien mener des troupes au combat. Sitôt qu'il fut arrivé, il tint Conseil avec Adorne sur les mesures qu'il falloit prendre. Il s'agis-

Il arrive du secours de France.

ſoit d'abond de raſſembler de l'argent : celui qu'on recevoit de Milan ne ſuffiſoit pas. La voie des impoſitions n'étoit pas une voie aſſez prompte. Adorne fit arrêter trente des plus riches Citoyens, & voulut les obliger par force de lui fournir les ſommes dont il avoit beſoin ; mais il n'en put rien tirer. Il s'empara de deux vaiſſeaux qui étoient dans le Port, ſans dédommager les particuliers à qui ils appartenoient. Ces procédés rendoient Adorne odieux ; & Fregoſe, qui les conſeilloit peut-être, n'en étoit pas ſans doute fâché.

Après ces premieres meſures, Adorne & Fregoſe partagerent leurs fonctions. Fregoſe ſe chargea de s'oppoſer avec les meilleures troupes au ſecours qui arrivoit, & Adorne prit le ſoin d'empêcher qu'il ne s'élevât du tumulte dans la Ville, & de faire tête aux aſſiégés. Quand les deux Chefs apprirent que l'armée Françoiſe n'étoit plus qu'à trois milles, ils allerent au devant avec leur Cavalerie & grand nombre de volontaires : mais ils ſe contenterent de la reconnoître, & revinrent à toute bride. Les François les pourſuivirent juſqu'au Monaſtere de S. Benigne où ils ſe loge-

An. 1461. rent : & si la Flotte de René, qui arriva au même temps à la hauteur de S. Pierre d'Arena, eût attaqué le Port, Gênes auroit été infailliblement emportée. Le lendemain se passa en escarmouches, où les Génois eurent quelque avantage. Les troupes de débarquement ne mirent pied à terre que le jour suivant ; & l'on se prépara de part & d'autre au combat. Suivant le plan projetté, Adorne laissa quelques troupes pour repousser les sorties que les assiégés pourroient tenter ; il en plaça d'autres sur le Port, pour s'opposer aux efforts que la Flotte ennemie pourroit faire de ce côté : pour lui, il se logea dans le Palais avec une forte garde, pour contenir la Ville, empêcher le désordre, & se porter où il faudroit. Fregose, à la tête de la plus grande partie des troupes, se posta sur une hauteur, d'où les François entreprirent de le déloger.

Le combat s'engagea de fort bonne heure, & dura bien avant dans le jour, sans qu'on pût juger de quel côté seroit la victoire. Les François, malgré la fatigue & la chaleur, ne se rebutoient point. Les Génois recevoient de temps

en temps d'Adorne des troupes fraîches, qui venoient relever celles qui étoient fatiguées. Cet avantage devoit à la fin devenir décisif. Mais ce qui termina l'affaire en faveur des Génois fut un bruit que Fregose répandit adroitement, qu'il arrivoit un nouveau secours du Milanès. On entendit aussitôt crier de toutes parts, *Sforce*, *Sforce*. On apperçut quelques Officiers Milanois, qui montrerent de loin un gros de Paysans qu'on avoit fait armer, faisant entendre que c'étoit des troupes qu'ils amenoient. On ne douta plus dans l'armée de Fregose, ni dans celle des François, de la réalité de ce secours. Les Génois retournerent à la charge avec plus de vivacité. Les François rebutés commencerent à lâcher pied. Il se retirerent quelque temps en bon ordre : mais enfin ils se débanderent ; & Fregose les poursuivit jusqu'à la Mer. René qui étoit resté sur sa Flotte, voyant ses gens qui fuyoient, fit mettre au large, pour leur ôter tout espoir de se sauver. Mais il ne s'agissoit plus de rétablir le combat ; & la manœuvre de René ne servit qu'à perdre le reste de son armée. Il y eut plus de deux mille

Les François sont repoussés.

AN. 1461. cinq cents hommes de tués : beaucoup se noyerent en tâchant de rejoindre les galeres à la nage : le reste fut pris. Les Génois eurent beaucoup de blessés ; mais ils n'eurent que quatre soldats tués.

Mésintelligence entre Adorne & Fregose.

Après cette victoire, Fregose parut aux yeux d'Adorne aussi redoutable que les François mêmes. Adorne sentit que si Fregose étaloit dans Gênes la gloire de son triomphe, tout le Peuple alloit se déclarer en sa faveur ; & un homme tel que Fregose étoit bien capable de profiter de ces circonstances pour s'emparer du pouvoir. Le Doge lui fit donc défendre d'entrer dans la Ville. Fregose ne laissa pas de s'y rendre dans une barque de pêcheur. Dès qu'Adorne le sut, il le fit sommer de sortir. Fregose répondit qu'il obéiroit quand on lui auroit dit la raison de ce traitement, & si c'étoit la récompense de ses services. Le Doge envoya Charles Adorne, son frere, avec quelques troupes, pour le forcer de se retirer. Les partisans de Fregose se rassemblerent, & l'on en vint aux mains. Enfin les gens de Fregose eurent l'avantage ; & le Doge sortit de Gênes. On s'assembla

Adorne est chassé.

aussitôt pour l'élection d'un autre Doge. Il est aisé de juger que Paul Fregose fut le maître de l'élection. Il ne se fit cependant point nommer, & se contenta de faire élire Spinetta Fregose, son cousin, qui fut choisi sans contestation le 8. de Juillet 1461.

Spinetta Fregose élu Doge.

Sur ces entrefaites, Louïs Fregose, qui avoit été Doge plus de trente ans auparavant, & qui depuis ce temps s'étoit retiré à Sarzane, arriva avec quelques troupes qu'il avoit rassemblées dans la Lunegiane; & ce fut à lui que Vallier rendit le Château, où il voyoit bien qu'il ne pouvoit plus se maintenir. Vallier s'embarqua ensuite avec sa Garnison sur la Flotte de René, qui le transporta à Savone, l'unique Place qui restoit aux François dans l'Etat de Gênes. Louïs Fregose, Maître du Château, n'eut pas de peine à se faire rétablir dans la dignité de Doge. Spinetta Fregose lui céda la place *, sans entreprendre de la lui disputer. Les Fregoses étoient tout-puissans dans Gênes; & l'Etat eût été tranquille s'ils avoient pû demeurer unis: mais l'ambition ne connoît point les droits du sang. Paul Fre-

Louïs Fregose élu Doge pour la deuxieme fois.

* 14. de Juillet.

AN. 1461. gofe avoit délivré fa Patrie de la domination Françoife ; il avoit chaffé les Adornes, ennemis de fa maifon ; il avoit remis le pouvoir dans fa famille : mais il n'avoit rien fait pour lui.

AN. 1462. Paul Fregofe élu Doge.

Il avoit fans doute compté gouverner fous le nom de Spinetta Fregofe : mais voyant que Louïs ne lui laiffoit aucune part aux affaires, & que ce Doge s'occupoit plus des intérêts de fa Patrie que des fiens propres, & de ceux de fes parens, il réfolut de fe mettre en fa place. Il fe fit un gros parti de factieux, de brouillons, de bandits ; gens accoutumés aux brigandages, & qui ne pouvoient s'accommoder d'une adminiftration fage & bien réglée. Il fe mit à leur tête le 24. de Mai 1462. & ayant attaqué le Doge, qui ne s'attendoit à rien moins, il le chaffa, & fe fit élire. Mais fon parti étoit trop foible, pour qu'une pareille élection pût fubfifter long-temps. Il fentit lui-même qu'on ne le voyoit qu'à regret revêtu de la dignité de Doge. Il aima mieux en defcendre, que d'en tomber. Il lui reftoit l'efpoir d'y remonter dans des circonftances plus favorables pour lui. Il fe démit donc de fon propre mouvement ;

ment; & le 8. de Juin on élut, pour gouverner l'Etat, quatre personnes, tirées du Corps des artisans. Leur pouvoir ne fut pas de longue durée. Au bout de huit jours, on rappella Louïs Fregose, qui fut proclamé Doge pour la troisieme fois. Paul Fregose l'en déposséda encore une fois au commencement de l'année 1463. & obtint du Pape Pie II. un Bulle qui approuvoit son élection, en la supposant réguliere.

AN. 1461.

Louïs Fregose élu Doge pour la troisieme fois.

AN. 1463.

Paul Fregose élu Doge pour la seconde fois.

Charles VII. Roi de France étoit mort. Louïs XI. lui avoit succédé. Ce Prince, voyant qu'il y avoit peu d'espérance de rétablir son autorité sur Gênes; & que Savone, la seule Ville qui lui restoit, n'étoit qu'une occasion de dépense, prit le parti de la céder à François Sforce, Duc de Milan; avec tous les droits que la Couronne de France avoit sur les Génois, aux conditions de la tenir comme fief de cette Couronne. En conséquence, Sforce prit possession de Savone. On lui remit aussi Albenga, par l'entremise du Marquis de Final, Jean Carretto. Lambert Grimaldi lui livra Ventimille & Monaco, dont il étoit maître. Enfin le Duc de Milan se soumit en peu de temps toute

Louïs XI. cede à François Sforce les droits de la France sur l'Etat de Gênes.

AN. 1464.

AN. 1464. la Côte Occidentale de l'Etat de Gênes. Paul Fregose restoit cependant tranquille, sans prendre aucunes mesures pour arrêter les progrès de Sforce. Ce Doge, uniquement occupé de ses plaisirs & de ses vengeances, ne croyant plus être obligé à contraindre des passions qu'il n'avoit jusqu'alors retenues que par politique, se livroit à tous les désordres d'un tyran. Les crimes étoient impunis, les loix sans force, les Magistrats sans pouvoir. Gênes étoit un théatre de vols, de brigandages, d'assassinats. Les favoris du Doge, gens scélerats comme lui, pouvoient tout oser impunément. Les Citoyens sortoient chaque jour à grandes troupes, emportant avec eux leurs meilleurs effets; & un grand nombre se retiroit à Savone.

Mauvais Gouvernement de Paul Fregose.

Mécontentement des Génois.

Accablés sous un joug si rigoureux, les Génois tendirent les bras au Duc de Milan, qui ne pouvoit trouver de conjoncture plus favorable pour faire valoir dans toute leur étendue les droits que lui avoit cédé Louis XI. Pour mieux assurer le succès de ses entreprises, Sforce tenta d'engager le Doge lui-même à lui livrer le Château, pour

une grosse somme qu'il lui fit promettre. Mais Fregose n'avoit garde de faire un pareil marché. Le Duc prit donc le parti de se liguer secretement avec Spinetta Fregose, & Prosper Adorne, qui tous deux avoient été Doges, & de gagner Obietto de Fiesque, l'un des principaux Favoris de Paul Fregose. Après ces précautions, il fit marcher quelques troupes vers Gênes, sous les ordres de Vicomercato, l'un de ses meilleurs Officiers. Ces troupes furent grossies par quantité de Génois mécontens du Gouvernement. Paul Spinola & Jerôme Doria s'y joignirent avec un grand nombre de Nobles. Le Doge vit bien qu'il lui seroit difficile de résister à tant d'ennemis: mais quand il sut que tout le monde se déclaroit contre lui, jusqu'à son Favori de Fiesque, il ne balança plus sur le parti qu'il avoit à prendre. Il confia la garde du Château à Pandolfe Fregose son frere, & à Bartholomée sa belle-sœur, veuve du fameux Pierre Fregose. Il laissa cinq cents hommes sous leurs ordres, & partit avec quatre vaisseaux marchands, dont il s'empara malgré ceux à qui ils appartenoient.

AN. 1464.

Fregose sort de Gênes.

AN. 1464.

Son but étoit de faire des courſes le long des Côtes, juſqu'à ce qu'il ſe préſentât une occaſion de ſe rétablir.

Le départ de Paul Fregoſe livroit la Ville au Duc de Milan. Vicomercato vint * y joindre Fieſque, qui s'étoit déja emparé d'une porte : & en peu de temps ils furent maîtres de tous les poſtes, malgré la réſiſtance que voulut faire d'abord Jean-Galeas Fregoſe. Le Peuple accourut auſſitôt en foule auprès de Vicomercato. On le mena au Palais avec de grandes acclamations, & on le proclama Gouverneur de Gênes, au nom du Duc de Milan. Le Conſeil s'aſſembla; le Duc y fut ſolemnellement reconnu Souverain de Gênes; & Vicomercato, en qualité de Gouverneur, reçut au nom de ſon Maître le ferment de fidélité.

Le Duc de Milan reconnu Souverain de Gênes.

Les partiſans de Paul Fregoſe reſtoient cependant encore en poſſeſſion du Château. On ſongea à les en déloger. On fit venir de Milan trois groſſes pieces d'artillerie: mais, tandis qu'on foudroyoit les murs de ce Fort, on traitoit ſecretement avec Bartholomée, qui y étoit renfermée, comme nous l'avons dit. Cette femme, s'étant

* Le 13. d'Avril.

laissée gagner par les promesses de Vicomercato, introduisit dans le Château les troupes Milanoises, qui s'en emparerent : & l'Etat de Gênes, entierement soumis, reconnut sans aucun partage la domination du Duc de Milan. On lui députa une magnifique ambassade, pour confirmer avec solemnité le traité par lequel les Génois le choisissoient pour leur Souverain. Les Ambassadeurs furent reçus avec de grands honneurs. Les principaux d'entr'eux furent faits Chevaliers. Le serment de fidélité fut renouvellé ; & les Ambassadeurs s'en revinrent fort contens du Duc, qui vraisemblablement n'étoit pas moins content d'eux. AN. 1464.

Paul Fregose couroit cependant le long des Côtes de Gênes, attaquant les vaisseaux Génois qu'il rencontroit. Il faisoit beau voir l'Archevêque de Gênes exercer le métier de Pirate sur les Côtes de son Diocèse. Ce brigandage interrompant le commerce, on envoya Spinola contre Fregose, avec quatre vaisseaux. Fregose n'en avoit que trois, parcequ'en sortant de Gênes il avoit pris le parti d'en couler un à fond, qui ne pouvoit suivre les au-

AN. 1464. tres. Spinola le joignit près de l'Isle de Corse : mais Fregose ne se crut pas en état d'accepter le combat. Il se sauva dans ses chaloupes, avec la plus grande partie de ses gens, abandonnant ses trois navires à Spinola, qui les conduisit en triomphe à Gênes.

Les Génois goûtoient, sous le Gouvernement du Duc de Milan, un bonheur auquel ils devoient être d'autant plus sensibles, qu'ils n'y étoient pas accoutumés. Plus de factions, plus de troubles, plus de guerres civiles. On retrouvoit dans Gênes ce repos, cette tranquillité, cette sûreté dont jouissent les Etats bien gouvernés. Une si heureuse situation dura trop peu. François Sforce mourut le 8. de Mars 1466. Un si bon Prince fut généralement regretté. L'un des plus grands & des plus heureux Capitaines de son siecle, il fut aussi l'un des plus habiles politiques. A ces grandes qualités il joignit des vertus. Plein d'équité, de douceur, de religion, il fut le pere des Peuples qu'il gouverna ; & parmi les Historiens qui l'ont loué, ceux de Gênes en particulier ne se lassent point de lui prodiguer leurs éloges.

Mort de Sforce.

AN. 1466.

AN. 1471.

Son fils Galeas lui succede à la Souveraineté de Gênes.

En lui prêtant serment de fidélité, les Génois l'avoient aussi jurée à ses descendans. Sitôt qu'ils eurent appris sa mort, ils députerent vers Galeas Sforce son fils, pour lui renouveller le serment d'obéissance. Mais le fils étoit d'un caractere bien différent du pere. Les Génois commencerent à s'en appercevoir par le peu d'accueil qu'on fit à leurs Députés. Quelques années après, le Duc étant venu à Gênes, on fit des préparatifs magnifiques pour le bien recevoir. Mais il reçut les honneurs qu'on lui rendit avec une affectation de hauteur & de mépris qui déplut fort aux Génois. Gênes étoit absolument libre sous François Sforce, qui la laissoit se gouverner comme elle vouloit. Il n'en tiroit que cinquante mille livres par an; & cette somme étoit employée toute entiere à l'entretien des Garnisons. Il s'en falloit bien que la conduite du nouveau Duc fût aussi désintéressée. Il tiroit de l'argent des Génois sous divers prétextes. Une des conditions ausquelles il avoit reçu la Souveraineté de Gênes, étoit de n'y point construire de nouveaux Forts, & de ne point ajoûter de nouveaux ou-

AN. 1471. & ſuiv.

Mécontentemens des Génois.

vrages aux anciens : le Duc ne laiſſoit pas de fortifier divers poſtes ; précautions dont les Génois s'allarmoient avec raiſon.

AN. 1476.

Ils étoient cependant paiſibles, & délivrés de ces cruelles factions qui les avoient ſi long-temps déchirés. La mémoire encore récente des troubles paſſés les faiſoit craindre de tomber dans des troubles nouveaux. Depuis dix ans qu'ils vivoient ſous la domination de Galeas Sforce, ils avoient bien eſſuyé de la part de ce Prince quelques mortifications & quelques chagrins ; mais, à cela près, ils avoient été heureux. Ils n'avoient pas même eu de guerres étrangeres : car on ne doit pas regarder comme une guerre quelques pirateries de vaiſſeaux Catalans qui regagnerent bientôt leurs Ports. Il eſt vrai que la perte de Caffa fut pour les Génois d'une grande conſéquence. Cette Place, qu'ils poſſédoient depuis long-temps avec tant d'avantage pour leur commerce, leur fut enlevée par les Turcs en 1475.

Quels qu'euſſent été juſqu'alors les procédés du Duc de Milan, les Génois ſe ſeroient contentés de s'en plaindre, ſi

AN. 1476.

ſi les griefs, multipliés chaque jour, ne les euſſent enfin pouſſés à bout. Mais le Duc les ménageoit trop peu. La façon fiere & dure dont il répondoit à leurs plaintes les aigriſſoit encore davantage. Certain de leur mécontentement, il voulut ſe mettre en état d'en arrêter les effets ; & par là même il les hâta. Jean Scipion Pallavicin, qu'il avoit fait Gouverneur de Gênes, lui donna le projet de prolonger les ouvrages du Château de cette Ville juſqu'au rivage, afin qu'en cas de beſoin on y pût jetter du ſecours par mer. Ces nouveaux ouvrages devoient traverſer la Ville, & obligeoient par conſéquent d'abattre quantité de maiſons. Cette ſeule raiſon eût affligé beaucoup les Génois ; mais ils craignoient bien moins pour leurs maiſons que pour leur liberté. En vain Pallavicin avoit cherché à brouiller le Peuple avec la Nobleſſe, au ſujet de la répartition des impôts. Le danger dont l'Etat étoit ménacé, par le nouveau projet du Duc, réunit tous les eſprits. Chacun diſoit que le but de Sforce n'étoit plus équivoque ; qu'on voyoit bien qu'il vouloit ſe rendre maître abſolu de Gênes, & la ré-

An. 1476. duire à l'esclavage.

Ils éclatent. Cependant Pallavicin faisoit commencer l'ouvrage. On voyoit tendue au travers de la Ville la corde qui traçoit les fondemens. Les femmes & les enfans pleuroient, les Citoyens les plus résolus parloient d'armes & de révolte. Lazare Doria eut la hardiesse de couper la corde. Pallavicin intimidé n'osa rien dire, & se tint même renfermé chez lui. Le Duc de Milan, informé de ce qui s'étoit passé, donna ordre qu'on lui députât huit des principaux Génois. On ne doutoit presque pas que l'intention du Duc ne fût au moins de les retenir pour ôtages de la soumission de Gênes. On se détermina pourtant à les lui envoyer. Ayant été conduits à l'audience, ils parlerent avec beaucoup de force & de fermeté. Ils représenterent que les nouvelles fortifications, que l'on vouloit commencer, étoient une infraction au traité par lequel les Génois s'étoient donnés aux Ducs de Milan. Ils ajoûterent que ce ne sont pas les Citadelles qui contiennent les Peuples; mais la douceur & la modération de ceux qui les gouvernent. Ils firent entendre que s'ils

An. 1476.

avoient bien ſecoué le joug de leurs Doges, il leur ſeroit plus facile encore de ſecouer celui des Souverains étrangers qu'ils avoient choiſis, lorſque ce joug deviendroit peſant.

La foibleſſe, & la légereté du Duc enhardiſſent les Génois.

Le Duc étoit foible, léger, timide: il parla aux Députés avec bonté, & ſoit crainte, ſoit inconſtance, il les laiſſa maîtres de faire interrompre les ouvrages qu'il avoit ordonnés. La Populace Génoiſe, emportée par une folle joie, détruiſit ſur le champ les fondemens de ces ouvrages, en tenant des propos peu reſpectueux du Duc de Milan. Il en fut picqué, & réſolut de s'en venger. Il fit aſſembler trente mille hommes, dans le deſſein de marcher vers Gênes, & de profiter d'une brouillerie qui s'étoit élevée entre le Peuple & les Nobles au ſujet de l'armement de quelques Galeres. Mais les Génois furent bientôt réunis, dès qu'ils apprirent les deſſeins du Duc; & craignant lui-même de trouver trop de difficulté dans l'exécution de ſon entrepriſe, il prit le parti de l'abandonner.

Ces alternatives de violence & de foibleſſe aigriſſoient & enhardiſſoient les Génois. On ne parloit plus que de

AN. 1476.

s'affranchir de la domination Milanoiſe ; & la révolution n'attendoit qu'un Chef. Mais Sforce avoit pris ſoin de les écarter tous. Il avoit en dernier lieu mandé à Milan Proſper Adorne, le ſeul Chef de parti qui reſtât aux environs de Gênes, & l'avoit fait mettre en priſon à Cremone. Enfin Jerôme Gentile, jeune homme riche, & plein de courage, ayant aſſemblé quelques amis, s'empara la nuit d'un poſte, & courant par les rues en criant *liberté*, fut bientôt joint par un grand nombre de Citoyens qui prirent les armes. Il ſongea bien à s'aſſurer de toutes les portes ; mais il négligea de ſe rendre maître du Palais. Lorſque le jour vint à paroître, la plûpart de ceux qui l'avoient joint commençerent à le quitter ; & il ſe retira avec ce qui lui reſtoit de partiſans à la porte de S. Thomas. Les Magiſtrats, qui ne s'étoient point déclarés, voyant l'affaire manquée, firent négocier un accommodement. On pardonna à Gentile, à qui on paya ſept cents écus, pour le dédommager des frais d'une entrepriſe qu'il diſoit n'avoir été faite que pour délivrer ſa Patrie ; & l'on députa vers le Duc de Milan, pour lui faire des

Révolte dans Gênes.

excuſes de ces mouvemens, dans leſquels ni les Magiſtrats, ni les principaux Citoyens n'avoient point trempé. Le Duc approuva l'accord, quoiqu'il trouvât fort étrange qu'on rembourſât Gentile des frais de ſa conſpiration.

An. 1476.

Mal conduite & aſſoupie.

Galeas Sforce avoit pluſieurs bonnes qualités ; mais il avoit de grands vices : libéral, magnifique, ſe faiſant reſpecter dans ſa Cour, aimant les Arts & les Lettres, protégeant les Savans, qu'il attiroit auprès de lui ; mais impérieux, cruel, ſurchargeant ſes Peuples d'impôts, ſe livrant aux plus criminelles débauches, & prenant plaiſir à publier la honte des malheureuſes victimes de ſa brutalité. Cette derniere paſſion lui coûta la vie. Quelques-uns de ſes Sujets, dont il avoit déshonoré les femmes, conſpirerent contre lui, & l'aſſaſſinerent dans l'Egliſe de S. Etienne, le lendemain de Noël. La nouvelle en fut ſur le champ portée au Gouverneur de Gênes, qui aſſembla le Conſeil ; mais diſſimulant une partie de l'évenement, il dit que le Duc de Milan avoit été bleſſé par des aſſaſſins dont on s'étoit ſaiſi auſſitôt ; que quand ce Prince auroit le malheur de mourir de ſes

Mort de Galeas Sforce.

AN. 1476. blessures, il avoit un successeur, Jean Galeas, l'aîné de ses deux fils, qu'il ne doutoit pas que les Génois ne reconnussent pour leur Souverain ; & qu'il s'agissoit seulement, dans la situation présente, de prendre des mesures convenables, pour que l'accident qui venoit d'arriver ne donnât occasion à aucuns troubles. On nomma huit Commissaires pour pourvoir à la tranquillité de l'Etat ; & leur premier soin fut de ramasser de l'argent, de faire venir deux cents soldats de troupes étrangeres pour renforcer la garde du Palais, & de s'assurer de l'affection du Peuple en lui faisant distribuer du bled.

AN. 1477.

Les factions de Gênes se réveillent.

La mort de Galeas Sforce ne fut pas long-temps secrette. Toutes les factions se ranimerent dans l'Etat de Gênes. Jean-Baptiste Guarco parut dans la Vallée de Polsevera à la tête d'un parti. Charles Adorne, dont le frere étoit toujours prisonnier à Crémone, ramassa ses partisans dans la même Vallée. La faction des Fiesques, quoique sans Chef, prit les armes d'elle-même, & se rassembla à Recco : presque tous ceux de cette famille étoient en exil à Rome. Georges de Fiesque, encore fort jeune, &

qui étoit resté à Gênes, s'échappa & vint se mettre à la tête des siens; & peu après Matthieu de Fiesque le joignit, & prit le commandement. Le Peuple de Gênes commençoit à remuer de son côté, & à murmurer contre les Nobles, l'objet ordinaire de leurs jalousies. Les Nobles & les principaux Citoyens, qui ne craignoient rien tant que les troubles domestiques dont ils avoient si souvent éprouvé les suites funestes, ne demandoient pas mieux que de rester sous la domination du Duc de Milan, & demeuroient pour la plûpart attachés à une forme de Gouvernement dont jusqu'alors ils s'étoient bien trouvés. D'accord avec le Gouverneur Milanois, ils firent arrêter deux des plus mutins, pour intimider les autres. Mais le contraire arriva. Le Peuple irrité prit les armes; les boutiques furent fermées en un instant: on arracha par force un des prisonniers aux gardes qui le conduisoient; & le Gouverneur, pour apaiser le tumulte, fut obligé de faire relâcher l'autre.

AN. 1477.

Nouvelle révolte.

Matthieu de Fiesque, ayant appris le désordre qui regnoit dans la Capitale, résolut d'en profiter. Il s'approcha des

AN. 1477. * murs ſans bruit, & vers le milieu de la nuit, il les eſcalada avec cinquante hommes ; puis s'étant emparé d'une porte mal gardée, il fit entrer le reſte de ſon monde, qui ſe répandit auſſitôt dans toutes les rues en criant *liberté*. La garde du Palais ſortit, & voulut s'oppoſer aux gens de Fieſque, renforcés par pluſieurs Citoyens qui s'y étoient joints: mais, quoique cette garde fût mieux armée, & eût même l'avantage du nombre, elle fut bientôt obligée de rentrer dans le Palais, ſe voyant accablée par les pierres que les femmes & les enfans jettoient des fenêtres. Fieſque fut donc le maître de courir toute la Ville durant la nuit. Mais il lui arriva la même choſe qu'avoit éprouvé Gentile l'année précédente. Au point du jour une grande partie de ceux qui ſuivoient Fieſque l'abandonnerent; & il penſoit à ſa retraite, lorſqu'il lui vint un ſecours auquel il ne s'attendoit pas.

Pierre Doria, d'une famille ennemie des Fieſques & attachée aux intérêts de la Cour de Milan, s'étant armé malgré tous ſes parens qui s'y oppoſoient, vint joindre Matthieu de Fieſque, & lui

* Le 15. de Mars.

amena ſes partiſans. Ces deux Chefs réunis, après s'être aſſurés d'une porte, marcherent droit au Palais, où le Gouverneur n'oſa les attendre, quoiqu'il y eût une garde de mille hommes d'élite. Il ſe ſauva en déſordre & avec perte dans le Château. Ce Gouverneur n'étoit plus Pallavicin : c'étoit Viſconti, homme vieux & foible. La Populace animée ſe jetta dans le Palais comme dans une place ennemie. Elle le pilla, & emporta juſqu'aux fenêtres & aux portes. Cependant Matthieu & Charles de Fieſque, n'ayant plus perſonne qui oſât s'oppoſer à eux, aſſemblerent le Conſeil, & firent nommer pour régir l'Etat huit Commiſſaires, ſous le nom de *Capitaines de la liberté* : ſix tirés du Peuple, deux du corps de la Nobleſſe. Ces derniers furent Ceva Doria & Jerôme Grimaldi. On chargea Alexandre Spinola, Hubert Folietta, Charles Lomellini & Baptiſte Juſtiniano d'armer contre les Florentins, dont les Génois avoient lieu de ſe plaindre. Pour Matthieu & Charles de Fieſque, ils ſe firent donner le ſoin de ſoutenir la guerre contre le nouveau Duc de Milan qu'on s'attendoit à avoir bientôt ſur les bras.

AN. 1477.

Huit *Capitaines de la liberté* créés pour gouverner Gênes.

AN. 1477. Cependant Obietto de Fiesque arriva de Rome. Cet homme, que son âge, son expérience & sa réputation rendoient fort considérable, fut reçu avec de grands honneurs. Les principaux Citoyens allerent au-devant de lui ; & on lui remit sur le champ la direction & la conduite de la guerre. Il avoit été suspect à Galeas Sforce, qui l'avoit dépouillé de ses biens, & l'avoit fait mettre en prison à Milan : il avoit eu le bonheur d'échapper, & après avoir parcouru toute la France, il s'étoit rendu à Rome dans l'état le plus misérable. Il y avoit été bien reçu, & on lui avoit assigné des revenus pour subsister honorablement : mais la Cour de Rome, qui vouloit alors ménager celle de Milan, l'avoit toujours retenu, de peur qu'en retournant à Gênes il n'y excitât des mouvemens contre les Sforces. Enfin ayant appris ce qui s'y passoit, & invité puissamment de s'y rendre, il s'étoit embarqué durant la nuit, & y étoit arrivé en fort peu de temps. Plusieurs autres Chefs de factions arriverent presque aussitôt que lui ; Charles Adorne & deux de ses freres, fils du Doge Raphaël Adorne ; le fameux Paul

Fregose & quelques autres de sa famille. Tous s'arrêterent aux environs de Gênes, où il ne voulurent pas entrer.

AN. 1477.

Triste situation de Gênes.

Gênes étoit dans la plus déplorable situation. Elle avoit tout à craindre de la Cour de Milan qui faisoit contre elle des préparatifs formidables : elle voyoit à ses portes & dans ses murs des factions prêtes à se la disputer ; & ce qui étoit un mal plus réel, elle étoit désolée par les sorties continuelles de la garnison du Château, & par une redoutable artillerie qui tiroit continuellement. Les maisons étoient renversées par le canon, les toits enfoncés par les mortiers ; invention nouvelle pour lors, & par là même plus effrayante. Enfin, pour comble de malheur, l'armée Milanoise parut. Elle étoit commandée par Robert de S. Séverin, qui avoit avec lui Ludovic & Octavien Sforce, freres du feu Duc de Milan. Il y avoit aussi dans cette armée Prosper Adorne, que les Sforces avoient relâché, & à qui ils avoient promis de le faire Gouverneur de Gênes, s'il vouloit les aider à soumettre les Génois. Adorne avoit attiré avec lui grand nombre de gens de sa faction ; & quelques-uns des Spino-

AN. 1477. la mécontens l'avoient joint avec leurs vassaux.

Obietto de Fiesque se prépara à une défense vigoureuse ; & réuni avec les Fregoses & Guarco, il fit occuper les postes les plus importans au dehors de la Ville. L'armée Milanoise ayant attaqué quelques-uns de ces postes fut d'abord vivement repoussée. Elle revint plusieurs fois à la charge : mais, tandis qu'elle renouvelloit envain ses efforts, les ennemis étoient dans Gênes. Charles Adorne, frere de Prosper, avoit trouvé moyen de se jetter dans le Château ; & sachant que Fiesque étoit resté dans la Ville avec peu de monde, il l'attaqua si brusquement, que Fiesque après une légere résistance fut obligé de sortir. Cette nouvelle rallentit fort l'ardeur des Génois, qui jusques alors avoient soutenu les attaques des ennemis avec avantage. Prosper Adorne se détacha avec un bon nombre de ses partisans, & entra par la porte de S. Thomas que son frere lui ouvrit. Il se fit aussitôt voir dans toutes les rues, criant *Adorne & Spinola*, sans faire mention du nom de Sforce, de peur de révolter les esprits. Il fit ensuite publier que

Jean-Galeas, Duc de Milan, pardonnoit à tous ceux qui avoient pris les armes contre lui. Le lendemain il assembla le Conseil, & y lut les lettres par lesquelles le Duc de Milan le créoit Gouverneur de Gênes. Il exhorta ensuite les Génois à s'attacher fidelement au nouveau Duc de Milan. Il représenta que si les sujets des plaintes que leur avoit donné le dernier Duc excusoient ou justifioient leur révolte, ces motifs ne subsistoient plus sous le nouveau Gouvernement, qui leur promettoit le plus heureux sort; que leur obéissance & leur soumission devoient donc renaître; qu'ils ne goûteroient jamais de repos, tant qu'ils se livreroient à leurs dissensions domestiques; qu'ils avoient appris par leur propre expérience la nécessité de se donner à une puissance étrangere: & quel meilleur maître pouvoient-ils souhaiter, que celui qui leur donnoit pour les gouverner un de leurs Concitoyens?

AN. 1477.

La harangue d'Adorne dut faire des impressions différentes, selon la disposition de ceux qui l'écoutoient: mais il ne s'agissoit point de délibérer. Les Génois avoient mis bas les armes.

Elle rentre sous la domination des Sforces.

An. 1477. Obietto de Fiesque & Guarco s'étoient jettés dans quelques Forts qu'ils voulurent encore défendre ; mais il fallut céder à la fin. Les Forts furent remis aux Milanois ; & comme il étoit dangereux de laisser dans l'Etat de Gênes un homme du caractere de Fiesque, il fut décidé qu'il viendroit à Milan, où on lui promit qu'il seroit bien traité. On lui tint parole. Ainsi les Génois retournerent sous la domination des Sforces.

Ils y seroient vraisemblablement restés tranquilles, si quelques troubles arrivés à la Cour de Milan n'en eussent occasionné dans l'Etat de Gênes. Obietto de Fiesque fut soupçonné d'avoir trempé dans une conjuration contre le Gouvernement de cette Cour, & fut mis en prison. Comme on craignoit le ressentiment de son frere Jean-Louïs de Fiesque, on envoya des troupes pour se saisir de quelques Châteaux qui lui appartenoient. Il tenta en vain de se défendre : les forces étoient trop inégales. Il fut obligé de rendre ses Forts : mais on lui permit de demeurer dans sa Patrie, où il aima mieux rester dépouillé de ses biens, que d'accepter des

avantages considérables qu'on lui promettoit, à condition qu'il s'établiroit dans le Milanès. AN. 1477.

Cet évenement en fit naître un autre plus considérable. On s'imagina que le Gouverneur de Gênes avoit soutenu secretement Louïs de Fiesque ; & l'on pensa à lui ôter son Gouvernement. L'on fit passer à Gênes deux mille hommes : mais l'on changea de résolution ; & ces deux mille hommes furent employés contre Thomassin Fregose, qui tâchoit d'exciter un soulevement dans l'Isle de Corse. Cette Isle avoit appartenu quelque temps à la Maison de S. George, à qui on l'avoit donnée en 1453. Comme elle étoit continuellement pillée par les Catalans, les Directeurs de S. George l'avoient cédée au Duc de Milan, François Sforce, en 1465. Sous sa protection elle avoit été à l'abri des armes étrangeres : elle n'en avoit gueres été plus tranquille. Les Officiers de la Cour de Milan, renfermés dans quelques Châteaux, & trop foibles pour se faire craindre, s'occupoient uniquement du soin de tirer ce qu'ils pouvoient des impôts qu'on ne leur payoit qu'avec peine, tandis que

Troubles en Corse.

AN. 1477. les Seigneurs Corſes guerroyoient les uns contre les autres, & déſoloient toute l'Iſle. Thomaſſin Fregoſe avoit cru cette occaſion favorable pour ſe rendre maître de la Corſe. Il comptoit y être d'autant plus favorablement reçu, que ſa mere en étoit originaire. Il y paſſa avec trois cents hommes, & y fit d'abord quelques progrès: mais il fut bientôt repouſſé par les deux mille hommes qu'on avoit deſtinés contre Proſper Adorne, & qu'on fit marcher contre lui. Il fut obligé de négocier ſon pardon, & il l'obtint à condition de venir s'établir à Milan avec toute ſa famille.

La Ducheſſe de Milan, * veuve du Duc Galeas Sforce, gouvernoit ſous le nom de Jean Galeas ſon fils aîné, qui étoit mineur. Cette habile Princeſſe cherchoit à s'aſſurer des principaux Chefs des factions de Gênes, ſans révolter les eſprits par trop de ſévérité. Elle n'y pouvoit mieux réuſſir qu'en les engageant à s'établir dans ſes Etats, où elle étoit à portée d'éclairer leurs démarches, & de déconcerter leurs projets. Elle avoit pratiqué heureuſement

* Bonne de Savoye.

cette

AN. 1477.

cette politique à l'égard d'Obietto de Fiesque & de Thomassin Fregose. Mais il lui restoit toujours des inquiétudes, tant qu'elle voyoit Prosper Adorne Gouverneur de Gênes. Il avoit été suspect, & il ne l'ignoroit pas. On s'attendoit à son ressentiment; & en effet il négocioit un traité avec Ferdinand, Roi de Naples, ligué contre la Duchesse avec les Florentins. Ferdinand lui envoya deux galeres & beaucoup d'argent. On le sut à Milan, & l'on se hâta de le déplacer. On envoya pour lui succéder Branda de Castiglione, Evêque de Côme, & grand politique. Mais il falloit plus que de la politique pour déposséder Adorne.

On veut déposséder Prosper Adorne, qui étoit Gouverneur de Gênes.

L'Evêque entra déguisé dans Gênes; puis s'étant rendu dans l'Eglise de San-Siro, il y assembla le Sénat & les principaux Citoyens. Il leur fit part de la résolution de la Cour de Milan, leur communiqua les lettres par lesquelles on le nommoit Gouverneur à la place d'Adorne, & les pria de l'aider, pour que ce changement pût se faire sans contestations & sans troubles. Tous furent d'accord de procurer l'exécution de ces ordres: mais les avis furent diffé-

AN. 1477. rens sur la maniere de s'y prendre. Les uns conseilloient à l'Evêque de se présenter seul à Adorne, & de lui remettre ses lettres. Les autres vouloient qu'il se fît accompagner des partisans de la famille Doria, qui demeuroient dans le plus prochain quartier, & qu'on pouvoit appeller sans bruit : ils ajoûtoient qu'il seroit bon même de se faire suivre par quelques troupes de la Garnison. Enfin on convint qu'avant toutes choses on tâcheroit de sonder les dispositions du Peuple. Mais les émissaires qu'on répandit par la Ville rapporterent que tout le Peuple étoit prodigieusement attaché à Adorne, & paroissoit haïr la domination des Sforces.

Il fait révolter le Peuple.

Ces informations & ces mouvemens n'avoient pû se faire si secretement, qu'on n'eût eu quelque connoissance de ce qui se passoit. Le Peuple s'arma, les Nobles attachés à la Cour de Milan sortirent de la Ville, ou se cacherent; & l'Evêque de Côme, demeuré seul, eut assez de peine à se réfugier dans le Château. Adorne parla au Peuple assemblé, & l'anima contre les Nobles. » Ce sont eux, dit-il, qui ont semé à » Milan des soupçons contre moi. Dans

AN. 1478.

» tous les temps vos ennemis & les
» miens, ils ne cherchent à me perdre
» que pour vous pouvoir accabler. C'est
» autant à vous qu'à moi qu'ils en veu-
» lent. Aidez-moi donc à vous venger;
» & je suis prêt de sacrifier ma vie pour
» le maintien de votre liberté. Ce discours fut reçu avec de grands cris de joie. On jura à Adorne qu'on étoit prêt de lui obéir en tout. On le reconnut pour Gouverneur des Génois, mais non plus au nom du Duc de Milan : on créa un Conseil dont les Membres furent tous tirés du Corps du Peuple. Les Nobles furent exclus des emplois & des affaires; & il fut décidé qu'ils ne seroient appellés dans les Conseils que lorsqu'il s'agiroit de recouvrer de l'argent. Après ces premiers arrangemens, on songea à se mettre en état de résister à l'Armée Milanoise, qui se hâtoit de s'assembler. On jetta les yeux sur Saint Severin, pour lui donner le commandement des troupes. C'étoit ce même Général qui l'année précédente commandoit l'Armée de Milan contre Gênes. Enveloppé dans la conspiration qui avoit fait emprisonner Obietto de Fiesque, la Duchesse de Milan l'avoit

AN. 1478. exilé à Asti. Il accepta volontiers l'occasion que les Génois lui procuroient de se venger, & vint à Gênes avec assez peu de monde. Il y arriva aussi sept Galeres envoyées par Ferdinand. Elles portoient sept cents hommes, & Louïs Fregose, qui avoit autrefois été Doge. Augustin Fregose amena de son côté trois cents soldats. Matthieu & Jean-Louïs de Fiesque, ennemis de la Maison de Sforce, se rendirent à Gênes à peu près dans le même temps, & y furent bien reçus à ce titre. Toute la Noblesse Génoise prit les armes; & Saint-Severin se vit bientôt à la tête d'une belle Armée.

Les troupes de Milan sont battues.

Celle de Milan ne tarda gueres à paroître. Elle étoit forte de quatorze mille hommes d'Infanterie, & de deux mille de Cavalerie. Saint-Severin avoit commencé par s'emparer des postes & des hauteurs qui sont autour de la Ville. Il y avoit fait de bons retranchemens, & y avoit placé des batteries. Les Milices Génoises qui étoient dans les postes avancés, ayant vû paroître les ennemis, s'ébranlerent; & leurs Officiers eurent beaucoup de peine à les empêcher de fuir. Ce début allarma fort Saint-Seve-

rin. Il aſſembla le Peuple, & fit lire une lettre, vraiſemblablement ſuppoſée, par laquelle la Ducheſſe de Milan marquoit à l'Evêque de Côme, que ſitôt que ſes troupes ſe ſeroient emparées de Gênes, ſon intention étoit qu'on l'abandonnât au pillage, & que tous les habitans fuſſent vendus comme des eſclaves. Cet artifice réuſſit; & Saint-Severin, voyant les Génois dans de bonnes diſpoſitions, ſortit à leur tête, & fit charger les ennemis. Les Génois furent repouſſés juſques dans leurs retranchemens: mais ils s'y défendirent ſi bien qu'on ne put les y forcer; & les troupes Milanoiſes, fatiguées & rebutées, furent contraintes de ſe retirer. Dans ce temps-là même on apperçut pluſieurs vaiſſeaux Napolitains qui entroient dans le Port. On ne douta pas que ce ne fût un ſecours conſidérable, envoyé par Ferdinand. L'Armée Milanoiſe perdit courage à cette vûe: les Génois au contraire, prenant une nouvelle ardeur, tomberent ſur les ennemis qui faiſoient leur retraite, les rompirent, & les diſperſerent de façon qu'ils les firent preſque tous priſonniers les uns après les autres. Les Chefs ſe ſauverent.

AN. 1478.

AN. 1478. par la vigueur de leurs chevaux. Il y eut sept cents hommes de tués : presque tout le reste fut pris, & vendu pour le service des galeres. Cette célebre victoire fut remportée le 9. d'Août 1478. Mais on ne sut pas en profiter; & au lieu d'attaquer sur le champ le Château & un autre Fort que les Milanois tenoient encore dans la Ville, & qu'on auroit vraisemblablement emportés, on ne s'occupa plus que de querelles & de divisions.

Intrigues de Baptiste Fregose.

Les Nobles, pour la plûpart attachés au parti Milanois, fomentoient ces querelles. Ils conseillerent à la Duchesse de Milan de relâcher Obietto de Fiesque toujours prisonnier à Crémone, & de l'engager de faire agir sa faction contre Adorne: mais Fiesque ne fut pas plûtôt en liberté qu'il ne se ressouvint que des sujets de plainte qu'il avoit contre la Cour de Milan. Les Nobles se tournerent donc d'un autre côté, & firent les offres les plus avantageuses à Baptiste Fregose, fils du fameux Pierre Fregose, s'il vouloit s'unir à eux. Fregose, qui étoit pour lors à Novi, accepta la proposition, & s'étant approché de Gênes trouva moyen d'entrer dans le Château.

Là il s'aboucha avec le Commandant Milanois. Il descendit ensuite dans la Ville, pour engager ceux de sa faction à le seconder. Tous lui promirent, excepté Louïs Fregose, qui ne prit aucune part à cette révolution. Baptiste Fregose rentra dans le Château, qui lui fut remis aussitôt, aussi bien que l'autre Fort que les Milanois avoient conservé jusqu'à cette heure. Après en avoir pris possession comme Gouverneur, au nom du Duc de Milan, il tenta de se rendre maître de la Ville. A un signal convenu, ceux de sa faction se répandirent dans les rues, en criant : *Fregose*. Mais ils furent repoussés par-tout, tant Adorne avoit bien pris ses précautions. On amena à Adorne treize prisonniers qu'on venoit de faire ; & il les fit pendre sur le champ. Cette action révolta un peu le Peuple. Cependant Adorne demeuroit le maître, si Obietto de Fiesque ne l'avoit trahi. Cet homme, qui avoit repoussé avec tant de chaleur les efforts du parti de Fregose dans le quartier dont on lui avoit confié la garde, ne put tenir contre les offres qu'on lui fit. Six mille écus, dont deux mille furent payés comptant, l'engagerent à

AN. 1478.

AN. 1478. passer du côté de Fregose. Ce n'étoit pas la premiere fois que Fiesque trahissoit les partis qu'il avoit d'abord embrassés. Jean Doria fut le Négociateur de ce marché, qui fut ratifié par les gens du Roi de Naples. Dès qu'il fut conclu, Adorne vit bien qu'il falloit céder. Il sortit du Palais, & tourna vers le Port : mais il fut poursuivi de si près par les Fregoses, qu'il fut obligé de se jetter dans la mer, & de joindre promptement les galeres Napolitaines, sur lesquelles il s'embarqua.

AN. 1479. & suiv.

Il est élû Doge.

Baptiste Fregose ne tint pas mieux parole qu'Obietto de Fiesque. On n'avoit remis les Forts de Gênes à Fregose, que parcequ'il devoit être Gouverneur au nom du Duc de Milan : mais par son traité avec Fiesque & les gens du Roi de Naples, Gênes ne devoit plus reconnoître l'autorité Milanoise, & Fregose devoit être fait Doge. Il le fut sans contradiction, & avec les cérémonies accoutumées.

La révolution avoit été secrettement soutenue par le Pape Sixte IV. qui cherchoit à susciter des affaires au Duc de Milan. Fregose, qui étoit dans les intérêts du Pontife, se hâta d'envoyer des

Députés

Députés rendre obéïssance à Sa Sainteté. Les Ambassadeurs de France à Rome crierent fort haut contre cet Acte. Comme le Roi de France, en cédant Gênes au Duc de Milan, s'en étoit reservé la souveraineté, ils prétendoient, ils soutenoient que le Pape ne pouvoit, sans faire injure au Roi, recevoir l'hommage de Fregose, sur-tout sous le titre qu'il prenoit de Doge de Gênes par la grace de Dieu. Le Pape se contenta de déclarer qu'il ne prétendoit point être Seigneur temporel de Gênes, & qu'il recevoit l'hommage de cette République sans vouloir préjudicier aux droits du Roi. AN. 1479.

Cette déclaration ne satisfit point les Ambassadeurs François, qui firent des protestations. Au reste toutes ces manœuvres politiques n'eurent poinr de suites. Ni le Roi de France n'avoit intention de s'engager, par les protestations de ses Ministres, à faire aucuns efforts pour recouvrer ses droits sur Gênes; ni le nouveau Doge n'avoit dessein, par l'hommage de pure cérémonie que ses Députés rendoient au Pape, de diminuer en rien son indépendance réelle.

AN. 1479. Le changement que Gênes venoit d'éprouver fut favorable aux Nobles, qui eurent part aux emplois & aux dignités de l'Etat. Les années qui suivirent furent assez paisibles: mais l'an 1483. la prospérité du Doge fut interrompue par un rival auquel il ne s'attendoit pas.

AN. 1483.

Paul Fregose, Archevêque de Gênes, & depuis peu de temps Cardinal, ne trouvoit point son ambition remplie, ni par ses dignités Ecclésiastiques, ni par l'élévation de sa famille. Deux fois élû Doge, dépossédé autant de fois, ses mauvais succès ne l'avoient pas rebuté. Accoutumé à respecter peu ses parens, lorsqu'ils s'opposoient à son élévation, il avoit arraché deux fois à Louïs Fregose la dignité de Doge; & quoiqu'il vît cette dignité entre les mains de Baptiste Fregose son neveu, il n'en fut pas moins ardent à cabaler contre lui. Il répandit divers bruits, pour le rendre odieux au Peuple; puis s'étant concerté avec Augustin Fregose, Capitaine de la Garde, & avec Lazare Doria, ce dernier arrêta * le Doge dans la chambre du Cardinal son oncle, où il étoit

* Au mois de Novembre.

venu sans armes & sans suite ; puis il lui déclara qu'il falloit céder sa place à Paul Fregose. Le Doge fut si surpris, qu'il demeura quelque temps immobile & sans rien répondre. Enfin il fut obligé de se résoudre à la démission qu'on exigeoit de lui. Le lendemain, Paul Fregose fut élû Doge, sans que cette mutation excitât le moindre trouble. Baptiste Fregose tâcha de remplir le vuide de sa vie par l'étude : il s'appliqua à la composition de quelques ouvrages, & il écrivit un recueil *de dits & de faits mémorables*, qui a depuis été traduit en Latin, & publié par Camille Ghilini. Il y peint, en différens endroits, le Cardinal son oncle, avec les couleurs les plus affreuses : & pour le repos de sa Patrie, son ressentiment se borna là. AN. 1483.

L'évenement le plus considérable qui se passa sous l'administration de Paul Fregose, & à peu près le seul que les Historiens trouvent digne d'être rapporté, est la guerre des Génois contre les Florentins. Augustin Fregose avoit vendu à ces derniers Sarzane, dont il étoit maître. Peu après, y ayant eu quelques difficultés au sujet de ce marché, il céda cette place à la Maison de

AN. 1484. & suiv.

Guerre contre les Florentins.

An. 1484. & suiv.

S. George. Les Florentins prétendirent qu'elle étoit à eux, & firent avancer des troupes pour s'en emparer. Je ne dois toucher presque qu'en passant les guerres étrangeres, & dont les suites n'influent point sur le sort de l'Etat. Je me bornerai donc à marquer ici que les premiers efforts des Florentins ne furent pas heureux. Ils prirent cependant Pietra-Santa, par la trahison ou la lâcheté de ceux qui la défendoient. En 1486. par la médiation du Pape, il fut convenu que les Florentins garderoient cette place, & céderoient Sarzanello aux Génois, à qui ils abandonneroient aussi tous leurs droits sur Sarzane. Mais les Florentins ne voulurent pas tenir au traité: & enfin en 1487. ils prirent Sarzane, qui leur resta.

An. 1487. Troubles de Corse.

La Maison de S. George avoit d'autres occupations en Corse. Depuis que l'Etat de Gênes ne reconnoissoit plus pour Souverain le Duc de Milan, cette Isle étoit retournée à la Maison de S. George. Thomassin Fregose ne laissoit pas de tenter toujours de s'en emparer; & il s'étoit rendu maître d'une partie. Mais il tomba entre les mains

des Directeurs de la Maison de Saint George, qui le firent transporter à Lerici, où il fut mis en prison. Il trouva peu après le moyen de s'échapper. Cependant le Cardinal-Doge, & Fregosin, son fils naturel, qu'il avoit auprès de lui, furent fort piqués du peu d'égards qu'on avoit eu pour Thomassin Fregose, & firent assassiner Agnolo Grimaldi, l'un de ceux qui avoient parlé contre lui avec le plus de chaleur. Cet assassinat n'étoit pas leur coup d'essai; & ce dernier trait réveilla dans tous les esprits la haine qu'on portoit à Paul Fregose, & qu'il méritoit. Il étoit trop généralement haï, pour qu'il l'ignorât; & il sentoit bien qu'il ne pourroit se maintenir long-temps dans une place où l'on ne le voyoit qu'avec regret. Il chercha de l'appui, & ne crut pouvoir en trouver de plus solide, que celui de la Cour de Milan.

[AN. 1481.]

Mécontentemens contre Paul Fregose.

Ludovic, un des freres du feu Duc, gouvernoit alors cette Cour, après avoir éloigné des affaires la Duchesse Douairiere, qui s'étoit d'abord emparée de toute l'autorité. Fregose députa vers Ludovic, pour traiter avec lui, & lui remettre la Souveraineté de Gênes,

AN. 1488. aux mêmes conditions que les Ducs de Milan en avoient joui auparavant. Fregosin se rendit lui-même à Milan quelque temps après, & y épousa une fille naturelle du Duc dernier mort. On s'allarma fort à Gênes de ces précautions du Doge, Les Chefs des factions sentirent que Fregose n'avoit recherché cette alliance que pour s'affermir mieux contre eux; & que soit comme Doge, soit comme Lieutenant du Duc de Milan, il n'en seroit pas moins leur maître, s'ils ne se hâtoient de lui arracher le pouvoir. Obietto & Louïs de Fiesque, Baptiste Fregose, Augustin & Jean Adorne, tous se réunirent contre l'objet de leurs haines communes. Chacun de son côté travailla à rassembler ses partisans. Enfin Obietto de Fiesque, ne doutant plus que Paul Fregose ne fût instruit de ses menées, & craignant d'être prévenu, crut devoir agir, sans différer davantage.

Révolte contre le Doge. Il se jette dans le Château.

Il s'empara donc d'une porte & d'une Eglise, quoiqu'il n'eût pas avec lui plus de cent soldats. Paul Fregose, au lieu de l'attaquer sur le champ, perdit le temps en négociations qui n'aboutirent à rien. Sur ces entrefaites,

Baptiste Fregose s'étoit rendu dans la Ville ; Jean-Louïs de Fiesque y étoit arrivé bien accompagné, & les Adornes ne tarderent pas à y venir. Le Doge n'eut d'autre parti à prendre que de se jetter promptement dans le Château ; & les conjurés s'emparerent du Palais. Réunis contre un commun ennemi, mais divisés entr'eux, ils eurent bientôt des difficultés sur le choix de celui qui devoit commander. Pour accorder les diverses factions, on nomma douze Citoyens pour être dépositaires de l'autorité, & à ces douze on joignit un des Chefs de chacun des trois partis, Obietto de Fiesque, Augustin Adorne, & Baptiste Fregose. On ne pensa plus ensuite qu'à pousser vivement le siege du Château, dans lequel Paul Fregose s'étoit renfermé, & dont il avoit fortifié les avenues. AN. 1483.

Les assiégés faisoient des sorties continuelles, & étoient presque à tout instant aux mains avec les assiégeans. L'artillerie du Château faisoit dans la Ville un désordre horrible. Les rues pleines de corps morts, & de débris de toits & de murailles, les maisons écrasées, ou réduites en cendres, étaloient aux

An. 1488.

Embarras des Génois.

yeux des Génois la plus affreuse image de la guerre : & Gênes étoit ainsi traitée par ses propres Citoyens. Les habitans de cette malheureuse Ville députerent de tous côtés, pour se tirer de la triste situation dans laquelle ils étoient réduits. Ils envoyerent solliciter le Pape, la Cour de France & celle de Milan. Ils n'obtinrent rien du Pape. Les secours de France ne pouvoient venir aussitôt qu'ils l'auroient souhaité : mais Ludovic avoit des troupes toutes prêtes, qu'il fit entrer sur le champ sur le territoire de Gênes; & il envoya en même temps Branda de Castiglione, & Conrard Stanca, pour traiter avec les Génois. Les sentimens étoient fort différens sur le plan qu'on devoit suivre. Chaque Chef de faction faisoit entrer dans son systême son intérêt particulier. Les plus désintéressés n'étoient pas moins partagés dans leurs avis. Les uns vouloient qu'avant de rien arrêter, on attendît les réponses de France : les autres, qu'une des conditions fût qu'on raseroit le Fort & le Château de Gênes, avant de se donner au Duc de Milan : d'autres souhaitoient qu'on établît dans Gênes le Gouvernement Républicain

Quelques-uns proposoient un accord entre les Adornes & les Fregoses, dont les inimitiés étoient la source de presque tous les troubles. Dans ce projet on devoit donner aux Adornes Savone, & la partie Occidentale de l'Etat, tandis qu'on laisseroit Gênes & les autres possessions aux Fregoses. La Cour de Milan ne rejettoit pas absolument ce plan. Mais il ne fut pas plus suivi que les autres ; & on se détermina enfin à sacrifier Baptiste Fregose, qui fut relégué à Antibes. Il fut décidé d'ailleurs que les Fiesques seroient conservés dans leurs biens & leurs rangs, & auroient la liberté de demeurer dans la Ville ; qu'Augustin Adorne seroit fait Gouverneur de Gênes au nom du Duc de Milan, pour dix ans ; que Paul Fregose se démettroit de la dignité de Doge ; qu'il auroit la permission de rester à Gênes ; mais à condition qu'il ne se mêleroit que des affaires Ecclésiastiques de son Diocèse ; & que pour le dédommager on lui assureroit deux mille écus de pension, jusqu'à ce que le Pape lui eût conféré des bénéfices dont le revenu montât à cette somme ; qu'il évacueroit sur le champ le Château & le

An. 1488.

Paul Fregose se demet, & on reconnoit pour Souverain le Duc de Milan.

AN. 1488. Fort, dont il étoit en possession; & que les Génois reconnoîtroient le Duc de Milan pour leur Souverain, aux mêmes conditions qu'ils s'étoient donnés aux Ducs ses prédécesseurs.

Ces conditions furent acceptées & exécutées. Baptiste Fregose, le plus maltraité dans cet accord, fut forcé de s'y soumettre: Paul Fregose, ne voulant pas user de la liberté qu'il avoit de demeurer à Gênes, partit pour Rome: & l'on envoya des Ambassadeurs à Milan, pour y renouveller le serment d'obéissance. Ainsi Gênes repassa encore cette fois sous la domination Milanoise. Cependant Charles VIII. Roi de France, avoit pris la résolution de secourir Gênes, & d'en accepter la Souveraineté qu'on lui offroit. Un Commissaire arriva de sa part, dans le temps même que les Ambassadeurs Génois étoient allés jurer fidélité au Duc de Milan. On reçut avec de grands honneurs le Commissaire François; on lui fit de grandes excuses sur ce qu'on avoit été forcé de prendre un autre parti; & il s'en retourna fort mécontent: mais quelque temps après*, le Duc de Milan obtint

* En 1490.

que Charles VIII. lui fit une cession de la Souveraineté de Gênes, dans la même forme, & aux mêmes conditions que Louïs XI. l'avoit faite à François Sforce.

AN. 1489.

Gênes, presque toujours heureuse sous une domination étrangere, s'occupa les années suivantes du soin de réparer ses malheurs passés, & de rétablir son commerce. Rien n'auroit peut-être manqué à son bonheur, si elle n'eût pas eu pour la gouverner un de ses Citoyens. Adorne, Chef d'une faction, ne pouvoit être un Gouverneur tranquille. Ses haines personnelles, celles de ses partisans, qu'il soutenoit, donnoient lieu tous les jours à mille vexations & mille injustices. Une pareille conduite auroit bientôt révolté tous les esprits, & produit de nouveaux désordres, sans l'habileté de Stanca, qui résidoit à Gênes en qualité de Ministre de la Cour de Milan. Cet adroit politique sut si bien gagner la confiance & l'affection des Génois, qu'il prévint tous les troubles, & maintint la paix dans l'Etat. Ce fut dans ce temps, que le célebre Christophe Colomb, qui étoit Génois, fit la découverte du nou-

Mécontentemens contre Augustin Adorne Gouverneur de Gênes.

AN. 1489. veau monde: mais ce ne fut point au profit de sa Patrie. Enfin le repos de Gênes fut troublé par une guerre qui embrasa l'Italie entiere, & à laquelle les prétentions de Charles VIII. Roi de France sur le Royaume de Naples donnerent lieu.

AN. 1493.

Guerre de Charles VIII. en Italie. Il se ligue avec la Cour de Milan.

Il se ligua avec Ludovic Sforce, qui gouvernoit toujours l'Etat de Milan. Envain Jean Galeas son neveu, devenu majeur, le pressoit de lui remettre l'administration de son Duché. Ce jeune Prince n'avoit pour appui que Ferdinand, Roi de Naples, dont il avoit épousé la fille: mais Ferdinand, assez occupé de ses propres affaires, n'eut pas le temps de penser à celles de son gendre. Ludovic, pour s'affermir mieux, trouva moyen d'obtenir, au préjudice de son Neveu, réellement peu capable de gouverner, l'investiture du Duché de Milan, qui lui fut donnée par l'Empereur Maximilien d'Autriche. Quelque temps après, * Jean Galeas mourut; & l'on ne douta pas que Ludovic ne l'eût fait empoisonner. Par le Traité que Ludovic avoit fait avec Charles VIII. contre Ferdinand, Lu-

* En 1494.

dovic s'obligeoit de donner passage aux troupes de France par le Milanès; de fournir à Charles quelques troupes & de l'argent; & de lui permettre d'armer à Gênes tant des vaisseaux qu'il lui plairoit. Ferdinand mourut avant de voir éclater l'orage formé contre lui. Alfonse son fils lui succéda, & reçut du Pape l'investiture du Royaume de Naples. Son premier soin fut de se préparer à se défendre contre Charles VIII. qui étoit déja en campagne avec une nombreuse armée. Alfonse ne crut pas devoir attendre les François chez lui, & forma le dessein de les arrêter dans l'Etat de Gênes, qui se trouva par-là le premier théatre de la guerre.

L'Etat de Gênes est le premier théatre de la guerre.

Les Génois mécontens n'eurent garde de manquer cette occasion de reporter le trouble dans leur Patrie. Obietto de Fiesque, qui ne devoit pas l'être, mais que son esprit remuant portoit toujours à brouiller, s'étoit rendu auprès d'Alfonse. Le fameux Cardinal Paul Fregose y étoit venu aussi; & tous deux s'embarquerent sur la Flotte du Roi de Naples, qui fit voile vers les côtes de Gênes, où ils firent de vains efforts pour exciter quelque soulevement. La

Tentatives des mécontens.

AN. 1494. Flotte Napolitaine, commandée par Frédéric frere d'Alfonse, s'empara de Rapallo; & Frédéric, à la tête de quatre mille hommes d'infanterie, fit des courses jusqu'à Recco. Cependant le Duc d'Orléans étoit arrivé à Gênes avec des troupes, & il y avoit dans le Port de cette Ville une Flotte nombreuse prête à mettre à la voile. Sitôt qu'on sut les ennemis descendus à Rapallo, le Duc d'Orléans s'embarqua sur la Flotte pour les joindre, tandis que quelques troupes s'avançoient vers eux par terre. Les Napolitains s'étoient fortifiés à Rapallo. Ils soutinrent avec vigueur la premiere attaque; mais ils furent enfin forcés. * Frédéric se retira avec sa Flotte. Les Napolitains perdirent dans cette affaire environ deux cents hommes. Plusieurs des Génois mécontens, qu'ils avoient avec eux, furent faits prisonniers. Obietto de Fiesque, qui connoissoit le pays, se sauva dans les montagnes avec un de ses fils. Il tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillerent plusieurs fois; mais conservant dans son malheur une fermeté & une tranquillité d'esprit inal-

* Le 8. de Septembre.

térable : » Mon fils, dit-il au jeune » enfant qui le ſuivoit, il vaut mieux » que nous marchions tout nuds : on » ne nous arrêtera plus. « An. 1494.

Les Suiſſes que les François avoient dans leur armée, étant entrés dans Rapallo, y commirent les plus grands déſordres, ſans qu'il fût poſſible de les contenir. On en fut irrité à Gênes, & on en murmura beaucoup : les choſes allerent au point que le Peuple prit les armes : il y eut vingt Suiſſes maſſacrés ; & ce ne fut qu'avec peine qu'on apaiſa cette émeute, qui pouvoit avoir de grandes ſuites.

Déſordres des Suiſſes à Rapallo.

Ce fut ſur ces entrefaites que mourut Jean Galeas, neveu de Ludovic. Quoiqu'il laiſſât un fils agé de cinq ans, qui avoit d'aſſez légitimes prétentions ſur le Duché de Milan, Ludovic fut reconnu Duc, ſous prétexte que dans les circonſtances où l'on ſe trouvoit il falloit éviter les dangers d'une longue minorité. Les Génois reconnurent auſſi Ludovic pour leur Souverain, qui crut malgré cela de ſon intérêt de proteſter ſecrettement que le Duché de Milan lui appattenoit en conſéquence de l'inveſtiture qu'il en avoit reçue

Mort de Jean Galeas Sforce, Duc de Milan. Ludovic ſon oncle lui ſuccede, au préjudice de ſon fils.

AN. 1494. de l'Empereur Maximilien. Quelque temps après, Ludovic se fit accorder par le Roi de France, à l'imitation de ses prédécesseurs, l'investiture de la Souveraineté de Gênes.

Vers le même temps, Charles députa l'Evêque de Paris, pour engager les Génois à prendre les armes contre les Florentins, promettant de rendre à l'Etat de Gênes Sarzane & Pietra-Santa, que les Florentins avoient prises plusieurs années auparavant, comme nous l'avons marqué. Mais, tandis que ce Traité se concluoit, Charles avoit fait son accommodement avec Florence, & il étoit maître de ces deux Places & de plusieurs autres, ou, pour mieux dire, de tout l'Etat Florentin. Les Génois envoyerent aussitôt demander au Roi, qu'en conséquence du Traité qu'on venoit de négocier il leur remît Pietra-Santa & Sarzane. Ludovic pressa au nom des Génois l'exécution de ce Traité : mais Charles refusa de le faire; & ce procédé commença à refroidir beaucoup à son égard Ludovic & les Génois.

Ludovic se brouille avec Charles.

Le bonheur de Charles acheva d'indisposer Ludovic contre ce Prince, qui

qui s'étoit emparé, presque sans coup férir, de tout le Royaume de Naples. De si rapides conquêtes donnerent des inquiétudes à Ludovic, qui crut dès-lors devoir faire une ligue avec le Pape, l'Empereur, le Roi d'Espagne & les Vénitiens, pour la sûreté de leurs Etats, & la liberté de l'Italie. Charles en ayant connoissance se hâta de retourner en France avant que les ligués fussent en état de s'opposer à son passage, & prit des mesures si peu sûres pour conserver ce qu'il avoit conquis, qu'il le perdit en aussi peu de temps qu'il lui en avoit coûté pour se le soumettre.

AN. 1495.

Charles fait une tentative sur Gênes.

Pendant que Charles faisoit son retour, il hazarda une tentative sur Gênes. Il y avoit été porté par le Cardinal Fregose, Obietto de Fiesque & quelques autres Génois mécontens, qui lui avoient promis de faire réussir cette entreprise. Il leur donna quelques troupes, quoiqu'il ne lui en restât pas trop pour sa retraite; & ils entrerent dans l'Etat de Gênes, où ils s'emparerent d'abord de Trebbiano. Cette nouvelle donna de l'inquiétude à Adorne, qui gouvernoit toujours les Génois

au nom du Duc de Milan. Les esprits n'étoient pas fort unis; & plusieurs parloient d'abandonner Sforce pour se donner à la France. Adorne fut heureusement secondé par les Spinola, qui, ayant joint leur faction à la sienne, empêcherent qu'on ne prît aucune résolution contre les intérêts de Ludovic. Ils veillerent avec la plus grande exactitude contre les surprises, renforcerent les gardes des murs & des portes : & comme les Fregoses leur étoient suspects, ils firent ordonner que tous ceux de cette famille sortissent de la Ville dans une heure. Stanca, Ministre de Ludovic, qui résidoit à Gênes, se donnoit de son côté tous les mouvemens nécessaires pour maintenir les Génois dans des dispositions favorables à son maître, sans cependant marquer ni craintes, ni défiances; tandis que Ludovic lui-même ne cessoit d'écrire aux Génois des lettres pleines de témoignage d'affection, & de les exciter à lui demeurer fideles.

Cependant les troupes Françoises, détachées vers Gênes au nombre de sept mille hommes, n'étoient plus séparées de cette Ville que par la Riviere

de Bisagno. Elles s'arrêterent dans la plaine, attendant sans doute qu'il se fît quelque mouvement en leur faveur. Elles avoient laissé plusieurs galeres à Rapallo, & s'étoient assurées de ce Port. Les Génois apprirent dans le même temps que Baptiste Fregose s'avançoit d'un autre côté bien accompagné; & voulant prévenir la jonction d'un Chef de parti aussi dangereux, ils résolurent de ne pas différer de marcher aux ennemis. Ils firent partir huit galeres avec quelques bâtimens, chargés de six cents hommes de débarquement. Ils arriverent de nuit à Rapallo; & les troupes de débarquement, ayant mis pied à terre, s'emparerent aisément du Port, après avoir forcé la garde. La Flotte Françoise, s'étant apperçue de ce qui se passoit dans le Port, se hâta de débarquer une partie de son monde pour secourir ceux qui défendoient Rapallo; ce qui donna lieu aux galeres Génoises de s'emparer sans peine des galeres des François. Tout fut pris; & la Flotte victorieuse revint chargée du butin & de prisonniers. Les troupes qui étoient dans la Vallée de Bisagno, ayant appris cette nouvelle,

AN. 1495.

AN. 1495.

Les François sont battus, & se retirent.

décamperent fort brusquement. Les Génois vouloient les poursuivre : mais Adorne les en empêcha, dans la crainte qu'il ne s'élevât quelque soulevement dans la Ville pendant que l'on seroit à la suite des ennemis. Toute la côte Orientale de Gênes fut pacifiée par la retraite des François, & les Places qui s'étoient déclarées pour eux se soumirent. Il en fut de même de la côte Occidentale de cet Etat, où Paul, Baptiste Fregose & Luc Doria s'étoient saisis de Ventimille, qui revint à l'obéissance. Il ne resta aux François, dans tout l'Etat de Gênes, de postes considérables que la Spezza.

Pise, autrefois la rivale de Gênes, après diverses révolutions, étoit tombée sous le pouvoir des Florentins. Charles VIII. dans son expédition d'Italie, lui avoit rendu sa liberté : mais les mauvais succès de Charles avoient fait naître aux Florentins le dessein de l'assujettir de nouveau. Les Pisans s'étoient adressés aux Génois pour les soutenir ; & ceux-ci leur avoient d'autant plus volontiers fourni du secours, qu'ils n'aimoient pas les Florentins. Peut-être ces deux Peuples en seroient-ils venus

à une guerre ouverte, sans le Traité qui fut enfin conclu entre Charles VIII. & Ludovic ; dans lequel les Génois furent spécialement compris. Les articles qui les regardoient étoient que les Génois ne se mêleroient plus des différends de Pise & de Florence ; qu'ils rendroient les prisonniers faits à Rapallo, & les galeres qu'on y avoit prises ; que le Roi de France seroit libre d'armer à Gênes tant de vaisseaux qu'il voudroit, & que les Génois lui fourniroient les choses nécessaires pour ses armemens, dont il payeroit la valeur ; qu'aucun de ces armemens ne se feroit contre les amis des Génois ; qu'enfin le Roi leur rendroit la Spezza, & les autres postes qu'il pouvoit occuper encore dans l'Etat de Gênes.

AN. 1495.

Traité entre Charles & Ludovic.

Il restoit aux François sur les limites de cet Etat Sarzane & Pietra Santa, que les Génois avoient autrefois possédées, & qui leur avoient été enlevées par les Florentins, comme on l'a vû. Charles s'étoit engagé de les leur remettre, par un accord qu'il avoit fait avec eux, lorsqu'il étoit entré en Italie : mais les circonstances avoient été telles, que cet accord étoit resté sans exécu-

AN. 1496.

Acquisition de Sarzane par les Génois.

AN. 1496. tion ; & les Génois en avoient été fort mécontens. Ils ne ſtipulerent cependant point daus le traité de paix la reſtitution de ces deux Places. Mais ils trouverent moyen de ſe faire remettre Sarzane par l'Officier François qui y commandoit, au moyen de vingt-quatre mille écus qu'ils lui donnerent. Ils comptoient acquérir de même Pietra Santa : mais ils marchanderent trop long-temps, & les Luquois les prévinrent. Piqués d'avoir manqué ce marché, ils vouloient obliger par les armes les Luquois à le leur céder, & députerent vers Ludovic pour en obtenir la permiſſion. Il ne voulut pas la leur accorder ; ce qui les fâcha un peu : mais les ſoins d'Adorne aſſoupirent cette affaire.

AN. 1497. & ſuiv.

Mort d'Obietto de Fieſque, de Paul & de Louïs Frégoſe.

Les années ſuivantes ne ſont remarquables dans l'hiſtoire de Gênes, que par la mort de pluſieurs Citoyens, qui avoient durant leur vie joué un rôle aſſez conſidérable. Obietto de Fieſque mourut à Verceil en 1497. On le ſoupçonna d'avoir été empoiſonné. D'un caractere inquiet & remuant, avide de nouveautés, toujours prêt à ſervir les ennemis de ſes compatriotes;

peu de Citoyens firent plus de mal à Gênes, & en tirerent moins de profit. Paul Fregose, Archevêque de Gênes & Cardinal, mourut aussi en 1498. S'il eut quelques talens, il n'eut pas une vertu. Sans égards pour le caractère dont il étoit revêtu, sa vie se passa dans le tumulte des armes, ou dans les intrigues des factions. Livré aux plus infames désordres, injuste, avare, cruel, lorsqu'il crut que sa politique lui permettoit de ne se plus contraindre, il fut le plus grand ennemi de sa Patrie, même lorsqu'il la gouverna. Louïs Fregose mourut à Nice dans la même année: naturellement doux & modéré, il fut trois fois élû Doge, & trois fois dépossédé par ceux de sa propre famille. On n'eut gueres à lui reprocher que trop peu d'application aux affaires, ou trop peu d'habileté. Mais ces défauts lui nuisirent moins peut-être, que le peu de complaisance qu'il eut pour ceux de sa faction, qui le déplacerent.

AN. 1497. & suiv.

Quoique ces évenemens fussent intéressans pour les Génois, un évenement bien plus important pour eux fut la mort du Roi de France Charles VIII. qui expira au Château d'Am-

Mort du Roi de France Charles VIII.

AN. 1498. boiſe le 7. d'Avril 1498. Comme il étoit mort ſans enfans, le Duc d'Orléans, premier Prince du ſang, lui ſuccéda ſous le nom de Louïs XII. Ce Prince étoit maître d'Aſti, qui avoit été donné en dot à Valentine Viſconti ſa grand-mere : il avoit de plus, au nom de cette même Valentine, héritiere des Viſconti, des prétentions fondées ſur le Duché de Milan, uſurpé par les Sforces au préjudice des droits de ſa Maiſon. A ces prétentions il réuniſſoit celles de la Couronne de France ſur le Royaume de Naples. L'Italie ſentit bientôt combien ces droits étoient formidables entre les mains d'un voiſin auſſi puiſſant. Ludovic Sforce,

AN. 1499.

Louïs XII. s'empare du Duché de Milan & de la Souveraineté de Gênes.

hors d'état de réſiſter aux armes Françoiſes, ſe retira en Allemagne. Tout le Duché de Milan ſe ſoumit au Roi de France. L'Etat de Gênes fut obligé d'en faire autant, & envoya ſes Députés à Louïs, pour lui jurer obéiſſance.

Les Génois, peu contens de la domination de Ludovic, & jaloux du pouvoir des Adornes, n'avoient pas ſouffert qu'on fît de réſiſtance. Les Adornes, ayant en vain tenté de négocier quelque accommodement avec le

Roi,

Roi, avoient pris le parti de se retirer. Augustin Adorne, qui gouvernoit au nom de Ludovic, s'étoit réfugié dans ses terres : son frere étoit passé à Naples. Le Roi reçut le serment de fidélité des Génois, & leur laissa pour Gouverneur Philippe, Comte de Ravestein. Mais les François savoient mieux l'art de conquérir que celui de conserver leurs conquêtes. Dès la même année le Milanès se souleva, & Ludovic y fut rappellé. Les Génois se repentirent de s'être déclarés sitôt, sur-tout lorsqu'ils virent qu'ils n'avoient aucun secours à attendre de Trivulce, à qui le Roi avoit donné le Gouvernement du Milanès. Ils firent venir des troupes de divers côtés. Il leur arriva cinq cents hommes de Provence. Cependant Ludovic sollicitoit les Génois de prendre son parti, leur rappellant leurs anciens engagemens, & leur faisant les plus belles promesses. Les Adornes appuyoient les sollicitations de Ludovic : mais les Fregoses, ennemis des Adornes, tenoient le parti contraire. Le Sénat étoit pour la France. On ne fit aucune réponse aux lettres pressantes de Ludovic ; & les troupes qui étoient dans Gênes con-

AN. 1499.

AN. 1500.

An. 1500. tinrent si bien les factions, qu'il n'y eut pas la moindre émeute.

Mort de Ludovic Sforce.

On eut lieu de s'en applaudir. Les succès de Ludovic ne furent pas de longue durée. Une armée Françoise rentra en Italie. Ludovic, trahi par les Suisses, fut fait prisonnier le 10. d'Avril 1500. & enfermé dans le Château de Loches, où il mourut dix ans après. Tel fut le sort du fameux Ludovic Sforce, qui se piquoit d'être le plus habile Prince de son siecle. Mais il fut plus fourbe que politique, & livré à toutes les fureurs d'une ambition démesurée, à laquelle il sacrifia sa famille & son Pays.

An. 1501. & suiv.

Gênes, sous la domination de Louis XII. fournit à l'Histoire peu d'évenemens intéressans. Ce Prince vint passer huit jours dans cette Ville en 1502. & on chercha à lui rendre tous les honneurs, & à lui procurer tous les amusemens possibles. Mais la cérémonie de son entrée donna lieu de remarquer les semences d'une animosité entre le Peuple & la Noblesse, qui causa quelques années après de terribles désordres. Ces deux Corps, toujours ennemis, se disputerent la préséance. Les Nobles pré-

tendirent que leur rang la leur donnoit. Le Peuple soutint qu'elle ne devoit être réglée que par l'âge ; & il l'emporta. Je ne parlerai point de quelques mouvemens excités dans l'Isle de Corse l'année précédente, & facilement apaisés. L'année 1504. se passa en contestations sur la proposition que Pise, toujours pressée par les Florentins, fit faire aux Génois, de se donner à eux. La plus grande partie des Génois sembloit portée à accepter une proposition si avantageuse en apparence. Mais quelques-uns des plus considérables Citoyens s'y opposoient ; & à leur tête étoit Jean-Louïs de Fiesque, l'un des plus puissans d'entr'eux, sur-tout depuis que le Roi de France lui avoit accordé en fief une grande partie de la Côte Occidentale de l'Etat de Gênes.

AN. 1501.

Différends entre le Peuple de Gênes & les Nobles.

On disoit hautement que Fiesque avoit été corrompu par l'or des Florentins ; qu'il cherchoit d'ailleurs à faire sa Cour à la France, qui n'auroit pas vû avec plaisir les Génois devenir trop puissans ; qu'il avoit peut-être intérêt lui-même à tenir Gênes dans un état de foiblesse, dont il pouvoit espérer de profiter. On tenoit assez haut ces rai-

Les Génois ne peuvent obtenir la permission de secourir Pise contre les Florentins.

AN. 1504. ſonnemens ; & la queſtion ne ſe ſeroit pas décidée tranquillement, ſi l'on ne fût convenu de conſulter la Cour de France, ſans la permiſſion de laquelle on ne pouvoit rien conclure. Il eſt certain que les Génois, en recevant Piſe ſous leur domination, s'engageoient néceſſairement dans une guerre conſidérable contre les Florentins. Soit que Louïs XII. crût qu'il n'étoit pas de l'intérêt de Gênes de s'y expoſer, ſoit qu'il voulût ménager les Florentins, ſoit qu'il craignît l'agrandiſſement de l'Etat de Gênes, il ne voulut pas permettre qu'on acceptât la propoſition des Piſans, quoiqu'ils menaçaſſent de ſe donner au Roi d'Eſpagne ; ce qui auroit été préjudiciable à la France.

AN. 1506.

Nouvelles querelles du Peuple & de la Nobleſſe.

La déciſion de Louïs XII. ayant terminé cette affaire, les Génois, à qui il falloit néceſſairement de l'occupation, renouvellerent lès querelles interminables du Peuple & de la Nobleſſe. Sept ans de repos étoient un trop long calme pour cette Nation. Le Gouvernement François favoriſoit les Nobles, pour leſquels il étoit accoutumé d'avoir des égards ; & les Nobles ſoutenus ſe portoient à des excès condamnables.

Un jour il arriva qu'un des Nobles eut une dispute dans une Place publique avec un homme du Peuple, qui lui demandoit le payement d'une somme qu'il lui devoit. Le Noble refusant de payer, le Plébéïen le menaça de le poursuivre en justice. Se croyant insulté par cette menace, le Noble frappa son Créancier. Cette action révolta le Peuple qui étoit présent. Il s'éleva à l'instant un grand bruit; on fermoit déja les boutiques, & l'on alloit prendre les armes: mais la prudence des Magistrats apaisa le tumulte. On bannit quelques jeunes gens du Corps de la Noblesse, & un du Corps des Plébéïens. Cette punition des plus emportés sembla d'abord avoir apaisé toute cette affaire: mais les esprits n'étoient pas moins aigris de part & d'autre. Le Peuple vouloit informer directement le Roi de France de ce qui s'étoit passé: les Nobles s'y opposoient; & cette opposition redoubloit les animosités. Il y avoit un mois que ces contestations duroient, lorsqu'un nouvel évenement fit éclater enfin des haines long-temps retenues, & donna lieu à des troubles bien plus considérables. AN. 1506.

Un Paysan de la vallée de Polsevera

An. 1506.

Troubles en conséquence.

vendoit des champignons dans le marché. Barthelemi de Fiesque les marchanda, & n'ayant pû convenir du prix dit des injures au Paysan, qui lui répondit sur le même ton. Fiesque irrité lui déchargea un coup de poing qui lui mit le visage en sang. Quelques Plébéïens soutinrent le Paysan ; & Fiesque fut soutenu de son côté par ceux de sa famille. Quelques-uns prirent les armes ; & les Fiesques n'auroient pas été les plus forts, si Roccabertin, Lieutenant du Roi dans la Ville, n'avoit arrêté le désordre. Il bannit Barthelemi de Fiesque, & un Paysan qui avoit eu le plus de part à cette émeute. Ensuite ayant assemblé les principaux de la Noblesse & du Peuple, il leur fit un long discours, où il leur représenta la nécessité de bien vivre les uns avec les autres: mais il n'entra dans aucun arrangement particulier, pour cimenter cette union.

Le Peuple veut ne laisser aux Nobles qu'un tiers des emplois.

Les charges & les honneurs étoient partagés également entre le Peuple & les Nobles. Le Peuple demandoit qu'ils fussent partagés également à trois différens Corps de l'État ; les Nobles, les Marchands & les Artisans. Les Nobles ne vouloient point admettre cette di-

AN. 1506.

vision, & prétendoient qu'il n'y avoit que deux Corps dans l'Etat; celui des Nobles, & celui des Plébéïens; que les Artisans & le plus grand nombre des Marchands faisoient partie de ce dernier; & qu'en suivant le systême proposé par le Peuple pour la distribution des charges, les Plébéïens se trouveroient en posséder les deux tiers, tandis qu'il n'en resteroit qu'un tiers aux Nobles. Le Peuple ne laissoit pas d'insister, en disant que les Nobles ne formant pas le tiers des habitans de l'Etat, il n'étoit pas juste qu'ils jouïssent de la moitié des emplois. Ces prétentions, qui duroient depuis long-temps, avoient toujours été laissées sans décision. Les Plébéïens s'attendoient qu'il en seroit question dans l'assemblée qu'on venoit de convoquer pour les porter à la bonne intelligence avec la Noblesse: mais, quand ils apprirent qu'on n'en avoit point fait mention, ils s'écrierent qu'on ne vouloit que les amuser par de belles paroles; & ceux qui ne cherchoient qu'à brouiller, ayant saisi l'occasion de ce mécontentement, vinrent bientôt à bout d'exciter un soulevement.

AN. 1506.

Soulevement à ce sujet.

Paul Baptiste Justiniano & Emmanuel di Canali se firent Chefs des mutins; & le 18. de Juillet, s'étant mis à la tête de quelques-uns, ils prirent les armes, & coururent par la Ville, criant: *Vive le Roi*, & *Vive le Peuple*, Quelques Nobles qui les rencontrerent leur dirent des paroles insultantes; ce qui les irrita au point, qu'ils assommerent Vicenti Doria, & blesserent quelques autres Nobles qui leur tomberent entre les mains, sans examiner si c'etoient ceux qui les avoient insultés. Doria n'avoit rien fait qui pût lui attirer son malheur. C'étoit un excellent Citoyen, d'un caractere doux & modéré. Mais la Populace, animée en général contre la Noblesse, ne choisissoit pas ses victimes. Jean-Louis de Fiesque, ayant appris ce qui se passoit, sortit promptement, suivi d'une bonne troupe de ses partisans, tandis que Roccabertin, qui commandoit en l'absence de Ravestein, parcouroit les rues, tenant un simple bâton à sa main, & tâchoit d'engager les mutins à mettre bas les armes: mais ils répondirent qu'ils n'en feroient rien, qu'on n'eût auparavant accordé au Peuple les deux tiers

des Magiſtratures & des charges de l'Etat.

AN. 15.

On apaiſe le Peuple en lui accordant ce qu'il demande.

La nuit s'approchoit, Roccabertin craignoit que le tumulte n'augmentât à la faveur des ténebres, qui enhardiſſent les coupables contre la honte du crime & la crainte du châtiment. Il prit donc le parti de conſentir à ce que le Peuple demandoit. Fieſque fit tous ſes efforts pour l'en empêcher. Il eſpéroit du moins que le lendemain on ne ratifieroit pas ce qu'on avoit été forcé d'accorder. Mais Roccabertin ne voulut pas s'expoſer à renouveller la ſédition. Il aſſembla le Conſeil général, où il ſe trouva fort peu de Nobles. Il Il y fit confirmer ce qu'il avoit promis la veille; & on remit au Peuple les deux tiers des emplois. On députa ſur le champ vers Louis XII. pour lui faire des excuſes, au nom du Peuple, du mouvement qui venoit d'arriver, & les nouveaux Magiſtrats écrivirent à ce Prince, pour l'aſſurer que tout étoit tranquille à Gênes: mais ce ne fut pas pour long-temps.

Nouveau ſoulevement du Peuple.

Tout cependant ſembloit annoncer un calme durable. Les banques & les boutiques, qu'on avoit fermées, étoient

AN. 1506. r'ouvertes ; & chacun avoit repris ses occupations ordinaires, lorsque, trois jours après la Purification, le Peuple se souleva avec plus de fureur & d'emportement que jamais. La Populace armée se répandoit dans tous les quartiers, assailloit les maisons des Nobles, les pilloit, les renversoit, & commettoit tous les désordres qu'éprouve une Ville prise d'assaut. Les principaux du Peuple commencerent à se repentir d'avoir excité la populace : mais ils n'étoient plus les maîtres de l'arrêter. La plûpart des Nobles se retirerent dans leurs terres, après avoir chargé quelques-uns d'entr'eux de leurs intérêts à la Cour de France, qui fut bientôt instruite de ces nouveaux mouvemens. Jean-Louïs de Fiesque étoit tout d'abord sorti de Gênes, & ne se croyant pas en sûreté dans une de ses maisons de campagne, il se retira dans son Château de Montaggio.

Ravestein, qui étoit pour lors en France, eut ordre de se rendre promptement à Gênes, pour remédier à des maux qui devenoient de jour en jour plus grands & plus pressans. Il arriva bientôt à Asti, où il étoit attendu par les Députés du Peuple, & par un grand

AN. 1506.

nombre de Nobles. Les uns & les autres, dans l'impatience & dans l'inquiétude de la décision, virent avec regret Raveftein s'arrêter à Afti. Les nouvelles de Gênes apprenoient que les défordres y regnoient toujours; qu'il s'y répandoit des bruits que plufieurs des Fregofes, réfugiés à Rome, vouloient venir au fecours de la Nobleffe, qui d'un autre côté excitoit des troubles dans la Corfe. Dans la crainte où les principaux d'entre le Peuple étoient de fe voir abandonnés de la Populace, ils s'empreffoient de fe l'attacher, en faifant diminuer les impôts, tandis qu'ils s'affuroient des Citoyens qui leur étoient fufpects. L'incertitude augmentoit l'agitation, & redoubloit les précautions. Enfin l'on apprit que Raveftein s'approchoit de Gênes; & le Peuple fe prépara à le recevoir avec tous les honneurs propres à fe le rendre favorable.

Raveftein, Gouverneur de Gênes pour les François, entre dans Gênes avec des troupes.

Les Magiftrats fortirent au-devant de lui, fuivis d'une troupe de jeunes gens richement vêtus, qui l'accompagnerent dans fon entrée. Raveftein la fit d'une façon à rendre fon autorité refpectable, à la tête de fept cents hommes

An. 1506.

de pied & de cent cinquante chevaux. Il ne reçut qu'avec un visage irrité les honneurs qu'on lui rendit, & obligea les Magistrats à marcher devant lui, comme ses Ecuyers. La premiere chose qu'il fit, après son arrivée, fut de faire dresser une potence. Comme le temps de l'élection des Magistrats * étoit proche, on lui fit demander si cette élection se feroit conformément au dernier reglement que le Peuple avoit fait rendre. Il ne répondit rien ; & son silence allarma fort le Peuple. Les inquiétudes redoublerent, quand on apprit que Jean Louis de Fiesque étoit entré secrettement dans la Ville avec quelques gens armés ; qu'on transportoit des armes chez lui, & que les Nobles s'y rassembloient. Cependant les choses tournerent à l'avantage du Peuple. Non-seulement Ravestein ordonna que Fiesque sortît de Gênes ; mais il décida que l'élection des Magistrats se feroit comme le Peuple l'avoit fait régler.

Divisions des principaux du Peuple avec la Populace.

La division du Peuple & de la Noblesse n'étoit pas la seule qui regnât dans Gênes. Elle s'élevoit parmi le Peuple même ; & les principaux Plébéïens

* Le premier de Septembre.

se brouilloient avec la Populace. Ils commençoient à craindre les suites des extrêmités auxquelles elle se portoit. Ils avoient cherché à diminuer le pouvoir de la Noblesse; mais ce n'étoit pas dans le dessein de le faire passer tout entier entre les mains du plus bas Peuple. Le petit Peuple se plaignoit à son tour des Plébéïens riches. On voyoit bien, disoit-on, qu'ils n'avoient cherché à abaisser les Nobles que pour s'élever en leur place. Ce n'étoit pas l'amour de la liberté, c'étoit leur unique intérêt qui les animoit: & de quel avantage seroit-il au Peuple de se soustraire au joug de la Noblesse, pour tomber sous celui de quelques riches Plébéïens? Ces réflexions avoient porté la désunion au point que depuis l'arrivée de Ravestein les principaux Plébéïens s'étoient tenus dans leurs maisons, sans vouloir prendre part aux démarches du menu Peuple. La Populace ne suivit pas moins ses projets. Elle s'assembla dans l'Eglise de Sainte Marie, & y créa huit *Tribuns*, à qui elle attribua une autorité qui anéantissoit presque celle des autres Magistrats.

An. 1506.

Ils se renferment dans leurs maisons

La Populace crée huit *Tribuns*.

Ces Tribuns, toujours suivis d'une

AN. 1506. foule de Peuple, faisoient respecter leur pouvoir. Il eût été dangereux de résister au moindre de leurs ordres. Ils envoyerent des troupes pour se saisir de Jean-Louïs de Fiesque, qui étoit à sa Terre de Quarto, & qui fut obligé de se retirer à Rapallo. Fiesque étoit Gouverneur pour le Roi de toute la Côte Orientale de l'Etat de Gênes. Le Peuple s'en empara. Ce fut un motif pour appuyer auprès du Roi les plaintes de la Noblesse. Ce n'étoit plus seulement aux Nobles qu'on en vouloit; c'étoit au Roi lui-même. La sédition dégénéroit en révolte. Un Peuple capable de se rendre maître des Places, & d'en chasser les Officiers du Roi, étoit bien capable aussi de se choisir un autre maître. Dans la situation des affaires d'Italie, assez de Princes avoient intérêt de fomenter les troubles de Gênes, & d'en profiter, pour enlever à la France la Souveraineté de cet Etat, si l'on ne prenoit au plûtôt les mesures les plus vigoureuses pour la conserver.

La sédition de la Populace dégénere en révolte.

Telles étoient les représentations que les Nobles faisoient faire à la Cour de France: mais les Députés que le Peuple y avoit envoyés ne demeuroient

pas sans réponse. Ils assuroient le Roi, que le Peuple de Gênes lui étoit & lui seroit toujours inviolablement attaché; qu'accablé sous le joug impérieux de la Noblesse, ce Peuple n'avoit trouvé de ressources contre l'oppression qu'en ne laissant aux Nobles que le tiers des Magistratures; que ce reglement avoit été confirmé par Roccabertin; que si, en dernier lieu, le Peuple avoit ôté à Fiesque le Gouvernement de la Côte Orientale, ce n'étoit pas pour soustraire cette partie de l'Etat à l'autorité du Roi, qu'on reconnoissoit toujours pour maître; que c'étoit seulement pour ôter à l'un des plus grands ennemis du Peuple un pouvoir dont il auroit pû abuser; que l'on étoit prêt de recevoir tel Gouverneur qu'il plairoit au Roi de nommer à la place de Fiesque; qu'en un mot les intentions du Peuple étoient pures; que l'unique objet de ses mouvemens étoit de se mettre à l'abri des vexations des Nobles; que sa soumission au Roi étoit toujours la même, & qu'il espéroit tout de sa protection & de ses bontés. AN. 1506.

Quelles que fussent les excuses du Peuple, il ne pouvoit bien se laver

AN. 1506. d'avoir chaſſé Fieſque de ſon Gouvernement. Le Roi juſtement irrité, & naturellement porté à favoriſer la Nobleſſe, auroit puni volontiers une Populace rébelle; mais il avoit été frappé de ce que les Nobles lui avoient fait repréſenter eux-mêmes, qu'il étoit à craindre que les Génois ne ſe portaſſent à ſe donner un autre Souverain; & qu'il y auroit des Princes qui ſe chargeroient volontiers de les ſoutenir. Dans de pareilles circonſtances, il crut devoir adoucir les eſprits, plûtôt que de les aigrir. Il envoya donc à Gênes Michel Riccio, avec des lettres par leſquelles il déclaroit qu'il oublioit le paſſé, & pardonnoit les excès auxquels on s'étoit abandonné; qu'il confirmoit le decret qui attribuoit au Peuple les deux tiers des Charges publiques; mais qu'il vouloit qu'on reconnût Fieſque pour Gouverneur de la Côte Orientale de Gênes, & qu'on lui remit la Spezza & toutes les Places dont on s'étoit emparé.

Louïs XII. veut pacifier les choſes par la douceur.

Tandis que ces réſolutions ſe prenoient à la Cour de France, Gênes étoit toujours dans la plus affreuſe confuſion. Elle étoit pleine de ſcélérats & de

de bandits qui y étoient accourus de toutes parts, & qui, sous prétexte des divisions qui y regnoient, voloient & pilloient impunément. Les Tribuns eux-mêmes n'étoient plus en état d'arrêter de si grands désordres; & les principaux Citoyens songeoient à quitter la Ville, où ils ne se trouvoient plus en sûreté. On fut obligé de faire venir des troupes pour réprimer ces brigandages; & l'on commençoit à jouïr de quelque repos, lorsque Riccio arriva avec les lettres du Roi. Il les remit sur le champ aux Magistrats. Sitôt qu'on en eut appris le contenu, on ne douta pas que la tranquillité ne fût bientôt rétablie, & que le Peuple ne fût content: mais la plûpart des mutins avoient trop d'intérêt à prolonger les troubles pour les terminer si facilement. Les Tribuns, dont le pouvoir alloit cesser par la paix, animerent la Populace. Loin de lui faire sentir tout ce qu'on lui accordoit, ils ne lui firent envisager que le rétablissement de Fiesque; & au lieu de rendre les Places de son Gouvernement, ils commanderent des troupes pour se saisir de Monaco qui étoit depuis long-temps entre

AN. 1506.

La Populace, animée par ses Chefs, méprise l'autorité du Roi.

AN. 1506. les mains des Grimaldi.

Raveſtein & tous les Magiſtrats, excepté les Tribuns, s'oppoſerent à une entrepriſe auſſi peu raiſonnable : mais il ne furent pas écoutés ; & les troupes commandées pour cette expédition partirent le 24. de Septembre. Cependant on parloit tous les jours de créer de nouvelles charges & des Magiſtrats nouveaux. L'autorité, à force d'être partagée, étoit preſque réduite à rien. Raveſtein voyant le peu de cas qu'on faiſoit de la ſienne, & le peu d'égards qu'on avoit pour les ordres du Roi ſon maître, partit pour retourner en France,* laiſſant Roccabertin pour commander en ſa place. Roccabertin n'étoit pas fâché des déſagrémens qu'eſſuyoit Raveſtein. On prétend même qu'il contribua à les lui procurer, ſoit parcequ'il étoit jaloux de ce Gouverneur, ſoit par complaiſance pour le neveu du Cardinal d'Amboiſe, dont Raveſtein étoit haï.

Raveſtein quitte Gênes. Les mutins en deviennent plus inſolens.

Le départ de Raveſtein rendit le Peuple & les Tribuns plus fiers & plus inſolens. Ils ne ceſſoient d'inſulter les plus ſages Citoyens, qui ne vouloient prendre aucune part dans une entrepri-

* Le 26, d'Octobre.

ſe qu'ils n'approuvoient point, & qu'ils trouvoient auſſi injuſte que mal concertée. Le Peuple n'en fut que plus vif à la ſuivre. Quantité d'Artiſans fermerent leurs boutiques, & coururent renforcer les troupes qui faiſoient le ſiege de Monaco. De pareils renforts n'étoient propres qu'à troubler les aſſiégeans; & leur bonne volonté fut ſi à charge aux troupes réglées, qu'elles furent prêtes à quitter le ſiege; mais elles y furent bientôt forcées par les François.

En effet Louïs XII. outré contre les Génois, prit la réſolution de venir lui-même les réduire. Il aſſembla une nombreuſe armée, & tandis qu'il s'occupoit de formidables préparatifs, Yves d'Alegre, à la tête de trois mille hommes raſſemblés par les Nobles & de quelques troupes que fournit le Duc de Savoye, marcha vers Monaco pour le ſecourir. Les aſſiégeans ne l'attendirent pas. Ils ſe retirerent à Ventimille; & d'Alegre eut bientôt ſoumis tout le reſte de la Côte Occidentale. Pendant ce temps le Commandant du Château de Gênes, qui juſqu'alors s'étoit tenu tranquille, commença les

On leur fait lever le ſiege de Monaco qu'ils avoient formé.

AN. 1507. hostilités, sans doute en conséquence des ordres qu'il reçut du Roi. Un jour de fête, beaucoup de monde étant au service divin dans l'Eglise de S. François, il en fit fermer les portes; puis ayant fait sortir les femmes & les Nobles, il fit arrêter les autres, & les obligea de lui payer une grosse rançon. Il fit tirer ensuite sur la Ville & sur les vaisseaux qui étoient dans le Port, & causa beaucoup de dommages.

Le Commandant du Château tire sur la Ville.

D'un autre côté le Roi empêchoit qu'on ne transportât des vivres de la Lombardie à Gênes. Dans ces tristes circonstances, les Génois implorerent la protection du Pape, & ses bons offices auprès du Roi. Le Pape, ennemi de la faction des Nobles à Gênes, favorisoit la révolte du Peuple, comme on le découvrit après. Il n'eut garde de refuser sa médiation auprès du Roi de France : mais elle fut inutile. Roccabertin, ne se croyant plus en sûreté dans le Palais, se réfugia dans le Château avec les soldats de sa garde. Quoiqu'il ne restât dans la Ville aucun Commandant au nom du Roi, la banniere de France ne laissa pas d'être arborée comme à l'ordinaire sur la Tour du Pa-

lais. Ainsi le Peuple reconnoissoit toujours l'autorité du Roi; & jusques là il y auroit peut-être eu moyen d'amener les affaires à une conciliation. Le Cardinal Carretto offroit même de la négocier: mais d'un côté les hostilités continuelles du Commandant du Château mettoient les Génois au désespoir; & de l'autre, les Tribuns aigrissoient le Peuple, & l'éloignoient de toutes les vûes d'accommodement. AN. 1507.

Ils vinrent enfin à bout de lui persuader de se soustraire tout-à-fait à la domination Françoise, & d'élire pour Doge, Paul de Novi. C'étoit un Teinturier en soie, qui s'étoit toute sa vie occupé de son mêtier; mais dont le génie naturel suppléoit à ce qui lui manquoit du côté de l'éducation. Aussitôt la banniere de France fut abattue, & celle de l'Empire fut élevée. Gênes ne prétendoit pas reconnoître par là l'Empereur pour maître: sans doute elle reconnoissoit seulement que l'Etat de Gênes étoit un Fief de l'Empire. Ce dernier trait mit le comble à la colere du Roi contre les Génois; & il est aisé de penser qu'il eut peu d'égards aux prieres que l'Empereur lui fit faire de leur pardonner.

La Populace élit pour Doge Paul de Novi.

On abat la banniere de France placée au haut du Palais, & on éleve celle de l'Empire.

An. 1507.

Le Roi passe les Alpes avec une puissante armée.

Enfin le Roi passa les Alpes à la tête de son armée, & arriva à Asti, où il séjourna quelque temps. Sur ces entrefaites, les Fiesques se mirent en campagne avec quelque mille hommes : mais ils furent défaits par les troupes que le Doge envoya contr'eux. Ces petits succès enflerent le Doge & les Tribuns, qui crurent qu'il ne leur seroit pas plus difficile de venir à bout de l'armée Françoise. Ils commencerent par ordonner qu'on brûlât les fourrages dans les Vallées voisines : ils s'emparerent d'un Fort qui avoit été bâti par les Seigneurs de Milan sur une Montagne qui commande la Ville, dans lequel il n'y avoit qu'un petit nombre de François ; & ils formerent le siege du Château. C'étoit toujours la Populace seule qui faisoit toutes ces choses ; les principaux du Peuple demeuroient renfermés chez eux. Le Roi cependant étoit entré dans l'Etat de Gênes, & s'avançoit à grands pas vers la Capitale.

Les mutins veulent résister ; mais ils défendent mal les défilés.

Il auroit eu quelque peine à s'ouvrir le passage, si ceux qui gardoient les défilés avoient fait quelque résistance : mais six cents Génois, qui défendoient le poste le plus avancé, prirent la fuite

presque à la seule approche des François, & se retirerent dans la Ville. Les troupes des autres postes les suivirent aussitôt, sans attendre qu'on les attaquât. Les habitans de la Vallée de Polsevera se hâterent de se jetter dans Gênes, & y porterent la consternation & la confusion la plus étrange. An. 1507.

Consternation dans Gênes.

Chacun transportoit ses effets chez son voisin, comme s'ils y eussent été plus en sûreté que dans sa propre maison. Les Places étoient pleines de Paysans qui ne savoient où loger. Les Tribuns les placerent dans les maisons des Nobles qui s'étoient retirés à leurs terres. On barricada les rues avec des chaînes de fer & des madriers. Chaque particulier se retranchoit chez lui, & faisoit provision d'armes & de pierres. Il sembloit qu'on ne comptoit déja plus sur les murailles de la Ville; & cette Populace, si fiere quelques jours auparavant, étoit tombée dans le plus grand abattement à la seule nouvelle de l'arrivée de l'ennemi.

Le Roi avoit été bien agréablement surpris qu'on lui eût si peu disputé le passage des gorges. Il descendit dans les vallées avec huit cents hommes

AN 1507. d'armes, quinze cents chevaux, & douze mille hommes de pied, laissant le reste de son armée au-delà des montagnes, à cause de la difficulté des subsistances. Les Génois avoient construit quelques jours avant un petit Fort sur la Montagne de Promontorio, entre Rivarolo & Saint Pierre d'Arene : les François résolurent de l'emporter. Sur une hauteur au-dessus de ce Fort les Génois placerent huit mille hommes, commandés par Jacques Corse, Officier de réputation, qu'ils avoient pris depuis quelque temps à leur service. Ils auroient bien voulu rappeller les troupes qu'ils avoient envoyées pour faire le siege de Monaco, sous les ordres de Tarlatini, autre Officier renommé, qu'ils avoient fait venir de Pise : mais ces troupes, réfugiées à Ventimille, & coupées absolument par les François, n'auroient pû se rendre à Gênes que par mer ; & les vents contraires les en avoient empêchées.

Combat entre les Génois & les François.

Sitôt que les François eurent commencé à marcher vers le Fort, Jacques Corse avec ses huit mille Gênois s'avança pour les repousser. Les François attaquerent vigoureusement ; mais, comme

comme ils avoient le désavantage du lieu, leur perte fut considérable ; & ils auroient été obligés de quitter la partie, s'ils n'avoient fait avancer deux pieces d'artillerie, qui, prenant en flanc le détachement Génois, le forcerent de se retirer. Ceux du Fort, témoins de cette retraite, penserent à la leur ; & sans attendre l'attaque, qu'ils auroient pû soutenir long-temps, ils se sauverent. Les autres troupes rentrerent dans Gênes par des sentiers presque impraticables, qui leur étoient connus : mais ils ne laisserent pas d'être poursuivis ; & ils perdirent environ trois cents hommes.

AN. 1507.

Les Génois sont battus.

Cet évenement répandit dans la Ville la terreur & le désespoir. Les femmes & les filles se réfugioient déja dans les Monasteres de leur sexe. Les hommes se renfermoient dans les Eglises. Les plus riches, qui avoient des navires dans le Port, auroient bien voulu fuir : mais la mer étoit trop grosse. D'ailleurs il y avoit à craindre de rencontrer la Flotte Françoise, qui, après s'être présentée devant Gênes, étoit allée chercher quelques galeres Génoises du côté de

AN. 1507.

Porto-Vénéré. Dans l'état où l'on se trouvoit, on ne pensoit plus à se défendre, & l'on se hâta de députer vers le Roi, pour traiter d'une capitulation. Le Roi ne voulut pas voir les Députés : mais le Cardinal d'Amboise, après les avoir entendus, leur déclara qu'il falloit qu'ils se rendissent à discrétion eux & tout l'Etat : que le Roi ne vouloit point de condition ; mais qu'il promettoit qu'il n'y auroit point de pillage.

Gênes veut capituler.

Pendant qu'on négocioit, les plus résolus d'entre le Peuple voulurent faire encore une tentative, & sortirent malgré les Magistrats, pour tâcher de reprendre le Fort que les François avoient emporté. Mais, après avoir fait d'inutiles efforts durant trois heures entieres, ils furent contraints de finir le combat. Il ne restoit plus de ressource aux Génois. Le Doge, & ceux qui avoient le plus à craindre le ressentiment du Roi sortirent la nuit, & se retirerent à Pise. Le reste de la Ville envoya dire au Roi, qu'elle se remettoit à sa discrétion. Aussitôt le Maréchal d'Amboise y entra avec une partie de l'Armée : il s'assura des Prin-

Tentative des mutins durant qu'on négocie.

Gênes se rend à discrétion. Le Roi y fait son entrée.

cipaux postes, & fit porter dans le Château toutes les armes qu'il trouva. Le lendemain, 28 d'Avril, le Roi fit son entrée. Il étoit armé, & portoit à la main son épée nue. Les Magistrats, & quantité des principaux Citoyens sortirent au-devant de lui, & s'étant jettés à ses pieds, l'un d'eux portant la parole fit un discours touchant, dans lequel il rejetta toute la révolte sur le petit Peuple, & implora la clémence du Roi pour la Ville, qui n'avoit jamais eu pour but principal de se soustraire de son obéissance. Le Roi les fit relever, remit son épée dans le fourreau; mais ne répondit rien. Il se rendit d'abord dans l'Eglise Cathédrale, où il trouva une troupe de jeunes filles vêtues de blanc qui portoient toutes des branches d'Olivier, & qui se prosternerent en pleurant, & en lui demandant pardon. Il parut ému de ce spectacle : de-là il alla au Palais, où il logea. AN. 1507.

Les Génois consternés attendoient, dans la plus affreuse inquiétude, ce qu'on ordonneroit sur leur sort. Le Roi fit planter des potences en diffé-

AN. 1507. rents quartiers de la Ville, & y fit pendre quelques Citoyens. Il convoqua ensuite une assemblée générale, & il y fit résoudre, sans la moindre contestation, que les charges publiques seroient partagées par moitié entre les Nobles & le Peuple, comme elles l'étoient avant la révolte. Les François étoient étonnés de la facilité avec laquelle le Peuple, si fier & si emporté contre les Nobles quelques jours auparavant, consentoit à ce reglement. On éleva dans la Place du Palais un trône sur lequel le Roi s'assit. Toute sa Cour se rangea autour de lui, & les Magistrats Génois s'approcherent pour entendre enfin leur Arrêt. Après qu'ils eurent demandé grace à genoux, le Roi déclara qu'il pardonnoit aux Génois; qu'il exceptoit seulement soixante personnes dont il fit lire les noms, & qu'il condamna au bannissement, leur permettant cependant de venir se justifier des fautes qu'on leur reprochoit; que la Ville payeroit une amende de trois cents mille écus d'or: somme qu'il voulut bien depuis réduire à deux cents mille: que les Gé-

Maniere dont il traite les Génois.

nois conſerveroient leurs Loix & leurs uſages ; mais que les conventions qu'ils avoient faites avec les Rois de France ne ſubſiſteroient plus que comme des privileges, qu'on ſeroit en droit de leur ôter quand on voudroit. AN. 1507.

Le Roi reçut enſuite le ſerment de fidélité, qui lui fut prêté en levant la main droite, ſuivant la coûtume de France. On brûla le livre qui concernoit les conventions des Génois avec le Roi : ſpectacle bien douloureux pour eux. Il fut de plus décidé qu'on éleveroit un Fort au Cap de Faro : ce qui ne les fâcha pas moins ; parceque ce Fort, imprenable par ſa ſituation, devoit abſolument commander tout le Port & une partie de la Ville, qui ſe voyoit par-là hors d'état d'oſer jamais rien entreprendre pour ſa liberté. On fit encore augmenter les fortifications du Château & d'un autre Fort. On obligea les Génois d'entretenir à leurs dépens deux cents hommes de plus que la garniſon ordinaire, & d'avoir toujours dans le Port trois galeres à la diſpoſition du Roi. Enfin, pour ne

Mm iij

AN. 1507.

laiſſer à Gênes aucunes traces d'indépendance, on ordonna qu'on refondroit toute la monnoie Génoiſe, & qu'elle ſeroit dorénavant frappée au coin de France.

Quelques ordres que le Roi eût donnés pour empêcher qu'on ne fît aucun tort aux Génois, les maiſons de campagne qui étoient autour de la Ville furent pillées. On n'y laiſſa pas un ſeul meuble. Les Génois eurent la douleur de voir paſſer ſous leurs propres yeux leurs effets, dont les ſoldats revenoient chargés: mais ils n'oſoient ni les redemander, ni ſe plaindre. Avant de partir, le Roi fit couper la tête à Démetrius Juſtiniano, Citoyen fort eſtimé par ſon eſprit & ſes talens; mais qui avoit été un des principaux Chefs des mutins, & qui étoit initié dans toutes les intrigues & dans tous les myſteres de la révolte. Il avoua dans ſon interrogatoire qu'elle avoit été fomentée par le Pape.

Déméfrius Juſtiniano & Paul de Novi ont la tête tranchée.

Le ſort de Paul de Novi ne fut pas plus heureux que celui de Juſtiniano. Cet infortuné Doge, retiré d'abord à Piſe, s'embarqua dans le deſſein de ſe rendre à Rome: mais il fut pris par

un Capitaine Corſe, qui le vendit aux François pour huit cents écus. Il eut la tête tranchée le 15 de Juillet, aux yeux de ce même Peuple qui l'avoit choiſi pour Doge avec tant d'acclamations quelque temps auparavant ; & perſonne n'oſa proférer la moindre parole. Sa tête fut placée ſur le haut de la tour du Château, & ſon corps fut coupé par quartiers qui furent attachés aux portes de la Ville. AN. 1507.

Départ du Roi.

Le Roi étoit parti avant cette exécution : il étoit ſorti de Gênes dès le 14 de Mai, y laiſſant pour Gouverneur Rodolphe de Lanoy. Telle fut l'iſſue de la révolte de Gênes, excitée par l'animoſité du Peuple contre les Nobles. La clémence dont Louïs XII. uſa dans cette occaſion envers les Génois dut les toucher d'autant plus qu'ils avoient moins lieu de s'y attendre. Ils s'étoient portés contre les François à des extrémités qui autoriſoient leur reſſentiment. On en peut juger par ce trait que les Hiſtoriens Génois ont crû devoir ſupprimer, ſans doute par reſpect pour leur patrie.

AN. 1507.

Trait de barbarie des Génois, & clémence de Louïs XII.

Dans le temps que les mutins commençoient à vouloir se soustraire à la domination de la France, nous avons dit qu'ils s'emparerent d'un Fort que les Seigneurs de Milan avoient fait autrefois bâtir sur les montagnes qui commandent Gênes. Les François qui y étoient renfermés en petit nombre furent obligés de capituler. On leur promit de les laisser sortir sains & saufs avec leurs bagages ; mais, sans égard pour cette capitulation, on les massacra tous, sans distinction d'âge ni de sexe. La férocité des Génois, si nous en croyons quelques Historiens, alla au point qu'ils remplirent une chaudiere du sang de ces malheureux qu'ils venoient d'égorger, afin d'avoir le barbare plaisir d'y tremper leurs mains.

Ils furent heureux d'avoir à faire à un Prince aussi doux & aussi bon que Louïs XII. Lorsqu'il fit son entrée dans Gênes, il avoit fait broder sur sa cotte d'armes quantité d'Abeilles avec ces mots : *Non utitur aculeo Rex cui paremus :* Notre Roi ne se sert point d'aiguillon. Il remplit tout ce qu'annonçoit cette favorable devise. Ce

Prince, véritablement le pere des Peuples, ne cherchoit qu'à faire leur bonheur ; & il regarda les Génois comme ses enfans, dès qu'ils se reconnurent pour ses sujets. AN. 1507.

Fin du premier Tome, & du troisieme Livre.

APPROBATION.

J'Ai lû, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Histoire des Révolutions de Gênes*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce premier Mars mil sept cent quarante-neuf. SECOUSSE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre ; à nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra ; SALUT. Notre bien amé JEAN LUC NYON Fils, Libraire à Paris. Nous a fait exposer qu'il desireroit faire

imprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre: *Histoire des Révolutions de Gênes:* S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Livre en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *six* années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit

Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſel deſdites Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit, qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre ſera remis dans le même état, où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & Féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeurs de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & Féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & Féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original: COMMANDONS au premier notre Huiſſierr ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & no-

nobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le 7e jour du mois de Juin, l'An de Grace mil ſept cent quarante-neuf, & de notre Regne le trente-quatriéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

J'ai cédé la moitié au préſent Privilege à Monſieur ROBUSTEL, pour en jouir conjointement avec moi. A Paris le 10 Juin 1749.

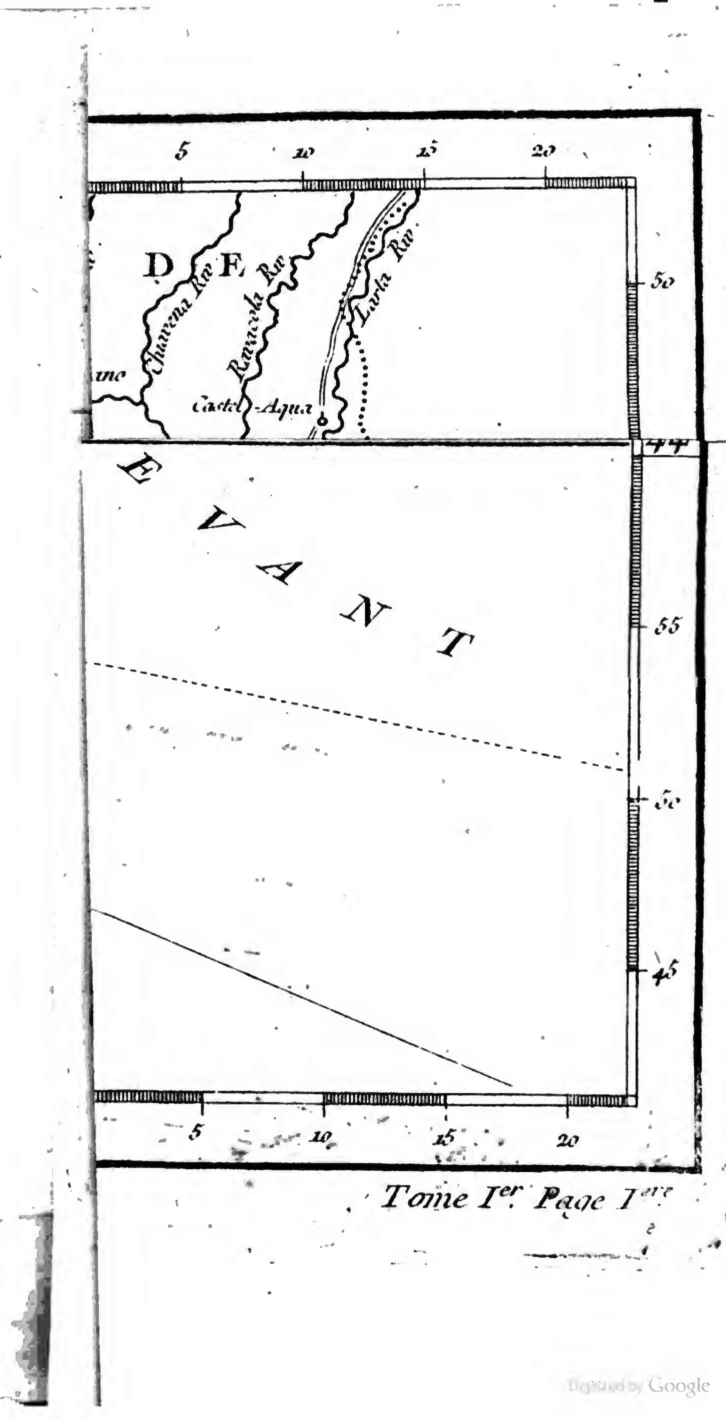
NYON, Fils.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII. de la Chambre Royale & Sindicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, enſemble la Ceſſion ci-deſſus, N°. 177. fol. 167 conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 27 Février 1723. A Paris le 13 Jnin 1749.

Signé, G. CAVELIER, Sindic.



De l'Imprimerie de J. CHARDON.



Tome Ier. Page Iere.

